

LETTRES

ENVOIÉES DE LA NOUVELLE FRANCE

AU R. P. IACQUES RENAULT, Prouvial de la Compagnie de Jesus en la Prouince de la France,

PAR LE R. P. HIÉROSME LALLEMANT, SUPERIEUR DES MISSIONS DE LA DITE COMPAGNIE EN CE NOUVEAU MONDE,

ÈS ANNÉE 1639. (*)

PREMIERE LETTRE.

De l'arriué de Monseigneur l'Euesque de Petrée en Canada.

MON R. PERE,



LES deux vaisseaux venus cette année de France, ont changé la face de nos cœurs et de tout le país. Ils ont fait naistre la ioie par tout : l'un par les heurieuses nouuelles de la paix entre les deux Couronnes : l'autre par la venuë de Monseigneur l'Illustrissime et Reuerendissime Euesque de Petrée. Nostre ioie seroit entiere, si les Iroquois ne la troubloient point par la guerre qu'ils ont renouuellée après vne suspension d'armes de fort peu de temps, pendant laquelle

on a fait l'impossible pour gagner le cœur de ces Barbares. Nos Peres ont fait trois voies à Onnontaghé pour ce suiet ; ils en ont fait quatre à Agnié ; ils ont parcouru toutes leurs bourgades, leur portans par tout des paroles de paix et de salut, taschans de leur ouvrir les yeux par les lumieres de la Foy, qu'ils ont publiée dans tout leur país.

D'un autre costé, pour ne point aigrir ces esprits aussi superbes que mutins, non seulement on s'est contenté d'une legere satisfaction pour les meurtres qu'ils ont faits à Montreal ; mais encore on leur a relasché ceux de leurs gens qu'on tenoit en prison, les vns après les autres, pour traisner tousiours et pour differer le malheur dont nous sommes menacez. Et après diuerses ambassades faites de part et d'autre, dans lesquelles ils nous ont tousiours entretenus de mille promesses de paix, avec des sermens aussi solemnellement iurez qu'on le pouuoit esperer d'une nation barbare, ils ont enfin repris les armes avec plus de cruauté qu'auparauant ; ils

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1660.

ont déchargé leur première fureur sur les Trois-Rivières, où ils ont pris huit François, auxquels ils ont desia fait ressentir les effets de leur barbarie : car ils leur ont fait tomber les ongles par le feu, ils leur ont coupé les doigts et les mains, les préparans par ce commencement, qui ne passe chez eux que pour de petits jeux, au feu et aux flammes, auxquels ils les destinent, en récompense du bon traitement fait à leurs gens, que nous auons tousiours caressez dans nos prisons, et que nous auons enfin élargis, sans leur auoir fait tort d'vn seul cheueu de la teste.

Nous auons appris ces circonstances par vn Huron Chrestien fugitif, qui, s'estant trouué dans vn party qui venoit icy en guerre, les rencontra dans les Isles de Richelieu, conduits par les Agnieronnons qui les auoient pris aux Trois-Rivières. *Le fus, disoit-il, touché de compassion, voiant le malheureux estat de ces pauvres prisonniers, et en mesme temps ie fus ray de leurs deuotions parmy leurs souffrances. Le soir, ie les entendois chanter les Litanies de la Vierge, et le matin le *Veni Creator*, avec les autres prieres. Le leur voiois leuer au Ciel leurs mains tronçonnées et toutes dégouttantes de sang : spectacle qui a fait si grande impression sur l'esprit de ce bon homme, qu'il a pris en suite la dernière resolution de quitter les Iroquois, et de se ietter entre nos mains, pour y conseruer la Foy, et pour nous découurir vne partie des desseins de l'ennemy.*

Les Onnontagheronnons n'ont pas esté plus reconnoissans que les Agnieronnons : car aiant pris aussi aux Trois-Rivières trois de nos François, et deux s'estant heureusement eschappés de leurs mains, le troisième a esté assez cruellement bruslé dès son arriuée au bourg d'Onnontaghé, où peu auparavant nos Peres auoient exercé des charitez imaginables enuers leurs malades, et souffert toutes sortes de travaux pour les instruire, et pour leur ouurir le chemin du Ciel. Depuis peu les Iroquois ont pris encore vn autre François proche de Kebec, après l'auoir

blessé d'vn coup de fusil ; et nous apprenons qu'ils se preparent à inonder sur nous avec vne armée, au plus tard le Printemps prochain, pour enleuer quelqu'vne de nos bourgades, et mettre la desolation dans tout le païs.

Mais quoy que toutes ces choses ne nous presagent rien que de funeste, nous ne pouons pas douter que Dieu n'ait de hauts desseins sur ces terres, pour en tirer de la gloire, puisqu'il a releué nos esperances par le don qu'il nous a fait d'vn Prelat, après lequel cette Eglise naissante soupiroit depuis vn si long-temps ; c'est de Monseigneur l'Euesque de Petrée, qui arriva icy heureusement le 16. iour de Iuin 1659. et fut receu avec les ceremonies ordinaires, comme vn Ange consolateur envoyé du Ciel, et comme vn bon Pasteur qui vient ramasser le reste du sang de Iesus-Christ, avec vn genereux dessein de n'épargner pas le sien, et de tenter toutes les voies possibles pour la conversion des pauvres Sauvages, pour lesquels il a des tendresses dignes d'vn cœur qui les vient chercher de si loin.

Dieu luy a bien-tost fait naistre les occasions de leur faire paroistre son amour : car le propre iour de son arriuée, vn enfant Huron estant venu au monde, il eut la bonté de le tenir sur les fonds de Baptisme ; et en mesme temps, un ieune homme aussi Huron, malade à l'extremité, deuant receuoir les derniers Sacremens, il voulut s'y trouver et luy consacrer ses premiers soins et ses premiers travaux, donnant vn bel exemple à nos Sauvages, qui le virent avec admiration prosterné contre terre, proche d'vne pauvre carcasse qui sentoit desia la pourriture, et à qui il dispoit de ses propres mains les endroits pour les onctions sacrées. Ce fut dans ce mesme sentiment d'affection, que, peu après son débarquement, en donnant publiquement la Confirmation aux François dans la Paroisse, il voulut commencer toutes les ceremonies par quelques Sauvages ; ce qu'il fit avec vne grande ioie, voiant à ses pieds et imposant les mains à des peuples, qui, iamais depuis la naissance de l'Eglise

n'auoient receu ce Sacrement. Mais sa ioye fut bien plus grande, lorsqu'en suite il confirma toute l'élite de nos deux Eglises Algonquine et Huronne. Nous en auions disposé vne cinquantaine d'vne nation, et autant de l'autre, par des confessions generales. L'idée qu'auoient ces pauvres gens, tant de ce Sacrement que de celuy de qui ils le deuoient receuoir, leur fit faire des efforts extraordinaires de deuotion l'espace de huit iours pour s'y preparer. Pendant la ceremonie, qui se fit dans l'Eglise neuue des Meres Hospitalieres, on loüa Dieu en quatre langues. Les Hurons et les Algonquins chantoient à leur tour des Cantiques spirituels, qui tirerent des larmes des yeux de quelques-vns des assistans. Monseigneur l'Euesque, reuestu pontificalement, paroissoit à ces Canadois, qui n'auoient iamais rien veu de semblable, comme vn Ange de Paradis, et avec tant de maiesté, que nos Sauvages ne pouuoient détacher leurs yeux de sa personne.

Ce fut pour lors qu'il conféra aussi le Baptesme, avec toutes les solemnitez de l'Eglise, à vn Huron âgé de 50. ans, qui ne se comprenoit pas de ioye, et qui picquoit d'vne sainte enuie ses compatriotes qui eussent volontiers souhaité d'estre en sa place, pour participer à vn semblable bonheur. Ce pauvre homme s'estoit échappé des mains des Iroquois par vne bien aimable prouidence, pour tomber en celles de ce grand Prelat, dont l'attouchement fit couler vne vertu secreete sur ce bon neophyte : car en luy versant sur le corps les eaux sacrées, il luy toucha tellement le cœur, qu'il n'est plus reconnaissable depuis ce temps-là ; il s'est comme dépouillé tout d'vn coup des mauuaises maximes et des méchantes habitudes qu'il auoit contractées par la frequentation des Iroquois. Monseigneur l'Euesque accompagna ces ceremonies d'vn sermon fait à la portée de ces pauvres gens, pour les animer à resister courageusement aux tentations, et à supporter avec patience toutes les miseres de cette vie dans la veüe et sur l'esperance d'vne vie eternellement bien-heureuse ; après

quoy, estens tous introduits dans la grande salle de l'Hospital, où les Religieuses auoient preparé deux longues tables bien couuertes ; ils y furent bien seruis par les mains de ce mesme Prelat, pour donner aux Sauvages cet exemple d'humilité et de charité chrestienne, comme Monsieur le Vicomte d'Argenson, nostre Gouverneur, le fait assez souuent, seruant aux malades de ce mesme Hospital : spectacle bien agreable aux Anges tutelaires de ce pais.

Mais comme c'est la coustume parmy ces nations, de reconnoistre la qualité des étrangers venus de nouueau, par la magnificence des festins qu'on fait à leur occasion, nos Sauvages ne se seroient pas formé vne idée digne de Monseigneur l'Euesque, s'il ne se fast accommodé à leur façon de faire, et s'il ne les eust regalez par vn festin solennel, lequel les aiant mis en bonae humeur, ils luy firent leurs harangues entre-mêlées de leurs chansons ordinaires. Ils le complimentoient chacun en leur langue, avec vne eloquence autant aimable que naturelle. Le premier qui harangua, fut vn des plus anciens Hurons, qui s'étendit bien amplement sur les louanges de la Foy, laquelle fait passer les mers aux plus grands hommes du monde, et leur fait encourir mille dangers et essuier mille faigues, pour venir chercher des miserables. Nous ne sommes plus rien, dit-il, ô Hariouaouagui : c'est le nom qu'ils donnent à Monseigneur, et qui signifie en leur langue, l'homme du grand affaire. Nous ne sommes plus que le débris d'vne nation florissante, qui estoit autrefois la terreur des Iroquois, et qui possedoit toute sorte de richesses : ce que tu vois n'est que la carcasse d'vn grand peuple, dont l'Iroquois a rongé toute la chair, et qui s'efforce d'en sucer iusques à la moëlle. Quels attraits peux-tu trouuer dans nos miseres ? Comment te laisses-tu charmer par ce reste de charogne viuante, pour venir de si loin prendre part à vn si pitoyable estat auquel tu nous vois ? Il faut bien que la Foy, qui opere ces merueilles, soit telle qu'on nous l'a publiée, il y a

plus de trente ans. Ta presence seule, quand tu ne dirois mot, nous parle assez haut pour elle, et pour nous confirmer dans les sentimens que nous en auons. Mais si tu veux auoir vn peuple Chrestien, il faut détruire l'infidele ; et sçache que si tu peux obtenir de la France main-forte pour humilier l'Iroquois, qui vient à nous la gueule beante pour engloutir le reste de ton peuple comme dans vn profond abisme, sçache, dis-ie, que par la perte de deux ou trois bourgades de ces ennemis, tu te fais vn grand chemin à des terres immenses, et à des nations nombreuses qui te tendent les bras, et qui ne soupirent qu'après les lumieres de la Foy. Courage donc, ô Hariouaouagui, fais viure tes patures enfans, qui sont aux abois. De nostre vie depend celle d'vne infinité de peuples ; mais nostre vie depend de la mort des Iroquois.

Ce discours, dit avec chaleur, estoit d'autant plus touchant qu'il representoit naïfvement les derniers soupirs d'vne nation mourante. La harangue que fit en suite vn Capitaine Algonquin, ne fut pas moins pathetique.

Le m'en souuiens, dit-il en comptant par ses doigts, il y a vingt-trois ans que le Pere le leune, en nous jettant les premieres semences de la Foy, nous assura que nous verrions vn iour un grand Homme, qui deuoit auoir tousiours les yeux ouuerts (c'est ainsi qu'il nous le nommoit), et dont les mains seroient si puissantes, que du seul attouchement elles inspireroient vne force indomptable à nos cœurs, contre les efforts de tous les Demons. Je ne sçay s'il y comprenoit les Iroquois : si cela est, c'est à present que la Foy va triompher par tout ; elle ne trouuera plus d'obstacle qui l'empesche de percer le plus profond de nos forests, et d'aller chercher à trois et quatre cents lieuës d'icy les nations qui nous sont confederées, au país desquelles cet ennemy commun nous bouche le passage. Il adioûta tout plein d'autres choses, qui témoignoient l'estime que luy et tous ceux de ces terres faisoient du grand pouuoir qu'à l'impression des mains

ce qu'ils se sont si bien persuadez, que les soldats allant en guerre contre l'Iroquois, auparauant que de partir, vont prendre la benediction de Monseigneur l'Euesque et la reçoient comme vn bon presage, avec grande confiance d'en estre puissamment fortifiez dans la guerre qu'ils entreprennent contre l'ennemy de la Foy et du país.

Les François ne prennent pas moins de part que les Sauvages dans ce bonheur public : ils le publient assez eux-mesmes, sans qu'il soit besoin que ie vous en écriue ; et ie ne doute point que toutes les lettres qui seront enuoiées en France, n'en fassent l'éloge. Je diray seulement ce mot, que iamais le Canada ne pourra reconnoître les immenses obligations qu'il a à nostre incomparable Reine, non seulement de l'auoir tousiours honoré de son affection, comme sa Maïesté l'a bien fait paroître en mille rencontres ; mais sur tout d'auoir comblé tous ses bien-faits par le plus précieux de tous ceux qu'elle pût faire, en luy procurant vn tel Pasteur. Cette grace, cette faueur et ce riche present a tant d'approbation, que tout le monde, François et Sauvages, Ecclesiastiques et Laïques, ont tout suiet de s'en louer, et d'esperer que Dieu conseruera vn país qui est pourueu d'vne si sainte et si forte protection. C'est ce que nous nous promettons sur tout, estant assistez des prieres des gens de bien, et des Saints Sacrifices de vostre Reuerence, ausquels ie me recomande de tout mon cœur.

A Kebec, ce 12. de Septembre 1659.

SECONDE LETTRE.

Des Eglises Algonquine et Huronne.

MON R. PERE,

J'ay mandé à V. R. la ioie vniuerselle qu'a receu ce país, par la venuë de Monseigneur l'Euesque de Petrée ; mais ie vous auouë que la guerre des Iroquois

nous en détrempe bien la douceur, et ne nous permet pas de gouter à nostre aise le bien que nous possédons. Ce qui nous console, c'est que le zele de ce genereux Prelat, n'a point de bornes ; il pense que ce seroit peu d'auoir passé les mers, s'il ne trauersoit aussi nos grandes forests, par le moyen des Ouuriers Euangeliques, qu'il a dessein d'enuoier iusques aux Nations dont à peine scauons-nous les noms, pour y chercher tant de pauvres brebis égarées, et pour les ranger au nombre de son cher troupeau ; c'est à quoy il se prepare, nonobstant la guerre des Iroquois. Il prétend bien faire en ce nouueau monde ce qui se pratique en l'ancien ; ie veux dire que, comme l'on fait couler à la dérobee des Predicateurs dans les autres Eglises persecutées, ainsi desire-t-il ietter de nos Peres parmy les premieres bandes des Sauuages qui viendront icy bas, pour remonter avec eux en leur país, afin que, malgré l'Enfer et les Demons, ils conuient ces pauvres peuples d'entrer dans le Roiaume de Dieu, et de prendre part à la Beatitude à laquelle ils sont predestinez. Ce sont des desseins dignes d'un courage plein de zele pour la gloire de Dieu, et après lesquels nos Peres soupirent iour et nuit, brûlant d'un desir d'estre de ces heureux exposez, non pas à l'auenture, mais à la Prouidence diuine, qui tirera tousiours sa gloire ou de leurs trauaux s'ils arriuent iamais à ces terres de promesse, ou de leur mort, comme elle a fait de celle des autres Peres, qui ont esté tuez par les Iroquois en vne semblable entreprise. En attendant cet heureux moment, qui ne viendra que trop tard, selon leurs souhaits, les vns se preparent à cette glorieuse expedition par l'étude des langues, sans lesquelles on ne peut rien faire pour le salut des Sauuages ; les autres s'occupent à cultiuer les deux Eglises Algonquine et Huronne, que la crainte des ennemis reserre auprès de nous, leur donnant la commodité de s'acquitter de tous les deuoirs des meilleurs Chrestiens.

Ceux qui sont obligez de s'écarter

dans les terres pour la chasse, se souuiennent bien des instructions qu'on leur donne icy : ils font souuent vne Eglise du coin d'un bois, d'où leurs deuotions penetrent aussi bien le Ciel, que de ces grands Temples où les prieres se font avec tant d'appareil ; s'ils pouuoient mener avec eux, à qui se reconcilier dans les dangers, ils s'y tiendroient avec bien plus d'assurance.

C'est ce qui mit bien en peine vne bonne Chrestienne Algonquine, nommée Cecile Kouekoueaté, laquelle estant tombée malade dans le milieu des bois, et se voiant à l'extremité sans se pouuoir confesser, creut qu'elle y suppleroit en quelque façon, par un present de Castor, qu'elle legua à l'Eglise des Trois-Riuieres, donnant ordre à ses parens d'y aller en diligence après sa mort, et d'y faire son present au lieu de sa Confession. Aussi-tost qu'elle eut expiré, ils se hâterent de se rendre aux Trois-Riuieres, dans l'apprehension que leur parente ne fust en peine en l'autre monde. Estant arriuez, ils s'adresserent au Pere qui a soin des Sauuages, et luy dirent : Robe noire, écoute la voix des morts, et non pas celle des viuans ; ce n'est pas nous qui te parlons, c'est vne defunte, qui a enfermé sa voix dans ce paquet, auant que de mourir ; elle luy a donné charge de te declarer tous ses péchez, puisqu'elle ne l'a pu faire de bouche : vostre écriture vous fait parler aux absens ; elle prétend faire, par ces Castors, ce que vous faites par vos papiers. Il y a quinze iours qu'elle est morte : c'est Cecile Kouekoueaté ; hélas ! qu'elle aura souffert sur le chemin de Paradis ! Faites donc au plus tost que son ame soit bien traitée dans toutes les cabanes, par où elle passera, et qu'arriuant au Ciel, on ne la fasse pas attendre à la porte ; mais qu'on la recoiue comme vne personne qui a vescu dans la Foy, et qui est morte dans le desir du Paradis. Ces bonnes gens n'estant pas encore instruits, ny baptisez, méloient leurs fables avec nos veritez.

Vne autre fois, un de nos plus considerables Algonquins estant surpris

d'une espèce de paralysie avec des convulsions extraordinaires et des contorsions de nerfs qui le mettoient hors d'esperance de pouvoit gagner Kebec, d'où il estoit éloigné de quinze à vingt lieues, dépesche, dans cette extrémité, vn des siens, pour nous en porter la nouvelle, et pour nous solliciter de prier Dieu pour luy. Je ne sçay pas si ses prieres ou les nostres, ou bien si les vnes et les autres iointes ensemble, luy rendirent la santé ; mais il a depuis assuré, après auoir receu le S. Sacrement, qu'il se trouua guery tout d'vn coup, et que ses forces furent si soudainement rétablies, qu'il ne peut qu'il ne l'attribuë à vn effet tout miraculeux. Les derniers Sacremens operent si souuent en eux de semblables merueilles, qu'une des choses qu'ils demandent avec plus d'instance, est la Sainte Communion, sur tout quand ils sont saisis de quelque violente maladie : car ils trouuent d'ordinaire la santé dans ce Pain celeste, qui est souuent pour leur corps et pour leur ame vn vray Pain de vie.

Nous auons perdu deux de nos bonnes Chrestiennes, dit le Pere qui a soin de l'Eglise Huronne : l'une desquelles, nommée Cecile Garenhatsi, auoit demeuré deux ans chez les Meres Ursulines, où elle auoit pris l'esprit et vne deuotion tres-rare, qu'elle a conseruée iusques à la mort, chose assez ordinaire à celles qui ont le bonheur d'estre esleuées dans ce Seminaire de pieté. Nostre Cecile donc estant aux abois, son Confesseur luy demanda si elle n'auoit pas regret de mourir : Helas ! mon Pere, luy dit-elle, l'aurois grand tort de craindre la mort et de ne la pas desirer, puisqu'en me tirant de ce monde, elle me retirera des occasions d'offenser Dieu. Il est vray que j'espere bien que toutes mes confessions ont effacé mes pechez, mais elles ne m'ont pas renduë impeccable : ma consolation est, que ie le seray après cette miserable vie ; et puisque l'amour n'est pas assez grand en moy, pour faire ce que la mort y fera, à la bonne heure, que la mort vienne pour me deliurer en mesme

temps de la seruitude de ce corps, et de celle du peché.

Le mary de cette bonne femme estoit pour lors à la chasse, bien auant dans les bois, au moment qu'elle expira : elle luy apparut et luy dit le dernier Adieu, luy recommandant sur tout de ne iamais quitter la priere qu'avec la vie. Cet homme, à ce spectacle, se tourna vers son compaignon de chasse, luy raconte sa vision et la mort de sa femme, et aussitost il se met en chemin pour retourner à Kebec. A son arriuée il apprend que sa femme auoit expiré iustement dans les mesmes circonstances du temps auquel elle s'estoit fait voir à luy. Le changement de cet homme, et la ferueur iointe à la constance qu'il garde depuis cet accident, aux prieres publiques et particulieres, nous fait croire qu'il s'est passé en ce rencontre quelque chose de bien extraordinaire.

La seconde femme que la mort nous a enleuée cet hyuer, auoit pensé mourir quelques années auparauant de la main des Iroquois. Ces barbares l'ayant rencontrée, luy arracherent la peau de a teste, la laissant pour morte sur la place ; depuis ce temps-là elle n'a fait que mener vne vie languissante, mais iousiours si feruente à la priere, qu'elle n'a iamais manqué de se trouuer tous les matins et tous les soirs à la Chapelle, nonobstant sa grande foiblesse ; ce qu'elle a gardé exactement, iusqu'à ce qu'vn iour, au retour de l'Eglise où elle s'estoit transportée avec vne maladie mortelle, elle fut obligée de s'aliter, et peu après eille mourut saintement, se trouuant au bout de sa vie auant la fin de ses prieres. La constance de cette pauvre femme fera vn grand reproche à la delicatesses de ces dames, qui, pour de legeres incommoditez, se dispensent aisément de leurs deuotions. Et la patience d'vn ieune Sauvage condamnera ceux qui s'emportent à tant de murmures et à tant de plaintes pour vne goutte, pour vn mal de dents, ou pour quelques autres incommoditez. Cet homme, deuenu impotent depuis cinq

ans, estoit gisant non pas sur la plume ny sur le duuet, mais sur vne escorce qui luy seruoit de paillasse et de matelas ; il souffroit avec une patience de Iob, dans toutes les parties de son corps. Croiriez-vous bien que la grace a tellement operé dans ce cœur Sauvage, que non seulement on ne l'a pas entendu se plaindre, mais mesme il a déclaré que iamais il ne luy est venu en pensée de souhaiter l'usage de ses membres, puisque son ame se trouuoit mieux du miserable estat de son corps, et que son salut se faisoit avec bien plus d'assurance, disant que c'estoit bien assez qu'il eust l'usage de ses doigts et de sa langue, pour dire son Chapelet, qui faisoit vne grande occupation de sa journée. Dieu l'a bien recompensé : car il a heureusement finy ses iours, et rendu son ame entre les bras de Monseigneur l'Euesque de Petrée. Voilà quelques-unes des particularitez que j'ay apprises sur ces deux Eglises affligées, qui ne sont plus que le débris de deux Eglises souffrantes, et qui seroient la semence d'un grand peuple Chrestien, si l'Iroquois ne continuoit point de les exterminer, aux les recommande, et moy aussi, aux saints Sacrifices de vostre Reuerence.

A Kebec, ce 10. d'Octobre 1659.

TROISIÈME LETTRE.

De la Mission de l'Acadie.

MON R. PERE,

Voicy vne troisiéme Lettre que j'écris à V. R. pour l'informer de ce qui s'est passé dans la Mission de l'Acadie, où trois de nos Peres trauaillent à la conuersion des Sauvages de cette coste, et au salut des François qui y sont habituez.

L'Acadie est cette partie de la Nouvelle-France qui regarde la mer, et qui

Relation—1659.

s'étend depuis la Nouvelle-Angleterre iusqu'à Gaspé, où proprement se rencontre l'entrée du grand fleuve de S. Laurens. Cette étenduë de país, qui est bien de trois cents lieues, porte vn mesme nom, n'ayant qu'une mesme langue.

Les Anglois ont vsuré toutes les costes de l'Orient, depuis Canceau iusqu'à la Nouvelle-Angleterre ; ils ont laissé aux François celles qui tirent au Nord, dont les noms principaux sont : Miscou, Rigibouctou, et le Cap-Breton. Le district de Miscou est le plus peuplé, le mieux disposé, et où il y a plus de Chrestiens : il comprend les Sauvages de Gaspé, ceux de Miramichy, et ceux de Nepigigouit. Rigibouctou est vne belle riuere, considerable pour le commerce qu'elle a avec les Sauvages de la riuere de S. Jean.

Le Cap-Breton est vne des premieres Isles qu'on rencontre en venant de France ; elle est assez peuplée de Sauvages pour sa grandeur. Monsieur Denis commande la principale habitation que les François ont en ces quartiers-là. Voilà le país que nos Peres ont cultiué depuis l'an 1629. et où presentement trauaillent le Pere André Richard, le Pere Martin Lionne, et le Pere Jacques Fremin.

Celuy-ci a eu pour partage la coste de Rigibouctou, où il a huyerné parmy les Sauvages, avec lesquels il a souffert, outre le mal de terre, la famine, causée par le defect des neiges, qui sont les richesses des Sauvages, puisque les Orignaux, les Caribous, et les autres bestes s'y prennent comme au lacet quand elles sont assez hautes. Mais le Pere ne s'est trouué que trop bien païé des trauaux qu'il a soufferts dans ces grandes forests, par le Baptesme qu'il a conféré à vne petite fille malade à l'extremité, qui a receu la santé dans ces eaux salutaires. Ce ne luy fut pas aussi vne petite consolation de se voir pressé avec instance par vn pauvre Sauvage, nommé Redoumanat, de le baptiser, en suite d'une grace bien sensible qu'il auoit obtenué de Dieu depuis peu de temps. Cet homme auoit

languy deux ans entiers, accablé de grandes incommoditez, qui luy causoient des douleurs tres-cuisantes par tout le corps, mais particulièrement aux iambes. Il s'estoit fait souffler et resouffler par les iongleurs du país ; et après auoir lassé tous les sorciers, et vsé tous leurs medicamens, ne sçachant plus à qui auoir recours, il s'adressa à Dieu, dont il auoit entendu louer les bontez et les puissances, et luy dit : Toy qui as tout fait, on dit que tout t'obeit : ie le croiray, pourueu que mon mal, qui n'a pas voulu écouter la voix de nos Demons, écoute la tienne ; s'il t'obeit, quand tu le chasseras de mon corps, ie te promets de t'obeir moy-mesme, et d'aimer la priere. Dieu se plut à cette sorte de priere, et luy rendit vne parfaite santé, dont il est si reconnoissant, qu'il publie par tout cette faueur, faisant voir par vn grand changement de sa vie, que son ame a la meilleure part à ce bien-fait. Il s'est entierement deporté de l'irrognerie, qui est le grand Demon de ces pauvres Sauvages, aussi bien que la vengeance, qu'il a domptée par vn acte aussi heroïque qu'il s'en trouue parmy les meilleurs Chrestiens. Car vn iour vne de ses filles, qu'il aimoit vniquement, aiant esté massacrée deuant ses yeux par vn insolent, le meurtrier estant arresté, tant s'en faut qu'il voulust s'en venger, qu'au contraire il arresta le bras de ceux qui l'alloient massacrer, disant qu'il s'en rapportoit au Maistre de la vie, puisqu'il apprenoit que c'estoit à luy à prendre vengeance des torts qu'on nous fait. Et de vray, la Iustice diuine ne manqua pas de tirer raison de cet assassinat, aiant permis que ce malheureux fust peu de temps après assassiné luy-mesme par vn riuail qui aspiroit au mesme mariage que luy. Ce bon homme n'est pas l'vnique qui a receu du Ciel des faueurs extraordinaires, mais tous ne s'en sont pas moustrez si reconnoissans.

Vn nommé Capisto, ancien Capitaine du Cap Breton, fort attaché à ses superstitions, tomba vn iour en de tres-violentes conuulsions, pendant lesquelles

les Sauvages s'auiserent de mettre sur luy des Images, des Chapelets, et des Croix, dont ils font grande estime, s'en seruant contre les infestations des Demons. Cet homme, au plus fort de son mal, s' imagine que quantité de Diables se iettent sur luy, qu'ils le traissent d'vn costé et d'autre, s'efforçans de l'enleuer. Dans cette angoisse, il se saisit d'vne grande Croix plantée à l'entrée de la riuere, à laquelle il s'attacha si fort, qu'il fut impossible aux Demons de l'en dépendre. Cette vision l'a touché ; et quoy qu'il demeure encore dans l'infidelité, il ne laisse pas de priser la Foy, et de donner esperance qu'enfin, après tant de faueurs que Dieu luy fait, incité d'ailleurs par l'exemple et par les instances de son frere, qui fut baptisé ce Printemps, il rompra les liens qui le tiennent attaché à son malheur.

Ce frere du Capitaine Capisto, est vn bon vieillard, fort aimé des François, aux interest desquels il est fort attaché, et ausquels il a rendu de signalez seruices en de fascheux rencontres. Il a fait tant d'instances pour estre baptisé, qu'estant remis d'année en année pour éprouuer sa constance, enfin le Pere Richard le baptisa, avec sa femme et sa sœur, dans de grands sentimens d'estime du bonheur après lequel il auoit tant soupiré. Il pressoit que ses enfans eussent part à la mesme faueur ; mais ils furent differez iusqu'à l'Automne, pour tirer de plus grandes marques de leurs bonnes resolutions.

Il y a deux ans que les Sauvages de ces costes furent en guerre contre les Esquimaux : c'est vne Nation la plus Orientale et la plus Septentrionale de la Nouvelle-France, par les 52. degrez de latitude, et les 330. de longitude. C'est merueille comme ces mariniers Sauvages nauignent si loin avec de petites chaloupes, trauersant de grandes étendus de mers, sans boussole, et souuent sans veüe du Soleil, se fiant de leur conduite à leur imagination. Mais la merueille est encore plus grande du costé des Esquimaux, qui font quelquefois le mesme traict, non pas en chaloupes, mais dans de petits canots qui

sont surprenans pour leur structure et pour leur vitesse ; ils ne sont pas faits d'écorce, comme ceux des Algonquins, mais de peau de loups-marins, dont l'abondance est tres-grande chez eux. Ces canots sont couverts de ces mesmes peaux ; ils laissent au-dessus vne ouverture qui donne entrée à celui qui doit naviguer, lequel est tousiours seul en cette gondole ; estant assis et placé dans le fond de ce petit bateau de cuir, il ramasse à l'entour de soy la peau qui le couvre, et la serre et la lie si bien, que l'eau n'y peut entrer. Logé dans cette bourse, il rame de bord et d'autre d'un seul airon, qui a vne passe à chaque bout ; mais il rame si adroitement et fait marcher si legerement son batteau, qu'il passe les chaloupes qui voguent à la voile. Que si ce canot vient à tourner, il n'y a rien à craindre : car comme il est leger, et rempli d'air enfermé dedans avec la moitié du corps du nautonnier, il se redresse aisément, et rend son pilote sain et sauf sur l'eau, pourueu qu'il soit bien lié à son petit nauire. La nature iointe à la nécessité a de grande industries. Ces bonnes gens se seruent encore de peaux de loups-marins pour bastir leurs maisons et pour se faire des habits : car ils se couurent tous de ces peaux tres-bien passées, dont ils se font des robes faites d'une mesme façon pour les hommes et pour les femmes. Ils vivent principalement de cariboux, c'est vne espece de cerfs ; de loutres, de loups-marins, et de moluës. Il y a peu de castors et peu d'originaux chez eux. Pendant l'Hyuer ils demeurent sous terre, dans de grandes grottes, où ils sont si chaudement, que, nonobstant la rigueur du climat, ils n'ont besoin de feu que pour la cuisine. Les neiges y sont fort hautes, et tellement endurcies par le froid, qu'elles portent comme la glace, sans qu'on ait besoin de raquettes pour marcher dessus. Le fer qu'ils trouvent auprès des échaffaux des pescheurs de moluë, leur sert à faire des fers de fleches, et des cousteaux, et des tranches, et pour d'autres ourrages, qu'ils aiustent bien eux-mesmes sans forge ny sans marteaux.

Ils sont de petite taille, de couleur oliuastre ; du reste, ils sont assez bien faits, ramassez, et grandement forts.

Nos Sauvages furent en guerre vers ces peuples, il y a quelque temps : en aiant surpris et massacré quelques-vns, ils donnerent la vie aux autres, les amenant prisonniers en leurs pais, non pour les brusler, ce n'est pas leur coustume ; mais pour les tenir en seruitude, ou pour leur casser la teste à l'entrée de leurs bourgades, en signe de triomphe. Entre ces prisonniers, vne femme dont le mary auoit esté tué dans le combat, trouua son bonheur dans sa captiuité : car aiant esté menée au Cap-Breton, elle fut rachetée des mains des Sauvages, et en suite elle fut instruite et baptisée, et maintenant elle vit à la française, en bonne Chrestienne. Il faut confesser que les ressorts de la diuine Prouidence sont adorables, d'aller chercher dans le milieu de cette barbarie vne ame predestinée, et de la choisir parmy tant d'autres, pour la mettre dans le chemin du Ciel ; et ce qui est encore bien merueilleux, d'auoir tiré cette pauvre femme de son infidelité pour s'en seruir à tirer vn heretique de son erreur. Voicy comme la chose se passa.

Nostre Marguerite (c'est le nom qu'elle eut au Baptesme) estant encore infidelle, se trouuoit par fois infestée de Demons. Vn iour entre autres, elle parut comme forcenée, elle courroit par tout avec vne voix horrible et avec des gestes étranges, à la façon des possédez. Les François y accourent, tâchant de la soulager, mais en vain ; ses tourmens croissent en sorte, qu'elle se trouua en danger d'estre estouffée. Ils s'auiserent enfin de recourir aux remedes diuins : ils prient l'Aumosnier, qui seruoit lors l'habitation, de la secourir. Il n'eut pas plus tost ictté de l'eau benite sur elle, qu'elle s'arresta tout court, et deuint aussi paisible que si elle se fust éueillée d'un doux sommeil ; elle ne fit que leuer les yeux en haut, puis les tournant vers les assistans : Helas, dit-elle, où suis-je ? d'où viens-je ? Vn phantosme de feu me poursuiuoit cruellement ; il estoit tout prest de me deuorer, quand, à vostre

presence, ie ne sçay quelle fraieur l'a saisi et l'a mis en fuite. C'est pour la seconde fois que ie vous suis obligée de la vie ; vous me deliurates derniere-ment de la rage des Sauvages, et maintenant vous me sauuez de la furie des Demons. A cet accident, l'interprete qui estoit heretique, saisi d'estonnement et admirant la force de l'eau benite, renonça à l'heresie, et publia par son abiuration la merueille dont il auoit esté spectateur.

Si les Demons seruent à conuertir les Sauvages, et les Sauvages à reduire les heretiques, que ne deuons-nous pas esperer du secours des Anges tutelaires de ces contrées ? notamment depuis que ces esprits bienheureux y ont amené vn Homme Angelique, ie veux dire Monsei-

gneur l'Euesque de Petrée, qui en passant dans les limites de nostre Acadie, du costé de Gaspé, a donné le Sacrement de Confirmation à 140. personnes qui, iamais peut-estre, n'auroient receu cette benediction, si ce brauc Prelat ne les fust venu chercher en ce bout du monde, qui commence d'estre inquieté par la terreur des Iroquois, qui ferment la porte au salut d'vne infinité de nations qui tendent les bras à l'Euan-gile, et qu'on ne peut leur porter, si ces mutins ne sont domptez. Ie me recom-mande, et tous ces peuples, aux Saints Sacrifices de V. R. et aux prieres de tous ceux qui aiment la conuersion des Pauures Sauvages.

A Kébec, ce 16. d'Octobre 1659.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *Lettres envoyées de la Nouvelle-France au R. P. Iacques Renault, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, etc.*, et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutives. Auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 26 Decembre 1660.

Signé par le Roy en son Conseil,

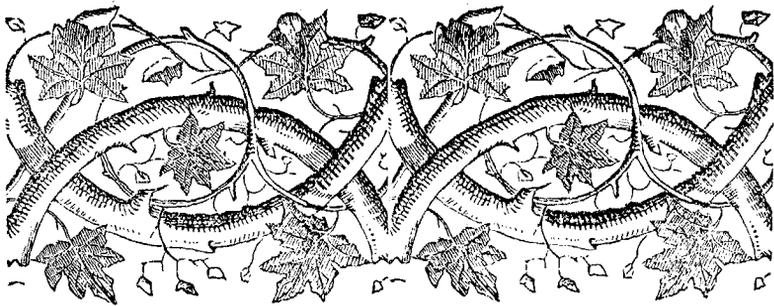
MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS IACQUES RENAULT, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouvelle France*. Donné à Paris, au mois de Decembre 1658.

Signé,

IACQUES RENAULT.



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, EN LA NOUVELLE FRANCE,
ÈS ANNÉES 1659 ET 1660.

Enuoyée au R. P. CLAUDE BOUCHER, Prouvincial de la Prouince de France (*).

CHAPITRE PREMIER.

De l'estat du païs en general.



L'ESTAT de l'ancienne et de la Nouvelle-France se trouvent presentement assez semblables à ce que l'histoire rapporte de cette montagne des Indes, composée de deux parties, l'une orientale, et l'autre occidentale, si differentes et si contraires, que la premiere iouït de toute la douceur d'un Printemps, tandis que l'autre souffre par des pluies continuelles les incommoditez de l'Hiver.

L'Océan qui nous separe de la France, ne voit à son orient qu'allégresse, que magnificence, que feux de ioie, et à son couchant que guerre, que massacres, qu'embrasemens. Nostre inuincible Monarque donne la paix et la vie à toute l'Europe, pendant que nostre

Amerique semble estre aux abois par la plus cruelle de toutes les guerres : ces feux de ioies qui ont éclairé dans toutes les villes les victoires et les trophées de nostre conquerant et pacifique Dieu-donné se changent pour nous en feux de cruauté, dans lesquels nos pauvres François sont inhumainement bruslez. *Inter vos et nos chaos magnum firmatum est*, pouuons-nous bien dire à l'ancienne France, avec Abraham, dans le mesme sens que donne S. Ambroise à ces paroles ; que ce n'est pas tant la vaste estenduë des mers qui nous separe les vns des autres, et qui met comme vn grand chaos entre deux, comme la difference de l'estat, fortuné pour vous, qui vous fait nager dans la ioie et dans le sein de la paix, au contraire lamentable pour nous, et qui nous menace des derniers malheurs.

Ce n'est pas qu'à la veuë d'un estat si florissant, où se trouue à present toute la France, nos ieux n'aient fait couler des larmes de ioie parmy celles qu'ils versent comme par habitude et par necessité. Nous auons chanté le *Te Deum* avec bien des tendresses, il est

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1661.

vray ; mais c'estoit avec vn cœur mi-parti, puisqu'il nous sembloit en mesme temps entendre nos François captifs, chanter sur les eschafaux des Iroquois, à la façon qu'on les oblige à cette barbare ceremonie, ou pour trouuer quelque soulagement dans leurs tourmens, ou pour donner du diuertissement à leurs bourreaux.

Ce qui nous console, c'est que nous sommes bien assurez qu'on ne nous regarde pas seulement comme font ceux qui, estans dans le port ou sur le riuage, regardent avec quelque compassion, et mesme donnent des larmes au debris d'un pauvre vaisseau que la tempeste fait échouer ; mais nous nous promettons bien plus, sçachans les vœux, les prieres, les penitences, et toutes sortes de bonnes œuures qui se font presque par tout pour la conuersion de nos Sauvages ; et apprenans les bons desseins que Dieu a inspirez à plusieurs personnes de grand merite, de procurer la destruction de l'Iroquois, c'est-à-dire, d'ouuir vne grande et spacieuse porte à la publication de la Foi, et donner entrée aux Predicateurs de l'Euangile vers des peuples immenses, soit pour les terres qu'ils occupent, soit pour la diuersité des Nations qui les composent, toutes lesquelles s'éloignent de nous à quatre et cinq cents lieuës dans les forests, fuyant l'ennemi commun, sans lequel elles viendroient enrichir ce pais de leurs pelleteries, et nous irions chez elles pour enrichir le Ciel des glorieuses dépouilles que nous enleuerions à l'Enfer.

Cette entreprise est digne de la pieté ; de ceux qui s'y emploient, et bien sortable à la gloire du nom François, qui n'a iamais plus éclaté que dans les guerres saintes, et pour la defense de la Religion.

On iugera par ce qui est couché dans chaque chapitre de cette Relation, de la nécessité de cette glorieuse expedition, dans laquelle se trouuent tous les interests diuins et humains.

Les interests de Dieu y sont puissamment engagez : car quoy que ce dernier quartier du monde ne soit pas peuplé à

proportion du reste de la terre, nous sçauons neantmoins que de quelque costé que nous iettions les yeux, nous y voions des peuplades de Sauvages qui ne font qu'attendre qu'on aille ramasser chez elles les precieux restes du Sang de Iesus-Christ. Ce sont la plupart peuples errans, qui portent avec eux leurs maisons en rouleaux, et qui bastissent des villes à chaque iournée qu'ils font, dont les vns ont embrassé la Foi, et font les exercices de la Religion sur les neiges et dans les forests, d'autres n'en ont eu que de legeres teintures, et les autres n'ont iamais veu d'Europeans.

Nous sçauons, et nous le deduirons plus amplement au chapitre troisième, qu'il y a des peuples et sedentaires et vagabonds, de mesme langue, iusqu'à la mer du Nord, dont ces nations bordent le riuage ; qu'il y en a d'autres qui s'étendent iusqu'à la mer du Sud, tout fraîchement découuerts. Ils nous tendent les bras, et nous leur tendons les nostres, mais les vns et les autres sont trop courts pour se ioinde de si loin ; et quand enfin nous pensons nous entrebrasser, nous trouuons l'Iroquois qui se met entre deux, et qui frappe sur les vns et sur les autres.

Nous sçauons que bien loin au-delà du grand Lac des Hurons, chez qui la Foi estoit il y a quelques années si florissante, pendant que l'Iroquois n'empeschoit pas nos Missions, et auparavant qu'il nous en eust chassé par le massacre de nos Peres et le saccagement de ces Eglises naissantes, nous sçauons que quelques restes du debris de cette Nation se sont ralliez en assez bon nombre au-delà des lacs et des montagnes frequentées par leurs ennemis, et que tout nouuellement ils ont ici deputé, pour redemander leurs chers et anciens Pasteurs ; mais ces bons Pasteurs sont tuez en chemin par les Iroquois, leurs guides sont pris et bruslez, et tous les chemins sont rendus inaccessibles.

Nous sçauons mesme que, parmi les Iroquois, la Foi y est en vigueur, malgré qu'ils en aient, non pas en leur personne, mais en celle d'un grand nombre

de captifs qui ne respirent qu'à nous auoir avec eux ou d'estre avec nous, et qui ont fait merueilleusement bien profiter cette diuine semence que nous auons iettée sur eux auant leur destruction, mais *venit inimicus homo* : quand nos esperances paroissent les plus riantes, et quand nous estions prests de faire d'heureuses recoltes, estant allez chercher ces paaures brebis jusque dans la gueule des loups, nous establiissant pour ce suiet à Onnontaghé, l'ennemi de la Foi est suruenue, qui nous a rauie vne partie de la proie que nous auions entre les mains ; il nous auoit desia destinez à ses feux et à ses haches, si la Prouidence, qui a tousiours l'œil ouuert sur les siens, n'eust eu soin des Pasteurs, les gardant non sans prodige pour d'autres brebis *quæ non sunt ex hoc ouili*.

Enfin, nous sauons que, par tout où nous puissions aller dans nos bois, nous y rencontrons quelque Eglise fugitiue, ou quelque autre naissante ; par tout nous trouuons des enfans à enuoier dans le Ciel, par tout des malades à baptiser, et des adultes à instruire ; mais par tout nous trouuons l'Iroquois, qui, comme vn phantôme importun, nous obsede en tous lieux : s'il nous trouue parmi nos nouueaux Chrestiens, il les massacre entre nos bras ; s'il nous rencontre sur la Riuiere, il nous tuë ; s'il nous prend dans les cabanes de nos Sauvages, il nous brusle avec eux. Mais nostre mort nous seroit souhaitable et bien plus precieuse, si elle n'estoit pas suiuiue de la desolation generale de nos paaures Eglises, et si la perte des Pasteurs ne causoit pas celle des Oüailles, qui sans doute peuuent faire compassion, et tirer les larmes des yeux de ceux qui voient non seulement tant de conuersions retardées, et tant d'ames perduës, mais tous ces Neophytes contraints de chercher les antres et les forests les plus espaises et les plus reculées, pour y traisner vne miserable vie dans l'indigence de toutes choses, et fuir à peu prés comme les premiers Chrestiens, quand la rage des tirans suscitoit de semblables persecutions. Il

est vrai que le cœur nous saigne, de nous voir aux portes d'vne si belle moisson, et n'y pouuoir entrer, de voir tant d'ames tomber dans les Enfers, estant si proche du Roiaume des Cieux. Et qui fait cela ? vne petite poignée d'Iroquois, qui tous ensemble ne feroient pas la milliême partie des peuples dont ils ruinent le salut. Ces spectacles ne sont-ils pas assez touchans pour rallumer ce zele et cette ardeur Françoisse, qui a autresfois fait de si nobles conquestes sur les infideles, et qui a rendu la France si glorieuse par les croisades, qui ont esté comme le precieux apannage du Roiaume tres-Chrestien ?

Mais quoique les interests temporels soient peu de choses en comparaison des éternels, j'aurois pourtant bien de quoi piquer la generosité de ceux qui y pretendent, si ie voulois m'estendre sur les torts que l'Iroquois leur fait, coupant toutes les sources de la traite, et empêchant que des peuples de cinq à six cents lieues à la ronde, ne viennent icibas chargez de pelleteries, qui feroient regorger ce pais de richesses immenses, comme ils ont fait en un seul voyage, que quelques-vnes de ces Nations ont entrepris cette année, quoiqu'à la dérobée et comme furtiuement, crainte de leurs ennemis.

Il faut auouër qu'avec cela la face de nos colonies Françoises seroit aimable, si la terreur des Iroquois n'en rendoit point le sejour dangereux : la terre est d'vn heureux rapport, et pourueue que le laboureur qui la cultiue, y trauaille avec soin, en peu d'années il se verra non seulement hors de necessité, mais à son aise, luy, sa femme et ses enfans. Nous en voions plusieurs, qui, ayans eü vne concession, qui ne couste icy qu'à demander, en moins de cinq ou six années recueillent du bled abondamment pour se nourrir avec toute leur famille, et mesme pour en vendre ; ils ont toutes les commoditez d'vne basse cour ; ils se voient en peu de temps riches en bestiaux, pour mener vne vie exempte d'amertume et pleine de ioie.

En peu d'années les familles se multiplient, car l'air de ce pais estant tres-

sain, on voit peu d'enfans mourir dans le berceau. Quoi que l'hiver soit long, et que les neiges couvrent la terre cinq mois entiers, à trois, quatre et cinq pieds de profondeur, toutesfois ie puis dire que les froids y paroissent souuent plus tolerables qu'ils ne sont dans la France, soit à cause que les hivers ne sont pas icy pluuieux, et que les iours ne laissent pas d'estre agreables ; soit à cause que l'on a le bois à sa porte, et plus on fait grand feu iour et nuit pour combattre le froid, plus on abbat de la forest voisine, et l'on se fait des terres nouvelles, pour labourer et pour semer, qui rendent de bons grains et qui enrichissent leurs Maistres. Souuent l'on a deuant sa porte la pesche en abondance, principalement de l'anguille, qui est en ce pais tres-excellente, n'estant point bourbeuse comme sont celles de la France, à cause qu'elle nage dans la grande eau de nostre fleuve S. Laurens. Dans les mois de Septembre et d'Octobre, cette pesche d'anguille est si heurieuse, que tel en prendra, pour sa part, quarante, cinquante, soixante et septante milliers. Et le bon est qu'on a trouué le moien de la saler commodément, et par ce moien la conseruer en sa bonté ; c'est vne manne inconceuable pour ce pais, et qui ne couste qu'à prendre, et qui porté avec soy, pour l'ordinaire, tout son assaisonnement. Durant l'hiver on court les Orignaux sur les neiges, et tel de nos François en a tué pour sa part trente et quarante, dont la chair se conserue aisément par la gelée, et sert de prouision pendant l'hiver ; les peaux sont encore plus precieuses. Cette chasse paroissoit autrefois comme impossible à nos François, et maintenant elle leur sert de recreation. Ils se sont aussi formez à la chasse du castor, qui fait vne des grandes richesses de ce pais.

Mais la guerre des Iroquois trauerse toutes nos ioies, et c'est l'vnique mal de la Nouvelle-France, qui est en danger de se voir toute desolée. si de France l'on n'y apporte vn puissant et prompt secours : car, pour dire vray, il n'y a rien de si aisé à ces barbares que de

mettre, quand ils voudront, toutes nos habitations à feu et à sang, à la reserue de Quebec, qui est en estat de defense, mais qui toutefois ne seroit plus qu'une prison, dont l'on ne pourroit pas sortir en assurance, et où l'on mourroit de faim, si toute la campagne estoit ruinée.

Ce qui donne cet auantage à l'ennemi sur nous, c'est que toutes les habitations de la campagne, hors de Quebec, sont sans defense, et qu'elles sont éloignées les vnes des autres, dans l'espace de huit et dix lieues, sur les riuies de la grande Riuiere, n'y aiant en chaque maison que deux, trois, ou quatre hommes, et souuent mesme qu'un seul avec sa femme et quantité d'enfans, qui peuvent estre tous tuez ou enleuez sans qu'on en puisse scauoir rien dans la maison la plus voisine.

Ie ne dis rien des pertes que feroit la France, si ces vastes contrées sortoient de sa domination. L'estranger en tireroit vn grand auantage au détrimet de la navigation Française.

Au reste, la façon que tiennent les Iroquois dans leurs guerres, est si cachée dans leurs approches, si subite dans leur execution, et si prompte dans leur retraite, que d'ordinaire l'on apprend plus tost leur départ, que l'on n'a pu scauoir leur venue. Ils viennent en renards dans les bois, qui les cachent et qui leur seruent de fort inexpugnable. Ils attaquent en lions ; et comme ils surprennent lorsqu'on y pense le moins, ils ne trouuent point de resistance ; ils fuient en oiseaux, disparoissans plus tost qu'ils ne paroissent. Vn pauvre homme trauuillera tout le iour proche de sa maison, l'ennemi qui est caché dans la forest toute voisine, fait ses approches, comme vn chasseur fait de son gibier, et décharge son coup en assurance, lors que celui qui le reçoit se pense plus assureé.

Or, qu'y a-t-il de plus aisé à vne troupe de huit cents, ou de mille Iroquois, que de se respandre par dans les bois, tout le long de nos habitations Françaises, faire vn massacre general en vn mesme iour, vsant de cette surprise, tuant les hommes, et emmenant

les femmes et les enfans captifs, comme ils ont desia souuent fait ? Ils passeroient en plein midy deuant Quebec, chargez de cette proie toute innocente, que l'on ne pourroit pas ni courir après eux, ni recouurer les captifs de leurs mains, pour lesquels il ne nous resteroit que des larmes inutiles : nos chaloupes sont trop pesantes, et leurs canots sont trop legers pour les pouuoir atteindre ; outre que s'il y auoit quelque chose à craindre pour eux, la nuit leur seruiroit de voile pour se desrober à nos yeux, se glissant dans le bois, où ils trouuent leur chemin par tout, quoique pour des François il n'en paroisse aucun ; et quand mesme nous serions en plus grand nombre qu'eux, ils y seroient en assurance, et nous n'oserions pas les suivre.

C'est vne espece de miracle, que les Iroquois pouuant si aisément nous destruire, ils ne l'aient pas encore fait ; ou plustost c'est vne prouidence de Dieu, qui, iusqu'à maintenant, les a aueuglez et a rompu les desseins qu'ils ont formez de nous faire cette sorte de guerre. Encore cette année, ils estoient partis de leurs pais, au nombre de sept cents, pour cet effet ; l'alarme en estoit si grande icy vers le printemps dernier, que les maisons de la campagne estoient abandonnées comme en proie à l'ennemi, et tout le monde se croioit quasi perdu, si Monsieur le Vicomte d'Argençon, nostre Gouverneur, n'eust rassuré les esprits par son courage et par sa sage conduite, mettant tous les postes de Quebec en si bon ordre, qu'on y souhaittoit plustost l'Iroquois que de l'y craindre. Pour le reste du pais, nos habitations sont si exposées aux ennemis, que s'ils n'y ont point causé vne desolation generale, c'est que Dieu les a arrestez en chemin ; et quoy qu'il en ait costé la vie à quelques-uns de nos François, toutefois le pais s'estant conserué, et demeurant en son entier, nous auons plustost suiet de benir Dieu, que de nous plaindre de nos pertes.

Mais Dieu ne s'est pas obligé de continuer sur nous cette prouidence quasi

miraculeuse, qui, aiant egalé nos desirs, a surmonté nos esperances ; et il semble qu'il n'ait eu d'autre dessein, que de nous faire subsister iusques au temps present, que la paix estant heureusement en France, l'on pourra nous donner secours contre vn ennemi qui s'est resolu enfin ou de nous perdre, ou d'y perir. Nostre perte causeroit celle d'vn nombre innombrable d'ames ; la sienne feroit reuiure tout ce pais, et y feroit regner la paix dont la France gouste à present les douceurs, et desquelles elle peut nous faire part si elle veut. Qu'elle dise seulement : Je le veux : et avec ce mot elle ouure le Ciel à vne infinité de Sauuages, elle donne la vie à cette colonie, elle se conserue sa Nouvelle-France, et s'acquiert vne gloire digne d'vn Roiaume tres-Chretien, qui porte des Fils aisnez de l'Eglise, et des héritiers du grand S. Louïs ; heritiers, dis-ie, non seulement de sa pieté, mais encore de ses conquestes ; puisque s'il a autrefois planté les fleurs de Lis dans le sein du Croissant, ce ne sera pas auioird'huy vne conqueste moins glorieuse, d'vne terre d'infideles en faire vne terre Sainte, et retirer la terre Sainte des mains des infideles. Encore vne fois, que la France veuille destruire l'Iroquois, il sera destruit : car qu'est-ce que cet Iroquois, qui fait tant parler de luy ? deux Regimens de braues Soldats l'auroient bientôt terrassé. La pluspart de nos Gens, plus accoustumez à manier la houë que l'épée, n'ont pas la resolution du Soldat. Il y a quelque temps que Monsieur nostre Gouverneur, donnant la chasse à cet ennemi dans des chaloupes, se voiant proche du lieu où il s'étoit retiré, commanda qu'on mist pied à terre ; personne ne bransla : il se jette le premier à l'eau iusques au ventre, tout le monde le suiuit. De bons Soldats auroient deuançé leur Capitaine : nous esperons qu'on nous en enuoirra, et de bons, puisque la Paix donne lieu d'en choisir.

CHAPITRE II.

De l'estat du païs des Iroquois, et de leurs cruautés.

Ce qu'un Poëte a dit de la fortune, que son ieu le plus ordinaire est de briser des sceptres, mettre bas des couronnes, et en tournant sa rouë faire monter les vns sur le trosne par les mesmes degrez par lesquels elle precipite les autres, *Ludum insolentem ludere pertinax* ; et ce que l'Histoire nous apprend du renuersement des Estats, du débris des Republicques, et des reuolutions qui ont fait si souuent changer de face à l'Empire des Grecs, des Perses, des Romains et des autres nations, peut trouuer place icy, *si parua licet componere magnis*.

Cette aueugle inconstante ne laisse pas de prendre ses diuertissemens dans des cabanes de Sauuages, et parmi des forests, aussi bien que dans les palais des Rois, et au milieu des grandes Monarchies ; elle sait iouer son ieu par tout, et par tout elle fait de ses coups, bien plus illustres de vrai quand ils tombent sur l'or et sur l'escarlate, que quand ils ne frappent que sur des Estats de bois, et ne ruinent que des villes d'écorce ; mais après tout elle est également fascheuse aux vns et aux autres.

Des cinq peuples qui composent toute la nation Iroquoise, ceux que nous appellons les Agnieronnons, ont tant esté de fois au haut et au bas de la rouë en moins de soixante ans, que nous trouuons dans les histoires peu d'exemples de pareilles reuolutions. Comme ils sont insolens de leur naturel et vraiment belliqueux, ils ont eu à démesler avec tous leurs voisins : avec les Abnaquiois, qu'ils ont vers l'Orient ; avec les Andastogehronnons, vers le midy, peuple qui habite les costes de la Virginie ; avec les Hurons, au Couchant, et avec toutes les Nations Algonquines, éparses dans toutes les parties du Nord. Nous ne pouuons pas remonter bien haut dans la recherche de ce qui s'est passé parmi

eux, puisqu'ils n'ont point d'autres Bibliothèques que la memoire des vieillards, et peut-estre n'y trouuerions-nous rien qui meritast le iour. Ce que nous apprenons donc de ces liures viuans, est que vers la fin du dernier siecle, les Agnieronnons ont esté reduits si bas par les Algonquins, qu'il n'en paroisoit presque plus sur la terre ; que neantmoins ce peu qui restoit, comme un germe genereux auoit tellement poussé en peu d'années, qu'il auoit reduit reciproquement les Algonquins aux memes termes que luy ; mais cet estat n'a pas duré long-temps, car les Andastogehronnons leur firent si bonne guerre pendant dix années, qu'ils furent renuersez pour la seconde fois, et la nation en fut presque esteinte, du moins tellement humiliée, que le nom seulement d'Algonquin les faisoit fremir, et son ombre sembloit les poursuiure iusques dans leurs foiers.

C'estoit au temps que les Hollandois s'emparerent de ces costes-là, et qu'ils prirent goust au castor de ces peuples, il y a quelques trente ans ; et pour les gagner dauantage, ils leur fournirent des armes à feu, avec lesquelles il leur fut aisé de vaincre leurs vainqueurs, qu'ils mettoient en fuite et qu'ils remplissoient de fraieur au seul bruit de leurs fusils ; et c'est ce qui les a rendus formidables par tout, et victorieux de toutes les Nations, avec lesquelles ils ont eu guerre ; c'est ce qui leur a mis dans la teste cet esprit de monarchie, y aspirant tout barbares qu'ils sont, et aians le cœur si haut, qu'ils pensent et qu'ils disent que leur destruction ne peut arriuer, qu'elle ne traîne après soy le bouleuersement de toute la terre.

Et ce qui est plus estonnant, c'est que de fait ils dominant à cinq cents lieues à la ronde, estans neantmoins en fort petit nombre : car des cinq Nations dont l'Iroquois est composé, l'Agnieronnon ne compte pas plus de cinq cents hommes portans armes, dans trois ou quatre meschans Villages.

L'Onnei8theronnon n'en a pas cent ; l'Onnontagheronnon et l'Oïogoenhron-

non, trois cents chacun, et le Sonontsæhronnon, qui est le plus éloigné de nous et le plus peuplé, n'a pas plus de mille combattans : et qui feroit la supputation des francs Iroquois, auroit de la peine d'en trouver plus de douze cents en toutes les cinq Nations, parce que le plus grand nombre n'est composé que d'un ramas de diuers peuples qu'ils ont conqwestez, comme des Illurons, des Tionmontatehronnons, autrement Nation du Petun ; des Atisendaronk, qu'on appelloit Neutres, quand ils estoient sur pied ; des Riquehronnons, qui sont ceux de la Nation des Chats ; des Ontsagannha, ou Nation du feu ; des Traksæhronnons, et autres, qui, tout estrangers qu'ils sont, font sans doute la plus grande et la meilleure partie des Iroquois.

C'est donc merueille que si peu de monde fasse de si grands dégasts, et se rende si redoutable à tant de peuples qui plient de tous costez sous ce vainqueur.

Il est vray qu'ils ont fait des coups de cœur, et se sont signalez en certains rencontres autant qu'on pourroit l'esperer des plus braues guerriers d'Europe. Pour estre sauuages, ils ne laissent pas de sçauoir fort bien la guerre, mais c'est d'ordinaire celle des Parthes, qui donnerent autrefois tant de peines aux Romains, les combattant iustement de la façon que les Sauuages nous combattent. Sur tout les Agnieronnons ont tousiours excellé en ce genre de guerre, et mesme quelquefois en celle qui ne demande que du courage : ils ont forcé deux mille hommes de la Nation du Chat dans leurs propres retranchemens ; et-quoiqu'ils ne fussent que sept cents, ils ont pourtant franchi la palissade ennemie, y appliquant vne contre-palissade, de laquelle ils se seruoient comme de boucliers et d'esnelles, pour escalader le fort, essuant la gresle des fusils, qui tomboit sur eux de tous costez ; et quoiqu'on dise, que, comme il n'y a point de Soldats plus furieux qu'eux quand ils sont en armée, aussi ne s'en trouue-t-il point de plus poltrons quand ils ne sont qu'en petites bandes,

dont la gloire est de casser quelques testes et d'enleuer les cheuelures, ils n'ont pas laissé de faire paroistre en quelques occasions que le courage des particuliers alloit iusqu'à la temerité ; comme quand vn d'eux fut pendant la nuit à la porte d'une bourgade Huronne, se cachant dans vn tas d'ordures, d'où il parut soudain au point du iour suivant, comme vn homme ressuscité, se iettant sur le premier venu, et s'enfuant après luy auoir cassé la teste tres-inopinément. Deux autres se monstre-
rent encore plus genereux. A la faueur des tenebres de la nuit ils approcherent secrettement d'une guerite, où l'on faisoit bon guet à la façon des Sauuages, qui est de chanter à pleine teste pendant toute la nuit. Aiant donc laissé crier assez long-temps la sentinelle, vn des deux monta adroitement sur la guerite, déchargea vn coup de hache sur le premier qu'il rencontra, et aiant ietté l'autre par terre, il se donna le loisir de le tuer, et de luy enleuer la peau de la teste, comme le plus beau trophée de sa victoire. L'an passé vn Agnieronnon entreprit tout seul la guerre de Tadoussac, faisant vn voiage de deux à trois cents lieuës, courant seul par mer et par terre, pour chercher vn Algonquin son ennemi, qu'il tua enfin de sa propre main, quasi dans le sein des Français et d'un bon nombre de Sauuages : il est vray qu'il y perdit la vie, mais ce fut en les brauant, et en faisant sa retraite comme vne pourmenade, orgueil qui luy causa la mort.

Mais ces traits de generosité ne se trouuent pas en tous les Iroquois ; la fourbe y est bien plus commune que le courage, et la cruauté plus grande encore que la fourbe ; et l'on peut dire, que si les Iroquois ont quelque puissance, ce n'est que parce qu'ils sont ou fourbes, ou cruels. Tous les traitez que nous auons faits avec eux sont tesmoins de leurs perfidies, puisqu'ils ne nous ont iamais gardé aucune des paroles qu'ils nous ont si souuent et si solennellement iurées ; et pour la cruauté, ie ferois rougir ce papier. et les oreilles fremiroient si ie rapportois les horribles

traitemens que les Agnieronnons ont faits sur quelques captifs. On en a parlé de vrai dans les autres Relations ; mais ce que nous en avons appris de nouveau est si estrange, que tout ce qu'on en a dit n'est rien. Le les passe, non seulement parce que ma plume n'a pas d'encre assez noire pour les décrire, mais bien plus de peur de faire horreur par la lecture de certaines cruautéz dont les siècles passez n'ont iamais entendu parler.

Ce n'est que gentillesse parmi eux de cerner le poulce à leurs captifs vers la premiere jointure, puis le tordant, l'arracher de force avec le nerf, qui se rompt d'ordinaire vers le coude, ou proche de l'espaule, tant est grande la violence dont ils vsent. Ce poulce ainsi tiré avec son nerf, ils le pendent à l'oreille du patient en forme de pendant d'oreille, ou luy mettent au col au lieu de carquant ; puis ils feront le mesme à vn autre doigt, et à vn troisieme ; et au lieu de ces doigts arrachez, ils fourrent dans la plaie des esquilles de bois dur, qui font des douleurs toutes autres que les premieres, quoi qu'excessiues, et causent en vn moment vne grande inflammation, et vne enflure prodigieuse en toute la main, et mesme en tout le bras. Quand il n'y auroit que ce premier ieu, n'est-ce pas avec raison que les François de ce pais-cy demandent depuis vn si long-temps la destruction d'un ennemi si cruel ? puisqu'après tout, cinq ou six cents hommes ne sont pas pour resister à vne entreprise genereuse, si on la fait telle que la gloire de Dieu, et la compassion que l'on doit auoir pour eux, le demande. Les Iroquois sont de l'humeur des femmes : il n'y a rien de plus courageux, quand on ne leur fait point resistance ; rien de plus poltron, quand on leur tient teste. Ils se moquent des François, parce qu'ils ne les ont iamais veus en guerre en leur pais ; et les François n'y ont iamais esté, parce qu'ils ne l'ont iamais tenté, ayant cru iusqu'à present les chemins plus insurmontables qu'ils ne sont. Dans la connoissance que nous auons de ces barbares,

et aiant veu quand nous estions parmi eux, comme la fraieur se met par tout quand ils se voient attaquez chez eux ; on peut dire avec toute assurance, que si vne armée de cinq cents François y arriuoit inopinément, elle pourroit dire : *Veni, vidi, vici.*

L'ay dit qu'il n'y auoit que cinq ou six cents hommes à destruire : car il est hors de doute que si les Agnieronnons estoient défaits par les François, les autres Nations Iroquoises seroient heureuses d'entrer en composition avec nous, et nous donner leurs enfans pour ostages de leur fidelité. Et pour lors ces belles Missions se renouelleroient dans Onnontaghé, dans Oiogoen, et par toutes les autres Nations Iroquoises qui resteroient, chez lesquelles nous auons desia ietté les premieres semences de la Foy, qui ont esté si bien receuës par le menu peuple, que, sans nous délier de la Prouidence diuine, nous ne deuoons pas desesperer d'en recueillir vn iour des fruits tres-abondans. De plus, la grande porte seroit ouuerte pour tant d'anciennes et nouvelles missions vers les peuples du Nord, et vers ceux du Couchant nouvellement découuerts, que nous comprenons tous sous le nom general d'Algonquins. Mais c'est vne trop ample matiere, qui demande vn Chapitre à part.

CHAPITRE III.

De l'estat du pais des Algonquins, et de quelques nouvelles découuertes.

Je ne puis exprimer plus nettement l'estat des Nations de la langue Algonquine, que par le simple narré des connoissances qu'en a eu vn de nos Peres, qui a esté cette année dans le Saguenay, Riuiere de Tadoussac, selon les rencontres que la Prouidence luy a presentées en ce voiage.

Comme ces Nations sont infiniment estenduës dans cinq ou six cents lieux

de forests qui regardent le Septentrion, il les distingue en trois : en celles qui tirent vers l'Orient, celles qui habitent les parties les plus reculées du Couchant, et celles du Nord, qui sont entre les vnes et les autres. Il ne dit rien de celles du Leuant, qui n'ait esté couché dans les Relations precedentes ; voicy comme il parle des deux autres :

Le trentième Iuillet de l'année mil six cent soixante, estant monté dans le Saguené, à trente-deux lieüs de Tadoussac, i'y trouuai quatre-vingts Sauvages, et parmi eux vn nommé ASatanik, homme considerable pour la qualité qu'il porte de Capitaine, et bien plus pour auoir receu le Saint-Baptisme, il y a dix ans, dans le país des Nipisiriniens. Il semble que le glorieux Archange dont il porte le nom, a pris plaisir de conduire cet homme comme par la main, et nous l'amener ici, pour nous découvrir le chemin qui nous peut conduire iusques à la mer du Nord, où diuerses Nations Algonquines se sont confinées, fuisant l'Iroquois, qui nous empesche aussi de les aller chercher par le chemin ordinaire de la grande Riuiere. Je rapporte les diuerses routes, et quelques incidens de son voiage.

Il partit au mois de Iuin de l'année mil six cent cinquante-huit, du lac des Oüinipegouek, qui n'est proprement qu'une grande baye de celui des Hurons ; d'autres l'appellent le lac des Puans, non qu'il soit salé comme l'eau de la Mer, que les Sauvages appellent Oüinipeg, c'est-à-dire eau puante ; mais pource qu'il est enuironné de terres ensouffrées, d'où sortent quelques sources qui portent dans ce lac la malignité que leurs eaux ont contractées aux lieux de leur naissance.

Il passa le reste de cet esté et de l'hiver suiuant près le lac que nous appelons Superieur, à cause qu'estant audessus de celui des Hurons, il s'y décharge par vn sault qui luy a aussi donné son nom ; et puisque nostre voyageur s'y arreste quelque temps, faisons-y quelque pause avec luy, pour en remarquer les raretez.

Ce lac, qui porte plus de quatre-vingts

lieüs de long sur quarante de large en certains endroits, est semé d'Isles qui le couurent agreablement proche des terres : son riuage est bordé tout à l'entour de Nations Algonquines, où la crainte des Iroquois leur a fait chercher vn asile. Il est aussi enrichi dans tous ses bordages, de mines de plomb presque tout formé, de cuiure si excellent qu'il s'en trouue de tout raffiné en morceaux gros comme le poing, de gros rochers qui ont des veines entieres de turquoises. On veut mesme nous persuader qu'il est grossi de diuers ruisseaux qui roulent avec le sable quantité de petites pailles d'or, qui sont comme les reiettons de la mine voisine. Ce qui nous inuite à le croire, c'est que lors qu'on fouilla les fondemens de la Chapelle Saint Ioseph, sur les riués du lac des Hurons, qui n'est qu'une décharge du lac Superieur, les ourriers trouuerent vne veine grosse comme le bras, de ces paillettes d'or ; le sable dont cette veine estoit meslée, se trouvoit en si petite quantité, qu'il estoit comme imperceptible en comparaison du reste. Mais les ourriers, qui scauoient d'ailleurs qu'en ces quartiers-là il y auoit des mines de cuiure, et s'estant persuadez que c'estoit vne mine de laton (ignorans que le laton fust vn composé), remplirent les fondemens qu'ils auoient creusez, sans scauoir qu'ils y renfermoient vn thresor.

Mais voicy des richesses d'une autre nature. Les Sauvages qui habitent la pointe de ce lac la plus éloignée de nous, nous ont donné des lumieres toutes fraisches, et qui ne déplairont pas aux curieux, touchant le chemin du Japon et de la Chine, dont on a fait tant de recherche. Car nous apprenons de ces peuples, qu'ils trouuent la Mer de trois costez : du costé du Sud, du costé du Couchant, et du costé du Nord ; de sorte que si cela est, c'est vn grand preiugé et vn indice bien certain, que ces trois Mers se trouuant ainsi contiguës, ne sont proprement qu'une Mer, qui est celle de la Chine ; puisque celle du Sud, qui est la Mer Pacifique, qu'on connoist assez, estant continuée iusqu'à

la mer du Nord, qui est pareillement connue par vne troisième Mer, qui est celle dont on est en peine, on ne peut plus souhaiter que le traict dans cette grande mer Occidentale et Orientale tout ensemble.

Or, nous sçauons que, du bout du lac Superieur, dont ie viens de parler, tirant au Sud, après enuiron trois cents lieuës, on trouue la baye du S. Esprit, qui est à trente degrez de latitude, et deux cent quatre-vingts de longitude, dans le Golfe de Mexique, en la coste de la Floride ; et de la mesme extremité du lac Superieur tirant au Sorouëst, il y a enuiron deux cents lieuës iusqu'à vn autre lac qui a sa décharge dans la mer Vermeille, coste de la Nouvelle-Grenade dans la grande Mer du Sud ; et c'est de l'vn de ces deux costez que les Sauvages qui sont à quelque soixante lieuës plus à l'Occident de nostre lac Superieur, ont des marchandises d'Europe, et mesme disent auoir veu des Europeans.

En outre, de ce mesme lac Superieur, suiuant vne Riuiere vers le Nord, on arriue, après huit ou dix iournées, à la baye de Hudson, à la hauteur de cinquante-cinq degrez ; et de ce lieu, tirant au Norouëst, il y a enuiron quarante lieuës par terre iusques à la Baye de Button, où est le port de Nelson, à cinquante-sept degrez de latitude, et deux cent septante de longitude, d'où l'on ne doit compter que mille quatre cent vingt lieuës iusqu'au Japon, n'y ayant de distance que septante et vn degrez d'vn grand cercle. Ces deux Mers donc, du Sud et du Nord, estant connues, il ne reste plus que celle du Couchant qui ioigne l'vne et l'autre pour n'en faire qu'vne des trois ; et c'est la nouvelle connoissance que nous auons eüe par le moyen d'vne Nation, qui estant enuiron au quarante-septième degré de latitude, et à deux cent septante et trois de longitude, nous assure qu'à dix iournées vers l'Oüest se trouue la Mer, qui ne peut estre autre que celle que nous recherchons ; ce qui nous fait iuger que toute l'Amerique Septentrionale, estant ainsi enuironnée de la mer

au Leuant, au Sud, au Couchant et au Nord, doit estre separée de la Groeslande par quelque traict dont on a desia découuert vne bonne partie, et qu'il ne tient plus qu'à pousser encore de quelques degrez, pour entrer tout-à-fait dans la mer du Japon. Ce qui ne se doit tenter, pour passer le destroit de Hudson, qu'aux mois d'Aoust et de Septembre, pendant lesquels seulement ce passage est moins engagé de glaces.

Mais en voilà assez pour le present ; si l'Iroquois le permet, nous pourrons bien nous aller éclaircir plus nettement de cette découuerte, qui n'estant connue que par le moien des Sauvages, ne nous donne pas toutes les connoissances que nous desirerions. Suiuons nostre guide, qui après auoir hiuerné au lieu que ie viens de décrire, en partit le Printemps suiuant, et marchant à petites iournées, à cause de sa famille qui le suiuoit, arriua après auoir fait quelque cent lieuës de chemin, à la grande baye du Nord, le long de laquelle il trouua diuerses Nations Algonquines, qui se sont placées sur le riuaige de cette mer.

Cette baye est celle de Hudson, dont nous venons de parler, au milieu de laquelle nostre Sauvage a veu vne grande Isle, qui prend son nom des Ours blancs dont elle est habitée : ce sont des animaux plus aquatiques que terrestres, puisqu'ils ne quittent que rarement la mer, et qu'ils viennent pour l'ordinaire de poisson, au lieu que les Ours noirs ne se nourrissent ordinairement que de chair, et ne quittent point la terre. Les mets les plus frians des Ours blancs, outre les Outardes ausquelles ils font la guerre aussi industrieusement que les hommes les plus experimentez, sont les petits Baleaux, qu'ils poursuient sans cesse ; mais ce n'est pas sans danger de tomber dans la gueule des grandes Baleines, qui, par vne antipathie naturelle, deuorent reciproquement ceux par qui leurs petits sont deuorez. S'il arriue quelquefois que ces Ours blancs, s'estant amassez vers le Printemps, soient enleuez en haute mer, portez sur quelque glace qui se détache du riuaige

vers le mois de Iuin, c'est pour lors qu'il fait beau voir ces nouveaux Argonautes voguer au gré des vents et des tempestes, et disputer leur vie contre la faim qui les presse sur ces glaces flottantes, ou contre les Baleines, qui les attendent pour les deuorer, lors que la faim les oblige de se ietter à l'eau pour y pescher des loups ou des chiens marins. Ils passent souvent les mois entiers en cette perilleuse navigation, iusqu'à ce qu'enfin, par bonheur, leur vaisseau fasse naufrage en s'échoüant sur quelque coste : car c'est pour lors que ces animaux tout affamez sautent à terre, et recompensent bien le ieusne passé sur tout ce qu'ils rencontrent, n'épargnant ni hommes, ni bestes pour furieuses qu'elles soient.

Mais reuenons à nostre Pelerin, qui fit rencontre en chemin de diuerses Nations, dont on a desia couché les noms par écrit. Il vit sur tout les Kilistinons, qui sont partagez en neuf differentes residences : les vnes de mille, les autres de mille cinq cents hommes, et sont logez dans de grands bourgs, dans lesquels ils laissent leurs femmes et leurs enfans, pendant qu'ils courent l'Orignac, et qu'ils font leur chasse du Castor, dont le poil leur est si peu considerable depuis que l'Iroquois en empesche le debit, qu'ils grillent les Castors au feu, comme on fait les Pores en France, pour les mettre plustost en estat d'estre mangez. Nostre homme, aiant visité ces peuples, se rendit chez les Pitchib8renik, peuplade qui habite l'entrée de la Baye, où les Hurons autrefois, et les Nipisiriniens alloient en traite, d'où ils rapportoient grande abondance de Castors, pour quelques haches, tranches, cousteaux, et autres marchandises semblables qu'ils leur portoient. Pendant vn certain temps de l'année, l'abondance de Cerfs est plus grande encore en ces quartiers, que celle de Castors : elle est bien si prodigieuse, qu'ils en font prouision pour vn an, soit en la boucanant, qui est leur façon plus ordinaire, soit en la laissant geler : car vers ces pais Septentrionaux, rien ne se pourrit et ne se corrompt pendant la plus

grande partie de l'année, et mesme auançant vn peu plus vers le Nord, les corps ne perdent rien de leur beauté long-temps après la mort ; ils sont aussi vermeils et aussi entiers trente ans après leurs trespas, que pendant leur vie : aussi dit-on qu'en ces pais-là les morts s'y portent bien, mais que les viuans y deuiennent malades. On y voit des glaces, les vnes de vingt-deux brasses, d'autres de trois cents et trois cent soixante pieds, qui se déprennent du riuage, et qui se cassent quelquefois avec tant de violence, qu'en tombant dans la mer elles excitent par ce bouleuersement des tempestes qui ont mis des vaisseaux en danger d'estre submergez, et peut-estre auront-elles fait perir celuy duquel les Sauuages ont veu le débris sur leur riuage.

Ce que i'admire le plus en cette terre infortunée, c'est de voir comme la Prouidence ne manque en rien à ses creatures ; elle supplée au défaut des vnes par le secours des autres, dont on ne s'auiseroit iamais. Quand on voit les bords de cette mer presque sans arbres, soit à cause de la rigueur du froid, qui les empesche de croistre, ou parce que les rochers dont ces terres sont presque toutes couuertes ne peuuent nourrir de grands bois, qui ne iugeroit que Dieu n'a pas voulu que ces terres fussent habitées par les hommes, puisqu'elles sont si destituées des commoditez de la vie humaine ? Neantmoins on trouue des Nations qui peuplent ces rochers, et qui remplissent ce sol le plus ingrat et le plus disgracié de la nature. Mais comment y peut-on viure sans feu, puisque les froids y sont si violens ? Dieu y a pourueu : il leur donne tous les ans leur prouision de bois ; il se sert des cerfs comme de bestes de charge, pour leur en faire porter leur prouision ; ce sont le bois ou les cornes des mesmes cerfs ; on en croira ce que l'on voudra, mais on nous assure que ces peuples n'ont point de meilleur feu que celui qu'ils font du bois de ces grands animaux, qui doiuent estre en prodigieuse quantité pour suppléer avec leurs branches aux bran-

ches des chesnes et des autres arbres propres à brusler.

Mais ne quittons pas nostre Guide, qui va costoiant toute la Baye ; il ne fait pas mauuais avec luy, puisqu'il assure que le gibier grand et petit ne luy manque point, et qu'un homme de sa suite a tué vn de ces Ours blancs dont nous auons parlé ; nous n'auons pas secu de luy si la chair en est aussi bonne que celle des Oyes sauuages, des Cignes, des Canards, qui se trouuent au mesme lieu dans le mois de May, aussi bien qu'un nombre infini de petits oiseaux hupez, d'hirondelles, comme encore de martres, de lieures blancs, et de renards noirs ; et si la poudre manque pour la chasse, on peut s'adonner à la pesche des truites et des saumons, que ces Sauuages scauent fort bien prendre sans filets, mais seulement avec le harpon.

Après que nostre Algonquin eut visité toutes les Nations circonuoisines de la Baye, et qu'il se fut chargé, de leur part, de diuers presens que ces peuples adressoient aux François et aux Algonquins de ces contrées, pour les attirer vers leur Baie, et pour s'y fortifier tous ensemble contre l'Iroquois, il quitta le riuage de la mer pour entrer dans les terres, et pour chercher vn chemin vers Tadoussac, par des vastes forests qu'il n'auoit jamais conuës. Comme il auancoit dans le bois sans boussole et sans prendre hauteur, il eut connoissance de trois Riuieres, dont l'une conduit droit à nostre bourgade des Trois-Riuieres ; il ne voulut pas prendre cette route, quoy que bien plus courte et plus certaine, mais bien plus exposée aux Iroquois ; les deux autres Riuieres se rendent au lac de S. Iean, où est la source du fleuue Saguené. Il choisit la plus écartée de ces deux Riuieres, comme la plus seure, l'autre n'estant pas bien loin du país où trois Nations ont esté desolées depuis deux ou trois ans par l'Iroquois, et contraintes de se refugier chez les autres plus éloignées. Celles-cy se nomment les Kepata8angachik, les Outabitibek et les Ouak8iechidek.

Enfin il s'est rendu à trente-deux

lieuës de Tadoussac, où m'entretenant avec luy de ses auentures et de ses voiajes, il commença à me dire par auance l'estat où l'Iroquois auoit reduit les Nations Algonquines vers le lac Supérieur et celuy des Ouinipeg. Mais à peine me fus-je rendu à Quebec, que j'y trouuay deux François qui ne faisoient que d'arriuer de ces país supérieurs, avec trois cents Algonquins, dans soixante canots chargez de pelletterie. Voicy ce qu'ils ont veu de leurs propres iëux, qui nous representera l'estat des Algonquins du Couchant, après auoir parlé iusqu'à present de ceux du Nord.

Ils ont hiuerné sur les riuages du lac Supérieur, et ont esté assez heureux pour y baptiser deux cents petits enfans de la Nation Algonquine, avec laquelle ils ont premierement demeuré. Ces enfans estoient attaquez de maladie et de famine, quarante sont allez droit au Ciel, estant morts peu après le Baptisme.

Nos deux François firent pendant leur hiuernement diuerses courses vers les peuples circonuoisins ; ils virent entre autres choses, à six iournées au-delà du lac, vers le Suroëst, vne peuplade composée des restes des Hurons, de la Nation du Petun, contraints par l'Iroquois d'abandonner leur patrie, et de s'enfoncer si auant dans les forests, qu'ils ne puissent estre trouuez par leurs ennemis. Ces pauures gens, s'enfuyant et faisant chemin par des montagnes et sur des rochers, au traucrs de ces grands bois inconnus, firent heureusement rencontre d'une belle Riuiere, grande, large, profonde, et comparable, disent-ils, à nostre grand fleuue de S. Laurens. Ils trouuerent sur ses riuies la grande Nation des Abimi8ec, qui les receut tres-bien. Cette Nation est composée de soixante Bourgades, ce qui nous confirme dans la connoissance, que nous auons desia, de plusieurs milliers de peuples qui remplissent toutes ces terres du Couchant.

Reuenons à nos deux François : continuant leur ronde, ils furent bien surpris en visitant les Nad8echi8ec ; ils

virent des femmes défigurées, et à qui on auoit coupé le bout du nez iusqu'au cartilage, de sorte qu'elles paroissent en cette partie du visage, comme des testes de mort ; de plus, elles auoient sur le haut de la teste vne partie de la peau arrachée en rond. S'estant informez d'où prouenoit ce mauuais traitement, ils apprirent avec admiration que c'estoit la loy du pais, qui condamne à ce supplice toutes les femmes adulteres, afin qu'elles portent grauées sur le visage la peine et la honte de leur peché : ce qui rend la chose plus admirable, c'est que chaque homme ayant en ce pais-là sept ou huit femmes, et par consequent la tentation estant bien plus grande parmi ces pauvres creatures, dont les vnes sont tousiours plus cheries que les autres, la loy neantmoins se garde plus exactement qu'elle ne feroit peut-estre dans les Villes les mieux policées, si elle y estoit estable. Si des Barbares qui ne sont instruits que par la loy de la nature, ont de si beaux sentimens de l'honesteté, quels reproches feront-ils vn iour aux Chrestiens libertins, qui ont commandement de se creuer plustost les yeux que de leur rien permettre au preiudice de leur salut ? Ce qui ne se fait pas parmi les Chrestiens, est pratiqué par des Sauuages, qui retranchent les parties les plus visibles du visage qui a serui de scandale et de pierre d'achopement. Nos François ont visité les quarante Bourgs dont cette Nation est composée, dans cinq desquels on compte iusqu'à cinq mille hommes ; mais il faut prendre congé de ces peuples, sans faire pourtant grande ceremonie, pour entrer dans les terres d'une autre Nation belliqueuse, et qui avec ses fleches et ses arcs s'est renduë aussi redoutable parmi les Algonquins superieurs, que l'Iroquois l'est parmi les inferieurs ; aussi en porte-t-elle le nom de P8alac, c'est-à-dire les Guerriers.

Comme le bois est rare et petit chez eux, la nature leur a appris à faire du feu avec du charbon de terre, et à couvrir leurs cabanes avec des peaux : quelques-vns plus industrieux se dressent des bastiments de terre grasse, à peu près comme

les hirondelles bastissent leurs nids ; et ils ne dormiroient pas moins doucement sous ces peaux et sous cette bouë, que les grands de la terre sous leurs lambris d'or, s'ils n'apprehendoient les Iroquois, qui les viennent chercher à cinq et six cents lieües loin.

Mais si l'Iroquois y va, pourquoy n'irons-nous pas aussi ? s'il y a des conquestes à faire, pourquoy la foy ne les fera-t-elle pas, puisqu'elle en fait par tout le monde ? Voilà des peuples infinis ; mais le chemin en est fermé : il faut donc rompre tous les obstacles, et passant à trauers de mille morts, se ietter au milieu des flammes pour en deliurer tant de pauvres Nations. On ne s'est pas épargné ni pour l'vn ni pour l'autre, et on n'a laissé perdre aucune occasion qui se soit présentée, pour courir à leur secours ; et nous y courons encore presentement, comme ie diray après auoir vn peu parlé de l'estat pitoiable où l'Iroquois a reduit les Hurons.

CHAPITRE IV.

De l'estat de la Nation Huronne, et de sa derniere défaite par les Iroquois.

Si iamais peuple a pu dire après le Prophete, *dissipata sunt ossa nostra*, ce sont les pauvres Hurons qui se voient maintenant dispersez dans toutes les parties de ces contrées ; ils ne vivent plus que comme ces insectes, qui estant tranchez en lambeaux, rendent encore quelques marques de vie par le mouuement qui reste aux parties coupées.

Mais s'il appartient à quelqu'un de dire après le mesme Prophete, *Dissipantes quæ bella volunt*, c'est à nous de les proferer contre les Iroquois, qui ne vivent que de sang et de carnage, et qui ne respirent que l'air de la guerre : certes ils meritent bien d'estre dissipez, après auoir dissipé et ruiné tous leurs voisins, parmi lesquels il n'y en a point

qui aient plus de suiet de s'en plaindre que les pauvres Hurons. Ces peuples composoient, il y a quelque temps, la Nation la plus sédentaire et la plus propre pour les semences de la foy, de toutes ces contrées ; et maintenant elle est la plus errante et la plus dissipée de toutes. Et de vray, à la défaite de leur pais, de trente à quarante mille ames qu'ils estoient, ceux qui furent tuez ou bruslez par les Iroquois, n'en faisoient que la plus petite partie. La famine qui suit la guerre, comme l'ombre le corps, et qui traîne après soy les maladies, les attaqua bien plus rudement, mais ie puis dire plus heureusement pour eux, puisqu'elle peupla le Paradis de la plus-part de ces pauvres gens, qui, dans la désolation generale de leur pais, n'auoient que cette consolation, qu'ils mouroient Chrestiens.

Le reste du debris qui pût échapper, se dispersa de toutes parts, comme fait vne armée défaite et poursuiuie par le vainqueur : les vns se ietterent dans la Nation neutre, pensans y trouuer vn lieu de refuge par sa neutralité, qui iusqu'à lors n'auoit point esté violée par les Iroquois ; mais ces traistres s'en seruirent pour se saisir de toute la Nation, et la mener en leur pais toute entiere sous vne rude captiuité. Les autres se refugierent vers la Nation du Petun ; mais celle-ci a bien esté obligée de se refugier elle-mesme chez les Algonquins superieurs. D'autres courent dix iournées durant dans les bois ; d'autres veulent aller à Andastoé, pais de la Virginie ; quelques-vns se refugient parmi la Nation du Feu et la Nation des Chats ; mesme vn Bourg entier se ietta à la discretion des Sonnotsachronnons, qui est l'vne des cinq nations Iroquoises, et s'en est bien trouué, s'estant conseruée depuis ce temps-là en forme de Bourg separé de ceux des Iroquois, où les Hurons viuent à la Huronne, et les anciens Chrestiens gardent ce qu'ils peuuent du Christianisme.

Ceux qui dans cette dissipation auoient pris parti vers Quebec, et comme de bonnes oüailles y auoient voulu suivre leurs pasteurs, viuoient en fort bons

Chrestiens, à l'Isle d'Orleans, au nombre de cinq à six cents ames, et y passeroient huit ans assez paisiblement ; mais ils n'ont pas esté plus asseurez entre les mains des François, qu'en celles des autres Sauvages leurs alliez. Nous auons veu, et nous auons pleuré leur enleuement ; nous auons esté couuerts de leur sang, quand l'Iroquois, par vne perfidie abominable, les a massacrez entre nos bras ; il ne nous en restoit plus qu'vne petite poignée, qui nous a fait tant de compassion, que, pour conseruer ce reste precieux d'vn peuple Chrestien, feu Monsieur d'Ailleboust, qui commandoit alors, leur fit bastir vn fort au sein de Quebec, pour ne pas laisser perir tout-à-fait la Nation ; mais ce reste nous a esté enfin enleué par des ressorts de la Prouidence, qui passent toutes nos veuës, et qui n'en sont pas moins adorables. Ils ont du moins periglorieusement, puisqu'ils ont sauué ce pais par leur mort, ou du moins ont essuié l'orage qui venoit fondre sur nous, et l'ont destourné lors que nous en estions le plus menacez : voicy comment.

Quarante de nos Hurons qui faisoient l'eslite de tout ce qui nous restoit ici de considerable, conduits par vn Capitaine assez fameux, nommé Anahotaha, partirent de Quebec sur la fin de l'hiuer passé, pour aller à la petite guerre, et dresser des embusches aux Iroquois à leur retour de la chasse. Ils passerent par les Trois-Riuieres, et là six Algonquins se ioignirent à eux sous le commandement de MitiSemeg, Capitaine de consideration. Estant arriuez en suite à Montreal, ils trouuerent que dix-sept François, gens de cœur et de resolution, auoient desia lié partie dans le mesme dessein qu'eux, s'immolans generousement pour le bien public et pour la defense de la Religion. Ils auoient choisi pour leur Chef le sieur Dolard, homme de mise et de conduite ; et quoy qu'il ne fust arriué de France que depuis assez peu de temps, il se trouua tout-à-fait propre pour ces sortes de guerre, ainsi qu'il l'a bien fait paroistre, avec ses camarades, quoy que la for-

tune semble leur auoir refusé la gloire d'une si sainte et si genereuse entreprise.

Nos Sauvages heureux de grossir leur nombre d'une bande si leste et si resoluë, s'embarquent pleins d'un nouveau courage, et nos François se ioignant à eux, rament avec ioie, dans l'esperance de surprendre au plustost l'ennemi. Leur marche se faisoit de nuit pour n'estre point découverts, et les prieres estoient réglées tous les matins et tous les soirs, s'adressans tous à Dieu publiquement, chacun en sa langue; de sorte qu'ils faisoient trois Chœurs bien agreables au Ciel, qui n'auoit iamais veu ici de si saints Soldats, et qui receuoit bien volontiers des vœux conceus en mesme temps, en François, en Algonquin, et en Huron.

Le sault S. Louïs et les autres rapides ne leur coustent rien à passer; le zele et l'ardeur d'une si sainte expedition leur fait mépriser le rencontre des glaces, et le froid des eaux fraîchement fonduës, dans lesquelles ils se iettoient vigoureusement, pour traïner eux-mesmes leurs Canots entre les pierres et les glaçons. Aiant gagné le lac saint Louïs, qui est au-dessus de l'Isle de Montreal, ils destournent à droite, entrent dans la Riuiere qui mene aux Hurons et vont se poster au-dessous du sault de la Chaudiere, pour y attendre les Chasseurs Iroquois, qui, selon leur coustume le deuoient passer file à file, en retournant de leur chasse d'hïuer.

Nos guerriers ne s'y furent pas plustost rendus, qu'ils furent aperceus par cinq Iroquois qui venoient à la découuerte, et qui remonterent en diligence pour aduertir tous les chasseurs de se reünir, et de quitter la posture de chasseur pour prendre celle de guerrier. Le changement est bientost fait: la petite hache à la ceinture au lieu d'espée; le fusil à la pointe du Canot, et l'auiron en main, voilà l'équipage de ces Soldats. Ils se rassemblent donc, et les Canots chargez de deux cents Onnontagheronnons, s'estant ioints, ils nauigent en belle ordonnance et descendent grauelement le sault, au-dessous duquel, nos gens sur-

pris d'une si prompte et si réglée démarche, se voyant bien plus foibles en nombre, se saisissent d'un méchant reste de fort, basti en ce quartier-là depuis l'Automne par nos Algonquins; ils taschent de s'y gabionner du mieux qu'ils peuvent. L'Onnontagheronnon fait ses approches, et ayant reconnu l'ennemi, l'attaque avec furie; mais il est receu si vertement, qu'il est obligé de se retirer avec perte: ce qui le fait songer à ses ruses ordinaires, desesperant d'en venir à bout par la force; et afin d'amuser nos gens pendant qu'il appelle à son secours les Agniehronnons, qui auoient leur rendez-vous aux Isles de Richelieu, il fait semblant de vouloir parlementer. Les Algonquins et les Hurons semblent y vouloir prester l'oreille; mais nos François ne scauent ce que c'est que de paix avec ces barbares, qui n'ont iamais traité d'accommodement, qu'on ne se soit aperceue de leurs fourbes bien-tost après: c'est pourquoy, lors que tout paroissoit fort paisible d'un costé du fort, de l'autre nos gens, se trouuant attaquez par trahison, ne furent pas surpris: ils firent de si bonnes décharges sur les assaillans, qu'ils les contraignirent de se retirer pour la seconde fois, bien estonnez qu'une petite poignée de François peust faire teste à deux cents Iroquois. Ils eussent sans doute eu la confusion toute entiere, et eussent esté défaits entierement, comme ils ont auoüé, si les François fussent sortis du fort l'espée à la main, ou si les Agniehronnons ne fussent pas arriuez peu de temps après au nombre de cinq cents, avec des cris si horribles et si puissans, que toute la terre circonuoisine sembloit estre pleine d'Iroquois. Le fort est environné de tous costez, on fait feu par tout iour et nuit; les attaques se font rudes et frequentes, pendant lesquelles nos François firent tousiours admirer leur resolution, leur vigilance, et sur tout leur pieté, qui leur faisoit employer à la priere le peu de temps qu'ils auoient entre chaque attaque; de sorte que sitost qu'ils auoient repoussé l'Iroquois, ils se mettoient à genoux, et ne s'en

releuoient point que pour le repousser encore ; et ainsi pendant dix iours que dura ce Siege, ils n'auoient que deux fonctions, prier et combattre, faisant succeder l'une à l'autre, avec l'étonnement de nos Sauvages, qui s'animoient à mourir genereusement par de si beaux exemples.

Comme l'ardeur du combat estoit grande, et les attaques presque continuelles, la soif pressoit plus nos gens que l'Iroquois. Il falloit essuier vne gresle de plomb, et aller à la pointe de l'espee puiser de l'eau à la Riuiere, qui estoit à deux cents pas du Fort, dans lequel on trouua enfin à force de fouir, vn petit filet d'eau bourbeuse, mais si peu, que le sang découloit des veines des morts et des blessez, bien plus abondamment que l'eau de cette source de bouë.

Cette necessité mit le Fort en telle extremité, que la partie ne paroissant plus tenable aux Sauvages qui y estoient, ils songerent à traiter de Paix, et deputerent quelques Ambassadeurs au camp ennemi, avec de beaux presens de porcelaine, qui font en ce país toutes les grandes affaires de la Paix et de la Guerre. Ceux-cy furent reccus des Iroquois avec de grands cris, soit de ioie, soit de moquerie, mais qui donnerent de la fraieur à nos Sauvages, desquels vne trentaine estant inuitez par leurs compatriotes Hurons, qui demeuroient parmi les Iroquois, à se rendre avec assurance de la vie, sauterent malgré tous les autres par-dessus la palissade, et laisserent le Fort bien affoibly par vne si insigne lascheté, qui donna esperance aux Iroquois de se rendre maîtres des autres sans coup ferir, ou par menaces, ou par belles paroles. Quelques deputez s'approcherent pour cela du Fort, avec les Ambassadeurs qui en estoient sortis ; mais nos François qui ne se fioient point à tous ces pourparlers, firent sur eux vne décharge inopinée, et ietterent les vns morts par terre, et mirent les autres en fuite. Cet affront aigrit tellement les Iroquois, qu'ils vinrent à corps perdu et teste baissée, s'attacher à la palissade, et se

mirent en deuoir de la sapper à coups de haches, avec vn courage qui leur faisoit fermer les yeux à tous les dangers et aux décharges continuelles qu'on faisoit sur eux. Il est vray que pour se garantir de la plus grande partie de cette gresle, ils firent des mantelets de trois buches liées coste à coste, qui les couuroient depuis le haut de la teste iusques à la moitié des cuisses, et par ce moien ils s'attacherent au-dessous des canoniers des courtines, lesquelles n'estant pas flanquées, ils trauailloient à la sappe avec assez d'assurance.

Nos François emploierent tout leur courage et toute leur industrie en cette extremité ; les grenades leur manquant, ils y suppleerent par le moien des canons d'une partie de leurs fusils qu'ils chargerent à creuer, et qu'ils ietterent sur leurs ennemis ; ils s'auiserent mesme de se seruir d'un baril de poudre, qu'ils pousserent par-dessus la palissade ; mais, par malheur, aiant rencontré vne branche en l'air, il retomba dans le Fort, et y causa de grands desordres : la plupart de nos François eurent le visage et les mains brûlées du feu, et les yeux aueuglez de la fumée que fit cette machine ; de quoy les Iroquois prenans auantage, se saisirent de toutes les meurtrieres, et de dehors tiroient et tuoient dans le Fort ceux qu'ils pouuoient découurrir dans l'épaisseur de la fumée ; ce qui les anima de telle sorte, qu'ils monterent sur les pieux, la hache en main, descendirent dans le Fort de tous costez, et y remplirent tout de sang et de carnage, avec tant de furie qu'il n'y demeura que cinq François et quatre Hurons en vie, tout le reste aiant esté tué sur la place, avec le chef de tous nommé Anahotaha, qui, se voiant prest à expirer, pria qu'on lui mist la teste dans le feu, afin d'oster à l'Iroquois la gloire d'emporter sa cheuleure. *Laudavi magis mortuos quam viuentes.* Ce fut sans doute dans cette pensée du Sage, qu'un de nos François fit vn coup surprenant : car voiant que tout estoit perdu, et s'estant apperceu que plusieurs de ses compagnons blessez à mort viuoient encore, il les acheua

à grands coups de haches, pour les deliurer par cette inhumaine misericorde, des feux des Iroquois. Et de fait, la cruauté succedant à la fureur, deux François aiant esté trouuez parmy les morts, avec quelque souffle de vie qui leur restoit, on les fit la proie des flammes ; au lieu d'huile pour adoucir leurs plaies, on y foura des tisons allumez et des alesnes toutes rouges ; au lieu de lit pour soutenir les membres de ces pauvres moribonds, on les coucha sur la braise : en vn mot on brusla cruellement ces pauvres agonisans dans toutes les parties du corps, tant qu'ils demeurèrent en vie. Pour les cinq autres François, avec tout le reste des captifs, tant ceux qui se sont rendus volontairement, que ceux qui ont esté pris, on les oblige de monter sur vn échafaut, ou on leur fait les premieres caresses des prisonniers. On presente aux vns du feu à manger, on coupe les doigts aux autres, on brusle les iambes et les bras à quelques autres : tous enfin reçoient les marques de leur captiuité.

Ce spectacle d'horreur si agreable aux yeux des Iroquois, ne le fut pas moins, ie m'asseuré, aux yeux des Angés, quand vn des pauvres prisonniers Hurons, se souuenant des instructions qu'on lui auoit faites, se mit à faire le Predicateur, et à exhorter tous ces patiens à souffrir constamment ces cruautéz, qui passeroient bientost et seroient suiuies du bonheur éternel, puisque ce n'estoit que pour la gloire de Dieu et pour le zele de la Religion, qu'ils auoient entrepris cette guerre contre les ennemis de la Foi. Je ne sçai si l'Eglise naissante a veu rien de plus beau dans ses persecutions : vn barbare prescher Iesus-Christ, et faire d'vn échafaut vne chaire de Docteur, et si bien faire que l'échafaut se change en Chapelle pour ses auditeurs, qui, parmi leurs tourmens et au milieu des feux font leurs prieres comme s'ils estoient aux pieds des Autels ; et ils ont tousiours continué à les faire pendant leur captiuité, s'y exhortant les vns les autres lors qu'ils se rencontroient.

Aprés que la premiere rage des Iro-

quois fut rassasiée par la veuë de leurs prisonniers, et par ces coups d'essai de leur cruauté, ils font le partage de leurs captifs : deux François sont donnez aux Agnieronnonns, deux aux Onnontagheronnonns, le cinquième aux Onnei8theronnonns, pour leur faire gouster à tous de la chair des François, et leur faire venir l'appetit et l'enuie d'en manger, c'est-à-dire, les inuiter à vne sanglante guerre pour venger la mort d'vne vingtaine de leurs gens tuez en cette occasion. Aprés la distribution on décampe, et l'on quitte la resolution prise de venir inonder sur nos habitations, pour mener au plustost dans le pais ces miserables victimes, destinées à repaistre la rage et la cruauté de la plus barbare de toutes les Nations. Il faut ici donner la gloire à ces dix-sept François de Montreal, et honorer leurs cendres d'vn éloge qui leur est deu avec iustice, et que nous ne pouuons leur refuser sans ingratitude. Tout estoit perdu s'ils n'eussent peri, et leur malheur a sauué ce pais, ou du moins a coniuuré l'orage qui venoit y fondre, puisqu'ils en ont arrêté les premiers efforts, et détourné tout-à-fait le cours.

Cependant, pour s'asseuré des captifs sur les chemins, tous les soirs on les estend presque tout nuds sur le dos, sans autre lit que la plate terre, dans laquelle on fiche quatre pieux pour chacun des prisonniers, afin d'y lier leurs pieds et leurs mains ouuertes et estenduës en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus en terre vn cinquième pieu, auquel on attache vne corde, qui prend le prisonnier par le col et le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec vn collier : c'est vne façon de sangle, dont les Sauvages se seruent en toutes sortes d'vsages ; et celui qui a soin d'vn captif, prend les deux bouts du collier et les met sous soi pendant qu'il dort, afin d'estre éveillé si son homme remuë tant soit peu. Cette seule posture durant toute vne nuit, dans cette contrainte, à la merci des Maringouïns et des Mousquites, qui ne cessent de piquer iusqu'au vif, et qui su-

cent le sang par tout le corps, est sans doute vn cheualet bien rude ; et c'est le traitement que nos pauvres François, avec les autres captifs, reçoivent toutes les nuits, pour les disposer aux tourmens du feu, auxquels ils se doiuent bien attendre. Mais voions comment, nonobstant toutes ces precautions, quelques Sauvages se sauuerent si heureusement, que ces sortes d'euasions peuent passer pour de petits miracles. C'est d'eux que nous auons appris ce que nous auons dit cy-dessus.

CHAPITRE V.

De l'estat du reste des Hurons après leur dernière défaite.

Admirable conduite du Ciel sur vn Huron tiré des mains de l'Iroquois.

Celuy, entre autres, dont nous auons appris tout ce que nous auons dit au Chapitre precedent, est vn Huron Chrestien, qui, par vne conduite du Ciel bien merueilleuse, s'échappa des mains des Iroquois, après dix iours de captiuité : l'action est memorable, et merite vn narré tout particulier.

C'estoit vn homme bien fait, bon Chrestien, et parfaitement bien instruit depuis long-temps dans tous les Mysteres de nostre Foi : il ne se vit pas plustost chargé de liens, qu'il se sentit poussé interieurement d'auoir recours à la S. Vierge, dont les Peres lui auoient dit tant de merueilles. La premiere resolution qu'il prit, fut de l'honorer pendant ses malheurs, avec plus de ferueur qu' auparauant : pour cela il lui fait promesse de dire tous les iours son Rosaire ; et pour s'en acquitter fidèlement, il vse d'industrie, pour suppléer au deffaut de son Chapelet que l'Iroquois lui auoit osté avec tous ses habits. Il se sert donc de pailles pour compter les dixaines, et de feuilles d'arbres pour y marquer avec l'ongle chaque Ave Ma-

ria, passant la pluspart de la iournée dans ce saint et industrieux exercice, auquel il estoit si attaché, que quand on l'inuitoit à chanter, à l'ordinaire des prisonniers, il s'en excusoit, disant qu'il vouloit épargner sa voix pour mieux chanter dans le pais : car c'est vne vanité qui regne mesme sur l'eschafaut et dans les feux. Mais nostre bon Chrestien prenoit ce pretexte, pour n'estre pas diuert de ses prieres, qu'il adressoit à tous les Saints dont il auoit oüi parler, et mesme à ceux de nos Peres qui ont esté bruslez ou tuez par les Iroquois, les aiant souuent accompagnez dans leurs Missions.

Après que quelques iournées se furent passées dans ces petites pratiques de deuotion, sans rien relascher, vn iour qu'il se sentit animé d'vne ferueur extraordinaire, s'adressant à N. D. tout plein de confiance : S. Vierge, lui dit-il, votre Fils ne vous refuse rien, parce que vous l'aimez trop, et qu'il vous aime trop ; demandez-lui donc pour moi ma deliurance, ie vous en coniore, et ie vous donne trois iours de temps pour me l'obtenir, pendant lesquels ie vai redoubler mes prieres avec le plus de soin que ie pourrai. Voilà vne priere bien simple, mais qui partoît d'vn bon cœur. Les trois iours se passent sans estre deliuré ; alors il dit en soy-même : Ie ne puis pas douter que la S. Vierge ne se soit employée pour moi, et qu'elle n'ait pu m'obtenir ce que ie demande ; mais sans doute mes pechez me rendent indigne de ses faueurs, ie vois bien que Dieu me veut punir en ce monde, pour m'épargner en l'autre : à la bonne heure, mourons donc, ie l'ai bien mérité, et mille morts n'égalent pas mes crimes. Le voilà donc tout resolu à mourir, il s'y attend, il s'y resigne ; quand tout d'vn coup le cœur lui dit : Non, tu n'en mourras pas ; tu reuerras encore Quebec. A cette voix interieure, il reprend ses esprits, il renouuelle sa priere à N. D. et se resout de tâcher à s'enfuir dès la nuit suiuiante. Mais quelle apparence de le faire, estant si bien garotté ? Ce qui lui donna courage, c'est que le soir, aiant fait sa

prière avec un redoublement de ferueur, l'Iroquois à qui il appartenoit, en le liant à ces pieux, ne le serra pas si fort, lui disant qu'il n'estoit pas cruel aux captifs, et qu'il le laisseroit reposer un peu plus doucement. Ce mot fut d'un bon augure à nostre prisonnier. (Que d'œillades il jectta vers le Ciel ! que de soupirs il lança vers sa bonne Mere ! Enfin, après auoir bien prié et conjuré la S. Vierge, tout le monde estant endormi, il tenta un peu, et tache à se dégager de ses liens. Il auoit, par bonheur, un couteau sur soi, mais il ne pouuoit s'en seruir sans auoir du moins vne main libre : il redouble encore ses prières, et tournant son bras droit de costé et d'autre, il le trouua ie ne sçai comment hors de ses liens. O Dieu ! quelle ioie ! Il délie doucement sa main gauche, puis il détache les cordes de son col ; enfin, avec son couteau il coupe si subtilement celle qui le serroit par le milieu du corps, que son voisin n'en fut point éueillé : il ne restoit plus qu'à dénouer promptement celle de ses pieds, et puis se jeter bien viste dans le bois. Il se dresse pour cela ; mais bien surpris, il apperçoit un Iroquois deuant le feu, qui petuonoit : ce lui fut un coup de massüe sur la teste ; vne sueur froide, semblable à celle des moribonds, s'empare de tous ses membres, il pensa mourir de fraieur, ne doutant point qu'il ne fust decouvert, et par consequent destiné bien-tost au feu. Tout troublé qu'il fut, cette pensée ne laissa pas de lui venir dans l'esprit : Il faut, disoit-il en soi-mesme, que l'horreur qui saisit vne ame au moment qu'elle est condamnée aux flammes eternelles, soit bien épouuantable, puisque l'aprehension d'estre surpris me cause de si étranges conuulsions. Il n'en eut pourtant que la peur : car, soit que l'Iroquois qui petuonoit, fust à demi endormi, soit que la Sainte Vierge protegast particulièrement son deuot, il ne fut point aperceue, et laissa couler quelque temps sans remüer, après quoy il se redresse encore, mais ce fut pour se reiecter bien promptement à terre ; car un vieillard faisoit pour lors la ronde,

et visitoit tous les feux et tous les prisonniers, de peur que pas un n'échappast de leurs mains ; il passa assez proche du nostre, et luy causa plus de fraieur que n'eust fait un coup de tonnerre qui fust tombé à ses pieds. A la troisième fois qu'il se dressa, ne voiant personne en sentinelle, il dégage adroitement ses liens, et sans faire bruit marche tout doucement au trauers des Iroquois qui dormoient de tous costez. Il n'eust pas plus tost gagné l'épaisseur du bois, qu'il se mit à courir tout nud le reste de la nuit, sans que les ronces et les épines, et les halliers, le retardassent d'un moment. Ah ! que nous fuirions viste toutes les occasions d'offenser Dieu, si nous apprehendions les feux d'Enfer, autant que ce pauvre homme apprehendoit ceux des Iroquois.

Il fut quatre iours et quatre nuits à courir sans relasche, s'imaginant à chaque pas l'Iroquois à ses talons, aiant l'esprit tout plein de ses feux, qui ne lui laissoient pas seulement regarder où il mettoit les pieds. Il se rendit enfin à Montreal. Qui pourroit dire avec quelle ioie ? Ses premiers soins furent d'aller droit à l'Eglise remercier sa Bienfaitrice, et se preparer par le Sacrement de penitence à celui de l'Eucharistie, en action de grace d'un bien-fait si signalé ; mais comme il n'y auoit point de Prestre à Montreal qui entendist le Huron, il voulut et eut le courage de se confesser par interprete, ce qui luy aura merité vne abondance de graces : car il a depuis témoigné que iamais en sa vie il n'a gusté tant de douceurs, ni ressenti tant de contentemens, que dans la Communion qu'il fit alors. *Dominus mortificat, et viuificat, deducit ad inferos, et reducit.*

—
D'un autre Huron deliuré de captiuité par l'assistance de la sainte Vierge.

Un autre Huron qui auoit eu le bien de receuoir le saint Baptesme des propres mains de Monseigneur de Petrée, s'échappa dès la premiere nuit de sa

prise : la façon n'est pas moins merveilleuse que celle que ie viens de raconter ; il y paroist aussi vne protection toute singuliere de la sainte Vierge, à laquelle ce pauvre homme attribué sa liberté. Il en a fait le recit avec des tendresses dignes d'une faueur si prodigieuse. On lui venoit de couper le poulce, il auoit la bouche encore toute grillée du feu qu'on luy vouloit faire manger, et on ne faisoit que d'acheuer vne execution sur vne de ses iambes qu'on luy brusla inhumainement. Nonobstant tous ces tourmens, il ne fut pas plus tost garrotté de la maniere que nous auons dite, pour passer la nuit en cette posture, qu'il s'endormit, et pendant son sommeil il vit vne Dame diuinement belle, qui luy dit ces mots ; *Satiata Sa*, sauue-toi de tes liens. A cette voix il se réueille, et aiant l'esprit tout rempli de cette beauté admirable qu'il venoit de voir, et de qui il auoit entendu vne si douce parole, il se souuint que les Peres lui auoient dit souuent qu'il n'y auoit point de beauté au monde qui égalast celle de la Mere de Dieu, et ne douta plus que ce ne fust elle qui l'auoit éueillé pour se sauuer. Il l'inuoque donc, mais de bon cœur, et la prie de luy donner la force et les moiens de lui obeir ; la priere fut feruente, mais courte, parce que le temps pressoit. Il tâche de tirer de ses liens la main qui n'estoit point blessée, et après quelque effort en vint heureusement à bout, et ce fut sans doute par le secours de la Sainte Vierge, parce que les soins que prennent les Iroquois de bien lier leurs prisonniers les premiers iours, sont tout-à-fait extraordinaires, mais bien esloignez de ceux que la Mere de Dieu prend de ses bons seruiteurs, comme il parut en celui-ci, qui, aiant si aisément degagé vne main, s'en seruit pour dénouer les cordes de l'autre main, des pieds, et du reste du corps, sans estre ni apperceu, ni entendu ; après quoy il se met à fuir tout nud, n'ayant qu'un méchant haillon sur les reins, courant sans cesse iusqu'à la pointe du iour : il vit alors ses pieds et ses iambes toutes déchirées, et en si pitoyable estat, qu'il en eut com-

passion, quoy qu'il n'en ressentist pas encore le mal. Pour se soulager à poursuivre sa course, il prend le peu d'estoffe qu'il auoit sur soy, et la met à ses pieds au lieu de chausses et de souliers, et puis se remet à courir, sans songer ni à prendre haleine, ni à boire, ni à manger. Neantmoins l'inflammation s'estant mise à ses iambes et à ses cuisses, il desesperoit de iamais atteindre Montreal, lors que s'estant adressé à la sainte Vierge avec vne nouvelle confiance, il se ressentit tout fortifié de nouveau, et comme conuaincu qu'elle l'accompagnoit dans toutes ses routes ; aussi courut-il vigoureusement quatre iours de suite comme à l'aveugle, sans prendre aucun autre rafraichissement qu'un peu d'eau boëuse, qui luy tenoit lieu de toute nourriture. Ce ne fut pas pourtant sans vne grande diminution de ses forces, qui furent tout d'un coup reduites si bas, qu'il ne pouuoit presque plus mettre vn pied deuant l'autre, de sorte qu'il crut quasi estre abandonné de sa bonne Mere. En cette extremité, pour dernier effort, il monte avec grand peine sur vn arbre, pour reconnoistre le pais où il seroit obligé de mourir ; mais bien surpris, il se voit au pied de la montagne de Montreal. Ah ! ie ne m'estonne plus, s'écria-t-il, si la sainte Vierge a cessé de me conduire, puisque me voila enfin rendu. Il luy fallut aller à l'hospital pour se faire panser de ses plaies, et reprendre vn peu ses forces ; mais les conduits de l'estomac se trouuerent si serrez, qu'il ne pouuoit plus rien aualer : il estoit en danger de mourir, s'il n'eust demandé de la graisse d'Ours fonduë, dont il se guerit en la beuuant, et se mit en estat de faire ses remerciemens à la S. Vierge, enuers laquelle il est si reconnaissant, qu'il ne fait presque rien que dire son Chapelet.

—

D'un troisième Huron échappé prodigieusement du milieu des flammes.

Dieu nous a rendu encore vn autre de ces pauvres captifs Hurons, d'une façon

dont le recit agreera à ceux qui prennent plaisir d'adorer les coups signalez de la Prouidence. Ecoutons de sa propre bouche ses auentures, qu'il décrira bien mieux que moi, parce qu'elles lui ont cousté des doigts coupez, des bras rostis et des cuisses bruslées.

Après nostre prise, dit-il, ie fus mené à Onnontaghé, dans l'incertitude si i'y trouuerois la vie ou la mort ; sur les chemins on me traitoit en captif, aussi bien que tous les autres qui s'estoient rendus librement à l'Iroquois. Estant paruenus à huit lieuës du bourg, vn Huron captif depuis long-temps, qui auoit esté autresfois de mes amis, me dit à l'oreille que c'estoit fait de moi, que i'estois condamné au feu, que ie n'entrerois pas plustost dans le village que dans les flammes, que ie songeasse donc à moi ; et en me disant cela me glissa subtilement vn cousteau sous ma robe pour couper mes liens. La nuit suiuate qui deuoit estre la derniere de ma vie, iamais captif n'a esté tant veillé que moi, iamais homme n'a esté tant garrotté ; et mesme les spectres estoient d'intelligence avec mes ennemis pour me perdre. La nuit estant venuë, et mes liens ayant esté redoublez, pendant le plus profond sommeil de mes gardes, il me sembla voir vn phantosme horrible, sous la forme d'vn serpent hideux, et sous d'autres figures, qui venoit à l'entour de moi, faisant semblant de se ietter sur mes pieds et sur mes bras, et me venoit mesme siffler aux oreilles, me faisant herisser les cheveux dans la teste, comme si c'eust esté vn demon aposté qui eust esté mis en sentinelle pour me veiller : s'il m'obligeoit à tirer le pied, ou le bras, mes gardes s'éueilloient incontinent, et visitoient mes liens pour les tenir tousiours bien serrez, de sorte que pendant toute cette nuit ie ne pus me seruir de mon cousteau pour me mettre en liberté. Le iour venu fit bien éuanouïr ces spectres par sa lumiere, mais ne dissipa pas mes frayeurs ; au contraire, elles augmentèrent par les approches de la mort, qui se rendoit tousiours plus hideuse et plus épouuantable à mon esprit à mesure que

nous approchions du bourg. l'aduouë que la priere est vn bien doux lenitif dans ces desastres et qu'elle scait charmer les douleurs les plus aigrës, et nous rendre mesme insensibles aux plus effroyables cruautéz ; ie l'ay éprouvé en diuerses rencontres. Vne fois entre autres, qu'on m'appliqua le feu sur le bras gauche, avec tant de violence, que sa viuacité aiant penetré iusqu'à l'os, et m'ayant retiré tous les nerfs iusqu'à me rendre entierement impotent de la main, ie confesse que ie m'appliquay lors si fort à la priere, que ie ne ressentis presque point de douleur de cette cruelle bruslure, et que ie vis plustost le mal sur mon bras que ie ne le sentis : ie me seruois le plus que ie pouuois d'vn si bon remede, et dans ma chanson de mort au lieu de raconter mes anciennes proüesses, selon nostre coutume, i'iuitois tous les François de ma connoissance à prier pour moi ; tantost i'appellois les Robes noires à mon secours, tantost les filles consacrées à Dieu. Je chantois l'esperance que i'auois de iouïr d'vn bonheur eternal, après que mon corps auroit esté l'obiet de la rage de mes bourreaux ; i'y adioustois des reproches que ie leur faisois, en leur disant que pour vn feu d'vn iour dont ils me tourmentoient, ils seroient à iamais bruslez dans celui des enfers ; enfin parmi toutes ces saintes pensées dont ie remplissois ma chanson, nous arriuasmes au haut de la montagne, d'où l'on découure le bourg d'Onnontaghé ; ie fus saisi d'horreur à cette veuë, ie ne le puis nier, mais bien plus quand en auançant plus prés, ie découuris vne infinité de gens qui m'attendoient pour décharger sur mon pauure corps tout ce que la fureur et la vengeance leur pourroit inspirer de cruauté : ie songeay pour lors à mon cousteau, que ie tenois caché sur mes reins : ie pris resolution de m'en couper la gorge, afin d'éuiter par vne mort soudaine et bien douce à mon aduis, mille morts que i'auois deuant les yeux ; ie l'auois déjà en main, et i'estois tout prest à faire le coup, lors que ie me souuins de ce que les Peres m'auoient

dit autrefois, que nous ne sommes point les maîtres de nos vies, qu'il n'appartient qu'à Dieu de prolonger ou d'accourcir nos iours, et que ie ne pourrois pas vser de cette violence sans vn grand peché. Après cette pensée qui me fit vn peu chanceler du commencement dans ma resolution, ie m'offris à Dieu pour souffrir tous les tourmens qu'il voudroit, plustost que de lui déplaire ; et pour me déliurer de la tentation qui estoit grande et forte, ie iettai mon cousteau loin de moy, et ie me mis à marcher genereusement vers tout le peuple qui m'attendoit. Jamais ie ne conceus mieux tout ce qu'on m'auoit dit de la rage avec laquelle les demons se iettent sur vne ame damnée quand elle entre dans les enfers, que lorsque ie me vis au milieu de tout ce peuple : chacun se iette à la foule sur moi de tous costez ; les vns me coupent les doigts, les autres me déchirent la chair, ceux-cy me déchargent sur le corps vne gresle de bastonnades, ceux-là m'arrachent les ongles ; mes pauvres mains ne pouuoient suffire à toutes celles qui me les tirailloient de toutes parts ; vn des plus hardis m'en veut couper vne toute entiere, celui à qui l'appartenois s'y oppose, l'autre fait violence et se iette sur moi, celui-ci me defend, et m'arrache la main d'entre les mains de ce cruel, ne m'en aiant cousté qu'vn doigt ; il me fait fendre la presse pour entrer au plus tost dans le bourg, que ie regardois comme mon tombeau, où ie souhaitois au plus tost d'estre reduit en cendre pour finir mes maux en finissant ma vie. Je pensois aller droit à l'eschafault que ie trouuay tout prest à l'execution, mais i'en fus détourné pour rentrer dans quelques cabanes, afin de contenter de ma veuë ceux qui auoient interest à ma mort. Ce fut dans la troisieme qu'on me prononça ma sentence de mort. Vn des plus considerables du bourg se leuant au milieu de l'assemblée de tous les plus anciens qui auoient esté conuoz pour entendre ma condamnation et pour assister à mon supplice, harangua bien haut, et après plusieurs remercimens qu'il fit au Ciel,

de ce qu'il leur estoit si fauorable, que de leur donner moyen de venger sur vn homme considerable la mort de ceux qui auoient esté tuez en la derniere expedition, se tournant vers moy, me prononça l'arrest de mort, et nomma ceux qui deuoient estre les executeurs, ausquels il ordonna de me donner dès le soir des chausses, c'est-à-dire de me brusler les iambes, iusqu'à ce que le lendemain on acheust de m'habiller. Au reste, il recomanda fort de ne pas toucher à vn de mes bras, ni à mon cœur, parce qu'il les falloit reseruer pour les donner à manger à vn Iroquois du Bourg, qui auait songé depuis quelques mois qu'il les deuoit manger. L'entendois tout cela, et me preparois par la priere à subir l'execution avec le plus de courage qu'il me seroit possible. On m'ordonne donc de marcher au lieu du supplice ; mais à peine eus-ie fait vn pas pour y aller, que ie me sentis la teste chargée d'vn ie ne sçai quel fardeau, que ie ne puis mieux exprimer que par vne grosse nuée, qui viendroit fondre sur moi : car il me sembloit que i'auois comme vn orage entier sur ma teste, qui m'eût presque fait perdre l'esprit ; tant que pendant ce prodige, ie crûs estre transporté dans la Chapelle des Robes noires à Quebec, où ie voiois distinctement tous les tableaux et considerois toutes les sculptures ; ce qui me fit redoubler mes prieres avec d'autant plus d'ardeur, que ces choses qui se passaient en moy me paroissoient tout-à-fait extraordinaires ; mais on ne laissa pas de me traîner sur l'eschafault, et toute ma vision aiant disparu, ie me vis enuironné de feux allumez, ie vis de la ferraille de toutes les façons, qu'on y faisoit rougir pour m'en tourmenter, et ie me vis enfin attaché au poteau d'une façon toute nouvelle : car on m'estendit les bras, et on me les lia ainsi estendus, à vn second poteau qui trauersoit le premier, afin que pendant le supplice ie ne peusse me soulager en me remuant. Tout estant ainsi préparé, et mes bourreaux s'estant approchez du feu pour y prendre des tisons, dont ils deuoient commencer mon sup-

pliee, tout d'un coup un grand esclat de foudre fend une nuée sur ma teste, et avec un grand coup de tonnerre, fait tomber tant de pluie, que les feux en furent incontinent éteints, et mes bourreaux contrains de se retirer, de peur de mouïller leurs belles robes, dont ils s'estoient parez pour honorer mon supplice. Je me vis donc seul au milieu, non plus des feux, mais des eaux, qui me firent souuenir de ma vision precedente ; et en regardant de tous costez avec un peu plus de liberté, ie vis des chiens qui mangeoient le reste de quelques morceaux de la carcasse d'un François qui venoit d'estre bruslé au mesme poteau et sur le mesme eschafault que moi.

Je les voiois sucer son sang, et s'acharner sur quelques-uns de ses membres, qui n'auoient échappé les dents des Iroquois que pour estre deuorez par les animaux ; et ma propre misere me causoit moins de compassion que ce spectacle. A cette tendresse, qui me fit ietter des larmes sur le reste de son corps, succeda un sentiment d'estime que ie faisois de sa sainte vie et de sa genereuse mort, et ce fut ce qui me tira ces mots de la bouche, si tost que ie m'apperceus de ce spectacle : O François mille fois heureux ! tu iouïs à present du bonheur que tu as si iustement merité par la ferueur de tes prieres, et par la constance qui t'a fait deuorer tant de tourmens ! ah ! que ne suis-je maintenant en ta place, et que mes cendres seroient heureuses d'estre mêlées avec les tiennes, pendant que mon ame t'accompagneroit dans la recompense que tu reçois de tous tes tourmens ! Je disois cela de cœur ; et quoy que mes souhaits fussent sur le point d'estre accomplis, il me sembloit neantmoins, qu'on tarδοit trop de me ioindre par ma mort au François, que ie croiois estre dedans le Ciel, où l'esperois de le suivre bien-tost, par une confiance toute extraordinaire que j'auois en la misericorde de Dieu.

Pendant que ie m'entretenois ainsi seul, l'orage continuoit, et le temps paroissant tout couuert, osta l'esperance

à mes bourreaux de pouuoir poursuivre l'exécution ce iour-là, si la pluie ne cessoit au plus tost. On me vient donc délier, et on me fit rentrer dans la cabanne, dans laquelle à peine eus-je mis le pied, que par une Prouidence de Dieu bien-aimable sur moi, un des plus considerables de la famille à qui j'auois esté donné, retourne de la chasse, et ayant appris qu'on auoit delibéré de ma mort, sans attendre son retour, pour luy en demander auis, et d'ailleurs, voiant que les autres captifs Hurons menez avec moy, auoient eu grace, crût que sa famille n'estoit pas plus obligée à venger les iniures publiques, que les autres, lesquelles neantmoins auoient donné la vie à leurs prisonniers ; là-dessus, il conclut que ie n'en mourrois pas, il me fit rompre mes liens, me couurit de beaux habits, et me fit douter quelque temps, par un changement de fortune si inopiné, si ie veillois, ou si tout ce qui se passoit, n'estoit qu'un songe. On me donne à manger, on me fait promettre d'estre fidele à la Nation, et sur tout de ne pas fuir vers les François. J'auois peur que tout cela ne fust qu'un ieu, pour donner plus suiet de rire à toute la compagnie. C'est pourquoy ie répons assez froidement, que ie ne fuirais pas ; ie le dis de bouche, mais mon cœur disoit le contraire, sentant ma conscience trop oppressée pour consentir à demeurer parmi ces demons, où j'auois bientost perdu l'usage des prieres, et me serois infailliblement damné avec eux. Je ne laissay pas pourtant de faire bonne mine ; et pour leur mieux cacher le dessein que j'auois de m'euader, ie m'offris de me ioindre à une escoüade qui s'en alloit en guerre contre les François. Sur les chemins, ie fus souuent sur le point de m'échapper, et à chaque fois les feux ausquels ie m'exposois, si l'estois repris, se presentoient à mon esprit avec tant d'horreur, que ie ne m'y pouuois resoudre. Une fois enfin, aiant iugé que ie pouois bien prendre mon temps, ie partis en diligence, pensant n'estre pas apperceu ; mais ie n'eus pas fait cinquante pas, que l'entendis un grand cri de toute

la bande, qui s'auertissoit de quartiers en quartiers de ma fuite ; et en mesme temps ie me vis poursuiui de tous costez par ceux qui estoient les plus dispos, et qui auoient plus d'interest à ma prise. Neantmoins, soit que i'eusse gagné vn peu du deuant, soit que la crainte de tant de tourmens, qui m'estoient tout asseurez, me donnast des aisles, on ne put m'atteindre auant la nuit, pendant laquelle ie courois par des chemins perdus, iusqu'à la pointe du iour, qui me fit voir, par bonheur, vn tronc d'arbre creusé, tout propre pour me recevoir, et m'y tenir caché, iusqu'à ce que les Iroquois eussent acheué leur premiere recherche. Ie m'y fourrai donc, comme dans le plus seur azile que ie peusse rencontrer ; i'aiustai proprement quelques branches qui en couuroient l'ouuerture, et ie passai vn iour et deux nuits, sans bransler, sans boire, ni manger, mais non pas sans de grandes fraieurs, causées par vn grand bruit que i'entendois sans cesse tout à l'entour de moi, que faisoient ceux qui me cherchoient avec de tres-grandes diligences. I'eus loisir pour lors de me recommander à tous les Saints du Paradis. Ie n'eusse iamais creu combien l'on est bon Chrestien dans de semblables extremitéz. La seconde nuit estant passée, et tout le bois estant en profond silence, ie sortis de ma taniere, et pris ma course dans la forest, m'écartant tellement des grands chemins, que ie fus seize iours à me rendre aux Trois-Riuieres, ce que i'aurois fait en quatre iours, si ie n'eusse pas pris les grands destours pour asseurer ma fuite, mais on ne sent pas alors la fatigue. Ie ne mangeai rien du tout les six dernieres iournées, et neantmoins ie ne laissai pas de courir avec autant de vigueur que les premieres ; mes forces ne se trouverent épuisées, que lors que ie n'en auois plus de besoin ; et l'accueil charitable qu'on me fit aux Trois-Riuieres, me fit perdre le souuenir de tous mes trauaux passez : il ne m'en restoit qu'vne grande foiblesse, qui ne m'a pas empesché pourtant de faire à Dieu mes remercimens pour vne protec-

tion si signalée, dont ie luy serai redevable toute ma vie.

Voilà le recit des aduentures de ce bon Huron, à peu près comme il l'a fait, autant que nostre langue peut rendre fidellement les expressions de la sienne.

D'vn François bruslé à Onnontaghé.

Dans le combat dont nous auons parlé au Chapitre 4. cinq François furent pris par les Iroquois victorieux, et partagez à toutes les Nations, pour contenter leur rage sur ces pauvres captifs. Vn des cinq fut donné aux Onneitheronnons, mais se trouuant blessé d'vne balle qui luy perçoit le corps, il fut bruslé sur le lieu du combat, de peur qu'il ne mourust en chemin ; deux autres furent donnez aux Agnieronnons, desquels nous ne sçauons point encore d'autres nouvelles plus particulieres, sinon que l'vn d'eux a esté aussi ietté au feu dès son arriuée à Agnié, et l'autre s'estant échappé des mains des Iroquois, est mort probablement de faim et de miseris dans les bois, puisqu'il n'est pas retourné vers nous ; enfin les deux autres furent liurez entre les mains des Onnontagheronnons, lesquels firent present d'vn des deux aux Sonnotsachronnons, qui n'ont pas eu le loisir d'attendre à le brusler, iusqu'à ce qu'ils fussent arriuez dans leur païs, mais lui firent souffrir les tourmens du feu sur les chemins ; le cinquième qui restoit aux Onnontagheronnons, est celui dont nous auons à parler presentement, parce que nous auons appris du troisième Huron échappé quelques circonstances de sa mort, qui meritent d'estre décrites, et qui peuvent bien nous combler de consolation, mesme dans la veuë de la plus horrible tragedie qu'on puisse voir.

C'estoit vn ieune homme qui auoit eu le courage d'aller avec nous à Onnontaghé, lors que nous nons establismes sur les riués du petit lac de Gannentaa, pour la conuersion de ces Barbares.

Ce fut là qu'il se mit dans la pratique d'une vertu extraordinaire et d'une rare deuotion, pour se disposer à une mort qui est bien sainte et bien précieuse, puis qu'il a esté tué cruellement par ceux mesmes, au salut desquels il auoit contribué par sa demeure en leur pais. C'estoit un naturel doux et paisible, mais genereux, et à qui ie sçai que Dieu auoit fait des graces tres-signalées pendant le temps qu'il demeura avec nous dans le pais des Iroquois, où il fit l'apprentissage de la vertu et du courage qu'il y a fait paroistre en ses derniers iours. Comme il a esté soigneusement instruit dans la deuotion, aussi l'a-t-il conscrué pendant tout le temps de sa captiuité, l'inspirant par gestes, par œillades, et par le peu qu'il sçauoit de mots sauuages, aux captifs Hurons qui estoient menéz avec lui à Onnontaghé. Il demanda une fois à ce troisième Huron dont nous venons de parler, s'il estoit Chrestien, et s'il auoit eu le bien de communier. Aiant appris qu'il l'estoit : A la bonne heure, lui dit-il, prions donc, mon frere, prions ensemble, et faisons des Eglises de toutes ces forests par lesquelles nous passons. Il lui demanda aussi, lors qu'ils approchoient du Bourg, s'ils y seroient bruslez, et si on ne se contenteroit pas de leur casser la teste à coups de haches, ou de leur percer les flancs à coups de cousteaux ; et aiant esté assuré qu'ils seroient la proie du feu, cette nouvelle le toucha d'abord ; mais en mesme temps s'estant offert à Dieu en holocauste : A la bonne heure, mon frere, luy dit-il, puisque Dieu veut que nous soions bruslez, adorons sa sainte Prouidence, et nous soumettons à ses ordres. Il pratiqua bien ce qu'il enseignoit : car, outre qu'il faisoit des Chapelles, de tous les gistes où ils passoient les nuits, par de frequentes et de feruentes oraisons, qui le faisoient mesme admirer à ces Barbares, estant arriuez au Bourg, on ne tarda pas à executer sur lui les cruautéz ordinaires de ceux qui sont destinez à la mort. On commence par les mains, desquelles on lui coupe tous les doigts, les vns après les

autres, sans en laisser vn seul. Mais, ô spectacle digne d'estre veu de Dieu, et admiré des Anges ! à chaque doigt qu'on lui coupoit, il se iettoit incontinent à deux genoux pour en remercier Dieu et lui offrir ses douleurs, ioignant les mains et les doigts qui lui restoient, avec une deuotion qui eust tiré des larmes de ces bourreaux, s'ils n'eussent pas esté plus cruels que les tygres ; enfin tous ses doigts aiant esté coupez les vns après les autres, et autant de fois aiant adoré la maiesté de Dieu, qui lui donnoit le courage de souffrir si constamment ces tourmens pour sa gloire, il se mit à genoux pour la dernière fois, et ioignant ses deux pauvres mains sans doigts et toutes ensanglantées, il fit sa priere auant que de monter sur l'échafaut qu'on lui auoit préparé d'une façon plus que barbare, et tout-à-fait inusitée dans la plus cruelle Barbarie. Car au lieu d'un pieu auquel on attache le patient, de telle façon neantmoins qu'il puisse se remuer de costé et d'autre, pendant qu'on luy applique le feu, la cruauté de ces Barbares, ingenieuse à trouuer de nouvelles tortures, outre le pieu ordinaire, en auoit tellement disposé d'autres, que nostre pauvre François y fut garotté comme s'il eust esté à cheual sur une perche, les pieds neantmoins et les mains estendus en forme de croix, et tellement liez qu'il ne pouuoit se tourner d'un costé ny d'autre, pendant l'application du feu, et comme si les tisons et les escorces allumées qui sont les instrumens ordinaires de leur cruauté, n'eussent deü passer en cette rencontre que pour les preludes du supplice, ils firent rougir des haches, des limes, des scies, des bouts de canons de fusils, et d'autres choses semblables, que nous auions laissées dans nostre maison de Gannentaa, quand nous en partismes, et lui appliquèrent ces ferremens tout rouges sur son corps, avec des cruautéz que ce papier ne peut souffrir, et parmi lesquelles nostre vertueux patient ne cessa de prier Dieu, iettant presque tousiours des œillades amoureuses vers le Ciel, témoins des douleurs de son corps et des sentimens

de son cœur. Les bourreaux en furent émerueillés, et ne pouvoient assez admirer sa generosité, qui luy fit continuer ses prieres aussi long-temps que dura son supplice, qui l'obligea enfin de ceder à la violence de la douleur et de rendre son ame à Dieu. Ame sans doute bienheureuse, qui a paru deuant Dieu, teinte de son propre sang, qu'elle a versé pour sa gloire ! Ame sainte et glorieuse, d'estre tirée d'un corps tout grillé, pour la defense de la Religion, et par les ennemis de la Foi. Ce precieux corps ne fut pas traité après sa mort avec plus d'honneur que pendant qu'il estoit en vie ; on le hache en morceaux, on en emporte les plus delicats pour les manger, et le reste fut abandonné aux chiens, qui en faisoient curée, pendant que nostre troisième Huron estoit sur le mesme échafault, en attendant un pareil traitement que celui de ce vertueux François. Il semble que ce lieu-là auoit esté consacré par ce genereux Homme : car nostre Huron n'y fut pas plus-tôt attaché, qu'il se mit à chanter sa chanson de mort, mais chanson toute de pieté, comme j'ai dit tantost, chanson par laquelle il inuoquoit tantost un Saint, et tantost un autre, s'adressant à nous quoique bien éloignez, et se promettant bien que nous accompagnerions ses derniers soupirs de nos prieres.

Quand les nouvelles de la defaite dont nous auons parlé au Chapitre precedent, furent apportées ici par les trois fugitifs, on peut croire quels sentimens en ont deu auoir tant de pauvres veufues Huronnes, qui, voiant toute leur nation éteinte par un coup si fatal, et sans esperance de pouoir se rétablir, puisqu'il ne restoit plus d'hommes, en deuoient estre inconsolables. C'est la coustume des Sauvages, en semblables accidens de faire retentir l'air de plaintes lugubres, de cris et de gemissemens. les femmes appellant pitoiablement leurs maris par leur nom, les enfans leurs peres, les oncles leurs neveux ; et cette triste ceremonie ne se fait pas seulement pour un iour ou pour deux, mais pendant une année entiere : tous les matins et tous les soirs, on n'entend

lans tout le Bourg, qui a receu quelque grande perte, que pleurs et que lamentations. Que firent donc ces pauvres veufues à la premiere nouvelle de ce uneste accident ? peut-estre aura-t-on le la peine à se le persuader. La priere prit la place des pleurs, et au lieu des urlemens que deuoient faire ces femmes desolées, selon la coustume de toutes ces Nations, elles vinrent toutes en nostre Chapelle, les larmes aux yeux, et sanglotant bien amerement ; mais avec tant de paix interieure, et dans une si parfaite resignation aux ordres de Dieu, qu'elles-mesmes s'en étonnoient, et ne pouoient assez admirer la force de la priere, qui leur fait trouver de la consolation dans des douleurs extrêmes. Un de leurs plus grands desirs est de sçauoir si leurs pauvres maris, ou leurs chers enfans, n'auront point cessé de prier pendant la violence des tourmens. O si nous le sçauions, disent-elles, et si nous estions assurees qu'ils fussent morts dans la Foi, toute nostre douleur seroit essuïée, car nostre separation ne seroit pas longue, et nous serions dans l'esperance de nous reuoir en Paradis ! N'est-ce pas là auoir une Foi semblable à celle de la mere des Machabées, qui voioit mourir ses enfans avec ioie, parce qu'ils mouroient pour la defense de la Religion ? *Supra modum mater mirabilis pereuntes filios conspiciens, bono animo ferebat, propter spem quam in Deum habebat.*

CHAPITRE VI.

De l'estat des Missions, et de l'ouverture qui s'en fait de nouveau.

Nous pouons bien appliquer ici la remarque de S. Iean Chrysostome, et dire que Dieu nous laisse l'Iroquois au milieu de nous, dans le mesme dessein qu'il laissa les Chananeans au milieu de la terre qu'il donnoit à son peuple, et *erudiret in eis Israël, et postea di-*

scerent filii eorum certare cum hostibus, et habere consuetudinem praeliandi.

Nos François n'auroient pas appris d'autres guerres que celle des orignaux et des castors, et seroient deuenus sauvages, pires que les Sauvages mesmes, si Dieu ne leur eût donné les Iroquois pour estre leurs Chananeans. Cette maudite Nation sembloit souuent ruiner les affaires de Dieu, et empeschoit que son peuple ne iouist d'une douce paix, pendant laquelle le culte de sa diuine Maïesté n'auroit esté ny interrompu par le bruit des armes, ny abandonné pour courir à la defense. C'est la mesme plainte que nous faisons de l'Iroquois qui traVERSE tous les hauts desseins que nous pouuons auoir pour la gloire de Dieu, et tient en suspens dix ou douze belles Missions, pour lesquelles nous pouuons dire, que *flores apparuerunt in terrâ nostrâ, tempus putationis aduenit*, que mesme le fruit y est meur, et qu'il ne tient plus qu'à l'aller cueillir.

J'ay dit au Chapitre premier, que de quelque costé que nous iettions les yeux nous trouuons dans les quatre parties de nostre Amerique des Sauvages à conuertir, et des terres à conquerer à Iesus-Christ; j'en vais faire le dénombrement, afin qu'on voie d'un costé la necessité de détruire l'Iroquois, et les auantages de sa destruction; et de l'autre, le besoin que nous auons d'un renfort de genereux Missionnaires, pour fournir à toutes ces belles esperances, et pour ne pas laisser perdre le tresor de toutes ces langues, qu'on a reünies avec bien des trauaux. Je ne dirai rien de tous les peuples qui nous enuironnent, qui doiuent estre vn iour ralliez, pour ne faire qu'un peuple, dans vn seul bercail et sous vn mesme Pasteur, ie serois infini. Je parlerai seulement de ceux qui nous tendent les bras, qui demandent des Peres de nostre Compagnie pour les aller instruire, et chez qui nous serions à present, si les auenuës n'en estoient pas bouchées; j'en trouue de dix sortes du moins, pour dix Missions, sans compter celles où nous sommes actuellement occupez.

Premierement, ie commence par la

partie de ce monde qui doit tenir le premier rang, puisqu'elle est la premiere en sa situation naturelle: c'est l'Orient, où est placée la Mission Abnaquioise, laquelle commençant par la riuere de Kenebki, comprend à sa droite les Etechemins de PentagSet, avec ceux de la riuere de S. Iean; et à sa gauche toutes ces grandes Nations de la Nouvelle-Angleterre, qui parlent Abnaquiois; comme encore les Socoquois, et ces six grands Bourgs des Naraghenses, qui ont les uns trois mille, les autres six mille hommes, au rapport des Anglois de la Nouvelle-Angleterre, lesquels encore qu'ils soient de Religion differente, ont pourtant tousiours temoigné au Pere qui y a esté en Mission, qu'ils agreoient la peine qu'il prenoit pour l'instruction de ces Barbares, qui nous demandent et nous attendent depuis quelques années; mais l'Iroquois est trop proche, pour nous laisser entrer dans cette grande Moisson.

Secondement, au Midi, tirant vers le couchant, la Nation du Petun a député vn de ses Capitaines, qui se dispose ici à mener des François dès le printemps prochain, à soixante lieuës au-delà du lac des peuples maritimes, où ses compatriotes s'estant refugiez, se croient en assurance dans le centre de plusieurs Nations Algonquines de tout temps sedentaires; mais les chemins n'en sont pas seurs.

Troisièmement, au couchant, vne grande Nation de 40. Bourgs nommée des NadoüchieoSec, nous attend depuis l'alliance qu'elle a fait tout fraichement avec les deux François qui en sont reuenus cet esté. De ce qu'ils ont retenu de cette Langue, nous iugeons assez qu'elle a la mesme œconomie que l'Algonquine, quoiqu'elle soit differente en plusieurs mots.

Quatrièmement, au couchant, tirant vers le Nord, les Poüalacs et autres Nations aussi nombreuses que les precedentes, ou peu s'en faut, n'ont pas moins d'affection qu'elles à nous recevoir, et y sont tout-à-fait portées depuis la ligue offensive et defensiue qu'elles ont faite ensemble contre l'ennemi commun.

Cinquièmement, plus auant vers le Nord, la Nation des Kilistinons, qui est entre le lac Superieur et la baie de mer, dont nous auons parlé, commence où finit celle de Poualac. C'est elle qui nous a inuité par vn Capitaine Chrestien, venu du lac Superieur iusqu'à Tadoussac, par les routes que nous auons décrites tantost, et nous exhorte de nous allier avec elle, et d'aller voir dès le printemps prochain ses neuf Bourgades, où nous trouuerons des hommes d'un naturel doux et facile, aussi bien que les Atikamegues, et les Montagnais, avec lesquels ils ont l'humour et le langage commun.

Sixièmement, precisément au Nord, les Nations qui habitent les deux costez de la baie veulent auoir la gloire de nous voir chez elles auant tout autre ; et c'est pour cela qu'elles se sont hastées de faire des presens, nous offrant tous leurs Bourgs à cultiuer, et se promettant bien d'estre les premiers qui recourront les François, comme elles sont les premieres dans la route qu'on doit tenir en montant vers ces parties superieures par le chemin de Tadoussac.

Le grand auantage est que la langue de toutes ces nations estant Algonquine, ou Montagnaise, ou Abnaquioise, nous sommes prests de les secourir toutes dès à present, puisque nous auons tous les principes de ces Langues, parfaitement aiustez à ceux de la Langue Grecque et Latine.

Septièmement, retournons vers l'orient, pour faire le tour du compas ; nous y entendrons de bien loin les bons Neophytes des sept Isles, qui nous appellent avec plus d'instance que tous les autres : aussi en ont-ils plus de suiet, puisqu'ayant esté baptisez par nos Peres, ils demandent comme de bonnes oüailles, d'entendre la voix de leurs Pasteurs, qui les puissent consoler dans les afflictions, que leur cause la crainte des Iroquois : et c'est ce qui les empesche de se rendre à Tadoussac, pour y faire baptiser leurs enfans, et recevoir les instructions necessaires pour des Eglises errantes, afin de passer l'année er bons Chrestiens, estant instruits de ce

qu'ils doivent faire, pendant l'absence le leur Pasteur. Ils sont à quatre-vingts ieuës de Tadoussac.

Huitièmement, ceux du lac S. Iean, qui n'en sont qu'à soixante lieuës, n'ont pas moins de desir de nous posseder, et témoignent assez leurs pensées à ceux qui vont chez eux en traite.

Neufièmement, pour ne point parler des Iroquois superieurs, chez lesquels il y auroit de quoi employer plusieurs Missionnaires, si les inferieurs estoient humiliez et reduits à leur deuoir, nous auons esté inuitez depuis quelques années par ceux du Bourg de S. Michel, qui sont de bons Hurons, autresfois cultiuez par nos Peres dans leur païs, et qui ont trouué vn lieu d'assurance chez les Sonmontseronnons, comme nous auons dit. C'est vne vigne qui a porté autrefois quantité de bons fruits pour le Paradis, et qui en porte encore à present, mais *in patientiâ* : car se trouuant dans les terres et sous la domination des ennemis de la Foi, elle est priuée des secours necessaires pour pouuoir fructifier au Centuple ; elle promettoit bien de le faire il y a quelques années, quand nous la visitasmes du temps de nostre demeure à Onnontaghé, si la perfidie de nos hostes ne nous en eust pas chassés.

Dixièmement, la derniere des Missions dont ie parlerai à present, est celle que nous auons commencée cette année, dès la premiere ouuerture qui s'en est presentée, pour ne pas manquer aux occasions que Dieu nous fait naistre pour la conuersion de nos Sauvages. Il est vray que le chemin que nous sommes obligés de tenir est encore teint de nostre sang, mais c'est ce sang qui nous augmente le courage, comme il faisoit aux Elephans dont il est parlé dans les Machabées, *Elephantis ostenderunt sanguinem vuæ et mori, ad acuendos eos in prælium* ; et la gloire qu'ont ceux qui sont morts pour Iesus-Christ en cette expedition, nous rend plustost jaloux que timides.

L'an mil six cent cinquante-six vne flotte de trois cents Algonquins superieurs venant ici en traite, nous donna

esperance qu'en se iettant parmi eux, nous pourrions remonter ensemble en leur pays, et y trauailler au salut de ces peuples. Deux de nos Peres s'embarquerent pour ce suiet ; mais l'un fut obligé de rebrousser chemin, l'autre, qui estoit le Pere Leonard Garreau, fut tué par les Iroquois, placez sur la route qu'on deuoit tenir. Cette année mil six centsoixante, vne autre flotte des mesmes Algonquins arriue dans soixante canots ; deux de nos Peres se iettent encore parmi eux, pour tenter toutes les voies imaginables, mais l'un n'a pu passer Montreal, par l'humour fantasque d'un Sauuage qui ne l'a pas voulu souffrir en son canot ; et l'autre, qui est le Pere René Menard, est bien passé, mais nous ne sçauons pas s'il ne luy sera point arriué quelque accident pareil à celui du Pere Garreau : car nous auons appris qu'une troupe de cent Onnontagheronnons doit les attendre au-dessus de Montreal, pour se ietter sur eux en quelque defilé, ou bien les combattre en quelques courans rapides, où l'on a assez à trauailler contre les eaux et contre les rochers, sans auoir pour lors d'autres ennemis sur les bras. Nous ne sçauons quel succès aura eu l'entreprise des Iroquois ; mais nous craignons qu'ils n'étouffent cette pauvre Mission dès son berceau, comme ils l'ont desia fait vne fois.

Si le Pere peut eschaper leurs mains, il suiura les Algonquins iusqu'au milieu du lac de la Nation Maritime et du lac Superieur, où ces peuples nous assurent d'une residence sur vn autre lac, à trois ou quatre cents lieuës d'ici, près duquel, dès cet Hiuier, ils doiuent abatre le bois pour s'y habitier, et faire comme le centre de plusieurs Nations, qui y ont desia paru et qui s'y rendront de diuers costez.

Si-tost que Monseigneur l'Euesque de Petrée eut appris le dessein que nous auons de commencer cette Mission, on ne peut croire combien il y parut affectionné. Son zele qui embrasse tout, et à qui tout l'Ocean n'a pu donner de bornes, luy faisoit souhaiter de pouuoir estre luy-mesme de ces heureux exposez, et aux despens de mille vies, aller

chercher dans le plus profond de ces forests la brebis egarée, pour laquelle il auoit trauersé les Mers. Il y eust esté s'il eust pu se diuiser ; et les courses qu'il a faites sur les neiges dès son premier hiuer pour visiter ses oüailles, non pas à cheual ou en carrosse, mais en raquettes et sur les glaces, montrent qu'il tiendroit bien sa place parmi les plus excellents Missionnaires des Sauuages, s'il pouuoit quitter le plus necessaire pour courrir au plus dange-reux ; du moins son cœur y a volé pendant qu'il s'arreste icy comme au centre de toutes les Missions, pour pouuoir donner ses soins et partager son zele à tous egalement : tous nos François et nos Sauuages, dont il a gagné le cœur par la sainteté de sa vie et par les grandes charitez dont il les assiste continuellement dans toutes sortes de besoins, auroient trop perdu et seroient demeurez inconsolables, si ces bois si reculez de nous, eussent possédé ce precieux thresor, dont ils ne connoissent pas encore assez le merite. C'est assez que le Pere à qui le bonheur est échü, y aille de sa part assurer tous ces pauvres Sauuages, qu'ils ont icy vn Pere qui ne leur manquera pas, et qui leur fournira des Pasteurs autant que l'Iroquois le permettra.

Il faut aduoier que l'entreprise est glorieuse, et qu'elle promet des recoltes bien abondantes, veu le nombre des Nations qui habitent ces pais-là ; mais, *euntes ibant et flebant mittentes semina sua*, cette riche moisson ne se fait qu'en arrosant ces terres de sueurs, de larmes et de sang ; ie veux dire qu'un Missionnaire qui est destiné à ce grand employ, doit se resoudre à mener vn genre de vie bien estonnant, et dans vn denüement de toutes choses, plus grand qu'on ne peut s'imaginer ; à souffrir toutes les iniures de l'air sans soulagement ; à endurer mille impertinences, mille brocards, et souuent bien des coups de la part des Sauuages Infideles, incités quelquesfois par les demons, et cela sans consolation humaine ; à se trouuer tous les iours dans l'eau ou sur les neiges, sans feu ; à passer les mois entiers sans manger autre chose que du

cuir bouilly, ou de la mousse qui croist sur les rochers ; à trauailler infatigablement, et comme si on auoit vn corps de bronze, viure sans nourriture, coucher sans liet, dormir peu, courrir beaucoup, et parmi tout cela, auoir la teste preste à receuoir le coup de hache plus souuent que tous les iours, lors qu'il en prendra fantaisie à vn iongleur, ou à quelque mécontent. Bref, il faut estre barbare avec ces barbares, et dire avec l'Apostre : *Græcis ac barbaris debitor sum*, faire le Sauvage avec eux, et cesser quasi de viure en homme, pour les faire viure en Chrestiens.

C'est la vie qu'a menée le Pere Menard parmi les Hurons et parmi les Iroquois, où il a fait des coups d'essay de celle qu'il entreprend, et à laquelle il s'attend bien, comme il le fait paroistre en vne lettre qu'il escrit à la haste à vn de ses bons amis, à qui il dit le dernier adieu ; en voicy la teneur :

MON R. P.,

Pax Christi,

Je vous escriis probablement le dernier mot, que ie souhaite estre le sceau de nostre amitié iusques à l'éternité, *ama quem Dominus Iesus non dedignatur amare, quamquam maximum peccatorem ; amat enim quem dignatur suâ Cruce* : que vostre amitié, mon bon Pere, me soit vtile dedans les fruits souhaitables de vos saints sacrifices. Dans trois ou quatre mois, vous pourrez me mettre au Memento des morts, veu le genre de vie de ces peuples, mon aage, et ma petite complexion : nonobstant quoy, l'ay senti de si puissans instincts, et l'ay veu en cette affaire si peu de nature, que ie n'ay peu douter qu'ayant manqué à cette occasion, ie n'en düsse auoir vn remords eternel. Nous auons esté vn peu surpris, pour ne pouuoir pas nous pouruoir d'habits et d'autres choses ; mais celuy qui nourrit les petits oiseaux, et habille les lis des champs, aura soin de ses seruiteurs ; et quand il nous arriueroit de mourir de misere, ce nous seroit vn grand bonheur.

Je suis accablé d'affaires ; tout ce que ie puis, c'est de recommander nostre voyage à vos saints sacrifices, et vous embrasser du mesme cœur que l'espere faire dans l'éternité.

Mon. R. P.,

Vostre tres-humble et affectionné
seruiteur en Iesus-Christ,

R. MENARD.

Des Trois-Riuieres, ce
27. d'Aoust, à 2 heures
après minuit, 1660.

Dieu est tousiours Dieu, il le fait sentir plus doucement et plus amoureusement, que les amertumes qu'on souffre pour luy sont plus grandes.

CHAPITRE VII.

De quelques Prisonniers faits sur l'Iroquois, et bruslés à Quebec.

S'il y a eu suiet d'adorer les profonds secrets de la Diuine Prouidence, et de s'estonner des ressorts impenetrables à toutes nos veuës, dont Dieu se sert dans le conseil de son éternité, pour manier la bonne fortune des hommes, et les conduire par des moyens aussi surprénants qu'inaffiables, au terme de leur predestination, qui, selon saint Augustin, *est præparatio mediõrum quibus certissimè liberantur quicumque liberantur* ; c'est sans doute en la personne de ceux dont nous parlons en ce chapitre, que Dieu fait arriuer par des routes inespérées au port bienheureux de l'éternité. Qui croiroit que les tourmens du feu, qui iettent souuent dans le desespoir, et qui font quelquesfois breche à la constance des meilleurs Chrestiens, ouurent le chemin du Ciel à des Iroquois, et que ces feux soient les moiens les plus certains, *quibus certissimè liberantur quicumque liberantur* ?

Ils sont si certains, que nous n'auons presque point veu brusler d'Iroquois, que nous ne l'aions iugé dans le chemin du Paradis, et nous n'auons iugé aucun d'eux estre certainement dans le chemin du Paradis, que nous ne l'aions veu passer par ce supplice.

Le premier qui nous fait encore tout de nouveau porter ce iugement, est vn ieune homme venu du fonds de la Barbarie, ie veux dire du milieu des Agnieronnons, pour faire ici des prisonniers de guerre, mais estant fait lui-mesme prisonnier, a trouué le Ciel dans ses chaisnes, et vn bonheur eternel dans son infortune. Il estoit Mahingan de Nation (ce sont des peuples que nous nommons la Nation des Loups, voisins des Hollandois, et alliés des Agnieronnons), mais naturalisé parmi les Iroquois, dont il tenoit le parti. Il fut pris par nos Algonquins dans les Isles de Richelieu ; trois autres de ses camarades aiant esté tués sur la place, il n'eut que le bout de la langue coupé d'vn coup de fusil, dont la balle luy passa dans la bouche de iouë en iouë.

Il fut amené à Quebec par les vainqueurs, et son procès aiant esté fait aussi tost, il fut condamné à estre bruslé, pour oster la hardiesse aux autres de venir nous inquieter impunement iusqu'à la porte de nos maisons ; les Algonquins qui estoient les iuges et les executeurs de ce criminel, n'y apporterent pas beaucoup de formalitez : ils sont Algonquins, et il estoit Iroquois de profession ; il n'en falloit pas dauantage pour meriter le feu. Vn de nos Peres qui entend sa langue, prit son temps pour l'instruire ; et soit que l'esperance des delices du Paradis, au milieu de tant de tourmens, l'ait charmé d'abord, soit que Dieu luy parlast fortement au cœur, aiant ietté les yeux sur luy comme sur vn de ses eslus et le triant, *de medio Nationis prauæ*, par vne aimable Prouidence, il se disposa à receuoir le saint Baptesme, et le receut vn peu auant que de monter sur l'eschaffaut où il prioit Dieu courageusement pendant son supplice, et mesme vn peu auant que de mourir, appella de nouveau le Pere

pour estre encore instruit et assisté à faire ce grand et important passage. N'est-ce pas vne merueille de voir vn Loup changé tout d'vn coup en agneau, et entrer dans le bercail de Iesus-Christ qu'il venoit rauager ? C'est peut-estre la recompense de ce que, pendant sa ieunesse, aiant souuent entendu parler des Mysteres de nostre sainte Foy, par les pauvres Hurons qui sont captifs chez les Iroquois, il les croioit, comme il a auoüé au Pere, aiant merité par cette soumission, que cette sacrée semence portast son fruit en son temps pour l'eternité.

Ce qui arriua peu de iours après à quatre Hurons pris en guerre, et bruslés à nostre veuë, fait éclater bien plus auantageusement les thresors infinis de la misericorde de Dieu sur ses predestinez. Escoutez parler le Pere, qui a le mieux ioué son personnage dans cette horrible tragedie, et qui a receu les derniers soupirs que ces victimes ont poussés du milieu des flammes, où elles ont peut-estre mieux vécu qu'elles n'auoient iamaiz fait, et où du moins elles ont expiré dans l'esperance d'vn rafraichissement eternel.

Certains Hurons, dit le Pere, habitez parmi les Iroquois, estans partis d'Agnié dès l'Automne passé pour la chasse du castor, furent sollicités à leur retour à venir en guerre à Quebec, pour venger quelque affront qu'vn d'eux auoit receu ; ils y viennent sur la fin du Printemps suiuant, prennent à la coste de Beaupré vne femme Françoisé, avec quelques enfans, mais ils furent pris eux-mesmes avec leur proye : M. nostre Gouverneur qui ne s'endort point en ces rencontres, aiant mis si bon ordre, et dressé des embuscades en des postes si aduantageux, que le canot ennemi vint s'y ietter, lors qu'il remontoit en silence et passoit la pointe de Leui ; nos François et nos Algonquins ne l'eurent pas plustost descouuert dans les tenebres, qu'apres la descharge de leurs fusils, ils se ietterent à l'eau, et se saisirent des ennemis. De huit qu'ils estoient, trois furent noyés, le canot aiant versé en abordant, et cinq furent saisis et me-

nez en triomphe à Quebec, pour y estre bruslez. Pendant qu'on leur prepare des buchers et des eschaffauts, admirez les soins de la diuine Providence sur le salut de cette femme Françoise, qui, se voiant prise et destinée aux feux ou à vne captiuité plus cruelle que les flammes, deuoit, ce semble, s'emporter en des cris et des pleurs, que demandoit l'estat si lamentable de la mere et de ses pauvres enfans qui pleuroient pitoiablement, sans connoistre leur malheur, puis qu'ils ne voioient pas qu'ils alloient deuenir Iroquois, et qu'on les arracheroit du sein de leur mere si-tost qu'ils seroient arriuez au païs ; qu'on les disperseroit en diuerses cabanes, et qu'on les eleueroit à la vie Sauvage, pour leur faire sucer avec le lait l'humour Iroquoise et perdre toutes les teintures du Christianisme. Tout cela ne deuoit-il pas ietter dans vn saint desespoir cette pauvre femme, versant des larmes de sang et sur son malheur et bien plus encore sur celuy de ces innocentes creatures, dont les ames estoient bien plus en danger que les corps.

Nonobstant tout cela, elle ne s'emporta point en de vaines plaintes au temps de sa captiuité ; mais regardant la main de Dieu, qui conduisoit celle de ces traistres, et se souuenant que c'estoit vn Samedy, iour dedié à la sainte Vierge, à laquelle elle auoit vne deuotion toute particuliere, elle crut fortement que Nostre-Dame ne laisseroit point passer ce iour sans luy faire quelque faueur signalée, et mesme quoy que les tenebres de la nuict courrissent desia les voleurs, et les missent presque hors de toute crainte, elle se sentit pourtant interieurement persuadée, qu'en passant deuant Quebec vn iour de Samedy, elle seroit deliurée par l'assistance de la sainte Vierge ; ce qui arriua heureusement dès le soir mesme.

Il est vray qu'à la descharge, qu'on fit sur le canot Iroquois, elle receut vn coup mortel, mais elle le receut comme vn coup de grace, et en donnoit depuis mille benedictions à Dieu, qui luy fit la grace de mourir entre les mains des

Meres Hospitalieres, au lieu de viure parmi les Iroquois : elle ne cessoit de prier pour ces barbares pendant vn iour ou deux qu'elle suruescut, et nous laissa en mourant des marques d'une ame conduite à l'heureux terme de sa predestination par des sentiers tout-à-fait adorables.

Mais reuenons à nos captifs : ie les connoissois bien, adiouste le Pere, comme aiant esté baptisez, auant que la nécessité les obligeast de se ietter entre les bras de l'Iroquois. Je les allay voir, lors qu'on commençoit sur eux les preludes de la tragedie : des ongles arrachez, des doigts coupés, des mains et des pieds bruslez, et le reste de semblables traitemens ne faisant que le ieu et le diuertissement des enfans. Voiant que ie ne les pouuois pas deliurer de leurs tourmens, ie leur parlay de Dieu ; ils m'escoutent volontiers ; ie voulus les faire souuenir de leurs prieres, ils ne s'en estoient point oubliez ; ie les encourageay à receuoir la mort de bon cœur pour expiation de leurs pechez, ils sont resolus : enfin ie les confessay, et i'eus tout suiet d'admirer les effets de la grace qui peut changer des cœurs de bronze et de rocher, en enfans d'Abraham, et ietter les corps dans les feux pour en tirer les ames.

Les deux premiers qui furent tourmentez estoient proches parens, l'un estant le grand-pere, et l'autre le petit-fils : celuy-là, vieillard de cinquante à soixante ans, puissant et robuste ; et celui-ci, de dix-sept à dix-huit ans, d'un naturel tendre, et d'une complexion plus delicate. Si-tost que cet homme vit allumer alentour de soy les feux dans lesquels il alloit estre bruslé, il me fit appeler afin de l'assister durant ses tourmens, pendant lesquels il ne disoit rien que ces deux mots qu'on entendoit retentir au milieu des flammes : *Iesus, ayez pitié de moy ; Marie, fortifiez-moi.* C'estoit là sa chanson de mort, c'estoit où se terminoient tous ses cris, c'estoit de cette belle priere qu'il remplissoit l'air, au lieu que les autres le remplissent d'ordinaire de pleurs et de hurlemens pitoyables ; ie l'entendois de

loin, et m'estant approché de luy, ie l'encourageois, luy donnant esperance que ses tourmens seroient bientost changez en delices, pourueu qu'il continuast à les recevoir avec generosité. Ie le feray, me repondit-il, et pour l'en assurer, ie te promets que ie ne crieray point, quelque cruauté qu'on puisse exercer sur moy. C'est ce qu'il garda pendant vne bonne partie de la nuict et du iour suivant que dura son supplice, sans iamais auoir fait vn cri, ou mesme vn soupir, parmi des maux intolerables et des douleurs qu'on a peine à concevoir ; et comme ie le vis si constant à souffrir et à continuer ses prieres, ie l'inuitay d'animer son petit-fils à recourir à Dieu dans son tourment qu'il ne pouuoit pas supporter avec tant de fermeté, à cause de son aage et de sa complexion : Ouy, me dit-il ; et en mesme temps se tournant vers luy, autant que les feux le permettoient : Courage, mon fils, luy dit-il, prions incessamment ; les brasiers nous separent à present l'vn de l'autre, et les fumées qui exhalent de nos corps rostis nous empeschent de nous voir ; mais nous nous yeuerons bien-tost dans le Ciel, prions sans desister : car la priere est l'vnique remede à nos maux. Puis, se tournant deuers moy : Ne nous abandonne pas, ie te prie, et fais-nous ressouuenir de Dieu chaque fois qu'on nous donnera vn peu de relasche ; ne nous quitte point, prie tousiours pour nous, et fais-nous prier tant que nous aurons de l'esprit.

C'estoit vn spectacle que iamais les barbares de ces contrées n'auoient veu ; incontinent qu'on donnoit quelque relasche à vn de ces pauvres patients pour aller tourmenter l'autre, ie courois à luy pour le faire prier et pour le consoler par quelque bon mot ; et si-tost qu'on retournoit à celuy-cy avec les tisons et les haches embrasées, j'allois à l'autre pour le mesme suiet ; et il me sembloit dans ces allées et ces venües, que le feu qui brusloit leurs corps embrasoit leurs cœurs de deuotion, et que leur deuotion eschauffoit la mienne, pour ne m'espargner pas à vn si saint exercice, quelque horreur que j'en pusse

auoir, qui m'auroit sans doute rebuté, si le courage qu'ils faisoient paroistre à souffrir, ne m'eust donné assez pour voir leurs pauvres corps si maltraitez. Ie puis dire que ie les vis avec consolation, sur tout j'auois le cœur tout attendry d'entendre au plus ieune reciter son *Aue Maria* tout entier, aussi-tost qu'on luy donnoit vn peu de temps pour respirer. Et comme il estoit ieune et delicat, il me fit des excuses de ne pouuoir pas imiter la constance de son grand-pere, qui se moquoit des tourmens. Helas ! me disoit-il, ie ne suis pas assez courageux pour ne pas pleurer au fort de mes douleurs, car elles sont bien violentes. Pleure et crie tant que tu voudras, luy repondois-ie, cela ne deplaisit point à Dieu. Mais le vieillard touché des cris lamentables de son petit-fils, à qui on perceoit vn pied d'vn fer rouge, pendant qu'on brusloit l'autre en l'appliquant et serrant sur vne pierre rougie dans le feu, ne put se tenir de dire aux executeurs : Hé que ne laissez-vous cet enfant ? ne suis-ie pas seul capable de saouler vostre cruauté sans l'exercer sur cet innocent ? On se iette donc sur le vieillard, et avec des espées toutes rouges, dont on le lardoit par les parties les plus sensibles, et avec des haches toutes embrasées qu'on luy appliquoit sur les espaulles, et avec des tisons et des flammes dont on l'enuironnoit, on fit tout ce qu'on put pour le faire crier ; mais tous ces cruels efforts furent inutiles, et il parut comme insensible au milieu de cette horrible boucherie. J'en fus touché de compassion, et voulois luy persuader de se plaindre vn peu pour s'espargner quelques-vnes de ces inhumanitez : car c'est la coustume des Sauvages de ne point cesser leurs tourmens qu'ils n'ayent fait crier le patient, comme si ce cry exprimé par la vehemence de la douleur, deuenoit pour eux vn cry de ioye ; ie luy dis donc tout bas à l'oreille : Scache, mon frere, qu'il n'y a point de peché à crier, tu peux le faire, et tu ne desplairas pas à Dieu en le faisant ; neantmoins, ie ne te le commande pas. Il ne me repondit rien ; mais ie vis bien qu'il estoit

resolu à tenir bon à souffrir constamment : car ny les lames de fer rouge dont on luy grilloit les parties les plus charnûes, ny les cendres chaudes qu'on luy iettoit sur la teste après qu'on la luy eut escorchée, ny tous les charbons dont on enseuelissoit son corps, ne purent iamais arracher de sa poitrine vn seul soupir.

Enfin ses forces se trouuant epuîsées par la perte de son sang, et par de si longues tortures, on le iette dans le feu pour luy seruir de tombeau ; mais comme il estoit robuste et vigoureux, il se releue soudainement du milieu des flammes, fendit la presse et prit sa course, paroissant comme vn demon en feu, les leures coupées, sans peau à la teste et presque en tout le corps, et quoy qu'il eust la plante des pieds et les iambes toutes rosties, il couroit si viste, qu'on eut de la peine à le ioindre ; mais comme ce n'estoit qu'un dernier effort de la nature, aiant enfin manqué, il fut repris, et la premiere parole qu'il dit alors, fut pour appeller le Pere et le prier de l'aider encore à prier Dieu ; iusqu'à ce que peu après estant ietté dans le feu, il y expira.

Les trois autres ne furent pas si courageux, aussi n'estoient-ils pas si forts ; mais leur pieté ne parut pas moins, ayant tousiours voulu auoir le Pere à leurs costez pendant l'exécution, et n'aiant point desisté de faire leurs prieres tant que la vehemence du supplice le leur permit.

Qui peut douter qu'après tant de tourmens, si courageusement et si saintement soufferts pour expier leurs pechez, ils n'ayent trouué le rafraichissement auquel la Prouidence Diuine les a conduits, par sa misericorde, *sic tamen quasi per ignem.*

CHAPITRE VIII.

De quelques autres choses memorables.

Je mets dans ce chapitre tout ce qui se presente, sans autre ordre que celuy

des memoires qui m'ont esté mis entre les mains.

Vne des choses qui a le plus esclaté dans le Canada depuis l'arriuée de Monseigneur l'Euesque de Petrée, et qui peut passer pour vne merueille, est de voir l'yurognerie presque toute exterminée de chez nos Sauvages ; Dieu a tant donné de benedictions au zele de ce bon Prelat, qu'il est enfin venu à bout d'un mal qui s'estoit fortifié depuis si long-temps, et qui sembloit irremediable.

Ceux qui ont vn peu pratiqué les Sauvages, scauent bien que (ie ne parle que de ceux qui demeurent proche de nos habitations) c'est vn demon qui les rend fols, et tellement passionnez, qu'après leur chasse, se trouuant bien riches en castor, au lieu de fournir leur famille de viures, d'habits, et d'autres choses necessaires, ils boiuent tout en vn iour, et sont contraints en suite de passer l'huiuer tout nuds, dans la famine, et dans toutes sortes de misereres ; il s'en est trouué dont la manie a esté si estrange, qu'après s'estre despoüillez de tout pour boire, ils ont vendu iusques à leurs propres enfans afin de s'enyurer ; et les enfans estant pris de boisson, battent impunement leurs parens ; les ieunes gens s'en seruent comme d'un philtre pour corrompre les filles après les auoir enyurées ; ceux qui ont des querelles font semblant d'estres yures, pour s'en venger avec impunité ; toutes les nuits se passent en clameur, en batteries et en funestes accidens, dont les yurognes remplissent les cabanes, et comme tout leur est permis, parce qu'ils se contentent de dire pour excuse, qu'ils n'auoient point pour lors d'esprit, on ne peut conceuoir les desordres que ce vice diabolique a causez dans cette nouvelle Eglise ; on ne trouuoit ny temps pour les instruire, ny moyen de leur donner horreur de ce peché : car ils estoient tousiours saouls ou gueux, c'est-à-dire ou incapables d'escouter, ou dans la necessité d'aller chercher à viure dans les bois. C'est ce qui a fort touché le cœur de Monseigneur de Petrée, qui, voyant les affaires de ce nouveau Chri-

stianisme en danger de se ruiner, s'il n'obuoit à ces malheurs, a appliqué tous ses soins à trouuer remede à ce mal, qui auoit paru iusqu'alors incurable, et il l'a heureusement trouué : car après que les ordres du Roy et les reglemens des Gouverneurs ont paru inefficaces, ayant excommunié tous ceux des François qui donneroient des boissons aux Sauuages capables de les enyurer, il a retranché tous ces desordres qui n'ont plus paru depuis l'excommunication, tant elle a esté accompagnée des benedictions du Ciel : ce qui a tellement surpris nos meilleurs et plus sages Sauuages, qu'ils sont venus exprés en faire remerciement de la part de toute leur Nation à Monseigneur de Petrée, luy confessant qu'ils ne pouuoient assez admirer la force de sa parole, qui a acheué en vn moment ce qu'on n'auoit peu faire depuis si long-temps.

Le Pere qui a soin de la Mission de Tadoussac, après auoir veu de ses yeux le bien que ce retranchement de boisson fait à ses Neophytes, et après auoir raconté avec ioie la facilité qu'il y a maintenant à les instruire, adiouste vn trait bien particulier de la Prouidence enuers vn vieillard Algonquin de septante ans ; lequel aiant autrefois esté enseigné assez legerement sur nos mysteres, auoit depuis mené vne vie errante dans les forests, sans se mettre en peine de presser son Baptesme, iusqu'à vne maladie mortelle, qui l'ayant mal mené vn mois durant, luy ouurit les yeux, et luy fit prendre resolution de venir au plus tost chercher vn Pere pour le baptiser, se promettant que ce dessein le remettroit en santé. De fait, comme elle luy fut renduë contre l'attente de ses parens, et qu'il eut trouué le Pere au-dessus de Tadoussac, il ne le quitta point qu'il ne l'eust parfaitement instruit, et qu'il ne luy eust ensuite conferé ce Sacrement si souhaité, après lequel il s'en retourna content et avec vne résolution, après soixante-et-dix ans de vie Sauuage, de passer le reste de ses iours en bon Chrestien. Ce sont là des coups de predestination, qui sont tardifs, mais bien fauorables.

Peu après on rapporta au mesme Pere, qu'vn ieune Algonquin, nommé Ioseph, estoit mort, dans le seul regret de ne l'auoir pas auprez de luy pour le faire prier, et pour l'aider dans ce dernier passage ; qu'au reste, il estoit si feruent, qu'il ne faisoit que prescher et exhorter ses parens pendant toute sa maladie, ausquels il demandoit pour vnique faueur, auant sa mort, qu'ils se fissent tous Chrestiens. Il estoit aagé de dix-huit à vingt ans, et quoy qu'il n'eust pas pu auoir toutes les instructions qu'ont ceux qui demeurent proche de nous, neantmoins, en passant ce printemps dernier par Quebec, il se confessa si nettement, si exactement, et avec tant de pieté, que le Pere fut conuaincu que le saint Esprit auoit esté son maistre dans les bois, et que son Ange gardien auoit pris soin de l'instruire. Ce fut en ce mesme temps, pendant cette Mission de Tadoussac, que le Pere eut la consolation de voir d'vn costé les saintes importunitéz que luy faisoient grand nombre d'Algonquins et de Montagnais de tous aages venus de nouveau de la Mer du Nord, qui pressoient pour le Baptesme de leurs enfans ; d'vn autre costé, de voir vne foule d'autres Sauuages, qui, depuis trois ou quatre ans, n'ayans point veu leur Pasteur, se presentoient avec ardeur à la Confession, où ils faisoient paroistre qu'ils auoient vescu dans les bois avec autant d'innocence qu'on en peut esperer des meilleurs et des plus feruens Chrestiens. Pour ceux qui auoient cessé de faire profession publique du Christianisme, ou par oubli, ou par negligence, ils se condamnoient eux-mesmes à se tenir à la porte de la Chapelle, pour se mieux reconcilier. Ceux qui, par le meslange des Infideles, auoient cessé de faire leurs prieres les matins et les soirs, demandoient instamment d'auoir avec eux des Robes noires, pour les tenir tousiours dans leur deuoir, et leur faire conseruer l'esprit de ferueur, bien necessaire en ces Eglises errantes.

Les memoires du Pere qui a soin de la Mission Huronne, portent qu'vn Sau-

usage, nommé Sondeonskon, reuenu fraichement d'Agnié, nous a appris des nouvelles de cette pauvre Eglise captiue chez les Iroquois, et entre autres que les femmes Huronnes, qui sont la plus part de celles qui ont esté eleuées dans la Foy, la gardent inuiolablement et font profession publique de la priere, nonobstant toutes les railleries, et les mespris qu'en font ces Infideles ; qu'une d'entre elles a soin de marquer les Dimanches pour les celebrier autant que le peut permettre l'estat de leur captiuité, et qu'après les années entieres, elle ne s'est pas trouuée y manquer vn seul iour.

Qu'un bon vieillard, nommé Arontondi, qui auoit esté autrefois Prefect de la Congregation à l'Isle d'Orleans, et qui auoit conserué sa deuotion dans sa captiuité, vivant dans le país des Iroquois aussi exemplairement que parmi nous, y est mort saintement, et que pendant sa derniere maladie, il ne faisoit que prier Dieu, tenant presque tousiours les mains et les yeux collez au Ciel iusques au dernier soupir ; n'est-ce pas là vne mort bien precieuse, pour vn país si barbare ?

Vn de nos bons Chestiens Hurons qui s'est sauué des mains des Iroquois, où il a esté maltraité pendant quelques années, leur porte neantmoins tant d'affection, selon les maximes de l'Euangile, qu'un de ses grands souhaits seroit, que la porte des Missions s'ouurist vers ces peuples, afin de se ioindre à nos Peres dans cette entreprise, les accompagner dans tous les dangers, et leur seruir de Catechiste. Il ne s'en acquitteroit pas mal, puis que dés à present, il en fait les fonctions avec grand zele ; quand il scait que dans quelques cabanes il n'y a personne pour faire les prieres auant que de se coucher, il y va, rend ce seruice de pieté, et s'est acquis tant de credit que, quand il entre quelque part où l'on parle mal, on change aussi-tost de discours : Voilà vn tel, dit-on, ces paroles l'offensent. Non, respond-il, ce n'est pas moy, mais c'est Dieu que vous offensez, et il vous

en fera rendre compte vn iour bien exactement.

En hyuer, il ne manque iamais de venir à l'Eglise dès la pointe du iour, quelque temps qu'il fasse, et souuent il entend deux et trois Messes, pour remplacer, dit-il, celles qu'il a perduës pendant sa captiuité. Voilà des sentiments de la primitiue Eglise ; en voicy d'autres.

Vne bonne Huronne parlant de Monseigneur de Petrée, dit qu'elle ne peut s'imaginer de voir vn homme, quand il est reuestu de ses habits pontificaux ; qu'il semble respirer vn air du Ciel, et qu'elle ne pourroit pas respecter dauantage vn Ange du Paradis ; elle adioute que, quand elle le rencontre dans les ruës, elle se retire pour le laisser passer, ou bien s'enfuit d'un autre costé, pour ne luy pas faire horreur par sa presence, estimant qu'une si grande pecheresse n'est pas digne d'estre veüe, ou de s'approcher d'un si saint homme.

Vne autre, appellée Marguerite Anendrak, s'estant grieuement blessée d'une chute sur la glace lors qu'elle estoit chargée de bois, tua son fruit dont elle estoit enceinte, et s'en deschargea ensuite avec les douleurs ordinaires en ces rencontres. Le Pere l'estant allé voir le matin, luy demanda si elle s'estoit souuenuë de Dieu pendant ses peines : Helas ! ouy, dit-elle, ie n'ay cessé de les luy offrir, et de dire mon Chapelet, iusqu'à ce que l'exces de la douleur m'ait fait perdre l'esprit ; sans doute que i'en deuois mourir, si la sainte Vierge que i'auois inuocquée toute la nuit ne m'eust soutenuë en vie contre toutes les apparences. Comme les graces du Ciel ne vont point seules, cette assistance si manifeste de Notre-Dame fut suiuite d'une deuotion toute extraordinaire que cette bonne femme eut depuis pour la Reine du Ciel. Outre les prieres du matin et du soir, qu'elle venoit faire en la Chapelle avec les autres, elle passoit vne bonne partie de la iournée en la Chapelle à rendre mille petits deuois à Notre-Dame, et à son Fils, qu'elle honoroit avec des sentiments qui n'ont rien de Sauuage. Ie n'en apporte

que cet exemple : dix ou douze iours auant la glorieuse Ascension de Nostre-Seigneur, elle se prepara par diuerses pratiques de deuotion à solemniser cette Feste ; ce n'estoit que prieres sur prieres, que visites du saint Sacrement redoublées, et ce temps-là se passa dans tous les exercices des bonnes œuures dont elle put s'auiser. On auroit cru à la voir dans ces ferueurs, qu'elle auoit quelque pressentiment de ce qui arriua, ou du moins ne peut-on pas douter que Nostre-Seigneur n'ait agréé tous ces saintes preparatifs : car, par vne faueur bien grande, elle mourut heureusement le lendemain de cette Feste, et suiuit de grand matin son maistre, en recompense de ce qu'elle s'estoit si bien disposée à l'accompagner en ce iour de son triomphe. Peu auparauant elle tomba dans vne maladie, pendant laquelle elle donna de grands exemples de vertu : elle voulut estre portée à l'Hospital pour expirer entre les mains des saintes filles (c'est ainsi que nos Sauuages appellent les Religieuses Hospitalieres et les Vrsulines), et quoy que ses parens souhaitassent passionnément qu'elle mourust dans leur cabane, pour luy pouuoir fermer les yeux, elle voulut finir sa vie dans vn acte d'obeissance qu'elle rendit au Pere qui auoit soin d'elle, preferant son conseil aux desirs de ses parens.

Il ne puis passer vne remarque assés considerable sur les soins paternels que Dieu fait paroistre pour ce païs. Nous auons tous les suiets du monde d'estre en peine comment nous pourrions faire les semences au Printemps, et encore plus comment dans l'Automne nous ferions les moissons, parce que l'armée Iroquoise qui deuoit inonder comme vn torrent sur toutes nos habitations, pouuoit aisément empescher l'vn et l'autre ; mais Dieu, dont l'œil a tousiours veillé sur nous bien particulièrement, nous a fait faire l'vn par vne saignée de vray qui nous a esté vn peu sensible, comme nous auons dit au chapitre quatriesme, et l'autre par des Prouidences, *quæ facta sunt in muscipulam pedibus insipientium*, qui nous ont fait prendre les

finis dans leurs finesses, les faisant tomber dans les pieges qu'ils nous dressoient.

Vne quinzaine d'Iroquois d'Oïogoen parurent vers le commencement d'Aoust de cette année mil six cent soixante, à Montreal, et ayant trouué qu'on y estoit bien sur ses gardes, quatre se destacherent des autres à dessein de parler. S'estant donc confiez à la bonté ordinaire des François, ils demanderent à descendre à Quebec et parler à Onontio, pour luy declarer de la part de leur Bourg, que la guerre s'estant rallumée entre le François et l'Iroquois, eux, Oïogoenheronnons, pretendoient garder la neutralité, dont ils auoient lousiours fait profession, n'estant point encore venus en guerre vers nos habitations ; que, pour plus grande marque de leur fidelité, ils demandoient la Robe noire qui auoit esté en mission chez eux pendant nostre seiour d'Onnontaghé, et y auoit donné commencement à vne nouvelle Eglise. Monsieur le Gouverneur vit aussi-tost leur ieu, et les regardant plustost comme des espions, que comme des Ambassadeurs, dont ils n'auoient pas les marques ordinaires de ces peuples, crut que Dieu les luy mettoit entre les mains pour en tirer deux aduantages : le premier, de pouuoir faire la recolte, avec quelque assurance, pendant qu'ils seroient avec nous ; le second, de deliurer nos François captifs chez les Iroquois d'en-bas, par l'eschange que nous ferions de ceux-cy. Dans ce dessein, il donna ordre qu'on s'assurast des autres qui s'estoient postez en vne Isle proche de Montreal, et qu'on en renuoyast deux ou trois dans le païs, pour declarer aux anciens, que s'ils veulent recouurer leurs compatriotes, ils aient à renuoyer les François qu'ils tiennent prisonniers depuis ces dernieres années.

Nous sommes en attente du succes de cette affaire : mais cependant nos moissons se sont faites heureusement, et nous commençons à ne plus craindre la famine, dont nous estions menacez.

Il est vray que nos craintes ne sont pas plus tost passées d'vn costé, que

d'autres viennent prendre la place des precedentes : l'Iroquois n'a pas cessé d'estre Iroquois, et les derniers efforts qu'il fait, sont souvent plus grands que les premiers ; ce ne sont pas des symptômes d'un agonisant qui se perd par ses propres efforts : car pour finir cette Relation par où nous l'auons commencée, c'est-à-dire par quelque idée generale de l'estat de ce païs, les dernieres nouuelles peuuent nous éclaircir dauantage sur ce que nous auons dit au Chapitre premier ; elles portent donc :

Premierement, que les trois cents StaSaks qui sont venus cette année en traite, avec lesquels le Pere Menard remonte en leur païs pour trauailler à leur conuersion, ont rencontré vne centaine d'Onnontagheronnons postez audessous du grand Sault ; que neantmoins ils n'y ont perdu que trois hommes, qui, s'estant trop auancez deuant le gros des canots, ont esté pris par les Iroquois, mais que tous les autres auoient heureusement passé, l'Onnontagheronnon se trouuant trop faible pour les combattre.

Secondement, qu'un Huron, des plus considerables de ceux qui ont esté pris en la deffaitte du Printemps, doit conduire de nuit iusques dans le sein de Quebec vne trentaine d'Agnieronnonns, pour nous enleuer le reste de la Colonie Huronne ; qu'il est bien aise de nous en donner auis, non seulement pour nous tenir sur nos gardes, mais aussi pour nous saisir de leurs personnes, qui portent leur courage iusqu'à vn tel excez de temerité ; nous ne croyons pas pourtant qu'ils se hasardent à vne si perilleuse entreprise, à moins que l'armée entiere ne soit tout proche pour les soutenir.

Troisiesmement, que de tous les Hurons qui ont esté pris ce Printemps dernier par les Iroquois, il y en a eu sept qui ont esté bruslez ; que les autres, avec vn bon nombre de toutes sortes de captifs, sont bien en resolution de venir se ietter entre nos bras, partie pour se

conseruer dans la foy, et partie pour se tirer d'une si facheuse captiuité.

Quatricsmement, que dans le mois de Iuin de cette année mil six cent soixante, les Agnieronnonns s'estoient transportez à Onnontaghé, avec de grands presens, pour les inuiter à faire de nouueau vn corps d'armée, par la ionction de leurs troupes, pour venir fondre l'Automne suiuant sur nos habitations, et tascher d'enleuer la Colonie François des Trois-Riuieres, et faire le degast par tout. Mais que tous ces desseins pourront bien auorter, à cause des Oiogoenhronnons detenus à Montreal : du moins scauons-nous qu'une partie des Onnontagheronnons qui s'estoient desia mis en campagne, et qui auoient pris le deuant pour cette expedition, ont songé à vser de ruse plustost que de main mise, pour retirer ces prisonniers des mains des François.

Enfin, que l'année prochaine sera plus redoutable pour nous que les precedentes, parce que toute la cabane, c'est ainsi qu'ils parlent pour exprimer les cinq Nations Iroquoises, se doivent liguer et former vn grand dessein de guerre contre nous.

Peut-estre preuiendrons-nous cette ionction de troupes, si les bons desseins qu'on a en France reüssissent : c'est ce que souhaitent tous ceux qui ont du zele pour la conuersion des Sauvages et demandent à iointes mains ; et c'est ce que la Nouvelle-France espere d'un Royaume tres-Christien, qui, donnant la paix à tous ses voisins, ne laissera pas gemir ses enfans sous l'oppression de la guerre, et ayant escouté les vœux de toute l'Europe, ne rebutera pas les cris de tant de Nations qui ont recours à la France, comme au dernier azile de ces pauvres Eglises desolées : nous le souhaitons avec elles, nous le demandons, et nous en coniuurons ceux qui y peuuent quelque chose, parce qu'il y va de la conseruation de ce païs, de la gloire de la France, et du salut des Ames.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire reimprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au Pais de la Nouvelle-France, ds années 1659 et 1660*, et ce, pendant le temps de vingt années consecutives. Avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 15 Ianuier 1661.

Signé par le Roy en son Conseil.

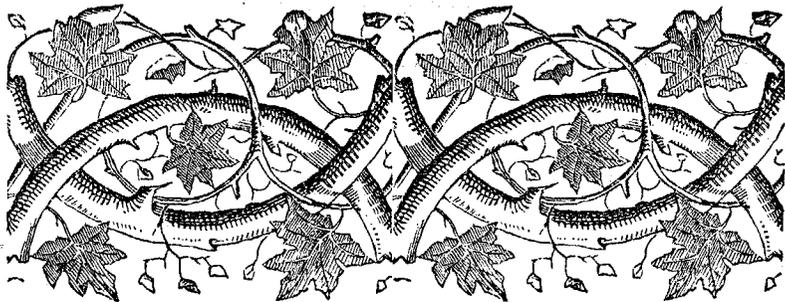
MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS CLAVDE BOVCHER, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de la *Relation de la Nouvelle France*. A Paris, le 8. Ianuier 1661.

Signé,

CLAVDE BOVCHER.



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,
ÈS ANNÉES 1660 ET 1661.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France (*).

Epistre au Roy.

SIRE,



Voicy vostre Nouvelle-France aux pieds de V. M. Vne troupe de Barbares, comme vous fera voir ce petit Liuret, l'a reduitte aux abois. Escoutez, Sire, si vous l'aeuz pour agreable, sa voix languissante et ses dernieres paroles : Sauuez-moy, s'écrie-t-elle, ie vay perdre la Religion Catholique ; on me va raur les Fleurs de Lys ; ie ne seray plus François, on me derobe ce beau nom, dont l'ay esté honorée depuis si longtemps ; ie tomberay entre les mains des estrangers, quand les Iroquois auront tiré le reste de mon sang, qui ne coule quasi plus ; ie seray bientost consommée dans leurs feux : et le Demon va enlever vn grand nombre de Nations qui at-

tendoient le salut de vostre Pieté, de vostre Puissance et de vostre Generosité. Sire, voilà les soupirs et les sanglots de cette pauvre affligée. Il y a enuiron vn an, que ses enfans vos sujets, habitans de ce Nouveau-Monde, firent entendre l'extremité du danger où ils estoient ; mais le malheur du temps n'ayant pas permis qu'ils fussent secourus, le ciel et la terre ont marqué par leurs prodiges les cruantez et les feux que ces ennemis de Dieu et de V. M. leur ont fait souffrir depuis ce temps-là. Ces perfides rauront vn fleuron de vostre Couronne, si vostre main puissante n'agit avec vostre parole. Si vous consultez le Ciel, il vous dira que vostre salut est peut-estre enfermé dans le salut de tant de Peuples, qui seront perdus, s'ils ne sont secourus par les soins de V. M. Si vous considerez le nom François, vous scaurez, Sire, que vous estes vn grand Roy, qui, faisant trembler l'Europe, ne doit pas estre mesprisé dans l'Amérique. Si vous regardez le bien de vostre Esfat, vostre esprit, qui voit à l'aage de vingt-quatre ans ce que plusieurs grands Princes ne

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1662.

voient pas à cinquante, connoistra combien la perte d'un si grand païs sera dommageable à vostre Royaume. L'en dis trop pour un Cœur si royal, pour une Vertu si héroïque, et pour une Generosité si magnanime. La Reine, vostre très-honorée Mere, dont la bonté est connue au-delà des Mers, a empesché jusques à present la ruine entiere de la Nouvelle-France ; mais elle ne l'a pas mise en liberté. Elle a retardé sa mort, mais elle ne luy a pas rendu la santé, ny les forces. Ce coup est reserué à V. M. qui, sauuant les corps et les biens de sa Colonie Françoisse, et les ames d'un très-grand nombre de Nations, les obligera toutes de prier Dieu qu'il vous fasse porter le nom de Saint, aussi bien qu'à vostre grand Ayeul, dont vous imitez le zele, entreprenant une guerre sainte. Ce sont les desirs, les souhaits, et les vœux de celui qui, avec la permission de vostre Bonté, se dit, non en termes de Cour, mais avec le langage du cœur,

De Vostre Maiesté,

Le très-humble et très-obeïssant
suiet, et seruiteur très-fidele,

PAVL LE IEVNE,

Procureur des Missions de
la Compagnie de Iesus,
en la Nouvelle-France.

CHAPITRE PREMIER.

*La guerre des Iroquois plus rude que
iamais.*

DIEU se ioué de la fortune des hommes, comme le Pottier fait de son argile : il fait d'un prisonnier un grand Roy ; il renoué les Sceptres qu'il a brisez ; il couronne des testes le mesme iour qu'elles auoient presenté le col à l'espée d'un bourreau. Ainsi Ezechias

receut à mesme temps une sentence de mort et de vie ; il vit ses iours prolongez de quinze années, par celui-mesme qui ne luy donnoit plus que douze heures de vie. Ainsi le Roy des Prophetes et l'Apostre des Gentils tesmoignent d'eux-mesmes, qu'ils ont souuent espronué ces alternatiues de fortune ; qu'ils n'ont iamais esté plus haut que dans leur bassesse, et que leur force a pris souuent naissance dans leur foiblesse.

C'est l'estat où nous nous sommes trouuez cette année ; et nous pouons bien dire que iamais nous n'auons tant desesperé, iamais tant esperé du succès de nos affaires. Nous nous sommes veus sur le bord du precipice, et presque en mesme temps, en resolution d'y precipiter ceux qui nous y pousoient ; nous auons esté jusques aux abois et à deux doigts de nostre ruine totale, puis tout d'un coup pleins de vigueur et de courage. En un mot, iamais nous n'auons esté plus foibles, et iamais plus puissans. Commençons par le suiuet de nos craintes, et ensuite nous verrons le fondement de nos esperances.

Il semble que le Ciel ait voulu adoucir nos miserés, en nous les faisant prenoir, ou plustost, qu'il ait voulu nous disposer à des maux reëls par des maux en figure. Le tremble-terre, arriué cet hyuer dernier à Montreal, a fait trembler les habitans par auance, il a fait redouter les malheurs qui ont suiuy ce funeste pronostique. Les voix lamentables qui se sont fait entendre en l'air sur les Trois-Riuieres, estoient peut-estre l'escho de celles des pauvres captifs qui ont esté enleuez par les Iroquois ; et les Canots qui ont paru tout en feu, voltiger par le milieu des airs aux enuiuers de Kebec, n'estoient qu'un leger, mais veritable presage des Canots ennemis qui ont rôdé nos costes cet Esté, mettant le feu aux maisons, et destinant aux flammes quantité de prisonniers qu'ils ont faits sur nous, dont les maux ont esté tels, qu'ils ont mérité d'estre pleurez par un enfant auant sa naissance. Ces cris enfantins nous ont effrayez : quand il les pousoit du fond du ventre de sa mere, d'où il

estoit prest de sortir, il marquoit sans doute ceux que nous deuions pousser du fond de la captiuité où nous allions entrer ; et c'estoit, pour l'Isle d'Orleans, vn presage des desastres qui s'y deuioient commettre par les Iroquois : nous gemissions auant le temps, par des soupirs empruntez, la perte que nous deuions faire en cette Isle.

Enfin, la Comete qui s'est fait voir icy depuis la fin de Ianuier jusqu'au commencement de Mars, a esté bientost suiuite des malheurs dont ces astres de mauuais augure sont les auant coureurs. Sa cheuelure, qui tiroit vers le couchant, nous regardoit et nous sembloit menacer des coups de verges dont elle nous faisoit vne eclatante, mais fatale montre. Et si ce phenomene vous a paru en France, où tout nage dans la paix et dans la ioye, c'estoit vn messenger que nous vous enuoyions de ce nouveau monde ; aussi alloit-il d'Occident en l'Orient, suivant le branle de la constellation de l'Aigle, à la teste de laquelle il paroissoit, quoy que d'vn autre mouuement il tirast vn peu vers nostre Nord ; c'estoit, dis-ie, vn messenger, mais qui ne portoit que de mauuais nouvelles, et qui, tout brillant qu'il parust, ne s'est fait voir que dans les tenebres de la nuit : presage trop clair de nostre deuil et de nos tristes auentures. Car à peine eut-il cessé de se faire voir, que l'Iroquois, comme s'il eust esté d'intelligence avec cet Astre, parut de tous costez comme vn torrent impetueux ; et si l'an passé, il nous fit crier assez haut pour estre entendus de France, il ne nous laisse plus à present que des larmes pour pleurer nos morts. Je n'entreprends donc pas de les décrire par le menu, ny parcourir les terres que nos ennemis ont rôdées, ny les meurtres qu'ils ont faits depuis Tadoussac iusqu'à Montreal, c'est-à-dire en plus de cent lieues de pais : cette matiere n'est pas si agreable, qu'elle merite vn recit si exact ; ce sera bien assez, pour faire connoître nostre extremité, de représenter en gros, et voir dans vn raccourcy ce qui

nous a fait gemir plusieurs mois de suite.

Ce fut vers la fin de l'Hyuer, que commencerent nos malheurs, quand vne troupe de cent soixante Iroquois ayant paru à Montreal, et ayant inopinément enuéléppé treize François qui songeoient plus à leur trauail qu'à leur defense, ils les enleuerent sans coup ferir. Ce ne fut pas sans de grandes marques de leur manie enragée, que ces barbares les menerent chez eux en triomphe : les vns ayant esté assommez par la gresle des coups de bastons qu'ils ont receus à l'entrée du bourg, mourant sous le bois qui leur deuoit seruir de buscher, et leur rage, dans ce rencontre, leur fut douce et misericordieuse, pour leur auoir esté precipitamment cruelle ; d'autres ont esté bruslez avec les ceremonies ordinaires : barbare ceremonie ! qui fait son ieu d'vn enfer de tourmens, et qui trouue suiet de rire des pleurs lamentables d'vn pauvre patient ! Quelques-vns furent dispersez, pour gemir le reste de leurs iours dans vne seruitude plus rude que la mort. Ce premier coup fut bientost suiuy d'vn second, qui ietta dix autres François du mesme Montreal, dans la mesme captiuité, par vne surprise presque semblable ; puis d'autres encore, et encore d'autres tomberent entre leurs mains ; de sorte que pendant tout l'Esté, cette Isle s'est tousiours veü gourmandée de ces lutins, qui tantost paroissoient à l'orée du bois se contentans de nous charger d'iniures, tantost se glissoient iusqu'au milieu de nos champs pour y surprendre le Laboureur ; tantost s'approchoient de nos maisons, ne cessant de nous vexer ; et comme des harpies importunes, ou comme des oiseaux de proye, ils fondoient sur nous quand ils nous trouuoient en surprise, sans craindre d'estre pris.

La bourgade des Trois-Riuieres n'a pas eu meilleur traitement. Le cœur luy saigne encore de la perte qu'elle a faite, presque en mesme temps, de quatorze François enleuez tout à la fois, et d'vne trentaine de Sauvages du pais des Poissons blancs nos alliés, qui, allant

en traite avec deux François dans les terres, firent rencontre de quatre-vingts Iroquois, contre lesquels ils se battirent vigoureusement, pendant deux fois vingt-quatre heures que dura ce combat, mais avec tant de chaleur qu'ils se laisserent percer de coups plustost que de se rendre, aimant mieux se voir glorieusement enseuelis dans leur propre sang, que dans les feux des Iroquois. Les femmes mesmes ne cedoient pas aux hommes en courage; elles n'épargnoient rien pour se faire tuer, plustost que de tomber viues entre des mains qui leur deuoient faire souffrir autant de morts qu'ils leur donneroient de iours à viure. Tous estoient animez par la veuë d'un des deux François, fils de Monsieur Godefroy, qui signala son courage, par vne longue et genereuse resistance; il sustint le choc des ennemis avec vne hardiesse qui le faisoit paroistre comme inuulnérable, au milieu du feu continuel que faisoient sur luy les ennemis, ne cessant d'encourager les siens et par paroles, et par exemple, iusqu'à ce que tout couuert de playes, dont plusieurs estoient mortelles, il tomba sur son sang et se traïna, comme auoient fait les autres, à vn tas de morts, pour rendre le dernier soupir entre les bras de ses genereux Compagnons. En ce combat, qui fut sanglant aux ennemis, puisque vingt-quatre y sont demeurez sur la place, tous nos Algonquins firent merueille iusqu'au dernier soupir, et sans vne mesintelligence qui se trouua entre les Chefs, la victoire leur fust sans doute demeurée.

La nouvelle de cette défaite fut peu après portée aux Trois-Riuieres, par vn des prisonniers qui s'échappa de la captiuité et des feux. C'estoit mal sur mal, et doulere sur doulere pour ces pauvres habitans, qui, pendant tout l'Esté n'ont pas esté plus en repos que ceux de Montreal, estant obligez de voir enleuer à leurs yeux, et quelquefois aux portes de leur bourg, tantost des hommes, tantost des enfans, sans pouuoir faire autre chose que de donner des

larmes sur la misere de ces pauvres captifs.

Le mal n'a pas esté si long à Kebec, mais plus violent et plus sensible, et nous y auons fait vne perte plus grande incomparablement, que toutes celles qui ont precedé: c'est en la personne de Monsieur de Lauzon, Seneschal de cette Nouvelle-France, homme de cœur et de resolution, rompu dans les guerres de ce pais-cy, sur qui nous fondions vne bonne partie de nos esperances, pour la destruction de l'Iroquois. Il y a plus de trente ans que Monsieur son pere ne cesse d'immoler ses soins pour l'establissement de ces nouvelles terres; il y perdit l'an passé vn de ses enfans, en voicy encore vn qui donne sa vie pour la conseruation d'un pais que le pere auoit, en quelque façon, fait naître. Ce braue ieune homme n'en pouuoit voir la destruction, ny la desolation generale qu'y causoit l'ennemy par les meurtres et par les embrasemens, sans estre piqué d'un genereux desir de luy donner la chasse, pour sauuer le reste des François qui estoient dans le danger. Il monte en chaloupe, luy huitième, et s'estant approché d'une maison située vers le milieu de l'Isle d'Orleans, dans laquelle les Iroquois s'estoient mis en embuscade, il fallut en venir aux mains. Il y auoit sur le riuage vn gros rocher, qui pouuoit seruir de bouleuart à ceux qui s'en seroient emparez les premiers; de quoy s'aperceuant bien les ennemis, ils prennent chacun deux ou trois pieces de bois, et les ioignant ensemble, les portent deuant eux comme des mantelets à l'espreuue des grands coups de fusil, que nos François deschargeoient continuellement sur eux; mais ils ne les purent empescher de se saisir de ce poste auantageux, d'où, comme d'une tour dressée tout à dessein, ils auoient sous leurs fusils et à leur commandement la chaloupe, qui, par malheur, s'estant eschoüée sur le costé qui regardoit ce rocher, presentoit tout son flanc à decouuert aux Iroquois, et leur mettoit en veuë ceux qui s'en deuoient seruir comme d'un retranchement.

Alors le combat commença tout de bon par les descharges qui se faisoient de part et d'autre. Mais que pouuoient faire nos gens, qui n'estoient que huit contre quarante, et tous découverts, contre ces furieux gabionnez derriere leur rocher? Reconnoissans donc bien qu'ils n'auoient de defense qu'en leur courage, et que l'extremité où ils se voyoient, les obligeoit de songer plus au salut de leur ame qu'à la seureté de leur corps, ils commencerent l'attaque par la priere publique, qu'ils firent par trois fois, pendant que les ennemis, qui, sentant bien leur auantage, et qui se tenoient desia victorieux, leur firent trois sommations de se rendre, faisant mille belles promesses de la vie.

Mais Monsieur le Seneschal, preferant vne glorieuse mort à vne honteuse captiuité, refusa tous ces pourparlers, et ne repondoit à ces sermons que par la bouche de son fusil; et comme il s'y comportoit le plus chaudement de tous, aussi fut-il le premier tué, et peu après luy les autres François, sur lesquels l'ennemy faisoit sa decharge en toute assurance, estant couuert de ce gros rocher; il n'en demeura qu'un en vie, mais blessé au bras et à l'espaule, et mis hors de combat; il fut pris et mené par les vainqueurs dans leur país, pour y estre la victime de leur fureur et de leur cruauté.

Quand ces tristes nouvelles, que nous auons sceuës par vn captif François eschappé des mains des Iroquois, nous furent apportées, on ne peut croire les regrets qu'eurent nos habitants, de la perte de leur Seneschal, qu'ils aimoient vniquement, et qui faisoient tant d'estat de son courage, qu'au moindre signal qu'il donnoit, ils estoient tous en armes à ses costez pour le suivre par tout: il les gaignoit par vne certaine familiarité, avec laquelle il s'accommodoit à tous, en sorte qu'ils estoient ravis de combattre sous vn Chef, dont ils faisoient vne estime merueilleuse, et avec raison.

Monsieur le Duc d'Espéron l'auoit consideré en France, puisqu'à l'aage de dix-neuf à vingt ans, sortant de l'Academie, il l'auoit honoré de l'Enseigne

Colonelle du Regiment de Nauarre, dans lequel et dans celui de Picardie ayant seruy en Flandres trois ou quatre campagnes, il ne voulut point se separer de Monsieur son pere, que le Roy enuoioit Gouverneur en la Nouvelle-France, où ce braue Gentilhomme a rendu des preuues de sa vertu, donnant des marques de sa generosité iusques au dernier soupir.

En suite de cette nouvelle, le desordre se mit de tous costez, et le decouragement laissoit presque tout en proye à l'ennemi, qui, comme maistre de la campagne, brusloit, tuoit et enleuoit tout avec impunité.

Si nous voulions retourner aux Trois-Riuieres, nous aurions de quoy grossir ce Chapitre, puisque nos ennemis y retournent à diuerses reprises, et nous fournissent de tristes memoires, par les enleuements reitez, et par les meurtres presque iournaliers, qui rendront ce sejour plus dangereux que les coupe-gorges, où l'on ne peut s'arrester sans danger. Passons-le donc, et remontons encore vne fois à Montreal pour y voir la catastrophe de cette funeste tragedie: *Plorabunt Sacerdotes Ministri Domini*. C'estoit trop peu pour nostre malheur, que tous les estats, toutes les conditions, tous les aages, et tous les sexes, eussent esté cette année les victimes immolées à la fureur de nos ennemis; il falloit, pour mettre le comble à nos infortunes, que l'Eglise eust part à ces sanglans sacrifices, et qu'elle mélast son sang avec nos larmes, par le massacre d'un de ses Ministres sacrez.

C'estoit vn honneste Ecclesiastique de Montreal, nommé Monsieur le Maistre, homme également zelé et courageux pour le salut des ames, et qui faisoit tant d'estat de la mort du feu Pere Garreau, tué par les Iroquois, lors qu'il alloit en Mission vers les Outaouak, qu'il s'estimoit heureux que ses os fussent meslez avec ceux de ce Martyr de Iesus-Christ, ainsi qu'il auoit coustume de le nommer. Il semble que des souhaits si saincts ne deuoient pas estre sans effet, aussi a-t-il esté tué par les memes ennemis, et il a eu Montreal pour

mesme tombeau. Ce fut dans le mois de Septembre, que ce bon Prestre tenant compagnie à huit hommes qui scioient des bleds, et s'estant vn peu retiré d'eux pour reciter son Office plus paisiblement, receut soudain vne descharge de fusils, dont il ressentit plus tost le mal, qu'il n'en connut la cause. Se trouuant blessé à mort, il fut rendre l'ame aux pieds des François, qui se trouuerent incontinent chargez de toutes parts, et inuestis de cinquante Iroquois, qui, sortant du bois comme des Lions de leur cauerne, ietterent d'abord vn des François mort par terre, en prirent vn second en vie, bien resolu de n'en laisser échapper aucun ; mais les six autres qui restoient, mirent aussi tost la main à l'espee, et se maniant à droite et à gauche avec vn grand courage, se firent iour au trauers de ces cinquante ennemis, et se sauuerent dans vne maison voisine. Les Iroquois estant ainsi demeurez maistres du champ de bataille, qu'on ne leur disputoit pas, conuertirent leur rage contre les morts, puis qu'ils n'auoient pu faire dauantage sur les viuans. Ils se ietterent donc sur Monsieur le Maistre, luy couperent la teste, et ioignant la raillerie à la cruauté, ils luy osterent sa soutane, dont vn d'eux se reuestit, marchant pompeusement, couuert de cette precieuse depouille, à la veuë de Montreal, qu'il brauoit avec vne insolence tout-à-fait barbaresque.

Voilà, en peu de paroles, la suite de nos maux ; mais ce n'est pas la fin : nous ne prophetisons que trop vray, et si l'an passé nous crions si haut, dans la preuoyance des malheurs que nous apprehendions, *timor quem timebamus, euenit nobis* : nostre prophetie ne s'est trouuée que trop veritable, par la prise de plusieurs enfans, par le massacre de tant d'hommes, d'vn Seneschal, d'vn Prestre, enfin par la mort de cent quatorze personnes que nous auons perduës en peu de mois, dont il y a plus de soixante-et-dix François. Cette année merite d'estre mise au nombre des malheureuses et des funestes ; et les suivantes verroient bientost le tombeau

d'vn beau et grand pais, si le Roy, qui ne cede ny en pieté, ny en generosité, ny en puissance, à aucun des Monarques qui ont fait reconnoistre Iesus-Christ dans les Indes, n'auoit pris resolution de faire de sa Nouvelle-France, vn pais de conquete.

CHAPITRE II.

Pourparler de Paix avec quelques Iroquois.

Je ne sçay si ie dois commencer ce Chapitre, par vn trait d'vn des plus anciens Peres de l'Eglise, qui dit, que pourueu que nous mettions tous nos malheurs en despost entre les mains de Dieu, et que nous le chargions de nos misereres, il ne manquera pas de tirer le bonheur, de nos infortunes, l'abondance, de nos pertes, et la vie, de nostre mort : *Satis idoneus patientia sequester Deus : si iniurias deposueris penes eum, vltor ; si damnum, restitutor ; si mortem, resuscitator*. Qui iettera la veuë sur le Chapitre precedent, et sur le titre de celui-cy, iugera d'abord que nos orages vont se calmer, et que la Main toute-puissante qui nous a frappez si rudement, va mettre l'appareil à nos playes pour nous faire esperer la vie, après tant de coups de mort, que nous auons receus : *Si mortem, resuscitator*.

Neantmoins, si ce commencement de bonace, qui semble paroistre par des pourparlers de paix, ne nous venoit pas du costé de nos ennemis, et ennemis Iroquois, nous croirions que nos esperances seroient assez bien appuyées ; mais nos propres experiences ne nous font que trop sçauans ; et nous n'auons esté que trop souuent ioüez, pour nous fier à la parole de ceux qui ne l'ont iamais gardée, et pour ne pas craindre quelque souplesse en vne Nation la plus decriée de toutes, pour ses fourbes continuëes. Les Iroquois crient, la paix !

la paix ! et à mesme temps on crie, au meurtre ! La paix se public à Montreal, et la guerre se fait à Kebec et aux Trois-Rivieres ; Montreal mesme est vn theatre, où la paix et la guerre iouent leur personnage en mesme temps, puisque nous y receuons dans nos maisons ceux qui nous tuent dans nos deserts, et nous voyons nos Prestres et nos habitans massacrez par ceux qui protestent qu'ils sont nos bons amis.

Ce fut dans le mois de Iuillet, au plus fort de nos desastres, que parurent, au-dessus de Montreal, deux Canots d'Iroquois, qui, portans vn paillon blanc, vinrent hardiment, sous les auspices de cet estandard, se mettre entre nos mains, comme si les leurs n'estoient pas encore teintes de nostre sang. Il est vray qu'ils auoient vn passeport avec eux, qui leur leuoit toute crainte, et qui les pouuoit faire passer par tout avec assurance : c'estoit quatre François captifs, qu'ils nous venoient rendre pour caution de leur sincerité. Ils demandent à parler d'affaires, se disant deputez de la part des Oïgoenhronnons et des Onnontagheronnons, dont ils portoient les paroles. De fait, le Chef de cette Ambassade estoit vn des plus considerables Capitaines d'Oïgoen, homme qui nous paroissoit amy, du temps que nous estions chez les Iroquois ; et c'est chez luy que logeoient nos Peres, quand ils cultiuoient dans son bourg cette Eglise naissante. On luy donne iour pour parler, et cependant on le receut comme s'il eust esté innocent de tous les meurtres, qui venoient de se commettre en toutes nos habitations.

Le iour venu, il estala vingt beaux presens de porcelaine qui parloient plus eloquemment que luy, quoy qu'il ne laissast pas de haranguer de bonne grace, et de deduire tous les points de son Ambassade avec esprit ; il butoit sur tout à obtenir la liberté de huit Oïgoenhronnons, ses compatriotes, detenus à Montreal depuis l'an passé ; et c'estoit là le plus important de sa commission. Pour mieux nous flechir à relascher ces prisonniers, il brisa les liens des quatre François qu'il auoit amenez,

et promit la liberté des autres qui restoient chez les Onnontagheronnons, au nombre de vingt, et plus, nous asseurant de la bonne volonté de cette Nation enuers nous, nonobstant tous les actes d'hostilité commis les deux dernieres années. Son discours, conceu en bons termes, fut accompagné de bien des ceremonies.

Premierement, il fit vn present pour rendre au Ciel son Soleil, qui s'estoit esclipsé depuis les guerres, dont cet Astre n'auoit pu voir les malheurs : il s'estoit, disoit-il, comme retiré, de peur d'esclairer tant d'inhumanitez, dont les armes sont ordinairement accompagnées.

Après auoir parlé pour le Ciel dans son premier present, il fallut s'employer pour restablir la terre, toute renuersée par les desordres des combats ; cela se fit par vn present qui aplaimit à mesme temps la riuiere : il en arrache tous les rochers ; il egale tous les sauts, pour establir vn commerce facile des vns aux autres.

Vn troisieme present couure le sang respandu, et fait reuiure tous les morts.

Vn autre nous remet l'esprit, que nous auions perdu dans les troubles passez ; vn autre nous rend la voix, et purge tous les conduits des organes, afin que nous n'ayons plus que de douces paroles ; et pour nous faire voir avec quelle sincerité il veut lier avec nous : Voilà, dit-il, en presentant vn grand et large collier, voilà pour attirer le François chez nous, afin qu'il retourne sur sa natte, qu'on luy a conseruée à Gan-nentaa, où est encore sa maison qu'il habitoit quand il demouroit avec nous ; son feu n'a pas esté esteint depuis son depart, et ses champs, que nous auons cultiuez, n'attendent que sa main pour y cueillir vne riche moisson ; il fera reuiure la paix chez nous par son sejour, comme il en auoit banny tous les maux de la guerre. Et pour bien cimenter cette alliance, et nous vnir si fortement ensemble, que le demon, ialoux de nostre bonheur, ne puisse plus trauerser nos bons desseins, nous demandons que les saintes filles viennent nous

voir, tant celles qui prennent soin des malades, que celles qui vacquent à l'instruction des enfans (il entend parler des Religieuses Hospitalieres et des Ursulines); nous leur dresserons de grandes cabanes, et les plus belles nattes du pais sont destinées pour elles; qu'elles n'apprehendent point les courans d'eau, ny les saults, car nous les auons tous ostez, et nous auons rendu la riuere si vnie, qu'elles pourront bien elles-mesmes mettre la main à l'auiron, sans peine et sans crainte. En suite, il fit vn grand recit des commoditez que ces bonnes Religieuses trouueroient en leur pais; il n'oublia point d'estaler l'abondance du bled-d'Inde, des fraises, des meures sauvages, et des autres fruits de cette sorte, qui passoient dans son discours, pour le plus excellent apast qui pust les attirer à cette expédition.

Les gestes et les postures dont il assortit deux presens qu'il fit pour cela, monstroient bien que c'estoit plustost par galanterie qu'il en vsoit ainsi, que dans l'esperance d'en venir à l'exécution.

Mais la derniere parole, qu'il porta d'vn ton plus serieux, estoit vne demande d'importance, qui ne deuoit pas souffrir de refus: Il faut, dit-il, qu'vne Robe noire vienne avec moy; sans cela, point de paix, et la vie de vingt François captifs à Onnontaghé, est attachée à ce voyage. En disant cela, il produisit le feuillet d'vn ie ne sçay quel Liure, à la marge duquel les vingt François auoient escrit leurs noms, pour donner creance à cette Ambassade.

Après auoir parlé, il nous presenta les quatre François qu'il mettoit en liberté, et qui nous raconterent le bon accueil qu'ils auoient receu des Onnontagheronnons, et le bon traitement qu'ils faisoient à ceux qui estoient reseruez à Onnontaghé; qu'au reste, ces pauvres François nous supplioient à iointes mains d'auoir pitié d'eux; que nous n'auions rien à craindre de la part de ces peuples, dont ils estoient si carressez; et qu'ils nous coniueroient d'enuoyer vn Pere au plus tost, pour rompre leurs liens et les deliurer des feux

ausquels, sans cela, ils estoient irreuocablement destinez.

De plus, ils adioustoient que ces Iroquois n'estoient plus Iroquois; que le bourg tenoit plus du Chrestien que du Sauvage; qu'vn des plus considerables a soin de sonner tous les matins vne cloche, pour assembler les François, et les Sauvages aux prieres qui se font tous les iours; qu'on y parle publiquement et auantageusement de la Foy; que mesme ces François captifs ont la liberté de baptiser les enfans, dont quelques-vns sont allez au Ciel après le saint Baptesme, par des routes bien peu esperées.

Tout cela, ioint à ce que l'Ambassadeur venoit de dire, mettoit nos François bien en peine, et fit longtemps balancer quelle resolution ils prendroient, se voyans reduits aux dernieres extremitez, ou de laisser mettre au feu vingt pauvres François, qui crient misericorde, ou bien de s'exposer de nouveau à la perfidie de ces traistres, dont on a tousiours esté trompé; qui, d'ailleurs, demandent la paix les armes à la main, et lors mesme qu'ils en parlent, font partout vne sanglante guerre. On craint, dans ce rencontre, d'estre trop lasches ou trop cruels. C'est lascheté de n'oser refuser à des fourbes, des demandes ridicules; c'est cruauté d'entendre les derniers cris de vingt pauvres victimes, sans les secourir.

La réponse qu'on fit à Montreal à ces presens, fut qu'il falloit qu'Onnontio (ainsi nomment-ils Monsieur nostre Gouverneur) en eust connoissance, et que pendant qu'on iroit luy porter ces nouvelles, les Ambassadeurs pourroient, en toute assurance, rester dans le fort de Montreal; à quoy ils s'accorderent librement.

SECTION I.

Mission renouvelée aux Iroquois.

On vint donc en diligence à Kebec, pour faire sçauoir ce qui se passoit à

Montreal. La desolation y estoit pour lors si generale, à cause du sang qui couloit de tous costez, et des maisons bruslées par les ennemis, dont les restes fumoient encore, qu'à cette nouvelle, on fut contraint de faire comme font ceux qui se noyent : ils se prennent à tout ce qu'ils rencontrent, iusques à vn fer tout rouge, s'il se presentoit ; ou comme les mariniers, qui, par l'effort de la tempeste, ayant perdu leur route ou leur timon, s'abandonnent au gré des vents, sans examiner s'ils leur sont fauorables, ou s'ils leur sont contraires.

Tous les François s'assemblent, pour opiner sur les propositions de l'Ambassade. Ils scauent bien que les Iroquois sont naturellement fourbes ; que cette paix n'est qu'une suite de leur ancienne pratique, et vn nouveau ieu dont ils nous amusent ; que ce n'est qu'une Nation ou deux qui nous recherchent ; que les trois autres, sur tout les Agnieronnons, qui sont les plus redoutables, ne nous feront pas meilleure composition ; qu'au contraire, piquez de ialousie, ce traité de paix les irritera dauantage : ils entreprendront tout de bon nostre ruine. On dit qu'il faut auoir la paix avec tous les Iroquois, ou point du tout, parce qu'estant tous semblables, nous ne les reconnoissons pas et nous n'oserons frapper sur aucun, de peur de frapper nostre amy ; et pas vn d'eux ne doutera de nous frapper, feignant d'estre nostre ennemy ; c'est d'ailleurs exposer manifestement vn homme à la mort et le ietter dans le feu, que de l'enuoyer parmy ces barbares sur leur seule parole ; que si vn ou deux des huit prisonniers Oïogochronnons estoient retenus, ce seroient des ostages reciproques, qui mettroient en quelque assurance ceux qui iroient dans le país ennemy ; qu'en vn mot, c'estoit trop montrer nostre foible, que de rendre tout, et ne retenir rien.

Nonobstant toutes ces raisons, ne se presentant point d'autre moyen pour suspendre le cours de tant d'actes tragiques qui desoloient toutes nos habitations, la conclusion fut semblable à celle qui fut autrefois portée contre Nostre

Seigneur : *Expedit et vnus homo moriatur pro populo.* Heureux celuy qui doit si glorieusement symboliser avec le Fils de Dieu ! Nous fusmes donc priez de donner quelqu'un de nos Peres, qui s'allast immoler pour le public, et pour le salut de ces pauures François qui gemissoient dans vne si dangereuse captiuité, et pour seruir aux desseins de la diuine Prouidence.

Le bonheur en voulut de rechef au Pere Simon le Moine, qui auoit desjà, par quatre fois, porté sa teste à la discretion des Iroquois. Il fut choisi pour la porter la cinquième fois, et pour aller en vn país où les eschafauts sont encore dressez et dont la terre est encore teinte du sang des François, qui y furent, l'an passé, si cruellement brûlez. Si leurs cendres sont tellement dispersées, qu'il ne puisse pas baiser les precieux restes de ces ames victorieuses, il trouuera des testes, des bras, des iambes, et d'autres membres mutiléz et grillez, de quelques-vns de nos François qui, tout fraichement, ont passé par le supplice ordinaire du feu ; et les ostant aux chiens qui en font curée, il leur donnera sepulture, si luy-mesme ne trouue auparauant son tombeau dans les flammes et dans le ventre de ces barbares.

Quoy que des obiets si affreux soient capables d'estonner les plus grands courages, ils n'esbraulent pas pourtant vn cœur zelé du salut des ames. Le Pere regarde le iour de son depart, comme vn des plus heureux iours de sa vie ; il va à la mort comme au triomphe, parce qu'il va plein d'esperance de releuer cette Mission, qui a desjà porté tant de fruit pour l'éternité ; du moins ne doute-t-il pas qu'il ne puisse baptiser quelques enfans, instruire les adultes, prescher et publier l'Euangile à ces Infideles, cultiuer vne Eglise captiue de pauures Hurons, qui conseruent leur foy dans leur esclavage ; et faire comme vn autre S. Paulin, se donner en eschange à ces barbares, pour deliurer, par sa captiuité, les captifs François qui soupiroient après ce glorieux rachat.

Voilà donc vne nouvelle Mission : Mis-

sion de sang et de feu, qui fait porter à ses Missionnaires les couleurs de leur Maistre, qui leur fait blanchir leurs habits dans le sang de l'Agneau, et purifier leurs ames dans le feu de son amour.

Auant le depart du Pere, il fallut répondre aux vingt presens des Ambassadeurs, ce qui fut fait en trois paroles.

Par la premiere, Onmontio ouure les prisons de Montreal, rompt les fers des Oïogonhronnons, qui y estoient detenus, et leur rend la liberté, les mettant entre les mains des deputez pour remonter ensemble en leur pais.

Par la seconde, il leur donne Ondesonk (c'est ainsi qu'ils nomment le Pere le Moine) pour aller, sur les lieux, travailler à la deliurance des captifs François.

Et par la troisiéme, il les somme de garder leur parole, par laquelle ils se sont engagez de retourner au bout de quarante iours avec les François deliurez, et quelques anciens, qui traiteront icy d'affaires, pendant que Ondesonk demeurera dans le pais en ostage, pour y vacquer aux fonctions de sa Mission.

Le Pere s'embarque avec ces conditions, et s'en va probablement à la mort : car en mesme temps qu'il nous est enleué par les Iroquois, les Iroquois en mesme temps frappent sur nous, et continuent à faire leurs rauages ordinaires dans nos champs ; à peine l'a-t-on perdu de veüé de Montreal, qu'on voit les deserts obsedez de ces cruels meurtriers, qui, sans doute, ou par ialousie, qui est ordinaire entre eux, ou par perfidie, quasi dans le mesme moment qu'ils emmenent vne Robe noire, emportent la teste d'une autre Robe noire, dont nous auons decrit le meurtre au Chapitre premier.

Jugez quelle assurance il y a pour le Pere, parmi ces perfides, et quelle esperance il nous en reste, sinon celle qui doit armer sa patience contre tous les traits de la cruauté, et couronner son courage d'une gloire immortelle.

SECTION II.

Succés de la Mission des Iroquois.

Pendant que ce Canot va lutter contre le Sault Saint Louïs, tirant vers le Couchant, tournons la veüé à l'Orient, et voyons, du costé de France, vn gros Vaisseau tout couuert de voiles, qui paroist dans le golphe S. Laurens, et qui se haste de nous venir rendre la vie après tant de morts, et faire succeder le bonheur à nos misereres.

Cette benediction est attachée à la personne de Monsieur le Baron du Bois d'Auaugour, que ce Vaisseau nous apporte pour Gouverneur, dont l'arriüce nous a consolez en la perte que nous faisons de Monsieur le Vicomte d'Argençon. C'est sur luy que le Roy a jetté les yeux, pour venir planter les Lys sur les cendres des Iroquois, et cueillir des palmes qui naistront sous ses pieds, à mesure qu'il auancera contre les ennemis, faisant esclater la gloire du nom François dans ces parties les plus reculées de l'Occident, comme il a fait dans celles d'Orient, donnant à nostre Nouvelle-France, ce qu'il n'a pas refusé à la Perse, à la Moscovie, à la Pologne, à la Suede, et à l'Allemagne.

Il n'a pas plus tost pris terre icy, qu'il a voulu reconnoistre, par soy-mesme, tous les postes et toutes les places de ce pais, leur assiette, leurs defauts, leurs auantages, le fort et le foible. Il a visité nos campagnes, et les a veües chargées de belles moissons ; il a reconnu nos forests, qui ne font qu'attendre la coupe pour decourir de grandes terres, et pour mettre au iour les tanieres des Iroquois, qui verront leurs forts ruinez, avec les bois abbatu : il a vogué sur nostre grand fleue, depuis Kebec iusqu'à Montreal, voyant avec plaisir le beau pais dont il est bordé, les belles Isles dont il est parsemé au-dessus des Trois-Riuieres, et les grandes esperances qu'on doit auoir d'en faire vn iour veritablement vne Nouvelle-France, par la multitude de ses habi-

tans. Toutes nos craintes se sont esuanouïes à sa venuë ; sa presence a releué nos esperances, et c'est ce qui nous a fait dire au commencement de cette Relation, que nous estions forts dans nos foiblesses, et qu'un puissant secours, manié par un Chef, qui r'allie la prudence avec le courage, et l'experience avec l'adresse, nous peut tirer du precipice où le dernier malheur nous auoit poussez.

Ce qui nous tient à present en suspens, est le succès de la Mission du Pere le Moine ; nous auons eu peur pour luy auant son depart, et nos craintes vont tousiours croissant, depuis que le terme est expiré, auquel les Iroquois deuoient se rendre à Montreal, avec les vingt François captifs ; ils n'auoient demandé que quarante iours de delay, et en voilà desjà quatre-vingts de passez, sans qu'ils paroissent.

Tout ce que nous en scauons, est ce que nous en ont dit quelques Iroquois Agniéchronons, qui, rôdant autour de nos champs, pour casser des testes, comme ils ont fait en diuers rencontres, mesme depuis le depart du Pere, ont fait de grandes railleries de cette Ambassade, nous la faisant passer comme un ieu, dont les Oiogoehronons se sont seruis pour abuser de nostre bonté, et pour tirer de nos mains les captifs de leur Nation, detenus à Montreal.

Si nos iugemens suiuent les apparences humaines, nous deuons tout craindre pour le Pere le Moine, et nous n'auons presque rien à esperer pour le salut des François, pour lesquels il s'est si genereusement exposé aux feux et à la mort. Peut-estre est-il à present sur un eschafaut, preschant la Foy du milieu des flammes, qui couronnent heureusement sa vie apostolique, et qui éclairent sa mort. Peut-estre est-il spectateur des tourmens de ces pauvres François qu'il alloit racheter, et le depositaire de leurs tristes gemissemens, les encourageant à souffrir des feux, qui luy sont aussi preparez, après qu'il aura receu leurs derniers soupirs, et secouru leurs ames, qui s'enuolent du milieu des brasiers dans le sejour du repos et

de la paix. Peut-estre n'est-il pas paruenue iusques dans le pais ennemy, et que quelque coup de grace luy aura fendu la teste en chemin, s'il a esté rencontré par d'autres Iroquois, qui auront fait à cette fois, ce qu'ils penserent faire en un autre voyage qu'il fit aux Onnontagheronnons, quand son conducteur fut tué à ses costez.

Mais peut-estre aussi est-il maintenant dans le bourg d'Onnontagé, entourné des pitoyables restes d'une pauvre Eglise captiue, à laquelle il a donné naissance dans le pais des Hurons. Si cela est, il n'y a point de consolation au monde pareille à la sienne, mesme dans son plus grand abandon de toutes choses, comme il n'y a point de ioye plus sensible à un Missionnaire du Canadas, que lors qu'il se voit en tel estat, qu'il ne despend que de Dieu, qu'il ne voit que Dieu, et qu'il ne peut rien esperer que de Dieu.

CHAPITRE III.

Nouvelle Mission des Kilistinons, dite de S. François Xavier, vers la Mer du Nord.

Un Ancien disoit agreablement, que le Soleil naist et meurt tous les iours, et que la necessité qu'il a de mourir, presque aussi tost qu'il est né, ne le rend pas plus paresseux en ses desmarches ; qu'au contraire, il auance tousiours d'un pas égal vers le tombeau de la nuit, sachant bien qu'il ne peut reuiure sans mourir, et que son leuer doit estre tousiours precedé de son coucher.

Un Missionnaire de ces contrées, qui, comme le Soleil de la terre, porte les rayons de la Foy dans cette Barbarie, doit suiure les desmarches de ce prince des Astres, sans se rebuter s'il voit naistre et mourir des Missions en mesme temps.

Quand nous entreprismes celle des Iroquois, il y a cinq ans, il estoit facile de prevoir que ceux qui la voyoient dans

son leuant, la verroient aussi dans son couchant, et qu'elle pourroit bien estre le tombeau de ceux qui luy donnoient naissance. Cette veüe ne les a pas pourtant rendus plus paresseux dans leur course, et vn grand nombre d'enfans Iroquois ne seroient pas à present des Anges du Paradis, si on eust esté trop craintif dans cette entreprise, ou trop scrupuleux dans les regles de la prudence humaine.

Quand ces peuples, qui bordent les riuages du Lac Superieur, à quatre cents lieüs d'icy, s'offrirent l'an passé de mener chez eux des Missionnaires, le Pere Menard, à qui ce sort est heureusement escheu, y preuoyoit tant de difficultez, qu'il iugeoit sa vie trop courte, et sa santé trop ruinée, pour vn si long et si penible voyage ; il marcha neantmoins, et voicy la seconde année qu'il employe en cette course, sans que nous en apprenions aucune nouvelle : nous ne doutons pas qu'il n'ait assez souffert, pour mourir chaque iour plus souuent que le Soleil ; mais aussi tenons-nous pour tout assuré, que la conuersion des ames merite ces peines, ces perils, et ces morts renouvelées.

La Mission dont nous parlons en ce Chapitre, est de la nature de celles dont le succès est incertain, parce que l'entreprise en est hazardeuse ; mais quelque incertitude qu'il y ait, quelque hazard, ou quelques morts qui se presentent, c'est assez qu'il y ait des ames à conquerer, pour ne se pas rebuter de tous ces obstacles, qui font d'ordinaire les conquestes et plus meritoires, et plus glorieuses.

Nous scauons, il y a longtems, que nous auons à dos la Mer du Nord, habitée par quantité de Sauvages, qui n'ont iamais eu connoissance des Europeans ; que c'est cette Mer, qui est contiguë à celle de la Chine, et qu'il n'y a plus que la porte à trouuer ; que c'est là que se voit cette fameuse baye, large de soixante-et-dix lieüs, et profonde de deux cent soixante, découuerte, pour la premiere fois, par Hudson, qui luy a donné son nom, sans qu'il en ait receu d'autre gloire, que d'auoir le pre-

mier frayé vn chemin qui se termine à des Empires inconnus ; c'est en cette baye que se trouuent, en certains temps de l'année, quantité de Nations circonvoisines, comprises sous le nom general des Kilistinons.

Tout l'Hiuier dernier, vn Capitaine Nipissirien nous entretint amplement du nombre de ces peuples, de la situation et du temperament du pais, et surtout d'une foire generale, qui s'y deuoit tenir l'Esté suiuant, à laquelle nos Sauvages de Kebec et de Tadoussac estoient inuitez. C'estoit là vne belle occasion pour aller nous-mesmes prendre les connoissances que nous n'auons eüs iusqu'à present que par le rapport, assez peu fidele, des Sauvages : connoissances, au reste, importantes et curieuses, tant pour scauoir au vray les longitudes et les latitudes de ce nouveau pais, desquelles depend en partie le fondement qu'on a d'y trouuer passage vers la Mer du Iapon ; comme aussi pour voir sur les lieux les moyens de trauailler efficacement à la conuersion de ces peuples.

Pour cela donc, les Peres Gabriel Drucilletes et Claude Dablon partirent d'icy au mois de May dernier, avec la pluspart de nos Sauvages : l'vn, à dessein d'hiuerner dans le pais, et de s'informer à loisir de toutes les choses necessaires pour faire reüssir cette Mission ; l'autre, pour nous venir instruire de ces nouvelles découertes, et nous représenter l'estat present de ces contrées, pour ne pas espargner nos sueurs à des ames pour lesquelles Iesus-Christ a donné tout son sang.

Mais, parce que l'Iroquois, qui est le grand fleau de ce Christianisme, occupe toutes les riuieres sur lesquelles on peut estre assez commodement porté vers ces nouvelles Nations, il a fallu chercher des routes escartées, si rudes et si dangereuses, qu'on les iugeoit inacessibles à ces pirates.

Voyons ce que les Peres en escriuent de Nekouba, qui est le lieu iusqu'ou ils sont paruenus deux mois après leur départ d'icy.

Lettre écrite au R. P. Hierosme Lalemant, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jesus, en la Nouvelle France.

De Nekouba, à cent lieuës de Tadoussac, dans les bois, sur le chemin de la Mer du Nord, ce deuxiême de Juillet 1661.

MON R. PERE,
Pax Christi,

Transiuimus per eremum terribilem et maximum, pouuons-nous bien dire après Moÿse : Nous auons passé des forests capables d'effrayer les voyageurs les plus asseurez, soit pour la vaste estenduë de ces grandes solitudes, où l'on ne trouue que Dieu ; soit pour l'aspreté des chemins, esgalement rudes et dangereux, puisqu'il n'y faut marcher que sur des precipices et voguer que par des abysmes, où l'on dispute sa vie sur vne fresle escorce, contre des boüillons capables de perdre de grands Vaisseaux. Enfin, avec l'aide de Dieu, nous voilà rendus presque à my-chemin de la Mer du Nord, en vn lieu qui est comme le centre des deux Mers, de celle que nous auons quittée et de celle que nous cherchons ; puisque en venant de Tadoussac icy, nous auons tousiours monté, mais si prodigieusement, que nos Sauvages, nous voulant rendre raison des excessiues chaleurs dont ces regions sont bruslées, disoient que cela prouenoit du voisinage du Soleil, duquel nous auons beaucoup approché, ayant surmonté des saults si hauts et en si grand nombre. D'vn autre costé, nous n'auons plus desormais qu'à descendre, toutes les riuieres sur lesquelles nous auons à nauiger, s'allant descharger dans la Mer du Nord, comme toutes celles que nous auons passées, se vont rendre à Tadoussac.

Voicy vn petit Journal de toutes nos routes, escrit, tantost sur le dos d'vn rocher au bruit des saults, tantost au pied d'vn arbre, quand il s'en trouuoit d'assez gros, pour nous deffendre, par l'ombre de son tronc, des rayons du Soleil, qui sont icy presque insuppor-

tables. On y verra quelques traits de la Prouidence assez remarquables, dans le triage qu'elle a fait de ses Esleus, par des conduites bien aimables et bien surprenantes.

SECTION I.

Journal du premier Voyage fait vers la Mer du Nord.

Nous fusmes arrestez à Tadoussac trois semaines, par vne sorte de maladie contagieuse, et iusqu'alors inconnuë, qui enleuoit la pluspart de ceux qui en estoient saisis ; mais ce n'estoit que par la violence des conuulsions, dont ils estoient merueilleusement agitez, expirans quasi comme des desesperes, ou du moins avec des contorsions de membres, qui les rendoient plus forts que trois et quatre hommes ensemble, lors mesme qu'ils auoient l'ame sur le bord des leures. Ce fut le premier exerceice de charité qui se presenta ; mais qui ne laissoit pas de nous estre d'autant plus fascheux, qu'il nous arrestoit dès le commencement de nostre course.

Le mal s'estant vn peu relasché, nous partons enfin le premier iour de Iuin, de cette année 1661. au nombre de quarante Canots. Nous quittons Tadoussac, mais non la maladie, qui nous suit ; et se saisissant de nouveau de quelques-vns de nos Sauvages, fait balancer nostre voyage dès son entrée, ralentissant nos auirons qui n'alloient pas au gré de nos desirs. Si bien que nous fusmes obligez d'employer cinq iours pour nous rendre iusqu'à vne lieuë de Chicoutimi, où nous nous postons sur vn Islet de roche, pendant qu'on va chercher à viure dans les bois voisins : et c'est de dessus ce rocher, que nous voyons à découuert vne partie du Saguené, admirans deux choses assez remarquables de ce beau fleuee. La premiere est, que pendant plus de vingt lieuës, depuis son emboucheure dans le fleuee S. Laurens, il coule tousiours en

bas, mesme de marée montante, quoy qu'au-dessus de ces vingt lieuës, il ait son flux et reflux respondant à celuy de la Mer ; si bien qu'à mesme temps ses eaux montent d'un costé, et descendent de l'autre. La mesme chose se remarque au grand fleuve de S. Laurens : quand la mer, dans son flux, entre dedans, il enfle bien, mais il ne laisse pas de couler tousiours en bas iusques à un certain terme, où on voit monter le flux, et descendre le reflux de six en six heures : cela prouient de ce qu'il est plus rapide et plus violent vers son emboucheure, qu'és endroits plus hauts et plus esloignez ; en sorte que le flux, ou le flot (comme parlent les Matelots), ne peut refouler le courant de l'eau en cet endroit. La seconde merueille est, que quoy que nous soyons à trente lieuës ou enuiron, au-dessus de Tadoussac : neantmoins l'eau est icy haute en mesme temps, et de la mesme marée qu'à Tadoussac ; ce qui ne se trouue pas dans les autres riuieres, qui grossissent successiuement, par le flux de la Mer, plus tost és lieux plus voisins de la Mer, et plus tard és lieux plus esloignez, et qui sont plus auant dans les terres.

Le sixième, nous arriuons de bonne heure à Chegoutimis, lieu remarquable pour estre le terme de la belle navigation, et le commencement des portages, c'est ainsi que nous appellons les lieux où la rapidité et les cheutes d'eau obligent les Nautonniers de mettre à terre, et de porter sur leurs espauls leurs Canots et tout l'equipage, pour gagner le dessus du Sault. Nous commençames donc en ce lieu-cy de porter reciproquement nos petits vaisseaux, qui nous auoient portez iusqu'alors, et cela, près d'une lieuë de chemin. Après quoy nous rencontrons une riuere, sur laquelle nous vogasmes quelque temps ; mais il fallut dès le lendemain se charger de nostre bagage par quatre fois, et deux autres fois le iour suiuant. Nous entrons en suite dans un Lac fort estroit, long d'enuiron neuf lieuës : les Sauvages l'appellent le long Lac. Une de ses riuies nous a donné giste pour la nuit

du neuvième iour : giste qu'on trouue icy par tout, basti des mains de la nature ; il est generalement commun aux hommes, aux Cerfs et aux Orignaux.

Nous nageons le lendemain sur ce Lac avec grand courage, le chemin estant beau ; mais nous ne fusmes pas longtemps sans en trouuer le bout. Il fallut se charger une autre fois de nostre bagage, que nous remismes à demi-lieuë du Lac, dans nos Canots, pour nautiger à l'ombre sur un ruisseau : les branches d'arbres des deux riuies faisant comme un berceau naturel, en s'entrelassant les unes dans les autres, nous donnoient plus de peine par leur embarras, que de plaisir par leur ombrage. Nous ne fusmes pas marris d'estre contraints de quitter ce filet d'eau, qui auoit peine de nous porter, et qui nous en donnoit aussi beaucoup ; ce fut pour entrer dans une riuere un peu plus enflée, où l'eau ne nous manqua pas en toutes façons : car les grosses ondées de pluye qui tombent sur nos testes, nous en fournissoient plus que nous n'en auions souhaité ; cette pluye nous accompagna quasi tousiours iusqu'au Lac de S. Jean, qui est le terme de la navigation des François, personne n'ayant encore osé passer outre, soit que les chemins soient desormais trop rudes, soit qu'ils ayent esté inconnus iusqu'à present.

Ce Lac est d'un bel aspect, parsemé de quelques Isles vers son emboucheure ; après lesquelles il estend doucement ses eaux sur un beau sable, qui le termine tout en rond, tirant un peu sur l'ouale : il a sept à huit lieuës de diametre. Il paroist comme couronné d'une belle forest, qui met ses riuages à l'ombre, et de quelque costé qu'on le regarde, il fait comme une scene verdoyante et comme un beau theatre naturel de vingt lieuës de tour. Il n'est pas bien profond, veu la quantité de riuieres qui s'y degorgent, et qui le deuroient grossir dauantage, puis qu'il n'a qu'une decharge, qui fait le fleuve du Saguené, dont il est la source.

Nos Sauvages, charmez de la beauté de ce lieu, en voulurent iouir pendant

sept ou huit iours, soit pour prendre vn peu de repos après les fatigues passées, soit pour se preparer aux futures, qui sont incomparablement plus grandes, et telles, qu'ils commencerent à douter icy si nous les pourrions surmonter. C'est pour cela qu'ils nous conseillent de ne pas passer outre, nous asseurant que les chemins estoient tout-à-fait effroyables : ils nous disent que ce ne sont que des precipices, où les François se doiuent bien attendre d'y faire naufrage, puis qu'eux-mesmes, qui sont rompus dès leur ieunesse, en ces sortes de nauigations, ne laissent pas de s'y perdre quelquefois. Ce ne sont pas, disent-ils, des rapides ordinaires, mais des gouffres, barrez des deux costez de hauts rochers, plantez à pic sur la riuiere, au milieu desquels, si l'on vient à manquer seulement d'un coup d'airon, on se va briser sur vn escueil ou se precipiter dans vn abysme ; que les plus hardis d'entr'eux auoient que la teste leur tourne, quand ils passent ces torrens, et qu'ils en demeurent tout le iour dans l'estourdissement. Je veux bien croire qu'il y ait de l'amplification dans leur recit ; mais certes, ce que nous en auons veu est au-dessus de tout ce qu'on en peut penser. Nous leur repartismes que nous estions trop auancez pour reculer, et que le salut d'une ame valoit bien plus que mille vies.

Ce qui nous mit plus en peine, fut la nouvelle que nous apprismes dès l'entrée du Lac, à sçauoir : que les deputes par nostre Conducteur, qui deuoient conuoker les Nations à la Mer du Nord, et leur donner le rendez-vous pour nous y attendre, auoient esté tuez l'Hiuer passé, d'une façon estonnante. Ces pauvres gens furent saisis, à ce qu'on nous a dit, d'un mal qui nous est inconnu, mais qui n'est pas bien extraordinaire parmi les peuples que nous cherchons : ils ne sont ny lunatiques, ny hypocondriaques, ny phrenétiques ; mais ils ont vn melange de toutes ces sortes de maladies, qui, leur blessant l'imagination, leur cause vne faim plus que canine, et les rend si affamez de chair hu-

maine, qu'ils se iettent sur les femmes, sur les enfans, mesme sur les hommes, comme de vrais loups-garous, et les deuorent à belles dents, sans se pouuoir rassasier ny saouler, cherchans tousiours nouvelle proye, et plus auidement que plus ils en ont mangé. C'est la maladie dont ces deputez furent atteints ; et comme la mort est l'vnyque remede parmy ces bonnes gens, pour arrester ces meurtres, ils ont esté massacrez pour arrester le cours de leur manie. Cette nouvelle eust esté bien capable d'arrester nostre voyage, si nous y eussions adiousté autant de foy, qu'on nous le donnoit pour indubitable.

Nous ne laissons donc pas de poursuivre nostre route, auançans vers l'extrémité du Lac, où se decharge la riuiere qui nous doit faire entrer dans vn pays iusqu'à maintenant inconnu aux François. Mais auant que d'y mettre le pied, Dieu a bien voulu que nous prissions possession, en son Nom, de ces nouvelles terres, par le baptesme de huit personnes, qu'il nous a fait tomber entre les mains, par des ressorts de sa providence tres-aimable : ce sont des Sauvages estrangers, originaires du pays où nous allons, dont les vns auoient hyuerné à Kebec, les autres ont esté vagabonds parmy les bois et parmy les Lacs de ces quartiers, n'ayant gardé cet Hyuer aucune residence arrestée. Dieu les a reünis bien à propos, et nous les a fait rencontrer icy, pour les faire entrer dans le bercail de l'Eglise, comme de pauvres brebis errantes : quatre d'entr'eux ont esté solennellement baptisez sur le sable de ce lac, avec toutes les ceremonies que le temps et le lieu ont pu permettre ; les autres estoient ou malades, ou enfans, qu'on n'a pu apporter en la petite Chapelle champestre que nous auions dressée. Je m'imagine que les Anges du Ciel auoient les yeux collez sur ce spectacle, et qu'ils prenoient plus de plaisir à voir ces saintes ceremonies, pratiquées tout simplement dans vne Eglise de feüilles et dans vn Sanctuaire d'escorce, que celles qui se font avec tant de pompe sous le marbre et sous

le porphyre de ces grandes Basiliques de l'Europe. Le premier que nous auons baplisé, porte le nom de S. François Xavier, Patron de cette Mission ; le second, de S. Ignace : ce sont deux freres de dix à douze ans, bien instruits, et qui sçauent parfaitement leur petit Catechisme ; et comme ils estoient bien accoustuméz à reciter dans la cabane, les matins et les soirs, tout ce qu'ils sçauoient de prieres, ils ont touché leur mere par leur exemple, et luy ont fait venir l'enuie de demander le baptesme, qu'elle a obtenu en mesme temps qu'eux. Ainsi doit-elle la vie de son ame à ceux à qui elle a donné celle du corps, et la mere deuient heureusement disciple de ses enfans ; ce qui n'est pas peu admirable parmi des Sauvages, dont les enfans ne viuent pas avec moins de liberté, que les Castors et les Oiseaux.

Aprés ces heureux commencemens, et après en auoir rendu graces au Ciel par le Saint Sacrifice de la Messe, le dix-neufiéme, iour de Dimanche, dans l'Octaue du saint Sacrement, nous nous mettons en chemin pour entrer tout de bon dans les terres de Sathan.

Nous sortons donc du Lac sur vne riuiera que nous auons nommée du S. Sacrement : elle est belle, large et entrecoupée d'Isles et de prairies ; elle coule doucement, et nous porte à nostre aise l'espace de trois lieuës, et plus. Nous ne iugions pas que des eaux si paisibles se pussent irriter avec tant de furie contre les rochers qui leur disputent le passage ; mais nous fusmes bientost destrompez par vn grand bruit, qui nous aduertit de bien loin, de nous preparer au travail. De fait, nous rencontrons quatre saults les vns sur les autres, qui nous font mettre pied à terre par quatre fois ; et pendant que les Canots s'esleuent au-dessus des rapides, nous auons tout loisir de contempler ces cascades naturelles, qui causent plus de frayeur que de plaisir à ceux qui les voyent, ne paroissant que de l'escume qui tombe sur des roches qui barrent le canal, placées les vnes sur les autres, tantost en forme de marches, qui semblent estre bien ingenieusement travail-

lées ; tantost comme vn amas de petites Montagnes, entassées l'vne sur l'autre, dont les pointes ne sortent de l'eau que pour menacer les passans d'vn naufrage.

Nous auançons en suite, prés de deux lieuës, sur la mesme riuiera, qui reprend sa premiere beauté et qui marche si doucement, qu'elle paroist ne se deuoir plus iamais irriter ; mais nous rencontrons bientost vn cinquième portage, puis vn sixième, qui, nous laissant trop fatiguez, nous oblige d'y chercher hôtellerie pour passer la nuit : le bois voisin nous en fournit vne belle, bastie de grands arbres, sous lesquels le repos qu'on prend est bien plus doux que sous les lambris d'or et d'azur, où les inquietudes et les insomnies font leur sejour, bien plus ordinairement que dans le silence des forests.

Le vingtième iour depuis nostre depart de Tadoussac, l'on prend les armes en main dès le point du iour, pour aller reconnoistre vn Canot qui auoit paru le iour precedent, et qu'on iugeoit estre vn Canot d'Iroquois. Nous faisons halte pour vn peu de temps, de peur d'estre surpris de cet ennemy en quelque defilé de portage. Mais nous en auons vn autre qui nous suit de plus prés ; c'est la mortalité, qui, ayant commencé à nous attaquer à Tadoussac, a passé tous les saults avec nous, et après auoir enleué la premiere fille d'vn Capitaine Nipissirienien, nostre Conducteur, se iette si violemment sur la seconde, qu'en moins de deux iours, elle suit en l'autre monde sa sœur aisnée. L'affliction du pere en est telle, qu'on doute s'il nous pourra conduire iusqu'à la Mer ; du moins cet accident nous cause trois iours de retardement, pour vacquer aux pleurs accoustuméz et aux funeraillles.

Nous commençons le vingt-troisième iour, par trois portages assez rudes, et nous retrouvons en suite la riuiera douce à son ordinaire. Cette alternatiue a quelque chose de charmant, quand, après de grands combats, qu'on a rendus contre des boüillons importants, on nauige sur vne eau paisible,

meslée neantmoins de nos sueurs, que la chaleur du temps et le trauail des auirons tirent de tout nostre corps. A peine auions-nous fait deux lieuës, dans cette douce amertume, qu'on nous aduertit de quitter l'auiron, et de prendre en main de longues perches pour franchir ces rapides fameux, par le recit desquels on auoit voulu nous espouuenter. Il est vray que si les eaux eussent esté hautes comme elles deuoient estre, nous eussions quasi desesperé d'en venir à bout : car outre que le courant, qui est impetueux, eust esté fort profond, les bords, qui sont presque par tout escarpez de grands rochers à perte de veuë, plantez perpendiculairement et comme à plomb, eussent esté tout-à-fait inaccessibles ; mais les eaux de ce grand torrent estant plus basses qu'à l'ordinaire, nous ont rendu ce chemin et moins dangereux, et plus facile. On s'embarque donc auant quatre heures du matin ; on combat contre les courans, contre les rochers, contre la mort, sans desister, iusqu'à cinq heures du soir, sans prendre repas, ny repos ; et après cette grande iournée, à peine a-t-on auancé de trois petites lieuës.

Le vingt-quatrième, on est encore plus matineux que le iour precedent ; aussi reste-t-il bien plus de trauail, pour passer le reste de ces courans, que nous auons nommez les rapides de S. Iean Baptiste, parce que nous les auons surmontez la veille et le iour de la Feste de ce Saint.

Le vingt-cinquième, nous nous trouuons en vn lieu où la riuere se coupe en deux branches : l'une plus large, coulant du costé droit, et l'autre plus estroite du costé gauche. Nous quittons celle-là, parce qu'elle est beaucoup plus difficile que celle-cy, qui ne laisse pas de nous donner de l'exercice, nous obligeant à nous débarquer et nous rembarquer cinq fois en peu de temps.

Le vingt-sixième est la grande fournée : car il faut porter les Canots et le bagage sur de hautes montagnes, et faire plus de chemin par terre que par eau. Ce seroit vn plaisir de marcher à l'ombre des grands arbres, et dans l'espaisseur

des bois, si on n'estoit point chargé, si les iournées n'estoient pas si longues, ou qu'on ne les fist pas à pied ; et ce seroit encore vn grand plaisir de voguer sur la riuere, si on n'y marchoit pas plus qu'on n'y nage, parce qu'il y a plus de rochers que d'eau. Vne de ces iournées semble bien longue, quand on fait tousiours, ou le mestier de marinier, ou celuy de crocheteur ; mais aussi le soir semble bien doux, et l'on s'endort bien aisément, sans autre matelas que le rocher, qui nous fut icy le terme des trauaux et des dangers, et le commencement d'un Lac, que nous auons appellé de Bonne Esperance, parce que, quand on y est vne fois arriué, les plus grandes peines cessent avec les perils.

Les trois iours suiuaus s'employent à passer des Lacs, puis à chercher, dans le bois, des riuieres, puis rentrer dans d'autres Lacs et dans d'autres riuieres, qui nous portent enfin à Nekouba, qui est, comme l'ay dit, le milieu des deux Mers, de celle du Nord et de celle de Tadoussac. Nous trouuons pour sa latitude quarante-neuf degrez, vingt minutes, et pour sa longitude trois cent cinq degrez, dix minutes, puisque de Tadoussac, tirant au Nord-Oüest quart d'Oüest, nous rencontrons le Lac S. Iean après trente-cinq lieuës du plus court chemin, et de ce Lac, dont la latitude est quarante-huit degrez, trente minutes, et la longitude trois cent sept degrez cinquante minutes, tirant encore au Nord-Oüest quart d'Oüest, nous nous trouuons icy, ayant fait environ quarante-cinq lieuës en ligne droite.

Au reste, Nekouba est vn lieu celebre, à cause d'une foire qui s'y tient tous les ans, à laquelle tous les Sauvages d'alentour se rendent pour leur petit commerce. Voicy l'accueil que nous firent soixante hommes, qui nous y attendoient, et qui se mirent en estat de nous recevoir à la mode du pays. Ils commencerent par des chants et par des cris d'allegresse, dont ils faisoient retentir tout le riuage, et qui, dans leur simplicité, nous faisoient plus paroistre la ioye qu'ils auoient de nostre venuë, qu'ils n'auoient fait avec des concerts

bien estudiez, et des musiques royales. Les harangues se font en suite ; et comme nous estions encore en Canot, prests à nous débarquer, l'Orateur qui portoit la parole pour tous, se plaça sur vne souche qui se trouua bien à propos au bord de l'eau, et de là, nous fit le premier compliment, et comme s'il eust esté dans vne chaire dorée, nous harangua quelque temps avec action, iusqu'à ce que le bruit des fusils, dont on nous salua par vne décharge generale, courist sa voix, et fist la peroraison de son discours. Ce petit tonnerre ayant cessé, les chants redoublèrent pour commencer la danse, qui se faisoit par les vieillards et par les enfans pesle-mesle, mais avec telle cadence, que leur bal auroit trouué ses approbateurs en France. Nos Sauvages, qui estoient encore en Canot, respondoient à ces ieux par de semblables ceremonies, et se piquoient à qui chanteroit le mieux, du moins à qui crieroit le plus fort. Ce nous fut vn diuertissement qui nous fit oublier tout le passé ; mettant pied à terre avec ioye, après les salues redoublées de part et d'autre.

Nous saluons cette nouvelle terre, où Dieu nous a bien voulu conduire, par des chemins remplis de croix ; aussi est-ce pour la planter parmy ces forests où iamais ce bois adorable n'a paru. On ne voit rien icy de beau, rien d'atrayant : c'est vn sol sec, aride et sablonneux ; les montagnes n'y sont couvertes que de rochers, ou de petites pointes d'arbres, qui ne trouuent pas assez d'humour dans les creuasses où ils naissent, pour grossir. L'on n'y voit ny beaux bois, ny belles terres. Les hommes de ces contrées ne scauent ce que c'est que de cultiuer la terre ; ils ne vivent que comme les oiseaux, de proye, de chasse ou de pesche ; et souuent pendant l'Hiuer, l'vn et l'autre manquant, sont eux-mesme la proye de la famine ; les originaux et les autres bestes y sont rares, parce qu'ils n'y trouuent pas où loger, puisqu'il y a si peu de bois. Les oiseaux semblent s'estre retirés de ces solitudes, tant on en voit peu. Nous trouuons vray, ce

que nous disoient nos Sauvages, que quand nous serions paruenus icy, nous aurions passé le pais des Maringoins, des Mousquites ou Cousins, qui n'y trouuent pas de quoy viure. C'est l'vnique bien de ces deserts, de ne pouuoir pas mesme nourrir ces petites bestioles, fort importunes aux hommes. L'air est icy presque tousiours embruny des fumées que causent les embrasemens des forests circonuoisines, qui, s'allumant à quinze et vingt lieuës à la ronde tout ensemble, nous ont ietté leurs cendres de plus de dix lieuës loin ; c'est ce qui a fait que nous n'auons que rarement ioüy de la beauté du Soleil à decouvert ; il nous a tousiours paru voilé de ces nuages de fumée, et quelquefois avec tel excés, que les plus grandes esclipses de Soleil ne rendent point l'air, la terre et les herbes plus tristes, ny plus sombres. Ces embrasemens, qui sont icy fort ordinaires pendant vn mois ou deux de l'Esté, et qui nous ont fait voir quantité de forests, toutes composées de tisons esteints, entretienent l'air dans vne si grande chaleur, et le rendent si estouffé, qu'on y a de la peine à viure. La cause de ces accidens si estranges pourroit bien prouenir de ce que les bois d'icy ne sont composez que de petits pins, de prusses et d'espinettes, tous arbres onctueux, dont la séue, sortant dehors, les enduit d'vne gomme gluante et visqueuse, qui rend vne forest entiere aussi susceptible du feu, que seroit vn Naire, par la poix et par le goudron dont il se defend contre l'eau. De là vient, qu'en ces pais, où il ne pleut presque iamais, les rayons du Soleil frappant sur ces hautes montagnes de roches, eschauffent tellement toutes ces matieres, de soy tres-combustibles, que si peu que le feu s'y mette, soit par la foudre, soit par la negligence ou par la malice de quelque Sauvage, l'on voit en vn moment des tourbillons de flammes qui roulent dans les forests et qui se iettent sur ce menu bois avec telle auidité, qu'vne fois, entr'autres, nous n'auons pu en defendre vn de nos Canots, qui en estant surpris, pensa nous faire faire naufrage dans le feu.

Et ce qui est bien admirable, c'est qu'à ces excès de chaleur succèdent des froids si vehemens, qu'on se sert encore de raquettes pour marcher sur les neiges dans le mois de Iuin : et pour n'en pas dire dauantage, nous y auons remarqué que les violettes n'y viennent que cinq mois après celles de France.

Ce país, si disgracié de la nature, ne laisse pas d'auoir ses habitans, qui, ayans part à la Redemption de Iesus-Christ aussi bien que nous, meritent bien que nous leur procurions, pour les faire iouir d'vn repos eternel, après tant de peines, dans lesquelles ils traissent leur miserable vie.

Au reste, nous auons veu des peuples de huit ou dix nations, dont les vnes n'auoient iamais ny veu de François, ny entendu parler de Dieu ; les autres, qui ayant esté baptisées autrefois à Tadoussac, ou au Lac de S. Iean, gemissoient depuis plusieurs années après le retour de leurs Pasteurs. Nous auons donc la consolation d'auoir fait entendre l'Euangile, pour la premiere fois, à diuerses nations, dont plusieurs enfans ont esté baptisez, plusieurs adultes instruits, plusieurs penitens reconciliez par le Sacrement de Confession, et toute cette pauure Eglise vagabonde a esté fortement encouragée à perseuerer dans la Foy, ce qui a bien réioüy, entr'autres, vn pauure ieune homme, qui n'attend plus que la mort, ayant vne iambe desia toute pourrie ; il a passé l'Hiuer tout seul en cet estat, n'ayant pour compagnie que sa femme et ses petits enfans, au milieu des forests ; il ne cessoit de soupirer après quelque Pere, et par vn instinct tout diuin, il se promettoit d'en voir vn dans peu de temps, quoy que iamais il n'en ait paru dans ces quartiers-là. Dieu luy donna le courage et les forces de se traîner iusqu'à Nekouba, sans penser y deuoir rencontrer son bonheur en nous y trouuant. Et comme il auoit desia esté disciple du S. Esprit, il fut aisé de le faire assez scauant pour participer à nos mysteres : il fut donc baptisé avec sa famille ; et rauy de cet heureux rencontre, il s'en retourna chez luy, c'est-

à-dire dans les bois, pour y continuër et perfectionner, dans l'innocence du Christianisme, la vie qu'il auoit menée iusqu'alors ; ce qui, sans doute, auoit touché le cœur de Dieu, pour mettre en chemin de salut ce pauure estropié, par vne faueur très-signalée.

SECTION II.

Dangers sur le Chemin de la Mer du Nord.

Ces coups de Prouidence, continüent les Peres dans leur Iournal, ne payent-ils pas avec vsure les peines qu'on prend d'aller si loin à la conqueste des ames ? Vn seul entretien des choses celestes, qu'on aura avec vn pauure Sauvage au coin d'vn bois ou sur le penchant de quelque rocher, vne ame gagnée à Dieu, vn enfant baptisé, vn barbare à vos pieds, qui pleure des pechez de plusieurs années, quoy que ce soient souuent des années d'innocence, donne plus de ioye que n'ont donné d'ennuis toutes les peines d'vn long et penible voyage. Quand on n'auoit que cette consolation, d'honorer Dieu par le saint Sacrifice de la Messe, en des terres où iamais sa diuine Maiesté n'auoit esté louée que par le chant des oiseaux, et par le bruit des rapides qui portent sa voix avec leurs torrens, et qui la font retentir au milieu de leurs tourbillons d'eau, certes on s'en tient trop recompensé, et il faut y auoir passé, pour concevoir le contentement qu'il y a de voir Iesus-Christ dominer, pour la premiere fois, sur vn Autel enrichy d'escorce et sous les plus fresles accidens de la nature, de le voir adoré dans des pays où le Demon a regné de tout temps avec vn empire absolu.

Cette ioye est grande, sans doute, mais aussi la grace, et bien plus la nature, demandent ce lenitif, pour ne pas succomber en vn chemin qui est tout bordé de croix et remply de toutes sortes de dangers : car sans parler de cette maladie inconnuë et de cette cor-

ruption maligne, dont nous n'auons pu nous defendre au milieu de nos precipices, sans rien dire des escueils, qui nous prepaioient autant de naufrages que nous faisons de pas, sans faire mention de la famine, dont il estoit bien mal-aisé de nous defendre, estans près de deux cents ames, dont la plus grande partie n'auoit pas la moitié des provisions necessaires, en vn país qui ne fournit point d'autre mets que de la mousse ou des feuilles, et où nous aurions encore moins trouué, si la Prouidence, qui dresse des tables au milieu des deserts pour les moucherons, n'eust eu pour nous les mesmes soins qu'elle a eus pour les passereaux ; sans deduire nos autres miseres, c'estoit bien assez que l'Iroquois fust tousiours deuant et derriere nous, à costé droit, à costé gauche, et au milieu de nous : à droite, il a destruit la nation des Escurioux, comme nous dirons à la fin de ce Chapitre ; à gauche, il a taillé en pieces les François, et les Sauuages des Trois-Riuieres, qui, comme nous auons dit au Chapitre premier, alloient à Nekouba, aussi bien que nous ; derriere nous, à peine sommes-nous partis de Tadoussac, que les ennemis y arriuent, et après y auoir fait massacre de quelques François, s'ils ne viennent point sur nous, c'est que Dieu les aueugle et leur en oste la pensée ; deuant nous, et au terme de nostre voyage, qui est la Mer du Nord, l'Iroquois pretend y estre en mesme temps que nous, il est party de son país pour ce suiet, ne pouuant trouuer d'autres bornes à ses rauages que la Mer, et la plus éloignée de son país, iusqu'où ny François, ny Sauuages d'icy n'ont encore pu penetrer.

Ce n'est pas tout, nous les auons eus comme dans nostre sein et au milieu de nous. Cent quatre-vingts de ces escumeurs nous dresserent des embusches dans le Lac de S. Iean, où nous nous sommes arrestez assez long-temps pour visiter et pour consoler les restes d'une Eglise desolée ; ne nous ayant point rencontrés, ils changerent de route. S'ils nous eussent suivis et apperceus, ils nous pouuoient très-aisément def-

faire, nous prenant, ou bien lors que nous estions à combattre les bouillons d'eau, ou bien au milieu de quelque portage, lors que chacun allant et venant, chargez de Canots ou de paquets, sans armes, sans defense, lors que les femmes languissantes auoient grande peine à se traîner par les broussailles, et que les enfans ne les pouuant suivre remplissoient la forest de leurs cris.

Là les hommes semblent escalader les costaux avec les pieds et les mains, ou bien ils se balancent sur la pointe des rochers, tout chargez qu'ils sont, pendant qu'un faux pas leur ouure un precipice : bref l'un court, l'autre s'arreste ; l'un chante, et l'autre pleure ; tous suënt, tous plient sous le faix ; et dans ces allées et ces venuës, reitérées plus de cent soixante fois, en soixante-et-quatre portages, tout se fait à la haste, sans ordre, et dans toutes les confusions imaginables, et neantmoins necessaires en cette nature d'embarquemens. Or, qui est-ce qui a pour lors empesché l'Iroquois de nous ioindre et de nous prendre, ou les vns après les autres, ou tous ensemble, à leur discretion ? Certes, il leur estoit aussi facile, comme il est au Chasseur de mettre la main sur de pauures oiseaux, qui se demenent inutilement dans les filets. Celuy seul nous a conseruez, qui nous fait dire avec le Prophete : *Qui sperant in Domino, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient* ; nous nous sommes trouuez en asseurance dans les perils, et en repos au milieu de nos courses, parce que toutes nos esperances n'estoient appuyées que sur Dieu, qui seul a pu nous faire échaper les mains de nos ennemis, lesquels ont ensanglanté toutes les terres, excepté celles sur lesquelles nous marchions ; ils ont enuironné toutes nos demarches.

Ce qui nous confirme dans cette verité, c'est la triste nouvelle que nous apprenons, et qui fait changer toute la face de nos affaires. On nous rapporte que l'Iroquois nous a preuenus, et qu'ayant surpris la nation des Escurioux, à quelques iournées d'icy, il l'a défaite entierement, et a ietté un tel

effroy dans tous les peuples circonvoisins, qu'ils se sont tous dissipés, cherchant d'autres montagnes plus reculées et des rochers de plus difficile accès, pour mettre leur vie en seureté. On dit que la frayeur s'est portée iusqu'à la Mer, où nous allions, et où ces barbares pretendent bien porter, dès cette année, leur cruauté, pour pousser leur conquête aussi auant vers le Nord, qu'ils ont fait les années dernieres vers le Midy.

A la nouvelle de cette Nation ruinée, si proche du lieu où nous sommes, nos Sauvages ne songent plus qu'à retourner sur leurs pas, puisque les peuples qu'ils alloient chercher, se sont dissipés : nous nous trouuons pareillement obligés de leur tenir compagnie, regrettant le tort que font les Iroquois à la Foy, en empeschant la publication, et retardant le cours de l'Euangile.

Quand il n'y auroit que cette seule consideration pour entreprendre la destruction d'un peuple qui détruit partout le Christianisme, ne seroit-ce pas vne guerre sainte et une heureuse croisade, qui peut signaler la pieté, et consacrer le courage des François contre ce petit Ture de la Nouvelle-France ? Sans luy, nous auions de belles esperances pour cette Mission, non seulement parce qu'elle nous ouuroit la porte à de grands païs, et à quantité de nations, dont nous ne connoissons encore que les noms, mais aussi parce que Monseigneur l'Euesque de Petrée, dont le zele, après auoir passé les Mers, donne iusques dans le plus profond de nos forests, auoit tellement à cœur ce dessein, qu'il en a ietté les premiers fondemens, et par sa liberalité, et par le beau nom de Saint François Xauier, qu'il a donné à cette Mission ; afin que ce saint Apostre des Indes Orientales, le fust aussi des Occidentales, par le voisinage de nos Kilistinons, et de nostre Mer du Nord avec la Mer du Iapon ; mais les Iroquois sont pires que les Bonzes et que les Brachmanes ; on ne les défait pas avec la plume, mais avec les armes ; et il n'y a point de Pirates sur la Mer de la Chine, si dangereux et

dont les rauages soient proportionnément si vniuersels. Nous pensions bien éuiter leur rencontre, ayant pris ce grand détour si affreux par Tadoussac ; mais le malheur des autres, tant François que Sauvages, qui sont tombez entre leurs mains, en mesme chemin que nous, la défaite d'une des nations que nous cherchions, et les embusches qui nous ont esté dressées de toutes parts, nous font dire bien veritablement : *Misericordie Domini, quia non sumus consumpti.*

Les deux Peres ne disent rien de leur retour, parce qu'auans repassé par les mesmes chemins, ils ont rencontré les mesmes écueils, franchy les mesmes saults, et suby les mesmes peines ; et si quelquefois le courant des eaux, avec lesquelles ils descendoient, leur a diminué le trauail, ce n'a pas esté sans leur augmenter le peril, estant chose tres-difficile de raser, avec grande impetuosité, les rochers, sans les heurter, et de courir sur le bord des precipices, sans y faire vn faux pas. La vitesse nuit en ces rencontres ; on voudroit bien demeurer plus longtemps au milieu des gouffres, qu'on ne voit pourtant qu'avec effroy ; les torrens emportent vn leger canot avec telle promptitude, qu'on compte les abysmes qu'on éuite, par les momens du iour et par les coups d'auiron qu'on donne ; et à peine a-t-on loisir de reconnoistre les perils qu'on eschappe.

Mais, après tout, c'est vn plaisir de voguer ainsi, quand parmy toutes ces cheutes d'eau, on se voit soustenu des douces mains de la Prouidence de Dieu, qui fait toucher le port, lors mesme qu'on fait naufrage. C'est ce qui anime nos Missionnaires, qui ne desesperent pas de reuoier au plus tost cette Mission ; puisque nous n'auons iamais plus esperé la ruine de ceux qui en ont interrompu le cours, que maintenant. Dieu veuille donner mille et mille benedictions à nostre bon Roy ; c'est de sa pieté et de sa generosité que nous attendons ce coup.

CHAPITRE IV.

Accident remarquable, arriué en la personne d'un François, à Kebec.

Le vingt-huitième iour de Ianuier dernier, trois de nos François, retournans de la chasse de l'Orignac, se trouuerent engagez de trauerser nostre grand fleue de S. Laurens, vne lieuë au-dessus de Kebec, en vne saison où les glaces, dont il estoit tout couuert, rendoient cette trauersée tres-dangereuse. Ils equipent pour cela vn vieux Canot, et l'ayant chargé de leur petit butin, ils s'embarquent, après auoir recommandé à Dieu leur navigation, qui ne deuoit pas estre longue, mais perilleuse. Ils n'eurent pas beaucoup auancé, qu'ils se virent engagez au milieu des glaces, qui, suivant le gré des vents et de la marée, se choquent et se heurtent les vnes contre les autres avec grand bruit : les plus grosses se font souuent passage par la violence de leur poids, au trauers des petites, marchans quelquefois toutes seules ; d'autres fois elles poussent deuant elles vn amas de glaçons, laissant derriere elles la riuere libre et decouuerte pour vn peu de temps, car d'autres les suivent, portées par l'agitation qu'elles reçoient des vents ou de leur propre pesanteur.

Nos Navigateurs creurent se pouuoir glisser entre ces bancs mobiles, et suivre quelque ouuerture ou quelque éclaircie, comme on parle icy, qui leur donnoit esperance d'entrer d'un chemin libre dans l'autre, se coulans par les passages que leur bonne fortune, et leur adresse leur fourniroit ; mais ils ne furent pas long-temps sans reconnoistre la temerité qui les auoit engagez dans ce naufrage.

Les glaçons s'estoient separez, pour leur donner vne entrée libre au milieu d'eux, et puis, tout d'un coup, se réunissant de tous costez, les renfermerent dans vne prison, d'où ils ne croyoient pas sortir que par les portes de la mort. De fait, ces pauvres captifs, se voyant

serrez de prés, ingerent qu'ils alloient estre écrasés des glaces ou engloutis dans les eaux : si bien qu'ils eurent recours au Ciel, non pas tant pour eschapper le naufrage, que pour surgir au port d'une bienheureuse éternité. Pendant leurs prieres, ils ne purent esuiter le heurt d'une glace qui brisa leur Canot, et les mit tous trois à l'eau, deux desquels, qui estoient freres, plus experts en cette sorte de marine, se saisirent de la pointe du Canot, chacun de son costé s'y tenant tellement attachez, qu'ils n'auoient quasi que la teste hors de l'eau. Dans ce pitoyable estat, ils s'encourageoient l'un l'autre à tenir ferme et à ne point lascher prise ; mais les forces manquant au plus ieune, et la violence du froid, qui le saisit par tout le corps, luy engourdissant les mains : le n'en peux plus, mon pauvre frere, s'écriait-il ; adieu ! ie coule à fonds ; mon Dieu, pardonnez-moy mes pechez, faites-moy misericorde, receuez ma pauvre ame. Et en disant cela, il dispa-roist.

Son frere, plus robuste que luy, ayant résisté dauantage au froid, fut heureusement abordé d'une glace, sur laquelle il se lança adroitement, comme sur vn azile d'où il pouuoit attendre la mort plus paisiblement, ou le secours, si la Providence luy en vouloit enuoyer. Elle n'y manqua pas : ayant poussé ses plaintes iusques à l'un des bords de la riuere, on eut moyen de l'aller chercher pendant la nuit ; en sorte qu'il fut heureusement deliuré d'un danger qu'il estimoit inéuitable.

La fortune du troisième est bien plus admirable, aussi est-ce pour luy proprement que se fait ce Chapitre. Cet homme, auant que de s'embarquer, ayant les yeux plus ouuerts au danger que les deux autres, reclama l'assistance de la sainte Vierge, avec vne grande ferueur. Il entra dans le Canot comme dans vn cercueil ; c'est l'opinion qu'il auoit de cet embarquement, auquel il résista long-temps, enuisageant vne mort toute certaine dans vne entreprise si hazardeuse. Il fallut pourtant suivre ses compagnons, et malgré

qu'il en eust, prendre l'airon en main, qu'il fut contraint de quitter bientost, lors que la glace vint rompre le Canot. Se voyant sans batteau, il se jette à la nage, quoy qu'il ne creust en aucune façon se pouvoir sauuer. Il n'auoit pas beaucoup auancé, quand tout d'un coup il sentit sous ses pieds vne glace sur laquelle, par vne merueille bien grande, il se trouua debout ; mais cette glace estoit si foible et si petite, qu'elle ne le pouuoit pas soutenir hors de l'eau : il enfonça donc avec elle, mais seulement iusqu'aux genoux.

A cet accident inopiné, il iugea bien qu'il y auoit quelque chose de diuin, et que la sainte Vierge, à laquelle il auoit eu recours, prenoit soin de luy. Il demeura neantmoins cinq heures en cette posture, tout debout, les deux pieds dans l'eau glacée, se balançant de costé et d'autre au gré de son glaçon, ne voyant tout autour de soy que des precipices, ausquels il s'alloit abismer, si le pied luy glissoit tant soit peu, ou s'il manquoit d'un point, de se tenir parfaitement dans l'équilibre, posture à la verité bien gesnante et bien difficile à tenir long-temps. Or, comme ses pieds s'engourdissoient peu à peu, par la vehemence du froid, il sentoit bien qu'ils luy defailloient, ou pour mieux dire, qu'il ne les sentoit presque plus. Son recours, dans cette extremité, fut encore à sa bonne Mere, qu'il ne pria iamais plus ardemment : Ma chere Maistresse, luy disoit-il, hé quoy, m'abandonnez-vous ainsi, après auoir fait miracle pour me mettre en l'estat où ie suis ? Si vous voulez que ie meure, i'en suis content, ie vous offre ma vie pour satisfaire à la Iustice de vostre Fils ; priez-le qu'il me pardonne mes pechez ; s'il faut mourir, comme ie voy bien qu'il le faut, ie vous prie que ce soit entre vos bras, afin que vous receuiez mon dernier soupir.

On ne peut croire combien on est deuot, et combien on est eloquent en ces extremitez ; il semble que la veuë d'une mort affreuse delie la langue, ouure l'esprit, et rende diserts les plus stupides : il n'y a sorte de prieres que

nostre pauure Navigateur n'employe pour obtenir de la Vierge quelque bon port. Cependant sa glace le soutenoit tousiours, coulant entre deux eaux, suivant le cours de la marée. Le ne sçay si cette premiere glace en alla ioindre vne seconde, ou si cette seconde, bien plus forte et plus espaisse, marchant à fleur d'eau, se vint ioindre à la premiere ; mais ie sçay bien que ces deux glaces se collerent, et se ioignirent ensemble si proprement, pour son secours, qu'il se trouua assis sur cette seconde glace, dont le heurt assez doux luy ayant fait plier les genoux, il se trouua placé comme dans vne chaire. Voilà vn secours du Ciel bien faorable ; mais hélas ! ce pauure homme n'en peut plus. Que faire en cet estat, pendant l'horreur de la nuit ? la bise luy souffle au visage, et luy gele tout le corps ; il est assis sur vne glace au milieu d'un grand fleuve dont le courant l'escartoit tousiours des bords, et le traينوit par le milieu de mille abismes à vne mort certaine. Il redouble ses cris et ses prieres, iusques à ce que le froid, luy tranchant la parole, l'interdit de ses sens. C'est lors que la Vierge tousiours sainte et tousiours bonne, fit vn coup de sa main aussi estonnant, qu'il est miraculeux. Elle endormit ce pauure homme sur ce lit de glace, mais d'un sommeil si paisible, qu'il fut porté avec le flux et le reflux de la marée, depuis enuiron le Cap-Rouge iusqu'au milieu de l'Isle d'Orleans, d'où il retourna iusqu'à Kébec, ayant fait dix ou douze lieues de chemin, voguant toute la nuit au milieu de cent precipices, sans les connoistre, et sans estre interrompu dans son sommeil. Admire qui voudra ce rencontre, il passe le prodige. Il estoit couuert de neiges, des frimats et des tenebres de la nuit. Ce sont les habillemens que Dieu donne à la Mer, selon Iob : *Cum ponerem nubem vestimentum eius, et caligine illud quasi pannis infantie obuoluerem.* Il fut neantmoins éveillé par l'effort d'une tentation de desesper, dans lequel le Diable le vouloit precipiter, comme dans le plus profond de tous les gouffres ; mais l'ayant surmontée

par les prieres qu'il adressa à sa Libératrice, il se rendormit tout de nouveau, comme s'il eust eu la teste sur vn cheuet bien mol : il passa le reste de la nuit dans ce sommeil miraculeux, allant et venant avec ses deux glaces. Le matin, le bruit et les cris de ceux qui le cherchoient, l'éveillèrent : ils le trouverent assis sur la glace, comme sur le theatre de la Prouidence ; il en pouuoit bien faire vne Chaire de Predicateur, pour publier les merueilles de sa deliurance, et les bontez de la sainte Vierge, qui sçait faire d'vn abisme vn lieu d'assurance pour le salut de ses Seruiteurs.

Ceux qui sçauent combien le froid est piquant en Canadas, pendant l'Hiuier, notamment au mois de Januier, iugeront aisément que cet homme, demeurant si long-temps dans les eaux et sur les glaces, deuoit perdre les pieds et la vie. En voicy vne petite preuue : vn François disant à vn sien Camarade, qu'il geloit plus fortement en Canadas, qu'il n'y faisoit froid, adiousta qu'il ne croyoit pas qu'vn homme pust aller, pieds nuds, d'vn lieu qu'il luy nommoit, à vn autre assez peu éloigné, et retourner sur ses pas, sans que les pieds luy gèlassent. L'autre repartit, qu'il gageroit du contraire : la gageure se fait ; et en suite le plus hardy met bas ses souliers et ses chausses, et court tant qu'il peut au lieu marqué, qui estoit la maison d'vn François. Quand il y fut arrivé, il crie qu'il n'en peut plus : on luy met promptement des linges chauds à l'entour des pieds et des jambes ; il se couche dans vn lit, cede la victoire à son camarade, aimant mieux perdre la gageure que les pieds ; ce qui luy seroit arriué, s'il fust retourné au terme d'où il estoit party, éloigné seulement d'enuiron deux ou trois cents pas. Faites maintenant comparaison de l'vn avec l'autre, et benissez la sainte Vierge de ses bontez.

CHAPITRE V.

Fuite merueilleuse d'vn François, échappé des mains des Iroquois.

Puisque l'Empire de la Mere de Dieu, selon les Saints, s'estend sur toutes les creatures, les feux ne releuent pas moins de son domaine, que les eaux ; il ne luy couste pas plus d'esteindre des flammes, que de dissoudre les glaces. La neige et les charbons ardents luy rendent également hommage. Elle porte sa main dans les abismes et dans les brasiers, pour y secourir ses seruiteurs. Comme nous l'auons veüe au Chapitre precedent, tirer obeissance des eaux et des glaces, nous verrons en celui-cy les feux et les flammes trauailler pour elle, et seruir à son triomphe : c'est en la personne d'vn des prisonniers faits à Montreal, vers la fin de l'Hiuier.

Ce pauvre homme ne fut pas plastost entre les mains des ennemis, qu'il se ietta de tout son cœur en celles de la sainte Vierge, par vne promesse qu'il luy fit, de ne brusler point d'autre feu que de celui de son amour, si par son moyen, il pouuoit éuiter celui des Iroquois. Il y est neantmoins destiné, et si les soins de cette bonne Mere ne surpassoient infiniment ceux de ces cruels bourreaux, il ne l'auroit iamais échappé, tant on estoit soigneux de conseruer cette pauvre victime, qui deuoit mourir mille fois en chemin, auant que de consommer cet ardent sacrifice. Il estoit lié d'vne façon nouvelle pendant toutes les nuits, et ces esprits barbares, trop ingenieux à inuenter de nouvelles miseres, fendoient à demy de gros bois, puis meltoient entre deux, dedans les fentes, les mains et les pieds de leur captif. Ces bois ouuerts par force, venant à se resserrer, luy donnoient vne gesne et vne torture horrible, et luy faisoient ietter des cris pitoyables tout long de la nuit. desquels ces barbares n'estoient non plus touchez, que s'ils eussent eu des cœurs de tygres, et des ames de rochers. La douleur du pa-

tient estoit augmentée par la rigueur du froid, n'estant couché, en cette posture, que sur la neige ; et comme les prisonniers sont depouillez de leurs habits, quand on les prend, on les laisse nuds, ou pour le plus, on les reuest de méchans haillons, qui sont pour l'ordinaire si peu de chose, qu'il s'en est trouué qui, pour se defendre du froid, se couuroient la nuit de bois pourry, de mousse et de ioncs ; n'est-ce pas là estre réduit à vne misere extreme ? Elle est encore plus grande en nostre François, par la cruauté de son Maistre, lequel, de peur que sa proye ne luy eschappast, se couchoit toutes les nuits sur ses pieds, ainsi enlacez dans ces entraues, afin d'estre reucillé, s'il venoit seulement à branler pendant son sommeil.

Ce tourment dura long-temps, parce que les Victorieux, de guerriers se firent chasseurs, et se détournèrent de leur route, pour trouver meilleure chasse ; ce qui allongeoit les peines du prisonnier, qui gémissoit, pendant le iour, sous les fardeaux qu'on luy mettoit sur le dos, comme s'il eust esté vne beste de charge, et la nuit, sous les pieces de bois qui l'étreignoient si fort, que le repos de la nuit luy estoit plus intolérable que le travail du iour. Ses peines croissoient le soir, à mesure qu'il approchoit du bourg, où il devoit trouver la fin de ses maux dans la fin de sa vie : c'est ce qui le fit resoudre à faire vn effort pour s'échapper de leurs mains. Après auoir renouuellé ses vœux à la sainte Vierge, il fit si bien vne nuit, qu'il détourna doucement son homme de dessus ses pieds, sans qu'il l'éueillast, et s'estant dégagé de sa torture, s'enfonça dans le bois, et courut à perte d'haleine par les broussailles et par les halliers, ne s'arrestant point ny à chercher les chemins, ny à euiter les mauuais pas. Mais hélas ! ce pauvre homme, après auoir bien couru, ou plustost tournoyé, se trouua iustement au lieu d'où il estoit party. La frayeur le saisit à la veüe de ses bourreaux, desquels il pensoit estre bien loin ; il s'élança donc au plustost d'vn autre costé, et se

met à courir encore avec plus de vitesse qu'il n'auoit fait. Sa crainte ayant redoublé, l'auoit rendu plus leger, et ne luy faisoit point craindre de s'enfoncer, tantost dans les neiges fonduës, tantost dans des eaux glacées, tantost se heurtant la teste contre les arbres, tantost les pieds contre les cailloux ; pourueu qu'il courust et qu'il s'éloignast de ses ennemis, rien ne luy coustoit. Enfin, le petit iour commençant à poindre, il creut quasi qu'il estoit conduit par quelque prestige, ou trompé par quelque illusion, apperceuant encore la cabane d'où il estoit sorty après tant de courses, et tant de fouruoyemens. Il iugea que c'estoit fait de luy ; et plustost pour differer sa prise, que dans l'esperance d'échapper, il monta sur vn arbre, duquel il pouuoit contempler tout ce que faisoient les Iroquois ; il vit leur estonnement, quand ils s'apperceurent, au point du iour, de sa fuite. Il leur entendit faire les cris pour se mettre en campagne ; il les consideroit allant et venant tout autour de luy, suiuant ses traces assez bien marquées sur la neige ; et pour lors, il reconnut que son malheur pourroit bien estre cause de son bonheur, à raison que par tous les tours et détours qu'il auoit faits, ses pistes estoient tellement confonduës, que les Iroquois s'y perdoient, et ne scauoient de quel costé le poursuiure, dans la confusion de tant de pas marquez, qui retournoient les uns sur les autres, sans ordre et sans suite.

Il laisse à iuger de quelle crainte il estoit saisi pour lors, au haut de son arbre, puisqu'il ne falloit qu'vne ceillade pour le perdre. Il a auoüé depuis, que la peur, iointe au grand froid qui luy auoit gelé tout le corps, lui faisoit craqueter les dents, si fort et avec tant de bruit, qu'il ne doutoit pas que cela seul ne fust capable de le decourir, si la sainte Vierge, qui l'auoit fait perdre heureusement dans ses égaremens, ne l'eust conserué miraculeusement, le déroband à la veüe de ceux qui le cherchoient, aux yeux desquels il estoit exposé. Le iour et la nuit se passerent dans ces frayeurs mortelles ; mais le

lendemain, tout le bois d'alentour estant dans vn profond silence, il iugea qu'il pourroit descendre avec assurance, pour voir si sa fuite seroit plus heureuse de iour que de nuit. Comme il auoit pris garde au chemin que tenoient les Iroquois en leur depart, il prend tout l'opposite, et marche à grand pas, fuyant et s'approchant en mesme temps de son malheur : car plus il se reculoit des vns, plus auançoit-il vers les autres. Il se ietta enfin, sans y penser, dans les mains d'vne autre bande d'Iroquois, qui ne manquerent pas de le bien garrotter, comme vn captif repris.

Mais on a beau faire, il n'y a point de chaisnes que la Vierge ne puisse briser, elle se iouë des grilles de fer, elle ouure les cachots quand il luy plaist : aussi fit-elle euader, pour la seconde fois, son seruiteur ; lequel se défit si adroitement de ses liens, qu'il se trouua pour la seconde fois en liberté. Il fit alors vne belle et bonne resolution de s bien prendre garde à soy, qu'il ne tombast plus dans les pieges qu'il auoit échappez.

Il quitte les grands chemins, si toute-fois on peut appeller chemins de grandes forests où l'on ne voit ny route, ny sentier ; il cherche à s'égarer soy-mesme il se veut perdre, de peur d'estre trouué par vne autre escouade de ces barbares, que ce pauvre homme s'imaginot toujours voir deuant soy ; le moindre souffle des vents luy faisoit peur, prenant à chaque moment ces sifflemens de l'air, pour la voix des Iroquois ; sa crainte trop ingenieuse luy changeoit quelquefois les arbres en hommes, e leurs branches en espées ou en fusils. Il fut plusieurs iours dans ces inquietudes, auançant toujours, et tirant vers Montreal. La Prouidence luy fit rencontrer, par bonheur, vn pied, ou plus tost vn os sec d'Orignac, qu'il suçâ e rongea quelque temps ; en suite de quoy il se vit réduit à ne viure que de feuilles et de bourgeons d'arbres ; il ne gistoit iamais le soir, sans trouuer avec soy deux mauuaises hostesses, la faim et la crainte. Neantmoins, comme la nature tire des forces de sa foiblesse, dans ce

extremitez, il estoit tousiours plein de courage, et animé d'vne ferme esperance que la Vierge, qui luy auoit fait échapper tant de perils, auroit soin iusqu'au bout de son salut. Il marchoit fortifié de cette pensée, s'approchant de plus en plus de son terme, où il aspiroit plus fortement, que les Matelots n'aspirent au port ; il arriua qu'il luy fallut monter vn petit tertre pour gagner sa route ; mais voyey de nouueaux malheurs. En mesme temps qu'il montoit d'vn costé cette colline, la mesme bande d'Iroquois, dont il s'estoit échappé la premiere fois, montoit de l'autre, retournant de Montreal, où elle auoit fait tout de nouueau des prisonniers ; de sorte que, par vn rencontre de hazard, des plus inesperez qu'on puisse voir, il se trouua iustement avec eux au sommet de cette petite montagne ; il les voit, et en est veu, avec vne surprise égale des deux costez : des accidens si inopinez les iettoient tous dans l'estonnement et dans l'admiration ; ce qui n'empescha pas qu'on ne se saisist au plustost de cet infortuné. Ses forces estoient épuisées, son visage déterré, sa couleur de cendre et de mort ; son corps n'estoit plus qu'vn squelette uiuant, il n'auoit plus de voix, que pour plaindre son malheur et pour gemir sur ses miserés ; et neantmoins on le lie, on le garrotte, on redouble ses chaisnes, comme si ce demi-mort eust pu rompre des liens redoublez, et s'euader du milieu d'eux comme vn phantome : il s'euade pourtant, et les rompt, non point par violence, mais par adresse. Ce fut plustost la main puissante de sa Libératrice, qui les brisa : car prenant auantage de sa foiblesse il feignit d'estre malade, et de tomber en conuulsion, qui prouenoit, leur disoit-il, de ce que les esprits vitaux et animaux estoient violentez par tous ces bandages, dont on le serroit si fort aux mains et aux pieds. Il sceut si bien dissimuler, refusant toute sorte de nourriture, et peignant sur son visage comme des émotions d'vn homme furieux, qu'il persuada ce qu'il pretendoit, à scauoir : qu'on ne le serrast pas si fort, afin que

les conduits des esprits demeuraissent libres ; c'estoit à dessein de se mettre luy-mesme en liberté, comme il arriua en effet par vne merueille qu'il ne peut pas luy-mesme assez admirer : il s'échappa donc pour la troisiéme fois, mais heureusement, puisqu'il ne fit plus aucun mauuais rencontre.

Et voilà comme ce fauory de la Providence et de la Vierge se rendit à Mont-real, où il a reconnu sa Liberatrice, s'acquittant de son vœu, et luy faisant publiquement ses remerciemens.

CHAPITRE VI.

Autres accidens arrivés à quelques François et Sauvages captifs.

Nous auons scœu depuis l'an passé, qu'un des dix-sept François de Mont-real, qui signalerent leur courage dans le combat du Printemps, ayant receu vn coup de fusil dans la teste, qui fit resoudre les ennemis à le jetter au feu, desesperant de le pouuoir mener en vie iusques dans leur pais ; nous auons scœu, dis-ie, que ce François ne fit pas moins paroistre de pieté que de constance dans son supplice, ayant tousiours accompagné ses tourmens de ses prieres. Estant dans les feux, il ne cessoit de faire sur soy le signe de la Croix, consacrant ainsi ses flammes, et les rendant bien precieuses et bien éclatantes, par vne pieté qui ne s'éteignoit pas avec sa vie. Il fit bien plus : car ayant proche de soy vn Huron, compagnon de ses peines, il voulut qu'il le fust aussi de son merite ; mais ne sçachant pas sa langue, et desirant pourtant l'exhorter à mourir ensemble, dans la profession du Christianisme, comme ils auoient esté faits captifs pour sa defense, la Charité le rendit industrieux et sçauant en mesme temps, car faisant à diuerses reprises le signe de la Croix, il luy parloit par ce beau geste, et de son bras et de ses yeux, au defaut de

sa langue ; il l'encourageoit par signes, par œillades et par quelque begayement, à faire comme luy : *Charitas nunquam excidit, siue linguæ cessabunt, siue scientia destruetur.*

Vn autre François, pris aux Trois-Riuieres, et conduit à Agnié, bourgade des Iroquois, fut assez heureux dans son malheur, pour obtenir de ces barbares, qu'ils changeassent le feu en captiuité : il fut donc condamné à mener vne vie tres miserable ; mais comme il auoit esté fort maltraité en chemin, et qu'il estoit tout tronçonné, ceux à qui il fut donné pour esclau, le trouuerent si hideux, qu'ils le destinerent au feu, comme indigne de viure parmy eux. Il entend donc sa sentence, n'estant criminel, que parce que ses ennemis auoient esté trop cruels ; et sa misere, qui deuoit fléchir des cœurs de tygre, les aigrissant dauantage, fit, d'un suiet de compassion, un suiet de leur rage.

Neantmoins ce pauvre homme, qui ne viuoit plus que de la moitié de soy-mesme, ne pouuoit perdre l'amour du peu de vie qui luy restoit : voyant donc ses gardes endormies, la nuit qui precedoit son execution, il s'échappe et s'enfuit dans les forests, où il fut dix iours à viure comme les Orignaux, et à ne manger que des feuilles de bois blanc, soustenant ainsi des os animez d'une vie pire que la mort, mais plus douce que le feu ; il ne s'échappa pas pourtant, car ayant esté repris, il fut incontinent jetté dans les flammes, qu'il souffrit avec vne resignation vrayement Chrestienne.

Les Agniehronnons emmenoiert, il y a quelque temps, vne pauvre Huronne en captiuité, et comme ils trauersoient vn Lac, ils furent surpris d'une tourmente, qui fit blesmir ces malheureux à la veüe du naufrage et de la mort. La pauvre femme n'eut pas tant peur de l'eau que du feu, elle voyoit la mort venir avec complaisance ; mais pour s'y preparer, et la recevoir en priant Dieu, elle se mit à genoux dans le canot, posture qui luy cousta la vie, ou pluslost qui luy fut vne source d'un beau martyre ; car les Iroquois, soit par mo-

lendemain, tout le bois d'alentour estant dans vn profond silence, il iugea qu'il pourroit descendre avec assurance, pour voir si sa fuite seroit plus heureuse de iour que de nuit. Comme il auoit pris garde au chemin que tenoient les Iroquois en leur depart, il prend tout l'opposite, et marche à grand pas, fuyant et s'approchant en mesme temps de son malheur : car plus il se reculoit des vns, plus auançoit-il vers les autres. Il se ietta enfin, sans y penser, dans les mains d'une autre bande d'Iroquois, qui ne manquerent pas de le bien garrotter, comme vn captif repris.

Mais on a beau faire, il n'y a point de chaisnes que la Vierge ne puisse briser, elle se iouë des grilles de fer, elle ouure les cachots quand il luy plaist : aussi fit-elle euader, pour la seconde fois, son seruiteur ; lequel se défit si adroitement de ses liens, qu'il se trouua pour la seconde fois en liberté. Il fit alors vne belle et bonne resolution de s bien prendre garde à soy, qu'il ne tombast plus dans les pieges qu'il auoit échappé.

Il quitte les grands chemins, si toutefois on peut appeller chemins de grandes forests où l'on ne voit ny route, ny sentier ; il cherche à s'égarer soy-mesme il se veut perdre, de peur d'estre trouué par vne autre escoüade de ces barbares, que ce pauure homme s'imaginoit tousiours voir deuant soy ; le moindre souffle des vents luy faisoit peur, prenant à chaque moment ces sifflemens de l'air, pour la voix des Iroquois ; si crainte trop ingenieuse luy changeoit quelquefois les arbres en hommes, e leurs branches en espées ou en fusils. Il fut plusieurs iours dans ces inquietudes, auançant tousiours, et tirant vers Montreal. La Prouidence luy fit rencontrer, par bonheur, vn pied, ou plus tost vn os sec d'Orignac, qu'il suçà e rongea quelque temps ; en suite de quoy il se vit réduit à ne viure que de feuille et de botrgeons d'arbres ; il ne gistoit iamais le soir, sans trouuer avec soy deux mauuaises hostesses, la faim et la crainte. Neantmoins, comme la nature tire des forces de sa foiblesse, dans ce

extremitez, il estoit tousiours plein de courage, et animé d'une ferme esperance que la Vierge, qui luy auoit fait échapper tant de perils, auroit soin iusqu'au bout de son salut. Il marchoit fortifié de cette pensée, s'approchant de plus en plus de son terme, où il aspiroit plus fortement, que les Matelots n'aspirent au port ; il arriva qu'il luy fallut monter vn petit terire pour gagner sa route ; mais voicy de nouveaux malheurs. En mesme temps qu'il montoit d'un costé cette colline, la mesme bande d'Iroquois, dont il s'estoit échappé la première fois, montoit de l'autre, retournant de Montreal, où elle auoit fait tout de nouueau des prisonniers ; de sorte que, par vn rencontre de hazard, des plus inesperez qu'on puisse voir, il se trouua iustement avec eux au sommet de cette petite montagne ; il les voit, et en est veu, avec vne surprise égale des deux costez : des accidens si inopinez les iettoient tous dans l'estonnement et dans l'admiration ; ce qui n'empescha pas qu'on ne se saisist au plustost de cet infortuné. Ses forces estoient épuisées, son visage déterré, sa couleur de cendre et de mort ; son corps n'estoit plus qu'un squelette vivant, il n'auoit plus de voix, que pour plaindre son malheur et pour gemir sur ses miseres ; et neantmoins on le lie, on le garrotte, on redouble ses chaisnes, comme si ce demi-mort eust pu rompre des liens redoublez, et s'euader du milieu d'eux comme vn phantosme : il s'euade pourtant, et les rompt, non point par violence, mais par adresse. Ce fut plustost la main puissante de sa Libératrice, qui les brisa : car prenant auantage de sa foiblesse il feignit d'estre malade, et de tomber en conuulsion, qui prouenoit, leur disoit-il, de ce que les esprits vitaux et animaux estoient violentez par tous ces bandages, dont on le serroit si fort aux mains et aux pieds. Il sceut si bien dissimuler, refusant toute sorte de nourriture, et peignant sur son visage comme des émotions d'un homme furieux, qu'il persuada ce qu'il pretendoit, à scauoir : qu'on ne le serrast pas si fort, afin que

ser deux riuieres, et courir au plus tost aux pieds du Pere, afin de recevoir le Sacrement de Penitence, et se conioiür avec luy de sa venuë. Le Pere tout ioyeux, trouua dans cette barbarie, vne Eglise captiue, mais feruente et si constante en la Foy, qu'il s'y fait des Assemblées secrettes de Chrestiens, dans quelque cabanne champestre, escartée du bruit et de la venë des Iroquois; là, ces bons Hurons font ensemble leurs prieres; ils s'exhortent les vns les autres à conserver leur Foy plus precieusement que leur vie, et nous donnent quelque idée de ces cryptes et de ces lieux souterrains, que la primitiue Eglise faisoit les depositaires des plus sacrez de nos mysteres, lors que la persecution l'obligeoit de ne les confier qu'aux grottes et aux cauernes.

A plus de quatre cents lieuës d'icy, dans nos grands bois, les Anges ont veu et admiré vne pauvre Eglise fugitiue, qui cherchoit quelque azyle, après la destruction des Hurons, dans laquelle elle auoit tout perdu, horsmis la Foy. Vn braue Vieillard estoit le Pasteur de ce troupeau vagabond; il le conduisit bien loin, au trauers de plusieurs grandes forests, iusqu'à des Peuples infideles, nommez Rigneronnons, qui sembloient, par leur esloignement, estre hors des prises de l'Iroquois. Ce Moyse, ce Conducteur du petit Peuple de Dieu, y faisoit toutes les fonctions de Curé, avec des soins capables de rauir le Ciel, et tous les Anges, qui voyoient vn Sauuage faire le Predicateur, l'Euesque, et le Pasteur vniuersel de son Eglise. Il les assembloit tous les Dimanches, leur enseignoit à faire les prieres, les preschoit et les catechisoit; il vsoit de reprimande enuers les vns, de paroles plus douces enuers les autres, selon les diuers besoins, mais avec vn zele à qui Dieu auoit donné tant d'autorité, que ces bonnes gens alloient à luy tout simplement, et luy declaroient avec candeur les pechez qu'ils auoient commis toute la semaine, comme ils auoient coustume de le faire à leur Confesseur, auant que l'Iroquois eust frappé et tué les Pasteurs, et dissipé toutes les Oüailles.

Si ce cruel ennemy de la Foy ne retardoit point nos courses, s'il ne bornoit pas nos desirs, nous trouuerions bien d'autres merueilles dans toutes ces pauures Eglises, ou captiues, ou errantes, ou fugitiues, qu'on peut bien nommer les Eglises souffrantes, disons mieux, triomphantes, puisqu'on trouue vn Paradis dans des cabannes enfumées, et dans le creux des forests; ie veux dire que la ioye, dont Dieu detrempe les peines de ces pauures Chrestiens, et les douceurs de deuotion dont il assaisonne leurs misereres, les fait triompher dans leurs souffrances, et souffrir comme s'ils triomphoient.

Mais, quoy que nos ennemis nous empeschent d'aller par tout, pour recueillir des fruits si doux et si meurs, nous n'auons pas laissé cette année, malgré tous les Iroquois et tous les Demons, d'estendre nos Missions dans les quatre parties de ce Nouveau-Monde, et d'aller quasi par tout chercher ces pauures brebis errantes. Au Midy, le Pere Simon le Moine est allé chez ces mesme Iroquois, peut-estre pour arronser de son sang ces terres que nous auons baignées de nos sueurs. Au Couchant, le Pere René Menard est à plus de trois cents lieuës d'icy, ou mort, ou vif: car depuis deux ans qu'il est entré dans cette grande Moisson, nous n'en auons pas pu scauoir de nouvelles; c'est assez que sa vie soit immolée à toutes les misereres imaginables et à mille sortes de morts, pour le salut de ces Infideles. Au Nord, les deux Peres, dont nous auons décrit le voyage au Chapitre troisième, ont poussé leur pointe aussi loin que la famine et l'Iroquois l'ont permis. A l'Orient, tirant au Nord, le Pere Pierre Bailloquet a donné iusqu'à l'emboucheure de nostre fleuue S. Laurent, à cent soixante lieuës d'icy: il y a visité sept ou huit Nations differentes, les Papinachois, les Bersiamites, la Nation des Monts pelaz, les Oumamiouek, et autres alliées de celle-cy. C'est là que les vns ont pressé le Pere de les baptiser, croyant bien meriter ce bonheur, puisqu'ils auoient appris d'eux-mesmes les prieres, sans autre

Maistre que le S. Esprit, par le rencontre de quelques Sauvages Chrestiens ; les autres luy ont présenté leurs enfans pour recevoir le saint Baptesme de ses mains, ne iugeans pas les leurs assez saintes pour ce sacré Ministère ; les autres ont rallumé dans leurs cœurs le feu de deuotion, qui ne s'esteint pas tant par la vehemence des froids et par l'abondance des neiges, que par le grand esloignement des Eglises et des Pasteurs.

A l'Orient encore, tenant vn peu du Midy, l'Acadie iouit des trauaux du Pere André Richard, et a esté sanctifiée par la mort du Pere Martin Lyonne, qui est assez precieuse pour faire la closture de ce Chapitre.

Il estoit seul de Prestre, dans l'habitation qu'on appelle Chedaboutou, où vne certaine maladie contagieuse s'estant mise, luy donna beau suiet d'exercer son zele, et d'assister les malades, les moribonds et les morts, estant tout seul en ce quartier-là, et travaillant avec tous les soins d'vn feruent Missionnaire. Le mal sembloit quasi l'espargner seul, lorsqu'il agissoit avec plus de furie sur tous les autres ; mais, soit qu'il ne se pust faire, qu'vne telle contagion ne se communiquast à celuy qui se donnoit avec quelque excès, à ceux qui en estoient infectez, soit que Dieu voulust recompenser tant de bons services rendus à ces malades, par la maladie mesme, comme il a souuent donné pour recompense la gloire du Martyre à ceux qui auoient fait des Martyrs par leurs exhortations, quoy qu'il en soit, le Pere fut frappé du mal, mais le dernier de tous par Prouidence, afin que la gloire qu'il auoit de mourir de cette maladie commune, ne fist point tort au salut des affligez, et qu'il pust rendre les derniers devoirs à tout son troupeau, auant que de rendre le dernier soupir. Il ne deuoit pas consumer son Martyre de Charité, ny plus tost, parce que sa gloire n'auroit pas esté toute consommée ; ny plus tard, puisque, n'ayant fermé ses yeux qu'après les auoir fermez à tous les malades, on peut dire qu'il finit la maladie, et que Dieu l'appella à soy pour

couronner ses trauaux, puisqu'il n'y auoit plus à acquerir de nouvelles Couronnes. Pour conclusion, la charité du prochain luy donna le coup de la mort et de la vie. On luy vint dire qu'vne personne vn peu esloignée estoit frappée du mal : il quitte tout, il y court, trauersant vn ruisseau gelé, la glace rompit sous ses pieds, il tombe en l'eau, il en sort vne partie du corps tout mouillée et tout gelé ; il poursuit sa route sans changer, ny sans se seicher ; il assiste son malade, le console, le met en bon estat ; la fiéure le prend en suite, et dans deux iours vn abcez qui s'estoit formé dans son corps, par trop de travail et trop peu de nourriture, se creua, et l'emporta au lieu du repos, le seizième de Ianuier, de cette année mil six cent soixante-et-vn.

CHAPITRE DERNIER.

Dernieres Nouvelles des Iroquois.

Comme le dernier Vaisseau, qui est venu cette année mouiller à nostre rade, estoit prest de leuer l'ancre, et que nous faisons nos derniers Adieux, il parut vn Canot qui venoit des pais plus hauts, et qui, à force de rames, se hastoit de nous apporter des nouvelles du Pere Simon le Moine, et de tout ce qui s'est passé à Onnontaghé, touchant la deliurance des Captifs François, pour lesquels, en partie, il auoit entrepris ce perilleux voyage.

A cette nouvelle, que nous n'esperions plus, nous pouuons nous écrier avec le Prophete, que Dieu, qui a fait éclorre vn Monde du fond du neant, tire encore tous les iours la vie du sein de la mort, puisqu'il ressuscite nos esperances, lors que nous les croyions plus abbatuës.

Non seulement le Pere est en vie ; non seulement il l'a procurée, et la liberté tout ensemble, à plusieurs pauvres François ; non seulement vne bonne par-

tie des Iroquois semble se ietter à nos pieds, se croyant obligé d'implorer nostre secours contre de puissans ennemis que Dieu leur a suscitez ; mais voilà de plus l'ouuerture de ces belles Missions Iroquoises ressuscitée : la porte paroist plus grande que iamais, et il ne tient plus qu'à des Ouriers, pour aller au plus tost cueillir les fruits de ces belles terres, arrousées de tant de sang innocent, et consacrées par les sueurs des Ouriers Enangeliques, qui ont pris les premieres peines à la culture de cette Vigne.

Le peu de temps qui reste auant le depart du Vaisseau, empesche de mettre en ordre tous les memoires que nous en venons de recevoir ; peut-estre que la confusion ne déplaira pas, et qu'on prendra plaisir de voir dans divers fragmens de Lettres, combien la Prouidence a trauaillé pour nous donner plus que nous n'esperions.

Lettre du Pere Simon le Moine, écrite au Reuerend Pere Hierosme Laléant, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jesus, en la Nouvelle-France.

De la Chapelle d'Onnontaghé, ce vingt-cinquième d'Aoust, et onzième de Septembre mil six cent soixante-et-vn.

MON R. PERE,
Pax Christi,

On pensoit à Kebec, que tout fust desesperé, et on me dit à l'oreille, sur le point que ie mettois le pied dans le bateau : Il n'y a plus rien à faire ; et cependant voicy deux Missions qui nous tendent les bras : vne icy, et l'autre à Sonnontouan ; tant il est vray que c'est Dieu qui fait nos affaires, qui ne doiuent estre que les siennes ; ie l'ay bien reconnu en tout mon voyage, dont voicy la suite.

Le lendemain de nostre depart de Montreal, qui fut le vingt-et-vnième de Juillet, de cette année mil six cent soixante-et-vn, nous fismes rencontre

d'vn canot Agnieronnon, qui nous atendoit à l'affust, et qui alloit défaire vn de nos canots, qui de bon rencontre se mit à crier. Nous arrestons là iusqu'au soir, à dessein de détourner cet orage au-delà de nos terres. Ils receurent d'abord nos presens, mais enfin ils nous les rapportèrent, avec promesse de ne leuer la hache que contre leurs anciens ennemis.

A trois iours de là, au-dessus des rapides, vingt-quatre gâerriers d'Onneïout, en trois Canots, nous ayant découverts le soir de deuant, firent leurs approches toute la nuit, et sur la Diane coururent sur nous, les armes à la main, avec leurs liens, pensans nous faire leurs prisonniers. Mais ayant reconnu leur méprise, les plus effrontez me vinrent entourer, armez de haches et de cousteaux, qu'ils me presentoient à la gorge, pour m'en percer ; ce qui obligea nos Ambassadeurs de leur parler, avec deux colliers de porcelaine, pour détourner leur hache de dessus ma teste, et de dessus celle des François de Montreal et autres habitations. Ils promirent d'abord de ne passer pas outre ; mais leur Chef me vint récueiller la nuit, pour dire à mes conducteurs qu'il leur rapportoit leurs presens, et qu'il les assureroit, avec vn petit present de porcelaine, qu'il alloit poursuivre la guerre contre ses anciens ennemis.

Sur l'Ontario, qui est le grand Lac des Iroquois, nous faisons rencontre de trois Canots d'Onneïout, qui vont en guerre, disent-ils, vers les Nez-perceez. Ils dirent à nos gens pour nouvelle, que les Andastogheronons (Sauages qui habitent proche de la Nouvelle Suede) auoient tué fraîchement dans leurs champs, trois de leurs Oïgouenronons.

A Otiaianhegué, où est le premier débarquement, nous couchons avec vn Canot d'Onnontagheronons de huit ou dix hommes, qui alloient suivre en guerre trente autres des leurs, conduits par Orveouati, qui va venger à Montreal l'affront qu'il croit auoir receu pour y auoir esté detenu en prison.

Ce fut icy que ie receus les premieres

caresses de ces peuples, qui m'environnerent de grandes chaudières pleines de Sagamité de toutes façons.

A deux lieues du bourg, nous faisons rencontre d'un Capitaine nommé Garacontié, qui est celui chez qui nos Peres et moy auons pris logis toutes les fois que nous sommes venus en ce pais-cy. C'est un esprit bien fait, d'un bon naturel, qui aime les François, et qui en a ramassé jusques à vingt dans son bourg ; les tirant, les uns des feux des Agnieronnons, les autres de la captivité ; de sorte qu'ils le regardent comme leur Pere, leur Protecteur, et l'azile unique qu'ils ont dans cette barbarie. C'est luy donc, qui a entrepris la deliurance de tous ces pauvres Captifs François, et qui ménage la paix entre sa Nation et la nostre. Et c'est pour cela qu'il est venu deux lieues au-devant de moy, accompagné de quatre ou cinq autres des anciens, honneur qu'ils n'ont jamais coutume de rendre aux autres Ambassadeurs, au-devant desquels ils se contentent d'aller un petit demy-quart de lieu hors du bourg.

Desormais ce ne sont plus qu'allées et venues du menu peuple, qui borde toute cette espace de deux lieues, me mangeant des yeux, et n'estant iamais assez contents de m'auoir veu. C'est à qui prendra plus belle place, pour me regarder passer ; c'est à qui nettoyera les chemins, à qui m'apportera plus de fruits, à qui me donnera plus de bons iours, et à qui criera le plus haut, pour marque de réioüissance ; on m'attend d'aussi loin qu'on me voit, et on me mesure depuis les pieds jusque à la teste, mais avec des coëllades gracieuses et toutes pleines d'affection ; et si tost que j'ay passé, ceux qui m'ont veu quittent leur poste, pour courir loin devant moy, pour retenir encore place, et me voir passer une seconde, une troisième et une dixième fois. Ainsi, ie marche gravement entre deux hayes de peuples, qui me donnent mille benedictions, et qui me chargent de toutes sortes de fruits, de citrouilles, de meures, de pains, de fraises, et autres. Ie faisois mon cry d'Ambassadeur en marchant,

et me voyant proche du bourg, qui ne me paroïsoit presque point, tant les pieux ; les cabanes et les arbres estoient couverts de monde, ie m'arreste avant que de faire le premier pas qui me devoit donner entrée dans le bourg ; puis ayant fait en deux mots mes remercimens de ce bon accueil, ie poursuy mon chemin et mon cry.

Mon hoste Garacontié, plus glorieux que moy de cette belle reception, voulut ménager les esprits de sa Nation, qui pourroient entrer en ialousie de ce qu'ils n'auroient pas de part à cette nouvelle paix. C'est pour cela qu'il me conduisit droit dans la cabane de ces personnes-là, et non pas dans la sienne, afin de leur donner le premier honneur de me loger, et de leur oster tout suiet d'enuie, du bonheur qu'il devoit auoir d'estre mon hoste.

Cependant, il prepare dans sa propre cabane une Chapelle, il la dresse sans pierres de taille et sans charpente. Nostre Seigneur, qui veut bien se placer sous les especes du pain, ne dédaigne pas de loger sous des escorces ; et le bois de nos forests ne luy est pas moins precieux que les Cedres du Liban, puisqu'il fait le Paradis partout où il se trouue. Nostre Garacontié ne pensoit pas me pouoir rien faire de plus obligeant, et de vray ie laisse à iuger quelle consolation ce fut pour moy et pour nos pauvres François captifs, et pour bon nombre d'anciens Chrestiens Hurons, de nous voir tous assemblez au milieu de cette barbarie, y faire nos deuotions, et y celebrer le plus Auguste de nos Mysteres.

Par un heureux rencontre, ie trouue icy moyen de parler aux cinq Nations Iroquoises, que Dieu a sans doute ramassées, par leurs députez, pour entendre les paroles de salut, que ie leur porte de sa part.

Ce fut le douzième d'Aoust, que tous les Anciens estans conuoquez au Conseil, par le son d'une cloche, on les exhorte à me prester l'oreille ; on fait les cris par tout, et tous se rangent dans la cabane où ie suis logé, qui est une des plus vastes du bourg.

Le prie Dieu avec la pluspart de nos François, pour commencer le Conseil, et ie parle à toute l'Assemblée, partie en leur langue, partie en Huron : C'est à toy, ô Onnontagheronnon, que l'adresse ces quatre paroles.

Premièrement : Ton Fils, l'Oïogouenronnon, m'a dit qu'il est député de ta part, pour réunir nos deux testes, celle d'Onontio et celle de Sagochiendagueté (c'est-à-dire, pour faire la paix entre le François et l'Onnontagheronnon) : qu'en est-il ? On me répond, que cela est ainsi, et ie fais mon présent.

Secondement : Il m'a de plus assuré qu'il auoit commission de me dire, que si tost que ie rendrois tes enfans, les Oïogouenronnons qui estoient captifs à Montreal, tu me rendrois pareillement les miens, qui sont les François que tu tiens icy en captiuité. Le feras-tu ? Ouy, me dit-il. Ie fais vn second présent.

Troisièmement : Tu m'as fait dire encore, que tu mettois en ma disposition les ossemens de tes morts, pour les enfouir si auant dans la terre, qu'on en perdist à iamais la memoire. C'est à toy reciproquement, que ie presente les os de mes neveux, tuez dans les dernieres guerres, afin que tu les enseuelisses dans vne mesme fosse avec les tiens, et qu'il ne soit plus parlé ny des vns, ny des autres. En es-tu content ? Ouy.

Et toy, Sonnontouaeronnon, est-il vray ce que tu m'as fait dire par ces mesmes Ambassadeurs Oïogouenronnons, que tu voulois estre de la partie, et que tu voulois aller en Ambassade vers Onontio, pour luy demander de ses neveux, qui aillent prendre logis chez toy, en signe de parfaite reconciliation ? Es-tu dans cette pensée ? Il me répond qu'ouy : et ie luy donne vn beau collier.

Pour l'Agnieronnon, adioustay-ie, il veut tousiours faire le méchant et le superbe ; ie ne luy parle pas publiquement, puisqu'il parle en cachette, et qu'il fait des presens sous terre, pour me faire tuer ; mais il trouuera à qui parler.

Après auoir deduit ces cinq paroles.

avec les presens accoustumez, ie tashay de leur parler le plus fortement que ie pu, du Paradis, de l'Enfer, du Fils de Dieu, et des autres mysteres de nostre Religion. Ie fus écouté avec respect et avec attention. Le Sermon finy, l'assemblée se retira, après les ceremonies ordinaires et après les complimens reciproques, qu'on se fait les vns aux autres, dans ces Conseils.

Quelques iours après, les Anciens estant de nouveau conuoquez, on me declara :

Premierement : Qu'on relaschoit sept prisonniers François, qui estoient à Onnontaghé, et deux à Oïogouen ; que pour les autres, ils resteroient avec moy pendant l'Hiuier, et qu'on iugeoit leur demeure encore necessaire, pour des raisons d'Estat.

Secondement : Que nostre hoste Garacontié, remeneroit luy-mesme à Montreal ces neuf François, et qu'il seroit déclaré le Chef de l'Ambassade, qu'on preparoit vers Onnontio.

En troisième lieu : Que le Sonnontouaeronnon se mettroit de la partie, et que dans dix ou douze iours, il viendrait ioindre les Ambassadeurs d'Onnontaghé, pour aller tous de compagnie vers les François. Quoy que ce me fust vn morceau assez difficile à digerer, de voir la moitié de nos François arrestez, il m'en fallut pourtant passer par-là, quelque instance que j'aye pu faire, et quelques menaces mesme, dont ie me sois seruy. Ie me suis consolé, sur la parole qu'on m'a donnée, de les remener au Printemps prochain.

En voilà donc neuf, sur qui le bonheur tombe, et qui se mettent ioyeusement en chemin, sous la conduite de nostre Garacontié, pendant que les autres, au nombre de dix, restent assez contens d'acheuer icy leur Purgatoire, aussi long-temps que Dieu voudra. Ils font grand profit de leurs miseres pour l'éternité, leurs liens les attachent fortement à la vertu, et ils font profession publique, nonobstant leur seruitude, de viure dans la liberté des Enfans de Dieu, comme le fit paroistre vn d'eux, il n'y a pas long-temps, qui estant sol-

licité au mal par vne impudente, non seulement la rebuça, mais il la précipita du haut en bas de la cabane, avec vne hardiesse qui ne ressentoit pas le captif. Les autres s'efforcent aussi de sanctifier leur esclavage ; et quelques-uns d'eux ont eu le bonheur de mettre en Paradis de petits enfans, leur ayant administré le saint Baptême, auant que d'expirer. Leur assiduité à venir prier Dieu, réueille puissamment mes laschetes ; quand ie ne serois icy que pour leur administrer les Sacremens, ie m'estimerois trop bien employé.

Les captifs François des Agnieronons ne sont pas moins vertueux, mais plus miserables. Voicy quelques Lettres que j'ay receuës de leur part, par lesquelles on iugera de leur misere et de leur vertu.

Les premieres sont d'un ieune enfant de famille, pris cet Esté aux Trois-Riuieres : il est bien fait, delicat, et estoit toutes les delices de sa mere, à laquelle il écrit aussi ; il se nomme François Hertel. Voicy donc comme il parle.

—
*Copie de deux Lettres, écrites d'Agnié,
 sur de l'escorce, au Pere le Moine,
 qui estoit à Onnontaghé.*

MON R. PERE,

Le iour mesme que vous partistes des Trois-Riuieres, ie fus pris sur les trois heures du soir, par quatre Iroquois d'en bas : la cause pour laquelle ie ne me fis pas tuer, à mon malheur, c'est que ie craignois de n'estre pas en bon estal. Mon Pere, si ie pouuois auoir le bonheur de me confesser, si vous veniez icy, ie croy que l'on ne vous feroit aucun mal ; et ie croy que ie m'en retournerois quand et vous, si vous pouviez venir icy. Ie vous prie d'auoir pitié de ma pauvre Mere, bien affligée : vous sçaez, mon Pere, l'amour qu'elle a pour moy. J'ay seeu par vn François, qui a esté pris aux Trois-Riuieres, le premier iour d'Aoust, qu'elle se porte

bien, et qu'elle se console dans la pensée que ie me retrouveray auprès de vous. Nous sommes trois François, qui auons icy la vie : ie me recommandé à vos bonnes prieres, particulièrement au saint Sacrifice de la Messe. Ie vous prie, mon Pere, de dire vne Messe pour moy. Ie vous prie de faire mes baise-mains à ma pauvre Mere, et la consoler, s'il vous plaist.

Et plus bas :

Mon Pere, ie vous prie de benir la main qui vous écrit, et qui a vn doigt bruslé dans vn Calumet, pour amande honorable à la Maiesté de Dieu, que j'ay offensé ; l'autre a vn pouce coupé. Mais ne le dites pas à ma pauvre Mere.

Mon Pere, ie vous prie de m'honorer d'un petit mot de vostre main, et me dire si vous viendrez auant l'Hiuier.

Vostre tres-humble et
 tres-obeissant scruteur,

FRANÇOIS HERTEL.

—
*Vne autre du mesme, sur vn papier
 d'enveloppe de poudre.*

MON R. PERE,

Ie vous prie de me faire l'honneur de me récrire, et de donner la Lettre à celui qui vous rendra celle-cy. Mandez-moy si vous viendrez auant l'Hiuier. J'ay eu la consolation de trouuer icy vn de vos Breuiaires, qui me sert pour prier Dieu. Mandez-moy, s'il vous plaist, en quel temps vous pourrez estre icy. Ie vous prie de faire mes baise-mains à tous les RR. Peres des Trois-Riuieres et de Kebec, que ie prie de se souuenir de moy au saint Sacrifice de la Messe ; et vous particulièrement, en attendant que j'aye le bonheur de vous reuoir.

Ie demeure,
 Mon Pere,
 Votre Scruteur,

FRANÇOIS HERTEL.

Celle qu'il écrit à sa Mere.

MA TRES-CHERE ET
TRES-HONORÉE MERE,

Je scay bien que ma prise vous aura bien affligée ; ie vous demande pardon de vous auoir desobey. Ce sont mes pechez qui m'ont mis en l'estat où ie suis. Vos prieres m'ont redonné la vie, et celles de Monsieur de S. Quentin, et celles de mes sœurs. L'espère que ie vous reuerray deuant l'Huier. Je vous prie de dire aux bons Confreres de N. Dame, qu'ils prient Dieu et la Sainte Vierge pour moy, ma chere Mere, et vous, et toutes mes sœurs.

C'est vostre pauvre

FANCHON.

Voicy vne autre Lettre qui nous apprendra des choses tres-dignes d'estre sceuës, touchant les Iroquois Agnieronnons : l'ingenuité avec laquelle elle est couchée, nous fait moins douter de la verité de ce qu'elle dit :

*Lettre d'un François captif chez les
Agnieronnons, à vn sien Amy,
des Trois-Rivieres.*

MON CHER AMY,

Je n'ay plus presque de doigts, ainsi ne vous estonnez pas si i'écris si mal. L'ay bien soaffert depuis ma prise ; mais i'ay bien prié Dieu aussi. Nous sommes trois François icy, qui auons esté tourmentez ensemble, et nous nous estions accordez, que pendant que l'on tourmenteroit l'un des trois, les deux autres prioient Dieu pour luy, ce que nous faisons tousiours : et nous nous estions accordez aussi, que pendant que les deux prioient Dieu, celuy qui seroit tourmenté, chanteroit les Litanies de la Sainte Vierge, ou bien l'*Aue Ma-*

ris siella, ou bien le *Pange lingua*, ce qui se faisoit. Il est vray que nos Iroquois s'en moquoient, et faisoient de grandes huées, quand ils nous entendoient ainsi chanter ; mais cela ne nous empeschoit pas de le faire.

Ils nous faisoient danser autour d'un grand feu, pour nous faire tomber dedans ; ils estoient tout autour du feu plus de quarante, et nous iettoient à grands coups de pied, les vns vers les autres, comme vne balle dans vn ieu de paume, et après qu'ils nous auoient bien bruslez, ils nous mettoient dehors à la playe et au froid. Je n'ay iamais resseuty si grande douleur, et neantmoins ils n'en faisoient que rire. Nous prions Dieu de bon courage, et si vous me demandez si ie n'auois point d'impatience, et si ie ne voulois point de mal aux Iroquois, qui nous faisoient tant de mal, ie vous diray que non, et qu'au contraire, ie priois Dieu pour eux.

Il faut que ie vous dise des nouvelles de Pierre Rencontre, que vous connoissiez bien : il est mort en Saint. Je l'ay veu pendant qu'on le tourmentoit, iamais il ne dit autre chose que ces mots : Mon Dieu, ayez pitié de moy, qu'il repeta tousiours iusqu'au dernier soupir.

Connoissez-vous Louys Guimont, pris cet Esté ? Il a esté assommé de coups de bastons et de verges de fer ; on luy en a tant et tant donné, qu'il est mort sous les coups ; mais cependant, il ne faisoit que prier Dieu, tellement que les Iroquois enragez de le voir tousiours remuer les léures pour prier, luy couperent toutes les léures hautes et basses. Que cela est horrible à voir ! et neantmoins il ne laissoit pas encore de prier ; ce qui dépit tellement les Iroquois, qu'ils luy arrachèrent le cœur de la poitrine, encore tout viuant, et luy ietterent au visage.

Pour Monsieur Hebert, qui estoit blessé d'un coup de fusil, à l'épaule et au bras, il a esté donné aux Iroquois d'Onneïout, là où il a esté poignardé à coups de cousteaux, par des yurogues du pais. Pour le petit Antoine de la Meslée, ce pauvre enfant m'a bien fait compassion,

car il estoit deuenu le valet de ces barbares, et puis ils l'ont tué à la chasse, à coups de cousteau aussi.

Il y a bien d'autres François encore captifs ; ie ne vous en écry rien, car ce ne seroit iamais fait. Il en vient icy quasi tous les iours, et puis mes doigts me font grand mal. C'est grande pitié de nous voir, nous autres qui auons la vie, car ils font plus d'estat de leurs chiens que de nous, et nous sommes bien-aises quelquesfois de manger le reste des chiens. En venant icy, quoy que nous eussions tous les pieds écorchez, ils nous faisoient pourtant marcher nuds pieds, et nous hastoient de tous leur pacquets, et nous hastoient d'aller à coups de bastons, comme on feroit vn cheual. Quand ils rencontroient quelques-vns de leurs gens, ils nous arrachent des ongles deuant eux, pour les bienveigner ; mais nous priions tousiours Dieu, et ces barbares s'en mocquoient tousiours. Priez bien Dieu pour moy, car i'en ay bon besoin. On dit que le Pere le Moine est à Onnontaghé, pour faire la paix ; il ne la fera iamais avec les Iroquois d'icy, car ils disent qu'ils n'en veulent point, et ils ne regardent les François que comme des chiens ; et neantmoins on ne croiroit iamais combien peu ils sont, ils n'ont iamais esté deux cents hommes ensemble dans le país. Leurs trois bourgs n'ont point de palissade, si ce n'est par-cy par-là, des bastons gros comme la iambe, au trauers desquels on peut bien passer. Si le Pere le Moine pouuoit me deliurer d'icy, il me feroit vne grande charité, et aux autres François qui sont icy : car nous sommes bien miserables, et bien dignes de compassion. Les Hollandois ne veulent plus nous deliurer, car il leur couste trop ; et au contraire, ils disent aux Iroquois qu'ils nous coupent bras et iambes, et nous tuent là où ils nous trouvent, sans se charger de nous. Ie me recommande à vos bonnes prieres et à celles de tous nos bons amis. Ie ne peux m'empescher de pleurer bien fort, en leur disant ce dernier Adieu : car ie ne sçay ce que ie deuiendray.

Celuy qui a escrit cette Lettre, en a esté heureusement le Porteur luy-mesme, reconnoissant la Sainte Vierge pour sa Liberatrice, au seruice de laquelle il s'estoit engagé d'vn ven tout particulier. C'a esté par le moyen de Garaontié qu'il a esté tiré des mains des Agnieronnons, et remis entre les nostres. Il ne cesse de faire l'Eloge de cet obligeant Barbare, et de raconter à tout le monde ses infortunes et sa deliurance. Mais voyons le succès de l'Ambassade, que Garaontié a entrepris avec les Sonnontouaeronnons vers nos François.

Ils s'embarquerent vers la my-Septembre à Onnontaghé, pleins de ioye et surtout les neuf François qu'ils remenoient, et qui commencerent dès lors à respirer vn air plus libre, ne se souuenans presque plus des miseres de leur captiuité ; quand voilà qu'ils firent rencontre d'vne bande de guerriers Onnontagheronnons, qui rapportoient quelques cheuelures Françaises ; et l'vn d'eux estoit couuert d'vne robe noire, qu'il monroit par parade, et dont il se glorifioit comme d'vn illustre trophée. A cette veüe, nos François, comme s'ils eussent esté frappez d'vn coup de foudre, virent toutes leurs esperances abattuës ; surtout, sçachant que celuy qui portoit cette soutane estoit vn Capitaine considerable, nommé Orreouati, qui, ayant esté detenu dans les fers de Montreal, il y a deux ans, et s'en estant échappé, auoit voulu venger sa detention, par la mort de quelques François considerables, comme de vray il auoit fait, par le massacre de Monsieur le Maistre, Prestre, des dépouilles duquel il s'estoit habillé, ainsi que nous auons dit au Chapitre premier. Les Ambassadeurs ne furent pas moins surpris à ce rencontre que les François. On fait halte, on tient conseils sur conseils, on delibere iour et nuit. Quelle assurance, disent les Sonnontouaeronnons, d'aller à Montreal, où le sang d'vne Robe noire tout fraîchement répandu, ne nous menace que de fers et de prisons ? Les Ambassadeurs d'Onnontaghé ont bien plus suiet de craindre, puisqu'ils sont plus

coupables, ceux de leur Nation estant les meurtriers. Les vns et les autres commencent à faire les malades, pour se dégager d'une Ambassade si perilleuse. C'eust esté vn plaisir à nos François, de voir ces tristes contrefaits, si eux-mesmes n'eussent pas esté saisis d'une veritable tristesse ; et l'on peut dire qu'ils furent veritablement malades de voir ces maladies feintes, qui les alloient replonger dans vne malheureuse captivité, et peut-estre dans la nécessité de mourir du mal d'autrui.

Neantmoins Garaontié, Chef de l'Ambassade, se resolut de passer outre, s'assurant bien que les François, qui restoient à Onnontaghé avec le Pere le Moine, luy estoient vne assez bonne caution pour mettre sa vie en seureté, veu mesmement qu'il alloit mettre en liberté neuf François. Quand nos Captifs virent sa resolution, ils receurent autant de ioye que s'ils fussent sortis d'un naufrage ou d'un tombeau. Cette ioye se ralentit bientost, à la veuë d'une autre bande de Guerriers Onneïoutronons, qui alloient tout de nouveau fondre sur nos habitations. Garaontié bien en peine, tasche de parer à ce coup, iugeant bien que la paix qu'il alloit porter aux François, ne seroit pas bien receuë, si elle estoit meslée de sang par cette nouvelle guerre. Ce fut donc, à force de presens, qu'il détourna d'un autre costé la hache de ces soldats. Enfin s'estant fait vn passage libre au milieu, il se rendit, le cinquième d'Octobre, à Montreal, où la ioye fut grande de voir neuf François échappés des feux : on les receut comme des morts ressuscitez.

Ils furent aussitost à l'Eglise, pour remercier l'Autheur de leur liberté, et protester aux pieds des Autels, qu'après Dieu, ils estoient redeuables à la Sainte Vierge, de leur vie, et que les vœux qu'ils luy auoient faits, ou de ieusner tous les Samedis, ou de luy reciter certaines prieres tous les iours, ou d'imiter sa pureté par le vœu de chasteté, auoient fait des miracles pour leur conservation.

Après les embrassemens mutuels et

les accolades, qui furent trempées de larmes de ioye, ils raconterent toutes leurs auentures, qui meritoient bien d'estre écoutées, si nous auions autant de temps pour les écrire, qu'ils ont d'enuie de nous en faire part. Surtout ils ne se pouuoient taire sur le bon traitement qu'ils ont receu des Onnontaghe-ronnons ; ils racontoient avec plaisir toutes les caresses qu'on leur faisoit, tous les festins ausquels ils estoient inuitez, la ioye qu'on prenoit à les voir, et la charité qu'on exerçoit sur eux, pour les bien habiller, les bien loger et leur fournir toutes sortes de commoditez, dont la vie sauuage est capable. Ce qu'ils prisoient le plus, c'estoit la liberté, avec laquelle ils s'assembloient tous les iours, dans vne cabane dont ils faisoient vne Chapelle ; et là, tantost ils s'exhortoient les vns les autres à la crainte de Dieu, et à se conseruer dans l'innocence, puisqu'ils n'auoient pas de Prestre pour se confesser ; tantost ils faisoient leurs prieres, non seulement en particulier, mais tous ensemble et tout haut ; tantost ils faisoient retentir le bourg des Cantiques de l'Eglise, des Litanies de la Vierge, qu'ils chantoient avec admiration du peuple ; et tout cela, dans vn silence et dans vn repos aussi grand que s'ils eussent esté au milieu de Kebec. Souuent ils trouuoient leur nombre grossi de plusieurs Sauuages, surtout de quelques familles Huronnes, qui, à leur exemple, faisoient vn second Chœur de Musique, bien melodieux et bien agreable aux oreilles de Dieu, qui receuoit en mesme temps les vœux et les prieres de plusieurs langues bien differentes.

L'ame de tout cela estoit Garaontié, qui retiroit des mains des Agnieronnons et des autres Iroquois, tous les Captifs François qu'il pouuoit, en ayant ramassé iusqu'à vingt dans son bourg, où ils auoient toute liberté de viure en bons Chrestiens. Il faisoit mesme qu'ils se ressentissent de la Feste du Dimanche, par quelque traitement extraordinaire, et par quelques petits festins ausquels il les inuitoit, pour augmenter la solemnité du iour, par vne si charitable

ceremonie. Aussi l'appelle-t-on ordinairement le Pere des François, qui n'ont pas manqué à son arriuee à Montreal, de luy rendre la pareille, et à son départ l'ont caressé si extraordinairement, que tous luy faisoient quelque liberalité, iusqu'aux enfans mesmes, desquels il estoit rauy de recevoir des poignées de farine, ou des épis de bled d'Inde, dont ces petits innocens se chargeoient, pour en charger son Canot. Il fut salué, en s'embarquant, d'une décharge generale de fusils, qui tirerent de toutes parts, non plus pour tuer l'Iroquois, mais pour l'honorer ; le canon mesme honora le depart de celuy contre qui il auoit esté braqué iusqu'alors.

Mais voyons, en peu de mots, le sujet de son Ambassade, et le dessein de treize beaux presens qu'il étala avec magnificence, et qui, tout riches qu'ils pussent estre, ne nous estoient pas si précieux que les neuf François, dont il rompit les liens par vn beau collier de porcelaine, nous assurant qu'au Printemps prochain, nous le reuerriens avec les dix François restez à Onnontaghé. Il protesta, par vn second present, qu'il les auoit reseruez pour ennoblir l'Ambassade qu'il proiettoit de faire, luy, et le Sonnontouaeronnon, pour lier tous ensemble avec nous vne ferme paix, laissant à part l'Agneronnon, qui veut la guerre absolument, resolu de vaincre ou de perir.

Par vn autre collier, il nous presente les clefs de son bourg, et de ceux d'Oïgoen et de Sonnontouan, afin d'y entrer avec toute assurance, pour y publier la Foy et pour y redresser les mazzures des Eglises, que les malheurs du temps ont ruinées.

Par vn autre, il inuite les François à venir demeurer chez luy en bon nombre, pour ne faire plus qu'un peuple de François et d'Iroquois ; et pour ne faire regner qu'une Religion sur l'Ontario et sur nostre grand fleuue, et pour réunir, par vne alliance veritable, la France avec l'Amerique. Voilà, en substance, les proiets de son Ambassade. Le Printemps prochain nous donnera plus de

iour dans cette affaire. Nous ne croyons pas de leger, quoy que nous écoulions de bon cœur ces paroles de paix : ce beau nom est si aimable, qu'il ne nous peut pas déplaire, mesme dans la bouche des fourbes et de nos ennemis. Il est vray que si nous ne regardons que le passé, nous deuons tout craindre pour le futur : car nous ne nous sommes pas encore oubliez de l'acte tragique qu'ils ont exercé sur nos pauures Hurons, ioignant la perfidie à la cruauté, et massacrant les Oüailles entre les bras du Pasteur. Nous nous souuenons bien des conseils secrets, qui ont minuté nostre mort dans Onnontaghé, lors que nous estions establis chez eux, et qu'ils nous obligerent de fuir, pour n'estre pas homicides d'une cinquantaine de François qui nous auoient confié leur vie. Nous sauons que l'Onnontaghe-ronnon a tousiours passé pour fourbe, comme l'Agneronnon pour cruel, et que ces deux qualitez ne se perdent guere qu'avec la vie ; nous voyons quasi les mesmes procedures, et par les memes personnes qui nous ont trompez si solemnellement, il y a quatre ans. Nous sçauons encore, que lors mesme que le Pere le Moine monte de Montreal à Onnontaghé, vne bande de Guerriers descend d'Onnontaghé à Montreal, où elle immole à sa fureur vn Prestre, pendant qu'un Pere s'immole luy-mesme chez eux à leur caprice. Enfin, nous voyons bien que, pour neuf captifs Oïgouenronnon que nous rendons, on nous rend neuf François ; mais les dix qui restent dans la captiuité, ne nous deliurent pas de la crainte de quelque trame, qui peut s'ourdir à nostre insçeu, mais non pas sans que nous en ayons quelque défiance.

Après tout, Dieu est le Maistre des cœurs : il y peut planter la sincerité, au lieu des souplesses ; il peut faire succeder la verité à la fourbe ; les Iroquois ont tousiours trompé, mais peuent-ils pas ne plus tromper ? Ils ont tousiours machiné nostre perte, peut-estre craignent-ils à present la leur si fort, qu'ils trouuent leur conser-

uation dans la nostre. Ils ont des ennemis si puissans, qu'ils sont bien-aisés de nous auoir pour amis.

Quoy qu'il en soit, nos Missionnaires se sont heureusement exposez pour le salut de leurs ames ; ces hazards sont de recherche, ils font toucher le port dans le naufrage, et trouuer la vie dans la mort.

Mais auant que de finir, iettons encore vne fois la veuë sur tant d'incidens si inesperez, et faisons les reflexions suiuantes.

La premiere : Que de deux mille Iroquois ou enuiron qu'il y a, en voilà quinze ou seize cents qui mettent les armes bas, ou pour tousiours, ou du moins pour vn temps ; pendant lequel nous n'en auons plus que quatre à cinq cents sur les bras, qui ont eux-mesmes à dos trois Nations differentes, les Abnaquois, les Mahingans, et ceux qu'on nomme du Leuant, contre lesquels ils reprennent la guerre tout de nouveau, estant si superbes, qu'ils ne nous croyent pas dignes d'estre mis au nombre de leurs ennemis.

La seconde est : Que nous ne doutons point, que ce ne soit vn coup du Ciel qui a fait, bien à propos, diuersion d'armes, et qui a suscité pour nous les Andastogueronnons, Sauuages belliqueux, et redoutez de tout temps des Iroquois superieurs, contre lesquels la guerre s'échauffe si fort, que nous n'auons plus que les Agnieronnons et les Onnelout-ronnons contre nous, qui n'est que la moindre partie des Iroquois.

La troisième : Que cette plus petite partie des Iroquois ne laisse pas de nous estre la plus redoutable, puisqu'elle seule a fait, cette année, quasi tous les rauages dont nous auons esté desolez. Ce sont les Agnieronnons qui ont fait couler le feu et le sang aux enuiron de Kebee ; ils ont fait vne solitude de Tadoussac ; ils ont infesté toute l'Isle d'Orleans, surtout par le massacre de Monsieur le Seneschal Delauson, et de ses genereux compagnons ; ils ont fait gemir les Trois-Riuieres, ils y ont meslé les larmes des paaures meres avec le sang de leurs enfans, qu'ils ont, ou

tuez, ou enleuez ; ils ont ensuite poussé leurs victoires et leurs dégasts iusqu'à Montreal, et ont chargé les échafauts d'Agnié d'vn si grand nombre de Captifs François, qu'il n'y en auoit iamais tant paru. Et tout cela s'est fait en moins de quatre mois, par vne bande ou deux, de ces Iroquois inferieurs, qui feront desormais beau ieu pour nous couper tout commerce avec les Superieurs, et pour nous empescher de iouir des fruits de la paix qui se presente, si vne main puissante ne les arreste.

La quatrième : Qu'il semble que l'heure est venuë, en laquelle Dieu nous met dans vne heureuse necessité de ruiner à cette fois cette Nation, qui s'opiniastre si fort à nostre ruine. Nostre vie n'a esté iusqu'à maintenant, qu'vne vie de miracles, pour ainsi dire ; et nos efforts n'ont esté que comme ceux d'vn moribond, qui sont plustost des symptomes de mort, que des marques de santé. Nous auons languy iusqu'à present, et nous nous voyions mourir piece à piece, à mesure que nos ennemis se fortifioient de nostre foiblesse, et qu'ils s'engraisoient de nostre sang. Mais puisque les vns ont vne si forte partie sur les bras, du costé de la Nouvelle Suede, qui les oblige de chercher vn azile chez nous, presque à mesme temps qu'ils nous obligeoient d'en chercher dans les grottes et dans les rochers les plus escartez, et que les autres nous offrent leur protection avec leur pais, il en reste si peu, que nous ne serons plus excusables deuant Dieu, dont la gloire y est si fort interessée, ny deuant les hommes, qui soupirent depuis longtems après ce changement de fortune, si nous ne pressons bien fort le secours que nous attendons de France, pour nous oster cette épine du pied, qui retarde le progrès de la Foy, et l'establisement de la Colonie.

La cinquième : Si nous ne sommes secourus presentement dans vne si fauorable conioncture, les ennemis se pourront rallier, et nous perdront en suite de fond en comble. Il est plus aisé de guerir vn malade, que de resusciter vn mort. Que si nous domptons cette petite poignée de superbes,

nous nous rendrons Maistres de toutes les autres Nations circonuoisines qui craindront, par la cheute de ce Colosse, de tomber elles-mesmes ; et elles ne croiront pas pouuoir resister à des armes qui auront fait plier cette Nation, sous laquelle plient tous les autres peuples. Les Onnontagheronnons tremblent, et receuront de nous telles Loix que nous leur voudrons prescrire, soit pour nostre établissement chez eux, soit pour leur commerce avec nous ; les Oïgouenronnons n'oseront pas remüer dans ce renuersement de fortune, puisqu'ils s'estoient assez moderez à nostre égard, lors mesme que les Agnieronnons les animoient contre nous ; les Sonnotouaeronnons, qui portent leurs Castors aux Hollandois, avec bien de la peine, par des chemins longs et remplis de perils, à cause des Andastogouenronnons qui leur dressent partout des embusches et qui les obligent à faire à present des Carauanes de six cents hommes ensemble, quand ils vont en traite : ces peuples, dis-ie, seront bien aises d'espargner toutes ces peines et d'éüiter tous ces dangers, pouuant nous venir trouver en Canot, et enrichir nos François de leur chasse, qu'ils font audessus de Montreal ; ils seront ravis de s'en pouuoir retourner d'icy par eau, chargez des marchandises qu'ils sont obligez d'aller chercher bien loin, et à pied, chez les Hollandois.

La sixième est : Que non seulement nous rendrons nostre Amerique Française, mais encore, nous la ferons toute Chrestienne ; et d'une vaste solitude, nous en ferons un Sanctuaire, où la diuine Maiesté trouuera des adorateurs de toutes les Langues et de toutes les Nations. Nous n'irons plus par les precipices, et par le milieu des abysses, chercher les Kilistinons, puisque les chemins droitz et bien aisez nous seront libres ; nous courrons à nostre aise après les Algonquins superieurs, sans craindre d'estre, ou poursuiuis, ou retardez dans nos courses par les Iroquois ; nous pourrons donner iusques dans ces parties les plus reculées de

'Occident, où nous trouuerons l'Idolatrie à combattre, et le Christianisme à releuer ; nous visiterons des Eglises fugitiues, des brebis errantes, des peuples nouveaux, et des Nations qui nous appellent, de quatre à cinq cents lieues loin, pour leur faire voir les premiers rayons du Soleil de Iustice, qui ne s'est point encore leué sur les testes de tous ces Peuples du Couchant. Mais tout cela dépend d'une petite poignée d'Agnieronnons, que la Iustice diuine semble vouloir à present immoler par les mains de la France, comme des ennemis irreconciliables de la Foy et des François.

La dernière reflexion est : Que dès le Printemps prochain, mille six cent soixante et deux, nous esperons bien entreprendre tout de bon, parmy les Iroquois superieurs, du moins deux belles Missions : celle des Onnontagheronnons, à laquelle le Pere le Moine employera par auance son hiuernement, et celle des Sonnotouaeronnons, qui nous donnera plusieurs bourgs à cultiuer ; et surtout celuy de S. Michel, qui n'est composé que de Hurons Chrestiens, qui ont porté leur Foy avec leur Colonie, chez leurs Vainqueurs, après la destruction de leur pais. Ces deux Missions seules demandent bien plus de Missionnaires que nous ne sommes icy ; et si nous pouuions nous diuiser de nous-mesmes, nous trouuerions bien à suer à mesme temps en plusieurs endroits differens. Nous nous partagerons aux vns et aux autres, autant que nous pourrons, en attendant que ces belles ouuertures nous fassent venir de France le secours des hommes Apostoliques, en mesme temps que nostre bon Roy, tres-pieux, tres-puissant, tres-generoux, fera passer le nombre de soldats necessaires, pour mettre en liberté sa Colonie Française, et un tres-grand nombre de Nations qui ne sont pas à Iesus-Christ, pource qu'ils ne peuuent recevoir, et qu'ils n'oseroient aborder les Predicateurs de l'Euangile que Sa Maiesté a enuoyez en ce Nouveau Monde. Enfin, cette dernière guerre plantera la Paix et les Lys dans toutes nos forests, pour en faire des Villes, si

l'on veut, et d'une terre de Sauvages, en faire vne terre de Conqueste pour Iesus-Christ et pour la France.

Ceux qui aiment la conuersion des Peuples de la Nouvelle-France, seront bien aises d'apprendre, qu'après que cette Relation a esté portée au Nauire, qui alloit leuer l'ancre pour retourner en France, il est arriué vn Canot à Kebec qui a donné des nouvelles du Pere René Menard, dont il est parlé cy-dessus aux Chapitres troisième et sixième : c'est le fils de l'hoste où loge le Pere, qui est le Maistre et le Conducteur de ce Canot. Il assure que le

Pere est en bonne santé, qu'il reuiendra au Printemps en bonne compagnie. Et les Lettres du Pere disent qu'il a découuert quantité de Nations fort peuplées ; que la moisson est grande, mais que les Ouuriers manquent. Bref, on crie partout : Enuoyez du secours ; sauuez les corps et les ames ; détruisez l'Iroquois, et vous planterez la Foy dans l'estenduë de plus de huit cents lieues de pais. On sçaura, l'an prochain, les particularitez du voyage du Pere, qui est seul au milieu de quantité de Bourgades et de Peuples, ausquels il ne peut satisfaire.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand-Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois, et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux Pais de la Nouvelle-France, depuis l'Esté de l'année 1660, iusques à l'Esté de l'année 1661, et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutives ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 23. Ianuier 1662.*

Signé par le Roy en son Conseil.

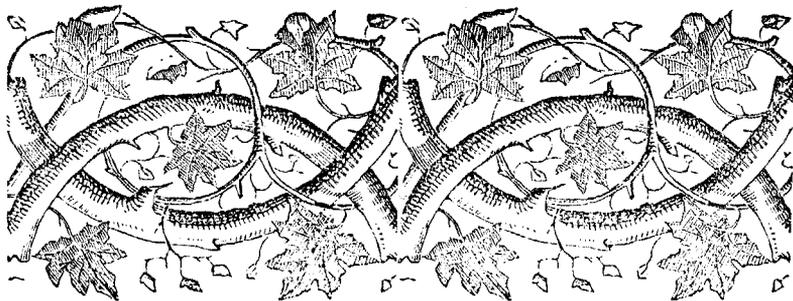
MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS ANDRÉ CASTILLON, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de la *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux pais de la Nouvelle France, etc.* Fait à Paris, ce 20. Ianuier 1662.

Signé,

ANDRÉ CASTILLON.



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

AV PAYS DE LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1664 ET 1662.

Par le R. P. HIEROSME LALEMANT (*).

CHAPITRE PREMIER.

Diverses guerres des Iroquois.



Un ancien disoit assez bien, que la Fortune est vne ambitieuse, qui n'aspire qu'à de nobles rauages, et qu'elle en veut bien plus aux grands edifices, qu'aux Cabanes champestres, qui se defendent par leur bassesse, de la fureur de ce meteore, pendant que les cimes des hautes montagnes en recoïuent tous les coups.

Peut-estre aurons-nous esté assez humiliez l'an passé, et mis assez bas pour n'estre pas atteints des foudres des Iroquois, qui ont tourné leurs armes ailleurs, et qui sont assez superbes pour dedaigner des conquestes qui leur sont ordinaires. Ils en vont faire à trois ou quatre cents lieues d'ici, ne laissant aucun coin de ces

vastes forests, qu'ils ne remplissent d'effroi et de sang.

Les vns ont pris leur marche vers le Leuant, du côté de la Nouvelle-Angleterre pour y combattre les Abnaquiouis, Sauvages dociles et bien susceptibles des bonnes impressions qu'on leur donne, ainsi que le témoigne vn de nos Peres, qui a, par plusieurs fois, donné iusqu'à eux par des routes affreuses, et par des chemins de famine et de precipices qu'il faut passer. Ils habitent les bords d'vne riuiere nommée Kenebeki, et cultiuent vn país si deliceux, à leur dire, qu'ils tiennent par la tradition de leurs Fables, que le fils de celui qui a tout fait, voulant se faire Sauvage, n'auoit point trouué de terre plus belle que la leur pour y faire son seïour. C'est dans ce lieu de paix et de delice que quelque bande d'Agneronnonns va porter le trouble avec les armes, pour venger vn affront fait à trente des leurs qui, voulant exiger quelque sorte de tribut de ces peuples, en furent tous massacrez, à la reserue d'vn, qui, après auoir eu les leurs d'en haut tronçonnées et la teste à demi escorchée, fut

(*) D'après une copie d'un manuscrit déposé à la Bibliothèque Impériale, à Paris.

renuoyé en cet estat pour porter la nouvelle de ce qui s'estoit passé enuers ses compatriotes, avec ordre de leur dire qu'ils les destinoient à vne semblable ignominie, s'ils entreprenoyent vne pareille vexation.

Ces superbes, plus accoustumés à faire la loi qu'à la subir, se sont mis incontinent en campagne, avec dessein d'employer deux années, auant leur retour, pour prendre vengeance de cet affront.

Nous auons appris depuis peu, qu'ils ont desia bien commencé, ayant surpris vne bourgade entiere, lorsque tous ses habitans estoient iures par les boissons que les Hollandois leur traitent ; de sorte qu'ayant bien pris leur temps, ils s'emparerent du bourg qui n'estoit plus qu'un grand Cabaret rempli d'iurognes. Ils firent nager le sang dans les cabanes aussi abondamment que le vin y couloit auant ; ils bruslerent ensuite les femmes et les enfans, et tous ceux que le fer auoit espargnés. Il n'y eut qu'un vieillard qui trouua grace, parce qu'il n'estoit pas pour lors iure, et qu'il auoit esté peu auparauant en ambassade chez les Agnieronnons pour traiter de paix avec eux : il fut d'abord bien reçu à Agnié ; et quoique captif, il fut considéré comme vn homme venerable par sa vieillesse et par sa temperance. Après quelque sejour dans Agnié, il fut, par malheur, rencontré par cinq ou six Iroquois iures, qui se saisirent de lui, et sans delai l'attachèrent à vn poteau, où ils lui firent endurer toutes les cruautés que la barbarie, iointe à l'iurognerie, peut inuenter ; mais il les souffrit d'un visage égal, sans iamais laisser tomber vne larme de ses yeux, ni lascher vne parole de plainte de sa bouche. Quel malheur pour ce pauvre homme de peirir par l'iurognerie de quatre ou cinq fripons, après auoir éuité celle d'un bourg tout entier. Voilà donc la guerre du Leuant qui occupe vne partie des Iroquois.

D'autres poussent plus loin vers le Sud, sans sauoir bonnement à qui ils en veulent : ils cherchent des hommes qu'ils ne connoissent pas, ils ont la

guerre auant d'auoir des ennemis. Ils marchent plus de deux cents lieues dans les forests, sans boussoles et sans s'égarer ; et enfin ils rencontrent la mer vers les costes de la Virginie, à ce que nous présumons. Ils trouuent vn país où l'on ne sait ce que c'est que des neiges, tout y est tousiours vert, excepté les Castors qui y sont blancs. Les hommes y sont habillés comme les femmes, et les femmes comme les hommes, surtout pour ce qui est de la coiffure. Les ours, les sangliers, les léopards et les lions peuplent ces déserts bien plus que les hommes ; les coqs-d'Inde et les poules y volent en bande, comme les estourneaux en France, et l'on entend le chant du coq dans les bois, comme l'on feroit dans nos villages. Il y a des forests entieres d'arbres bien semblables aux palmiers : ce sont, disent nos Iroquois, des roseaux, gros et hauts, comme les chênes, moëlleux et noués d'espace en espace ; les feuilles ont trois pieds de longueur et vn de large, et deux ou trois pouces d'epaisseur ; elles sont, au reste, rondes et droites comme des espées, et seruent comme de corps-de-garde ou d'appui au tronc qui est foible et molasse de soi-mesme, mais enuironné comme d'une muraille armée de coutelas. Nos guerriers rencontrerent par hasard vn de ces arbres renuersé ; ils s'en approcherent et trouuerent dans le creux trois grands ours qui y logeoient bien au large, et qui s'estoient engraisés de la moëlle de cet arbre, qui leur seruoit de nourriture et de logement tout ensemble ; de sorte qu'ils ne quittent point la maison qu'après l'auoir mangée.

Tirant vn peu plus vers le Couchant que vers le Midi, vne autre bande d'Iroquois va chercher iusques à quatre cents lieues d'ici vne nation qui n'est criminelle que parce qu'elle n'est pas Iroquoise ; on la nomme Ontôagaunha, comme qui diroit là où on ne sait pas parler, à cause de l'Algonquin corrompu qui y est en vsage. Au reste, si nous en croyons à nos Iroquois qui en sont retournés, et aux esclaves qu'ils en ont amenés, c'est vn país qui, n'ayant rien

des rigueurs de nos huiers, iouit d'une saison tousiours temperée, et comme d'un Printemps et d'un Automne continuel ; la terre y est si fertile, qu'on en pourroit presque dire à proportion ce que les découveurs Israélites disoient de la terre de Promission : car pour ne parler que du blé-d'Inde seulement, il pousse vne tige si extraordinairement grosse et si haute, qu'on la prendroit pour un arbre, et porte des espis de deux pieds de long, dont les grains paroissent comme ceux de nos gros muscats : on n'y voit point d'Orignaux ni de Castors, qui ne s'habituent que dans les pais froids ; mais en recompense les cerfs, les buffles, les pores sauvages, et vne autre espece de grands animaux dont nous n'avons aucune connoissance, peuplent ces belles forests, qui sont comme autant de vergers, n'y ayant presque que des arbres fruitiers, parmi lesquels vivent bien en repos des oiseaux de toutes couleurs et de tous ramages, surtout les petits perroquets qui y sont en si grand nombre, que nous auons vu de nos Iroquois retourner de ces pais avec des escharpes et des ceintures qu'ils s'estoient faites de ces oiseaux enlacés les vns dans les autres. Il s'y trouue de plus vne espece de serpents d'une prodigieuse grosseur, et longs de deux brasses ; mais ce sont des serpents innocents, dont le venin n'est pas malin, ni la piqûre malfaisante. Les hommes n'y sont pas si bons que les serpents, car ils vsent d'un poison dont ils sauent bien l'art d'infecter les sources, et mesme les riuieres entieres, et le font avec tant d'adresse, que les eaux ne perdent rien de leur beauté, quoy qu'elles soient toutes corrompues. Leurs bourgades sont placées le long d'un beau fleuve qui les porte iusques au grand Lac (c'est ainsi qu'ils nomment la Mer) où ils ont commerce avec des Europeens, qui prient Dieu comme nous, et qui ont l'usage des Chapelets et des Cloches pour appeller aux prieres : à la façon dont ils nous les dépeignent, nous iugeons que ce sont des Espagnols. Cette mer est sans doute ou la baie du St. Esprit, dans

le golfe du Mexique, ou la coste de la Floride, ou bien la mer Vermeille, sur la coste de la Nouvelle-Grenade dans la grande mer du Sud. Quoy qu'il en soit, c'est vers ces peuples que les Iroquois Onnontageronnons ont tourné leurs armes, pour appaiser, disent-ils, les ames de ceux des leurs qui ont esté tués il y a huit ou neuf ans, et qui ne trouueront pas de lieu de repos en l'autre monde, qu'elles n'aient esté comme expiées par les feux des captifs bruslez : cruelle expiation qu'ils ont commencée l'hiuer dernier, par de pauvres femmes et par des enfants à la mamelle, qui ont esté la proie des flammes et de la cruauté de ces trop immiséricordieux barbares.

Vn autre parti Iroquois commence vne guerre de deux ans contre la Nation qu'on nomme du Bœuf ; vn autre tourne sa marche contre la Nation du Petun du costé des Nez Percés ; vn autre estant allé comme à la découuerte d'un pais nouveau, s'est engagé si auant dans les bois inconnus, qu'ils ont peri de faim.

Les autres ont esté plus heureux dans la nouvelle entreprise qu'ils ont faite cet hiuer dernier sur nos Sauvages du Nord : ce sont ceux vers qui deux de nos Peres furent l'an passé, par des chemins escartez de Tadoussac, quand ils se rendirent à Necouba bien à propos pour plusieurs Neophytes, dont les vns ont esté instruits tout de nouveau des mysteres de nostre Religion, et les autres ont esté reconciliés à Dieu. Tous ces pauvres Neophytes ont pu, par après, reconnoistre les soins que la Providence a eus de leur salut, leur ayant enuoyé des Missionnaires dans des conuictures tout-à-fait admirables : car iamais ni Iroquois, ni François n'auoient mis le pied en leur pais ; iamais on n'auoit parlé ni à Agnié, ni à Kebec, de Necouba ; et voilà qu'en la mesme année et les vns et les autres y arriuent ; mais cette douce Providence a voulu que nos Peres et arriuassent les premiers, pour tirer des feux de l'enfer ceux qu'ils ne croyoient pas bientost deuoir estre iettés dans les feux des Iroquois.

Nous auons appris ce que nous en allons dire, par deux Sauvages qui,

ayant esté pris à Necouba mesme par les Agnieronnons, se sont heureusement eschappés de leurs mains lors qu'ils approchoient de leur bourg. L'un des deux, aagé de vingt ans, vsa d'adresse pour sa fuite : car sur les chemins, ayant mis les Iroquois en belle humeur, iouant avec eux tantost aux pailles, tantost aux dés, qui font leurs jeux les plus ordinaires, les prouqua à la course, défiant le plus habile d'eux, tout estropté qu'il estoit. L'émulation se met dans la compagnie : on s'assemble, on choisit le plus dispos des Iroquois ; le captif entre en lice avec lui, et les bornes de la course ayant esté marquées, ils commencent à courir à qui mieux mieux ; mais ce captif qui regardoit sa liberté comme le prix de sa victoire, tenoit le deuant avec les acclamations de ses ennemis mesme qui changerent de ton quand ils virent que le victorieux passoit les bornes qu'ils auoient posées, s'enfonçant dans le bois, et refusant les louanges et la gloire à laquelle on l'inuitoit ; il continue donc sa route avec autant plus de courage qu'il n'auoit plus de rual de sa victoire ; la crainte et l'esperance lui donnant des forces. Mais il couroit à son malheur, s'estant inopinément ietté entre les mains d'une autre bande d'Iroquois, qui ne furent pas plus rusés que les premiers, car ils le laisserent eschapper, lorsqu'ils estoient prests de le ieter au feu.

C'est ce qu'il nous a rapporté à son arriuée à Montreal, disant que toutes les terres du Nord qui n'auoient iamais vu d'Iroquois, en sont tellement infestées, qu'il n'y a plus de cauerne assez sombre parmi ces grands pais de rochers, pour s'y cacher, ni de forests assez profondes pour y confier sa vie ; que dès le commencement de l'hiver, ils ont fait vne grande prise de plusieurs familles, composées d'hommes, de femmes et d'enfants qui n'ont iamais combattu contre d'autres ennemis que contre leurs Castors et leurs Orignaux ; que poussant outre leurs victoires, ils auoient surpris à Necouba bon nombre d'autres Sauvages, lors qu'ils estoient occupés à des obseques, ayant iuste-

ment pris le temps qu'ils fesoient le festin d'un mort, et qu'ils n'auoient en main, au lieu d'armes, que des plats et des cuillers, les obligeant ainsi de continuer pour eux-mesmes les pleurs qu'ils auoient commencez pour ce defunt ; que leur dessein n'estoit pas de s'en tenir là, mais de donner iusqu'à la mer du Nord, d'y enleuer comme vn torrent tout ce qu'ils rencontreront, puis descendre par le lac St. Iean et par Tadoussac, grossissant tousiours, en chemin faisant le nombre de leurs prisonniers ; et enfin remonter par nostre grand fleuue de St. Laurens, pour passer deuant Quebec, et deuant nos autres habitations, chargés de depouilles et de victimes qui embelliront de leurs larmes et de leur sang la triomphante entrée que nos barbares se preparent de faire dans leurs bourgades.

Voilà donc comme nos ennemis s'étant esendus par toutes ces contrées, nous ont laissez en paix cette partie de l'esté, parce qu'ils ont porté la guerre tout autour de nous : de sorte que nous ne sommes heureux que par le malheur d'autrui ; quoy qu'à vray dire, le malheur de nos allies est le nostre, puisque la source du Castor demeure tarie par la perte de ceux qui en font le transport à nos habitants.

CHAPITRE II.

Quelques meurtres considerables faits par les Iroquois.

Ce peu de repos dont nous auons ioui, n'a pas esté vniuersel : Montréal a fini l'année passée, et commencé celle-ci par deux pertes notables. L'une dans le mois de Fevrier dernier, par la mort du sieur Lambert Closse, qui fut tué par vne bande d'Iroquois, lorsqu'il alloit au secours de quelques François qui estoient en danger. C'estoit vn homme dont la pieté ne cedit en rien à la vaillance, et qui auoit vne presence d'esprit

tout-à-fait rare dans la chaleur des combats ; il a tenu ferme à la teste de vingt-six hommes seulement, contre deux cents Onnontagheronnons, combattant depuis le matin iusqu'à trois heures après midi, quoyque la partie fust si peu esgale ; il leur a souuent fait lascher prise ; souuent il les a depossédés des postes auantageux, et mesme des redoutes dont ils s'estoient emparés, et a iustement merité la louange d'auoir sauué Montreal et par son bras, et par sa reputation : de sorte qu'on a iugé à propos de tenir sa mort cachée aux ennemis, de peur qu'ils n'en tirassent de l'auantage. Nous deuions cet éloge à sa memoire, puisque Montreal lui doit la vie.

L'autre perte n'est pas moins considerable. C'est d'un bon ecclesiastique nommé M. Vignal, qui, dans le mois d'Octobre de l'année passée, accompagnant des ouuriers qui alloient querir des pierres en vne isle voisine de Montreal, comme ils mettoient à terre sans defiance, les Iroquois qui se tenoient cachés dans les bois, se ruerent à l'improuiste sur eux, avec vn grand cri, et dès la premiere decharge de leurs fusils, ils en tuerent trois sur la place, blesserent les autres, et se saisirent de M. Vignal, qui auoit deia reçu plusieurs plaies, desquelles il mourut peu de temps après entre leurs mains. Sa vie estoit d'une très-douce odeur à tous les François par la pratique de l'humilité, de la charité et de la penitence, vertus qui estoient rares en lui et qui le rendoient aimable à tout le monde ; et sa mort a esté bien precieuse aux yeux de Dieu, puis qu'il l'a reçue de la main de ceux pour lesquels il a souuent voulu donner sa vie ; il auoit de grandes tendresses pour leur salut, il s'est offert plusieurs fois de nous venir ioindre, quand nous estions à Onnontaghé, afin de trauailler coniointement à la conuersion de ces Barbares ; et il l'auroit fait, si sa complexion et ses forces eussent correspondu à son courage et à ses ferueurs.

Dans ces accidens qui nous sont aussi sensibles que les personnes que nous

perdons nous sont precieuses, nos courages sont releués par l'esperance que nous donne nostre bon roi, d'un grand secours qui va faire regner la Foy par la destruction des infideles, et donner la vie à plus de cinquante Nations par la ruine de quatre ou cinq bourgades. Nous sommes dès cette année dans l'attente de deux vaisseaux chargés de quelques soldats, qui dissiperont vne partie de nos craintes. Nous repondrons aux saluts de leurs canons, par des benedictions publiques, dont nous remplirons l'air pour nostre incomparable monarque, qui, donnant ses soins à toute la France, les veut bien estendre iusqu'au-delà des mers, pour faire part à ses suiets de ce nouveau monde, du repos qu'il a procuré à toute l'Europe.

CHAPITRE III.

Hiuernement du P. Pierre Bailloquet, avec les Montagnais et les Algonquins.

Les Sauvages qui passent de ce monde entre nos mains, semblent vouloir quitter tout ce qu'ils ont de barbare auant que de quitter la vie ; ils meurent, pour la plupart, aussi bons Chrestiens que s'ils n'auoient iamais vécu en Sauvages ; et ils ont alors des sentiments de deuotion qui ressentent plustost les Cloistres que les bois.

Nous auons fermé les yeux, il y a quelque temps, à vn bon Huron, nommé Louis Aquienhio, qui est mort en Saint. Pendant quatre mois de sa maladie, il fit vn temple de sa cabane, et son escorce, sur laquelle il estoit estendu, estoit comme vn sanctuaire, où il consacroit toutes ses souffrances par vne merueilleuse patience, et par des prieres continuelles.

Tous ses desirs n'estoient que pour le Ciel, et toutes ses paroles n'estoient que des choses celestes. Monseigneur l'Euesque de Petrée, qui a de grandes

tendresses pour ces pauvres Sauvages, ayant eu la bonté de le visiter pendant le fort de son mal, et lui ayant fait gagner l'indulgence des moribonds, il s'écria ensuite : *Jesus, enleue-moi, ie n'ay plus rien à faire en ce monde ; Iesus, enleue-moi !* Paroles qui ont vne douceur, et vne énergie toute particuliere en langue Huronne ; aussi les auoit-il tousiours au cœur et à la bouche. Peu de temps auant que de mourir, estant fort bas et tout extenué, quelqu'un des assistans, ayant dit par compassion : *Helas ; qu'il est defiguré, il n'est plus semblable à lui-mesme !* A ces paroles qu'il entendit, il ranima tous ses esprits, et, d'une voix assez forte, quoy que mourante, il se mit à chanter sa chanson de mort, qu'il composa sur le champ, dont le refrain estoit : *Ie ne suis plus semblable à moi-mesme, mais ie serai bientost semblable à mon Iesus ; et ne quitta point cette chanson que pour reprendre sa priere ordinaire : Iesus, enleuez-moi !*

Sa femme, tres-bonne Chrestienne, l'animoit à ce saint exercice par de continuelles exhortations, qui n'estoient pas moins saintes pour sortir d'une bouche Huronne ; elle lui seruoit de maîtresse en nostre absence, et ne lui parloit plus que du Ciel, l'encourageant d'y aller au plus tost, puis qu'il y auoit vn de ses petits enfans qui lui tendoit les bras. Les deux iours qui precederent sa mort, elle inuenta vne façon d'assister les moribonds, qui ne tient rien du Sauuage ; elle se resolut de si bien employer ses derniers moments, qu'il n'y en eut pas vn qui ne fut sanctifié par la priere ; imitant en quelque façon nos Quarante-Heures qu'elle auoit vues dans nostre Eglise : elle pria vne de ses parentes de l'assister dans ces derniers deuoirs qu'elle vouloit rendre à son mari. Elles commencent donc cette ingenieuse inuention de pieté, par vn Oratoire d'écorce qu'elles dressent auprès du malade, et là, ne cessent de prier, tantost l'une, tantost l'autre, tantost toutes deux ensemble, se releuant l'une l'autre, en sorte qu'elles continuerent iour et nuict ces charitables offices iusqu'au

dernier soupir du malade, qui rendit l'ame avec ces paroles : *Jesus, enleue-moi !*

Cette courageuse femme, qui auoit retenu ses larmes pendant toute la maladie de son mari, de peur de l'attendrir et le diuertir de la pensée de Dieu, lascha la bonde à ses yeux, sitost qu'il eût expiré, et en versa sur lui vne si grande quantité, qu'elle fit paroistre et sa confenance à les retenir, et sa tendresse à les donner quand il faut. Il est vray que c'estoit des pleurs resignez et des larmes meritoires : car elle s'en alla bientost les verser au pied des Autels, pour esteindre, disoit-elle, les flammes du lieu par où l'ame de son cher mari deuoit passer. Elle voulut en cela contrecarrer l'ancienne coustume des femmes Huronnes, qui, à la mort de leurs maris, se tenoient enfermées durant cinquante iours, sans parler à personne, pour tesmoigner l'excez de leur douleur par ce rigoureux silence, et par cette solitude superstitieuse.

Vne bonne Algonquine, femme d'un ancien Capitaine, se trouuant en danger de mourir à trente lieues de Quebec, quoy qu'elle se fust confessée quelque temps auparauant, souhaita si passionnément d'expirer entre nos bras, qu'elle enuoya ici exprés, et fit porter cette parole au Pere qui a soin de la Mission Algonquine : *Haste-toi, mon Pere ! ne tardes pas, car ie m'en vais mourir, et desia ie sens mon ame sur le bord de mes leures ; ie l'arresterais neantmoins quatre iours pour la mettre entre tes mains, et si tu ne peux te rendre assez à temps pour la recevoir, prepares-lui du moins les chemins de l'autre monde par tes prieres.*

La grande confiance qu'ont en nous les Sauvages, les fait souhaiter d'auoir avec eux quelques-vns de nos Peres, quand ils vont hiurner dans les bois. L'automne dernier, les Montagnais de Tadoussac et quelques Algonquins d'ici, nous firent cette demande avec grande instance : c'estoit pour aller passer l'hiver vers les monts Nostre-Dame, assez renommés ici pour leur hauteur, et pour estre le país le plus ingrat et le plus af-

freux de toutes ces contrées ; mais on n'en peut pas trouver de plus horrible pour s'y mettre à couvert des Iroquois.

Ce fut le P. Pierre Bailloquet qui leur fut donné pour estre le pasteur de cette Eglise errante. La vie qu'un missionnaire est obligé de mener en ces voyages, est celle que menent les Sauvages mesmes, c'est-à-dire, n'auoir point d'autre hostellerie que les bois, point d'autre matelas que la neige, n'auoir point de demeure fixe, mais chercher sa vie de montagne en montagne, point de provisions assurées, sinon celles que fournit la Providence, laquelle ne veut pas tousiours faire miracle pour transporter les originaux comme elle fesoit autresfois pleuvoir les caillies. Il faut auoir l'estomac fait à la faim, les yeux à la fumée, et les pieds à la neige : plus le temps est mauuais, tant meilleur en est-il, parce que la chasse est plus heureuse ; on ne cherche que des pais apres, rudes et difficiles, parce qu'on atteint plus aisément les bestes ; on se desplaît aux beaux iours, et les tempestes réiouisent le chasseur, qui fait ses meilleurs coups pendant les plus mauuais temps : de sorte qu'il n'y a rien plus à craindre qu'un hiuer doux, et les belles saisons causent les grandes famines ; en vn mot, ce n'est pas viure sinon d'une vie de Sauvages, qui sont faits aux iniures du temps, comme leurs esclans et leurs castors. Et certes, cette vie ne seroit pas tenable à vn Missionnaire dans ces fatigues, s'il ne goustoit les fruits de deuotion et de douceur, dont ces deserts sont fertiles, et que l'amour de Iesus-Christ rend sauoureux.

L'innocence y loge, et y est tout-à-fait admirable. Voici comme en parle le Pere, dans vn bout de lettre qu'il a escrite touchant son hiuernement. J'ay trouué que le vice regne dans les villes bien plus que dans les forests, que le commerce des bestes n'est pas si mal-faisant que celui des hommes, et que nos Sauvages viuent dans vne si grande innocence, que ie n'ay pas iugé qu'ils eussent besoin de s'approcher bien souuent du sacrement de Penitence. Ie ne parle pas seulement de ceux que j'ay cul-

tiués pendant l'hiuer, mais aussi de ceux que ie n'ay veus que par reprise, et de ceux que ie n'ay pu aboucher qu'au printemps.

Ceux-ci n'eurent pas plus tost appris de mes nouuelles, que quelques-vns d'eux vinrent de dix-huit lieues sur les neiges pour se confesser, et me donner assurance que plusieurs autres souhaitoient avec passion de le faire. ils m'encourageoient à entreprendre le voyage, pour la consolation particuliere de quantité de meres qui ne pouuoient quitter leurs enfans, ni les porter par des chemins si fascheux ; elles s'offroient neantmoins de faire la moitié de ces chemins de precipices. Nous ne desirons pas, disoient-ils, que tu fasses vingt-cinq lieues en raquettes, pour visiter toutes les cabanes les vnes après les autres, en vn temps auquel le degel des riuieres et des torrents rend ces chemins non seulement difficiles, mais dangereux ; incommodé-toi neantmoins vn petit pour la commodité de tant de personnes ; approche-toi de nous, et nous approcherons de toi, afin que nous puissions sanctifier vn temps qui est saint par tout le monde. Ils vouloient parler de la Semaine Saincte, de laquelle nous approchions.

Ie leur esparnay la peine à laquelle ils s'offroient de si bon cœur : ie fus les visiter tous, les vns après les autres, et ie trouuay qu'ils n'auoient iamais manqué pendant tout l'hyuer, de dire le matin, à genoux, les prieres ordinaires, et le soir, le Chapelet.

Voilà des bois et des rochers bien sanctifiés. Ie fus reçu dans toutes leurs cabanes avec vne ouuerture de cœur tout-à-fait aimable : car l'hospitalité se trouue dans ces bois, quoy qu'ils n'aient pour hostes que des Barbares. Nous auons esté reduits à ne viure que de pores-epics, la chasse de l'orignac n'ayant pas esté heureuse : et, non seulement nos Sauvages ont souffert la famine avec resignation, et sans rien omettre des prieres que nous adressions tous les iours au Ciel ; mais de plus, ils ont reçu avec toute la charité imaginable, l'esquipage de deux chaloupes

de nos François, qui, n'ayant pu gagner Quebec auant l'hiver, ont esté contrainsts de le passer dans nos forests, où ils ont trouué que toutes nos cabanes estoient comme autant d'hostelleries où ils ont esté reçus à table d'hoste, sans rien payer. Nous n'eussions iamais creu, disent ces François, que des Sauvages nouvellement baptisez priassent si bien Dieu, si nous ne l'eussions vu tout cet hiuer, et nous n'aurions iamais pensé que des Barbares fussent si charitables, si nous ne l'eussions éprouvé par nous-mesmes. Chaque chef de famille nous eust voulu auoir chez soi, s'il eût eu autant de commodité que de bonne volonté ; et le principal d'entr'eux, voiant qu'un de nous estoit malade, alla chercher des remedes par des chemins tres rudes, et marcha quatre iours de suite, sans s'arrester, non pas mesme à tirer les originaux qui se presentoient à lui, et cela de peur de retarder le soulagement qu'il vouloit apporter au malade.

Le Pere n'en dit pas dauantage, soit qu'il se contente que Dieu seul soit témoin de ce qui s'est passé dans ces grandes montagnes, bien capables, par leur apreté, de garder le secret, et de tenir caché tout ce qu'on leur confie ; soit que la famine et les fatigues qu'il a souffertes, lui aient semblé agreables, pour auoir esté adoucie par l'innocence et par la ferueur de son troupeau : ce qui lui a fait souuent dire que sa mission estoit tres aimable, verifiant l'enigme de Samson, *in forti dulcedo*, le miel se trouue dans la gueule du Lion, la douceur dans l'amertume, et la ioie dans les croix. C'est le fruit des Missions pleines de trauaux et de danger, telles que sont, pour l'ordinaire, celles de ce Nouveau-Monde. Voyons de quelle nature est celle dont nous allons parler au Chapitre suiuant.

CHAPITRE IV.

Hiuernement du P. Simon Lemoine au pais des Iroquois Superieurs.

Voici vne Mission de sang et de feu, de sueurs et de larmes, de captifs et de Barbares. C'est vn pais où la terre est encore teinte du sang des François, où les eschafauts sont encore dressés et couuerts de leurs cendres, où ceux qui ont suruccu à la cruauté en portent des marques funestes aux pieds et aux mains, dont les ongles sont arrachez, et les doigts coupez ; où enfin le P. Simon Lemoine est depuis vn an, pour recevoir les soupirs de cette Eglise affligée, et pour prendre part, comme vn bon Pasteur, à toutes les miseres de son cher troupeau.

Son employ, pendant tout l'hiuer, a esté auprès de trois Eglises : vne, Francoise, vne, Huronne, et vne, Iroquoise ; il a conserué la pieté parmi les François captifs, et a esté le seul depositaire de toutes leurs afflictions. Il a releué l'Eglise Huronne, autresfois si florissante dans le pais des Hurons ; il a jetté les fondemens d'une nouvelle Eglise Iroquoise, allant d'un bourg à l'autre, pour y baptiser les enfans et les moribonds, et pour instruire ceux qui, dans le fond de la barbarie, n'estoient pas bien esloignez du royaume de Dieu.

Vne petite Chapelle faite d'escorce et de bastons, estoit le Sanctuaire où Dieu receuoit tous les iours les adorations de ces trois Eglises. Les François s'y rendoient assiduément tous les matins, demi-heure auant le iour, pour y entendre la Sainte Messe ; ils s'y trouuoient tous les soirs pour y reciter en commun le Chapelet, et souuent, pendant le iour, pour se consoler avec Dieu de leurs miseres, et pour se decharger sur sa bonté, des amertumes de leur captiuité. C'est là qu'ils ioignoient des mains à demi tronçonnées, et les leuoient au Ciel pour ceux-mesmes qui les auoient si maltraités.

Et, non seulement ceux qui sont avec

le Pere, ont ces bonnes volontés pour leurs bourreaux ; mais les autres qui sont esloignez de lui, escriuent dans les mesmes sentiments, comme il paroist par vne lettre de l'un des deux François pris avec feu M. Vignal, et mené à Onneïout ; celui qui l'escriit, a eu le bras droit cassé dans sa prise, et l'on croit que c'est celui des deux que ces barbares ont tué, pour n'estre pas plus longtemps chargez d'un homme estropié. Voici la teneur de sa lettre, qui a de trop bons sentiments, pour n'estre pas couchée dans ce Chapitre. Il escriit au P. Simon Lemoine, qu'il sauoit estre à Onnontaghé, enuiron vingt lieuës esloigné de luy.

Nous sommes deux prisonniers de Montreal à Onneïout. M. Vignal a esté tué par ces barbares, n'ayant pu marcher que deux iours pour ses blessures. Nous sommes arriüés ici le premier dimanche de Decembre, en pauvre esquipage : mon camarade a desia deux ongles arrachés ; nous vous prions, pour l'amour de Dieu, de vous transporter iusques ici, et de faire vostre possible, par presents, de nous retirer auprès de vous, et puis nous ne nous soucions plus de mourir. Nous auons fait alliance de faire et patir tout ce que nous pourrons pour la conuersion de ceux qui nous tuent, et nous prions Dieu tous les iours pour leur salut. Nous n'auons trouué ici aucun François, comme nous esperions ; ce qui nous auroit grandement consolez. Je vous escriis de la main gauche. Vostre seruiteur, Brigeac.

De toutes les machines dont le diable se sert, pour ruiner les bons desseins du Pere, il n'y en a quasi point de plus forte que le songe : c'est presque l'unique diuinité du Pays, et l'on fait gloire de mille extrauagances pour obeïr à ce Dieu des tenebres et de mensonges. En voici quelques exemples tirés d'un tres grand nombre dont les François captifs ont esté les spectateurs, ayant vu cet hiuer, de leurs propres yeux, ce que leurs oreilles ne leur auroient pu faire conceuoir.

Vn guerrier, ayant songé qu'il auoit esté fait prisonnier dans le combat,

pour detourner la fatalité de ce songe funeste, appelle à son reueil tous ses amis, les coniure de le secourir dans son malheur, et de luy estre de veritables amis, en le traitant comme un ennemi ; ils se iettent donc sur luy, le depouillent tout nud, le garrottent, et le traissent par les rues avec les huées accoustumées, le font monter sur l'échaffaud, allument les feux autour de luy, et se preparent à luy rendre ce detestable seruice par vne cruelle compassion. Mais il se contenta de tous ces preparatifs, et après auoir passé quelques heures à chanter sa chanson de mort, il les remercie tous, croyant par cette imaginaire captiuité, ne deuoit iamais estre veritablement captif.

Vn autre, ayant vu en songe sa cabane en feu, n'eut point de repos qu'il ne la vit effectiuement brusler ; et les Anciens, après vne mure deliberation, furent comme en corps y porter le feu, qu'ils mirent en ceremonie, à peu près comme les Escheuins de ville le font aux feux de ioie.

Ce qui arriua à un troisieme est bien plus extraordinaire : car ce miserable resueur, ne croyant pas que ce fust deferer assez à son songe, que de se faire brusler en effigie, il voulut qu'on luy appliquast reellement le feu aux iambes, de la mesme façon qu'on fait aux captifs, quand on commence leur dernier supplice. Quel spectacle ! de voir ce martyr du songe, se faire rostir tout de bon, si longtemps et si cruellement, qu'il luy fallut six mois pour se voir guerir de ses brushures. Ah mon Dieu ! qu'il se trouue peu de Chrestiens qui voulussent souffrir pour Iesus-Christ la centiesme partie de ce que cet infidele a souffert pour le diable !

Dans leurs maladies, ils ne trouuent pas de meilleure medecine qu'un bon songe ; mais souuent il arriue qu'une fiure-chaude causant des resues grotesques et impertinents, met bien en peine les pauvres medecins.

L'hostesse du Pere estant incommodée d'une fluxion sur la ioue, vit en songe comme si elle eust esté guerrie par ceux d'une nation estrangere, qui

estoyent en captiuité dans Onnontagé : on les appelle et on leur ordonne d'appliquer à la malade les plus excellentes drogues dont vsent les medecins de leur país ; ils s'y preparent, tout le bourg s'assemble dans la cabane, pour voir vne cure extraordinaire. D'abord parurent quelques vieilles, qui se mirent à danser en cadence, au son d'une façon de tambour de Basque ; et peu après on voit entrer, à pas comptés, trois Ours masqués, sautant sur vne patte, et puis sur l'autre, et faisant semblant de se ruer sur la malade, comme pour la deuorer ; mais ce n'estoit que pour luy estuuer sa iouë enflée avec des cendres chaudes ; enfin, les hommes et les femmes s'estant ioints avec ces bestes, firent vne danse capable de faire rire ceux qui ne porteroient pas compassion à l'aveuglement de ces peuples et à la prompte obeissance qu'ils rendent à leur demon. La conclusion fut, que la femme resta bien contente de ces ceremonies ; mais aussi malade qu'au-parauant.

Ces sottises sont bien ridicules, mais elles ne sont pas bien dangereuses ; celles qui ont mis, par plusieurs fois, le Pere en grand peril, sont funestes et bien capables de donner de l'exercice à vn pauvre Missionnaire, qui, dans cette barbarie, n'a que les bras de la Prouidence sur qui se reposer à la vuë de mille accidents, dont tous les moments de sa vie sont trauersés. Vn ieune homme s'estant vu en dormant, vestu de la soutane du Pere, iugea bien ensuite que l'accomplissement de son songe seroit difficile : il en veut pourtant venir à bout, quoy qu'il en couste, et pour cela, il contrefait adroitement le fou, court les ruës, se iette sur la Chapelle, qu'il brise, et dans sa fureur ne dit rien autre chose, sinon qu'il veut depouiller Ondesonk (c'est le nom du Pere en Iroquois), qu'il veut estre obeï, afin d'obeïr à son songe. La veneration que ces peuples ont pour cette diuinité, donne bien de la peine en ces rencontres.

Il fallut, dans vne autre occasion, que tous les anciens s'employassent pour

arrester vn ieune fou, qui, dans l'irrognerie, entreprit, non pas sur les habits du Pere, mais sur le Crucifix de la Chapelle. Il la rompit de prime abord, et y estant entré comme vn furieux, il se voulut ietter sur ce bois adorable pour l'enleuer ; le Pere s'oppose vigoureusement à cette insolence, presente la teste à la hache, plustost que de souffrir cette impieté, resolu de donner la vie auant que de lascher le Crucifix. Il se met donc au-deuant pour recevoir sur son corps les premieres violences de cet emporté, et verser son sang pour vn si bon suiet : le fou, instigué de deux demons, du songe et de la boisson, se iette sur luy avec vne rage diabolique, et, tenant la hache en main, l'alloit decharger sur sa teste, quand, par bonheur, les Anciens du bourg ayant entendu du bruit, accoururent au secours bien à propos, et tirerent le Pere des mains de ce furieux, n'ayant point d'autre excuse à faire de ce desordre, sinon que le songe est bien puissant et qu'il merite de grands respects ; d'autres reietterent cette faute sur les Hollandois, qui leur donnent, disent-ils, vne certaine boisson qui rend fous les plus sages, et qui fait perdre l'esprit sans y penser. C'est de l'eau-de-vie dont ils parlent : ils en apportent de la Nouvelle-Hollande en telle quantité, qu'il s'en tient cabaret à Onnontagé. Quoy qu'il en soit, et de quelque costé que viennent ces folies, vn Missionnaire des Iroquois peut bien dire avec l'Apostre des Gentils : *Quotidie morimur*, nous mourons tous les iours ; et avec le roi des Prophetes : *Anima mea in manibus meis semper*, qu'il porte son ame entre ses mains, ou plustost qu'elle est à chaque moment dans les mains des plus infideles de tous les peuples.

Les Iroquois d'Oïogoën, qui sont les moins cruels, et qui nous ont paru les plus affectionnés, surtout lorsque nous cultiuions chez eux les restes de l'Eglise Huronne, furent touchez de compassion sur les miseres du Pere, et pour le tirer de danger, ils l'inuiterent à aller chez eux pendant que ce desordre se passeroit. Le Pere, ravi de cet offre, plus

pour le salut de ces obligeants barbares, que pour sa sureté, les alla voir pour quelques semaines : il y fut reçu avec les acclamations publiques de tout le peuple, et trouua de quoy exercer son zele, et la lancette d'un Chirurgien François qui l'accompagnoit, à qui Dieu donna tant de benedictions dans vn mal assez fascheux qui couroit, qu'en peu de temps plusieurs malades presque desesperés, furent mis sur pied ; ce qui gagna les cœurs de tout ce peuple, et ourrit au Pere les portes de toutes les Cabanes, où il estoit vu de tres bon œil, et escouté avec affection, quand il leur parloit des choses de leur salut.

Vn mois tout entier luy fut trop court, pour baptiser quasi tous les petits enfans, et pour consoler vn grand nombre de bonnes Huronnes Chrestiennes, à qui vne captiuité de quinze ou vingt ans, n'a point arraché la foi du cœur. Elles font vn temple de la Cabane de leurs maistres ; elles se seruent de Pasteurs les vnes aux autres, et sanctifient par leurs prieres des bois et des champs où Iesus-Christ n'a point encore reçu d'hommage, que de la part de ces pauvres captiues. Quelle ioie à ce troupeau disposé, de reuoir encor son Pasteur ! les yeux parlent plus que la bouche dans cette heureuse entrevue ; quel moyen de se tenir de pleurer de ioie et de compassion, voyant ces bonnes Chrestiennes pleurer de deuotion ? Certes, les larmes de cette nature, qui coulent des yeux d'un Sauvage, essuient toutes les sueurs et adoucissent tous les travaux qu'on prend à l'aller chercher. Il fallut pourtant quitter cet agreable sejour, qui ne dura guere qu'un mois, pour retourner à Onnontaghé, où Garaontié (c'est celuy sous la protection de qui sont les captifs François) estant reuenu de Montreal, et ayant publié le bon accueil qu'il y auoit reçu, rendit la pareille au Pere à son retour d'Oïogœn, lui faisant de grandes largesses qui consistoient en quelques citrouilles dont il le regalait, et qui sont vn mets bien delicieux, quand le pain manque, et quand, pour l'ordinaire, on ne fait qu'un repas par iour, d'un peu de sagamité composée d'eau pure,

blanchie d'un peu de farine de blé d'Inde : car c'estoit là le regime de viure le plus ordinaire du bon Pere. Ce liberal Sauvage, protecteur des François, ne cessoit de se louer des presents qu'on luy auoit faits, entr'autres d'un beau collier de pourceline trauaillé par les mains des Meres Vrsulines, avec des gentilleses et des ornements qui agréent et qui rauissent ces peuples, surtout quand on leur dit que c'estoit l'ouurage de celles qui n'ont pas eu peur de passer la mer pour eux et pour l'instruction de leurs petites filles, qu'elles attendent à Quebec quand ils les voudront enuoyer ; que s'ils veulent y aller eux-mesmes, ils y trouueront encore d'autres filles saintes (c'est ainsi qu'ils nomment les Religieuses) qui les receuront en leurs maladies dans vn grand Hospital basti pour eux, et leur rendront les mesmes seruices que les Hospitalieres de Montreal ont rendus tout fraîchement à quelques-vns de leur nation. Voilà ce que nous apprismes sur la fin de l'hiuer, du sejour du Pere, par quelques Sauvages d'Onnontaghé, qui nous vinrent voir sur les neiges, et qui nous promirent de nous le ramener cet esté, avec tous les François captifs, pour gage de la sincerité avec laquelle ils veulent lier avec nous.

CHAPITRE V.

Retour du P. Simon le Moine du pais des Iroquois.

Enfin le Ciel a escouté nos vœux, et nous a rendu le Pasteur avec son petit troupeau : c'est le Pere le Moine, que nous auons regardé comme vn homme eschappé des feux auxquels il s'estoit courageusement exposé pour en tirer dix-huit François, ausquels il a rendu la vie, ayant pensé perdre la sienne plus souuent que tous les iours. Il n'est pas croyable de quels transports de ioie estoient saisis ces pauvres captifs à la sor-

tie du bourg d'Onnontaghé, qu'ils pensoient deuoir estre leur tombeau; à peine se croyoient-ils en liberté, quoy qu'ils fussent hors du lieu de leur captiuité; ils ne pouuoient sur les chemins se destacher de leur cher liberateur, qu'ils enuiroinoient sans cesse, couronnant ses pas d'un noble diademe, iusqu'à ce qu'arriués à Montreal ils en firent un bel esloge, en se montrant seulement eux-mesmes, puis qu'on ne les regardoit que comme des restes du feu, et des victimes heureusement eschappées de l'eschaffaud.

Ce fut le dernier iour d'Aoust de cette année 1662. que le pere parut en canot au-dessous du saut de Saint Louis, ayant autour de soy tous ces heureux eschappés, et vne vingtaine d'Onnontagheronnons, qui, d'ennemis, estoient deuenus leurs matelots. Ce canot portant vne enseigne pour se faire connoistre comme ami, approche doucement de la riue, chargé de ces heureux Argonautes, qui font vne decharge de tous leurs fusils, pour saluër la terre tant desirée, publiant la paix par la bouche de la guerre mesme: ils débarquent avec les acclamations et les embrassements de tous les François de Montreal. Pendant qu'ils suiuient leur Pasteur pour aller rendre graces à Dieu dans l'Eglise, retournons sur leurs pas vers Onnontaghé; ne craignons pas d'y entrer, parcourons avec toute assurance, du moins pour vn temps, les cabanes où souuent nos François ont bien tremblé de peur, pour remarquer avec plaisir les lieux tesmoins fideles de leurs larmes et de leur sang.

Commençons nos visites par la petite Chapelle d'escorces, qui a vu des merueilles qui ne paroissent pas dans les grandes Eglises de marbre et de porphyre; elle n'estoit pas seulement l'asile de trois Eglises, disons de huit et dix, puis qu'il y a dans Onnontaghé autant de nations conquises, dont quelques-vnes trouuent leur salut dans leur perte, et la liberté des enfans de Dieu dans leur captiuité.

Mais disons quelque chose de plus particulier. Les plus grands soins du

Pere, pendant son sejour parmi ces diuers peuples, ont esté de ne laisser eschapper aucun enfant sans le baptiser. Les François captifs usoiert d'adresse pour le soulager en ce noble employ: la petite verole venüe bien à propos, faisait vne heureuse moisson de ces ames innocentes; car de plus de deux cents qui ont reçu le Saint Baptême pendant l'hyuer, il y en a eu plus de six-vingts qui sont morts peu après pour s'enuoler au Ciel.

Ses seconds soins estoient enuers les malades adultes, pour les disposer à passer en vne plus heureuse vie. Il est vray qu'en ceux-cy le succez ne respondoit pas tousiours à ses desirs, car il est bien difficile de mourir en Saint après auoir tousiours vecu en Barbare; souuent on le rebutoit des cabanes, sa charité estant payée de l'ancien reproche, que la Foy n'estoit propre qu'à tuer le monde; souuent aussi estoit-il escouté paisiblement, et la grace, qui sait faire le choix des predestinés, trouuoit place dans le cœur des vns, pendant qu'elle estoit chassée des autres: il est vray que c'est sur les humbles et les pauvres qu'elle repose plus volontiers que sur les riches; elle n'est pas seulement bannie des grands Palais, mais aussi des grandes cabanes, et l'orgueil se trouue dans les bois aussi bien que dans les villes: on remarque aussi bien vn superbe Sauvage dans vne hutte d'escorce, qu'un superbe Empereur dans vn Palais tout d'or. Quand le Pere visitoit des malades qui estoient de consideration, ils terminoient le discours qu'il leur faisoit d'vne vie esternelle, par des desirs d'obtenir quelque remede pour conseruer la temporelle. Et au contraire, s'il trouuoit de pauvres captifs proches de la mort, il voyoit bien en mesme temps qu'ils n'estoient pas esloignez du Royaume de Dieu. Ce qui parut, entr'autres, en vn ieune homme de vingt-cinq ans, de la nation qu'on nomme du Bœuf, esclau depuis longtemps, et qui, depuis trois ans, estoit rongé d'un ulcere puant et incurable. Le Pere le va voir, il lui parle des beautés du Paradis: Et que faut-il faire, dit

le malade, pour aller en ce lieu de delices, dont la mort et les maladies sont à jamais bannies ? Il faut croire, répond le Pere. Eh bien, ie crois, dit-il. Il faut prier. A la bonne heure, ie veux prier ; mais ie n'ay pas d'esprit pour cela, tu m'en peux donner, si tu veux, viens tous les iours me voir, car mon mal m'attache icy et m'empesche de t'aller trouuer, et tu verras que si ie manque d'esprit, ie ne manqueray pas de bonne volonté. Les effets respondoient à ses paroles : car, pendant tout le cours de son mal, il ne se plaignoit point de sa plaie, qui ne lui auoit plus laissé que la peau sur les os, mais seulement de ce qu'on le laissoit trop longtems sans le faire prier, faisant d'aimables reproches au Pere, de ce qu'il le laissoit trop longtems sans le voir. Cette ardeur lui fit meriter le Baptesme, après lequel il mourut, et nos François captifs l'enterrerent à la Françoisise, tous ravis de l'auoir vu mourir en si bon Chrestien.

Vne des grandes consolations du Pere, estoit de receuoir quantité de pauvres Huronnes captiues qui venoient, comme à la derobée, des bourgs voisins, pour faire leurs deuotions dans Onnontagé : elles partoient d'Oïogoën et d'Onneïout, sous pretexte d'aller vendre ou acheter quelques marchandises du país, ayant tout leur cœur à celles du Ciel. Cette Eglise captiue est vne image de ce qui se passoit dans l'Eglise cachée d'Angleterre, où nos Peres se desguisoient en marchands, pour faire vn precieux trafic pour l'éternité. L'exemple des seruantes touchoit les maistresses et donnoit enuie à quelques-vnes de se venir faire instruire, fournissant au Pere vne bien agreable occupation pour les vnes et pour les autres.

Sa grande ioie et sa grande consolation estoit de pouuoir celebrer tous les iours la Sainte Messe, au milieu de cette barbarie ; mais comme le vin lui manquoit, et qu'il n'en pouuoir recouurer que du costé des Hollandois, qui n'estoient pas pour en fournir volontiers pour cet vsage, il leur escriuit pourtant, et leur manda que dans l'estat où

il se trouuoit, il en pourroit bien auoir besoin pour sa santé. Les Hollandois lui enuoyerent vn petit flacon bien fermé, et le donnerent à vn Sauuage pour le porter, lui disant que c'estoit vne medecine dont le Pere auoit besoin, qu'il n'en bust pas, s'il ne vouloit encourrir vne grande maladie. C'estoit vne precaution bien necessaire : car, si le Sauuage, assez affriandé au vin des Hollandois, eust eu connoissance de ce que c'estoit, il n'auroit iamais rendu le flacon que vide ; et mesme il fallut que le Pere vsast de la mesme industrie pour contenter ce Sauuage qui demandoit à gouter vn peu de cette medecine, pour voir si elle estoit si mauuaise qu'on disoit : le Pere prend quelques pignons d'Inde, les decoupe dans vn peu de ce vin, le presente à son Sauuage : medecine qui opera de si grandes euacuations, qu'elle lui osta toute l'enuie d'en demander vne seconde fois. Et par cette invention le Pere, avec son cher troupeau, ne fut pas priué de l'vnique bonheur qui lui restoit dans l'abandon de toutes autres choses.

Mais voyons comme en trauaillant si bien pour les Sauvages, il ne s'oubloit pas des François. C'est vne matiere qui merite bien vn Chapitre à part, parce qu'elle contient des circonstances bien remarquables.

CHAPITRE VI.

La deliurance de dix-huict Captifs François.

Les vns furent rendus dès l'Automne passé, et les autres ont esté ramenés cet esté ; et les vns et les autres confessent, qu'après Dieu, ils doiuent la vie au Pere le Moine, qui a si hardiment exposé la sienne pour eux, ne craignant pas d'aller dans vn país qui fumoit encore des embrasements de plusieurs de nos François.

Dés son arriüée, sa mort fut conclue,

et les ordres desia donnés pour lui fendre la teste ; mais Dieu l'a preservé par des voies qui nous sont cachées, pour la conseruation des vns et pour le salut des autres. Ayant eschappé ces premiers dangers et les malheureux proiets qu'on tramoit de diuers costés contre lui, il a passé ensuite tout l'hyuer comme captif ; mais il souffroit volontiers ses chaisnes, pour rompre celles de nos François ; et le Ciel qui a fait auorter les mauuaises pratiques de ses ennemis, a tellement beni ses desseins, que, contre toutes les apparences humaines, il a reçu la liberté et l'a donnée aux autres, Dieu s'employant à la deliurance du Pasteur qui ne songeoit qu'à celle de son troupeau. Il n'y en a eu qu'un seul dans Onnontaghé, lequel portoit le surnom de Liberté, qui ne l'a pas obtenue. Il iouit neantmoins de celle dont iouisent les enfans de Dieu dans le Ciel. Il fut pris aux Trois-Riuieres l'an passé 1661, et fut donné à des maistres qui le conseruerent en vie, et mesme eurent tant de bonne volonté pour lui, qu'ils lui chercherent parti, et songerent à le marier à la façon Iroquoise, c'est-à-dire l'engager dans vn concubinage perpetuel : lui, qui en auoit horreur, refuse d'abord ; on le sollicite, on le flatte, on le presse, on le menace, on le veut contraindre ; il est constant dans son refus, il a recours à Dieu, lui representant l'extremité où il est reduit : plus il prie, plus il se sent fortifié dans son bon dessein, iusqu'à ce que ses maistres, lassés de ces rebuts, se resolurent de lui donner tout net le choix de la mort ou d'une femme ; mais ils n'esbranlerent pas ce cœur genereux avec toutes leurs menaces, de sorte qu'ils s'en defirent sous apparence de lui vouloir donner à manger : car à mesme temps qu'ils lui presentoient vn morceau de pain d'un costé, ils lui dechargerent de l'autre vn coup de hache sur la teste, qu'ils couronnerent ainsi de la gloire des Martyrs de la Chasteté.

Les autres François qui ont esté deliurez, ont tous senti des effets d'une protection toute extraordinaire de la diuine Prouidence. Le recit de quelques-

vns n'en sera pas desagreable, puis qu'il nous donne suiet de benir le Ciel de tant de soins qu'il a de cette pauvre Eglise captiue.

Vn d'eux, auant l'arriuée du Pere, se laissant aller au mauuais exemple, estoit tout près de s'abandonner au vice, et d'embrasser la vie de Sauvage, ayant desia lié partie avec quelques Iroquois pour les accompagner en guerre : il est vrai que Dieu le retenoit tousiours comme par la main, disons plustost par vn doigt, qui, lui ayant esté coupé au commencement de sa prise, ne se guerissoit point, quoy qu'on y eust appliqué tous les remedes ordinaires ; le Pere arriuant, remedia à sa plus grande maladie, lui conseillant quelques deuotions enuers la Sainte Vierge, qui eurent vn si bon effet, qu'en peu de iours il fut deliuré de sa tentation, et gueri du mal qu'il auoit en la main depuis plus de six mois.

Il a ensuite fort bien employé cette main, en quelque façon miraculeuse, s'en servant à baptiser les enfans, que non seulement il cherchoit dans toutes les cabanes, mais il alloit encore attendre au passage les carauanes des Sonnontouéronnonns, qui vont en grandes bandes, en traite, de peur d'estre rencontré de leurs ennemis. Il arrestoit donc toutes les meres avec leurs enfans dans quelque defilé, et les sauoit si bien gagner, qu'en peu de temps il a baptisé plus de soixante enfans, dont la plupart sont morts de la maladie courante.

Vn autre François estoit captif à Onneiout, souffrant des miseres tres grandes, dont Dieu le deliura par le moyen d'un enfant qui n'auoit que cinq ans, et qui à peine pouuoit parler ; il lui sut neantmoins si bien faire entendre (quoy que le François ne sust point du tout sa langue) qu'on auoit dessein sur sa vie, qu'il prit cet auertissement comme s'il fust venu du Ciel par cette bouche innocente. Il conclut donc sa fuite : il sort à mesme temps du bourg d'Onneiout à dessein d'aller trouuer le Pere à Onnontaghé ; mais il ne sauoit par où aller, ne sachant pas mesme de quel costé estoit Onnontaghé ; il se iette dans la

premiere route qu'il rencontre sans la connoistre : il marche assez longtems dans des chemins perdus, la faim le suiuito de près ; mais le feu estoit plus fortement empreint dans son imagination ; il se console dans sa solitude, de ce qu'il a plus de moyens de faire ses prieres que dans le bourg. Il auançoit donc tousiours à petits pas et avec assez d'assurance. Se iugeant desia assez loin de ses ennemis, voilà qu'il en apperçoit vne troupe qui venoit à grands pas vers lui ; il crut pour lors estre perdu, et il ressentoit desia la cruauté des feux qu'il pensoit estre allumez pour le brusler : il auoit bien raison, car en maniere de captiuité, il en est comme des maladies, où la rechute est pire que le mal ; il se iette neantmoins assez adroitement hors du sentier, laissant passer ces Iroquois, qui ne s'apperçurent de rien ; ce qui, sans doute, est rare parmi eux, puis qu'ils ont les yeux admirablement perçants pour descourir de loin et pour reconnoistre les pistes. Les premiers estant bien auancés, nostre fugitif se iette dans vne autre route perdue, faisant mille remerciements au Ciel d'une si signalée protection ; mais voilà que tout d'un coup, il en apperçut vne autre bande, dans les mains de laquelle il s'alloit ieter. Il ne falloit qu'estre vu pour estre condamné au feu ; mais la mesme Prouidence qui l'auoit derobé la premiere fois de la vue des vns, le deliura pour la seconde fois de la main des autres et le conduisit à l'aveugle iusque dans Onnontaghé, et par bonheur le fit entrer dans vne cabane où estoient quelques Sauvages amis des François. D'abord qu'ils le virent, et qu'ils le reconnurent comme fugitif, ils ietterent vne couverture sur lui pour le cacher, lui donnant seulement quelque peu de chose à manger, la faim l'auoit rendu en vn pitoyable estat. Le trait de la Prouidence sur lui est, que s'il fut entré dans la cabane voisine, il estoit perdu : car il y eût trouué ceux de la nation qu'il fuyoit, qui, par hasard, y estoient pour lors, et n'eussent pas manqué de se saisir de lui pour en faire vn exemple public à

tous les fugitifs. Estant donc ainsi heureusement caché, on en vient au plus tost auertir le Pere, afin qu'il s'employast pour lui, et qu'il fist les presents necessaires en ces rencontres : pendant quoy, ie ne sais comment il se fit qu'on tira ce pauvre malheureux de dessous la couverture, et qu'on l'en-uoya lui-mesme pour trouuer le Pere ; mais après trois ou quatre pas, il rencontra dans la rue des iurognes, qui sautent sur lui comme sur vn estranger. A cet accident, il tombe pasmé à terre, soit de peur, soit de foiblesse. Le Pere, auerti assez à temps, y accourt, le prend et le mene teste lieuee en sa cabane, où il soutint bien des attaques de la part des Onnoichronnons qui vinrent iusqu'à sept fois pour r'auoir leur prisonnier ; mais le Pere respondit autant de fois qu'ils lui arracheroient plustost la vie que de le rendre. Son affaire enfin s'accommoda avec beaucoup de peine.

Voici encore vn accident surprenant. Vn autre de nos captifs François, fort deuot et de bonnes mœurs, auoit fait vœu à Dieu de consacrer à son seruice sa liberté, si iamais elle lui estoit rendue ; mais il auoit rencontré deux maistresses d'humeur bien differentes, quoy que également cruelles : l'une ne vouloit pas qu'il sortist de la cabane, non pas mesme pour venir prier Dieu en la Chapelle, et l'autre ne vouloit pas qu'il y demeurast : l'une le chasse, et l'autre le retient ; mais ni l'une ni l'autre n'auoient aucune bonne volonté pour lui ; au contraire, elles auoient fait ou fait faire deux presents assez considerables à certains ieunes fripons, pour lui casser la teste. Que fera ce pauvre ieune homme ? S'il sort, il est coupable ; il l'est aussi, s'il demeure : il ne peut obeir à l'une de ces maistresses sans desobeir à l'autre ; et neantmoins il n'y va rien moins que de sa vie dans sa desobeissance. Le Pere, auerti de ces extremités, le fit éuader par le moyen de quelques Iroquois, ses amis ; mais il n'eut pas plustost disparu, que ces deux megeres, qui auparavant estoient irreconciliables à son egard, se reunirent ensemble pour

l'attrapper, et pour cela elles mirent leurs parents en campagne. Le pauvre François s'aperçut bien des poursuites qu'on faisoit pour le prendre, il se jeta à l'eau iusqu'au cou, et trauesa dans vn islet pour se cacher dans quelque creux de rocher, et y demeurer tant que la nature auroit de la force pour soutenir la faim. Il y passe vn iour et vne nuit sans manger; il ne pria iamais Dieu de meilleur courage. Les amis du Pere qui auoient contribué à l'éuasion du fugitif, voyant que les amis des deux maistresses faisoient tant de diligence pour le trouuer, en firent aussi de leur costé. Ils rôdent donc partout, et dans les bois et sur le bord de la riuere, faisant de semblables recherches, mais avec des sentiments bien differents les vns des autres, les vns pour lui oster la vie, les autres pour la lui conseruer; ils l'appellent à pleine voix chacun de leur costé; mais ausquels repondra-t-il? Il entend ces voix du creux de son rocher, mais il prend celles de ses amis pour celles de ses ennemis. Enfin, après que les vns et les autres eurent bien couru et bien crié inutilement, les deux bandes se rencontrèrent, comme de concert, proche de l'islet, et par ie ne sais quelle compassion, ou plustost desespoir de rencontrer le prisonnier, ils s'entrepromirent que s'ils le trouuoient, ils le mettroient entre les mains du Pere, pour estre à sa discretion. Si ce pauvre reclus eust entendu ces discours, il auroit bientost paru; mais la faim, ou plustost son bon Ange, lui inspira ce qu'il deuoit faire: car sortant de son trou, il va se presenter à eux, pensant aller s'immoler à la mort. Si iamais hommes furent surpris, ce furent ces deux bandes d'Iroquois, qui admirerent comment le François s'estoit ieté entre leurs mains si à propos, et iustement au moment qu'ils s'estoient accordés de lui donner la vie. Pour lui, après auoir adoré la Providence, il ratifia de nouveau son vœu de consacrer au service de Dieu le reste de ses iours, qui lui estoient prolongez par des rencontres si inesperées.

Il y a pareillement quelque chose de

merueilleux dans la deliurance des autres captifs, dont les vns ont éuité les feux, les autres les naufrages, par l'assistance sensible de la Sainte Vierge. Ce ne fut pas sans merueille qu'en descendant d'Onnontaghé, pour tirer à Montreal, vn des canots, ayant versé au milieu d'vn saut, deux François qui estoient dedans demeurèrent vn temps notable sous les eaux, sans estre estouffez. Mais ce qui est plus admirable, c'est que l'vn des deux vint paisiblement à terre par le milieu des precipices, pendant que l'autre faisoit, du dos du canot reuersé, vn Oratoire, et consacroit ces torrens par la priere qu'il adressoit à Dieu et à la Sainte Vierge au milieu de leurs bouillons.

Je ne saurois mieux terminer ces beaux accidents, que par vne rencontre assez illustre touchant vn Crucifix de deux pieds de haut, ou enuiron, que les Iroquois Agnieronnons enleuerent en l'an passé à Argentenay, dans l'Isle d'Orleans, quand ils y firent les degats que nous auons racontés. Je ne sais si ce fut par moquerie ou par estime qu'ils se saisirent de cette image; quoy qu'il en soit, ils l'emporterent iusque dans leur pais, et la faisoient voir dans leurs cabanes, comme vne des plus precieuses despoilles des François; Garacontié, protecteur des François, estant allé à Agnié, la vit par hasard; et comme il sauoit assez le respect que nous portions à de semblables images, il ne voulut pas laisser profaner celle-là; il entreprend donc de la racheter, il fait vn beau present pour cela, et pour n'auoir pas de refus, il fait vn esloge de ce Crucifix, plus digne de sortir de la bouche d'vn Predicateur que d'vn Barbare; il l'obtient, et par la richesse de son present, et par l'éloquence de son discours. Retourné qu'il fut à Onnontaghé, tout triomphant d'vne si belle action, dont il ne connoissoit pas tout le merite, il place honorablement ce Crucifix sur l'Autel de la petite Chapelle, où tous les iours les François, les Hurons et les Iroquois alloient lui rendre leurs hommages. Et ainsi Dieu s'est voulu seruir de la main d'vn Barbare, pour faire

trionpher sa Croix au milieu de la Barbarie.

Finissons par la consideration des biens qui reviennent au public, du séiour du Pere dans Omontaghé.

Pendant qu'il trauailloit soigneusement au bien particulier de son Eglise, il n'épargnoit aucun de ses soins, pour le bien commun de tous les François.

C'est lui qui a detourné la hache des trois nations superieures, de dessus nos testes ; il a escarté les meurtres, qui ont ensanglanté tous les ans nos terres et nos maisons : nous ne nous souvenons que trop des malheurs de l'an passé, qui nous font encore gémir à present, n'ayant pas cessé de donner nos larmes sur nostre sang, qui a coulé depuis Montreal iusqu'à Tadoussac, c'est-à-dire dans prés de deux cents lieues de pays. De plus, il nous a fait respirer cet esté vn air que nous n'auions point respiré depuis vn assez long-temps, vn air de quelque paix et de quelque repos, et nous a procuré la commodité de faire nos semences sans trouble, et nos moissons, qui sont assez abondantes, sans estre teintes de nostre sang.

Enfin, quelques-vns croient qu'il a si bien fait, que nous n'auons plus que deux nations d'Iroquois sur nos bras : celle d'Onneiout et celle d'Agnié. Ces deux nations sont, à la verité, les plus cruelles, mais les moins nombreuses et les plus voisines. Pour les trois autres plus esloignées, elles se disent bien de nos amies et de nos alliées, et cela, par l'entremise du bon Pere le Moine ; mais il ne faut prendre autre mesure avec les Sauuages, que celles de leur interest. Les nations qui ont receu la Foy, s'attachent à nous pour l'interest de leur salut. Pour les autres, qui ne l'ont pas receue, il n'y a que la frayeur et crainte de nos armes, ou l'esperance de quelque grand profit dans leur trafic, ou le secours qu'elles peuuent tirer de nous contre leurs ennemis, qui les puissent arrester, et encore cela n'empeschera-t-il pas que quelques-vns ne se debandent et ne nous viennent tuer à la derobée, si bien qu'il n'y a que la seule

puissance presente et effectiue qui leur puisse fortement lier les mains. C'est ce que nous attendons du plus grand de tous les Monarques Chrestiens : il ne souffrira pas que sa Nouuelle-France soit plus longtemps captiue sous la tyrannie d'vne poignée de barbares ; Iésus-Christ se rend foible, pour ainsi dire, afin de luy donner suiet d'employer la puissance qu'il luy a confiée, pour l'establir dans ces grands païs, et pour luy donner ensuite les hautes recompenses qu'il veut rendre à sa pieté, à sa valeur, à sa generosité. Amen, amen ; fiat, fiat.

CHAPITRE VII.

De quelques meurtres faits par les Sauuages de Gaspé, sur les Sauuages nommés les Papinachiouekhi.

Entrant dans le grand golfe de Saint Laurens, pour tirer à Kebec, on rencontre, du costé du Sud, trois endroits où les nauires François vont pêcher des mouliës. Ces haures, ou ces ports, sont fort voisins les vns des autres : on les nomme l'He Percé, Bonaventure et Gaspé. Le Pere Martin Lyonne, decédé depuis peu, et le Pere André Richard, tous deux de nostre Compagnie, ont cultiué quelques années les costes qui sont baignées des eaux de ce golphe, comme aussi les contrées circonuoisines. Voici comme le Pere Richard nous parle de l'entreprise de quelques Sauuages, que nous appelons de Gaspé, pource qu'ils se viennent camper assez souuent proche de la baie ou du port qui porte ce nom.

Ces barbares s'estant assemblés pendant l'hiuer de l'année passée 1661. quelques-vns parlerent, dans leurs conseils, d'aller à la guerre contre les Esquimaux. Ce sont des peuples ennemis des Europeans, qui habitent sur les riués du golphe, du costé du Nord, assez proche de la grande isle de Terre-Neuue

qui est située à l'embouchure du grand fleuve et du grand golphe de Saint Laurents. En montant plus haut, sur les mesmes riuës on trouue les Papinachionekhi, les Bersiamites ensuite, et puis on rencontre Tadoussac. Ces deux dernieres nations, et quelques autres qui leur sont alliées, sont bonnes et simples, gens de paix, qui reçoient nos Peres de Kebec avec grand amour, quand ils vont en Mission vers leurs quartiers. Mais venons à nos Sauvages de Gaspé.

Quelques-vns ayant donc mis en auant, dans leurs Conseils et dans leurs festins, des propositions de guerre, furent écoutés des vns et rebutez des autres; mais les braues et les insolents s'estant raillez des pacifiques, vne trentaine de ieunes gens ou enuiron, leuerent la hache, pour marque qu'ils vouloient la guerre.

Cela me toucha fort, dit le Pere Richard, pource que leur guerre n'est qu'une chasse aux hommes, qu'ils entreprennent assez souuent pour satisfaire à quelques songes, qui, dans leur sommeil, leur font croire que les ames de leurs parents defunts ne seront point en repos, si on ne leur sacrifie des hommes. Ayant passé tout l'hiuer dans ce dessein, ils se rendirent au printemps sur les bords d'une riuere nommée Bacadensis, qui se va décharger dans le golphe. Je me trouuai avec eux, et leur temoignai, dit le Pere, la douleur que ie ressentois d'une si legere entrepise; me doutant bien qu'ils attaqueroient et qu'ils tueroient les premiers qu'ils rencontreroient au-delà du golphe, sans prendre garde s'ils sont amis ou s'ils sont ennemis. Ils mepriserent mes auis, et s'embarquerent d'une façon assez grotesque et assez superstitieuse.

Comme ils estoient en festin et en conseil, on leur prepara deux chaloupes. Ils achetent ces chaloupes des François, qui vont en pescherie vers leurs costes, et s'en seruent aussi adroitement que nos plus braues et plus lestes matelots de France. Ils firent vn petit pont de bois, pour se pouuoir embarquer à sec dans ces chaloupes, qu'on tenoit expressement à flot. Cela

fait, et le festin acheué, nos guerriers sortent d'une grande cabane, bien armez à leur mode, ebantant, dansant et puis courant promptement à leurs chaloupes. Ceux qui s'embarquerent les derniers, ietterent à l'eau dans vn moment les bois qui composoient leurs Ponts, et prenant les rames en main d'une vitesse incroyable, se mirent au large en vn instant. Si quelqu'un fust tombé à l'eau, ou qu'il se fust mouillé en s'embarquant, ou si la chaloupe se fust échouée, ou qu'elle eust retardé tant soit peu, ce mauuais presage les auroit arrestez tout court, et leur auroit fait changer de dessein. Quand quelqu'un est priué du flambeau de la Foy, il prend aisement les tenebres pour la Lumiere, la nuit pour le iour, et la folie et la sottise pour la sagesse.

Comme ces Argonautes vogoient à force de rames sur la riuere Bacadensis, voilà deux canots qui sortent comme d'une embuscade, et qui tirent droit à eux, pour les attaquer et pour les piller, et pour empescher leur course. Ce sont de ieunes femmes bien lestes et bien couuertes, qui viennent donner vne idée et faire vn portrait du combat que ces guerriers doiuent rendre à leurs ennemis. Elles vont, elles viennent, elles tournent, elles font mille caracolles à l'entour de ces chaloupes, s'efforçant de se ietter dedans, pour les piller ou du moins pour enleuer quelque butin. Bien attaqué, bien défendu: les hommes les repoussent, ils tirent quantité de coups de fusils, plustost pour faire du bruit, que pour les blesser.

Enfin ces ieunes femmes se retirent, bien lassées, sans iamais auoir pu rien enleuer. Elles s'en reuiennent à bord, où les autres femmes qui les attendoient, les reçoient avec des cris et des huées, comme des ennemis vaincus: et se iettent sur elles, les dépouillent, leur ostent leurs robes neuues et leurs ornemens, leur donnant en la place de vieux haillons. L'une de ces Amazones fut raillee et moquée pource qu'elle n'auoit pas pris sa belle robe et ses beaux atours, se doutant bien qu'on les lui rauiroit. Ces femmes sont bien

aises d'estre ainsi pillées pour donner vn heureux pronostic de la victoire qu'elles souhaitent à leurs parents et à leurs amis.

Mais suiuous nos guerriers : ils ne furent pas bien auant dans le golphe, que l'vn d'eux fit faire halte : Je viens presentement, dit-il, de me souuenir d'vn ordre que l'vn de mes parents nous a donné à la mort ; vous sauez que les ordres des mourants sont d'importance, et que le defunt estant homme de consideration parmi nous, il faut executer ses volontés : or, comme elles repugnent à l'entreprise que i'ai faite inconsiderement, faute de memoire, ie suis obligé de rebrousser chemin, et de quitter les pensées de la guerre. Ceux qui ne s'estoient engagés dans ce parti, que par vn respect purement humain, luy dirent qu'ils le suiuroient, comme estant parents ou amis du trépassé. Voilà donc l'escouade mi-partie : l'vne des deux chaloupes met le cap vers la terre et s'en retourne à bord ; l'autre, armée de quinze chasseurs, passe outre.

Ils arriuent enfin à l'isle d'Anticosti, où le golphe commence quasi à se changer en fleuve. L'ayant quittée, pour passer en terre ferme du costé du Nord, ils aperçurent vn canot qui sortait d'vne autre isle, d'où il venoit de chasser : le vent leur estant fauorable, ils courent dessus à voiles et à rames ; et, sans s'inquiéter de quelle nation il estoit, ils le foudroient à coups d'arquebuses. C'est assez que ce soient des hommes, c'est la proie et le gibier qu'ils cherchent. Ce canot portoit vn homme et vne femme, vne fille et vn petit garçon. Ils tuerent, dès leur premiere decharge, l'homme, la femme et la fille, et blesserent le petit garçon. Aussitost ils se iettent sur ces corps morts, leur coupent et leur cernent la peau à l'entour de la teste, enleuent leurs cheuelures, prennent le petit garçon, l'embarquent tout blessé, et voilà leur guerre et leur chasse faite. Le vent se tournant, ils tournent leur chaloupe, et s'en reviennent en leur pais remplis de gloire d'vn si heureux succès. Les Monarques qui font marcher de grands corps d'armées,

se moquent bien de ces paaures barbares, aussi glorieux dans la victoire de quatre hommes, que les grands princes dans la mort de dix mille. Et les Anges ont suiet de se moquer des vns et des autres, puisqu'ils font gloire d'abrèger la vie des hommes, qui est deilà si courte. Mais voyons le triomphe de nos superbes conquerants.

Comme leur depart fut superstitieux, leur retour fut plein de folie et de cruauté. Approchant des riuies de leur pais, ils pousserent vn grand cri, marque de leur victoire. Entendant la voix, dit le Pere qui a fourni ces Memoires, ie iugeai aussitost qu'ils n'auoient pas esté iusques au pais de leurs ennemis, trop éloigné pour vn voyage de si peu de durée. Je me persuadai qu'ils auroient peut-estre rencontré quelques Sauvages alliés de ceux de Tadoussac, qui s'en pourroient bien ressentir quelque iour. En effet, on me dit qu'ils auoient tué des Papinachionekhi, bons amis des François et de leurs aliez.

Au bruit et aux cris de ces guerriers, tout le monde sort des cabanes ; les François, qui estoient pour lors en cette coste, accourent aussi bien que les autres. Je ne voulus point paroistre, pour faire voir l'indignation que i'auois conçue d'vne action si lasche. Comme ils estoient assez éloignés de la terre où ils vouloient aborder, ils userent d'vne cruelle barbarie vers leur paaure petit prisonnier : ils le precipiterent dedans l'eau, tout blessé qu'il estoit en diuers endroits ; ils ietterent à mesme temps les cheuelures qu'ils auoient enleuées, donnant au pillage tout le butin qu'ils auoient pris sur leurs ennemis pretendus. Aussitost la plupart des Sauvages, hommes et femmes, se iettent à la nage : les femmes tirent droit aux cheuelures flottantes, et les hommes au petit garçon qui se noyoit. Les femmes s'estant saisies des cheuelures, veulent raur aux hommes le petit prisonnier. Ce paaure enfant se voyoit tirailé et déchiré, comme une proie qui seroit tombée entre les pattes de plusieurs loups ou de plusieurs lions ; mais enfin, après quantité de contestes, il fut ad-

iugé et donné à la femme du capitaine, qui voulut faire paroistre qu'elle auoit du cœur aussi bien que son mari, et qu'elle regardoit couler le sang humain sans blemir et sans foiblesse. Elle tire vn grand cousteau de son sein, et le plonge inhumainement dans le bras de cet enfant, deia à demi-mort, tant pour les blessures qu'il auoit reçues au combat, que pour la cruauté avec laquelle on l'auoit traité dedans l'eau. Si fallut-il qu'il chantast à la vue de son sang, qui ne luy fit iamais ieter aucune larme, ni aucun cri. L'impression que les parents donnent à leurs enfants, de montrer du courage en telles rencontres, et le bruit et le tintamare que font ces Barbares, étourdissent tellement les sens de leurs prisonniers, que les plus petits font mesme paroistre de la constance.

Nos François, touchés de compassion à la vue d'vn spectacle si triste, cherchoient les moyens de pouuoir deliurer cet enfant ; mais il n'estoit pas encore temps. Je vous auoue qu'au recit qu'ils me firent d'vn procedé si cruel, que ie n'auois pas voulu voir de mes yeux, mon cœur fut si indigné, que sur le soir, ces superbes Thrasons, venant se presenter à la Chapelle, pour y estre instruits, et pour les faire prier Dieu, ie les chassai et leur fermai la porte de l'Eglise, leur disant que Dieu ne supporteroit pas les meurtres commis en la personne des innocents ; mais leurs cœurs estant encore tout bouffis d'orgueil, le depot s'en empara, et leur fit dire aux François qu'ils rencontrerent, qu'ils alloient casser la teste au prisonnier, et remonter en chaloupe pour aller encore à la chasse des hommes.

Nos François, m'ayant fait ce rapport, adiusterent que c'estoit fait de la vie de cet enfant, si ie ne changeois de batterie. Cela me toucha. Je cours aussitost au lieu où ils estoient assemblés, et ie leur dis : Mes freres, et mes neueux, ie viens mesler mes larmes avec vos ioies, vous m'avez reduit à deux doigts de la mort ; l'amour que ie vous porte est la source de mes douleurs et de mes plaintes. Quand vn pere a perdu son fils bien-aimé, vous ne voyez que

des larmes et vous n'entendez que des soupirs ; n'estes-vous pas mes enfants ? Comment voulez-vous que ie rie dans votre malheur ? vous estes morts dedans l'ame, vous avez fesché Dieu, vous vous estes rendus esclaves du demon ; et vous voulez que ie me reiouisse avec vous ! Arrachez premierement de mon cœur l'amour que j'ay pour vous ; laissez-moy pleurer, lamenter votre peché. Mais en effet, dirent-ils, nous aimestu ? Oui, ie vous aime, et plus tendrement que vous ne pensez. Pourquoi donc nous as-tu fermé la porte de la Chapelle ? C'est l'amour qui m'a fait faire ce coup, pour vous faire rentrer dans vous-mesmes, pour vous ouurir les yeux, afin que vous lauiez vos mains, encore toutes sanglantes, deuant que vous paroissiez deuant Dieu. Nous voyons bien que tu nous aimes, repliquerent-ils. Aimes-nous tousiours, mon Pere, nous ne sommes plus feschés, nous t'aimons. Si vous m'aimez, repart le Pere, ne tuez point l'enfant, donnez-luy la vie. Vas, mon Pere, nous t'aimons, il ne mourra point. Je me retirerai assez content d'vne si bonne parole.

Cette escoüade s'estant retirée à l'isle Percée, où ie me trouuai aussi, donna le loisir au Chirurgien de nos François qui estoient là en pescherie, de pauser ce pauvre enfant. Il auoit quatre postes en la teste : on en tira trois, on ne put auoir la quatrième, ny vne autre qu'il auoit dans l'épaule ; vn trop grand effort l'auroit mis en vn évident danger. Ce pauvre enfant ne ieta iamais qu'un petit soupir dans vne cure bien rude et bien douloureuse. Nos François firent tous leurs efforts pour le tirer des mains de ces Barbares, mais sans aucun effet. Voyant donc qu'ils estoient prests de l'emmenner, et ne iugeant pas qu'il eust plus de sept ans, paroissant si defait et si defiguré, ie l'ondoyai avec vne instruction assez legere, et sans aucune ceremonie, le temps et le lieu ne le permettant pas. Cela fait, on l'embarque pour le transporter ailleurs. Le regret que j'auois de voir enleuer ce pauvre petit innocent, à qui la fantaisie d'vn Sauvage, ou vn songe pouuoit oster la

vie, me fit resoudre d'aller trouver la femme du Capitaine, à qui il auoit esté donné. Elle estoit sur le point de son depart ; ie luy parlai à peu près en ces termes : Ma sœur, j'ai vne priere à te faire, ie te supplie de ne me point éconduire ; ie ne t'ai iamais rien demandé, et ie n'ai pas d'enuie de iamais rien te demander aucune chose ; j'avoue que mon souhait est grand, et que ma priere est de consequence ; tu sais ce que j'ai fait pour toi, et les secours que ie t'ay rendus dans les occasions : donne-moy ton petit prisonnier, il s'en va mourant, il ne te rendra aucun service ; les presents que ie veux te faire te seront cent fois plus utiles et plus avantageux, puisque mesme il te sera à charge. L'aborde ensuite son mari, ie luy propose les mesmes raisons ; ie fis si bien, qu'ils me l'accorderent. On le fait sortir de la chaloupe ; on me le met entre les mains. Ils s'embarquent, leuent l'ancre et s'en vont. Je me retire bien ioyeux avec ma proie, non sans estonnement de ce qu'ils ne m'auoient pas demandé le paiement deuant leur depart. Il est vray qu'ils me connoissoient, et qu'ils sauoient bien que ie tiendrois ma parole.

Ils ne furent pas loin, qu'un vent contraire les reieta dans le port : ils me viennent voir et me parlent des presents que ie leur auois fait esperer. Je leur dit que j'estois tout prest d'accomplir ma promesse ; mais que c'estoit à eux de me temoigner ce qu'ils auroient pour agreable. Ils conuoquent le Conseil, et m'y font appeler. L'un des anciens prit la parole, et après auoir exageré la grandeur du present qu'ils me faisoient, il m'assura que l'amour et le respect qu'ils auoient pour moy, les bornoit à fort peu de choses : il ne laissa pas de demander un prix excessif.

Je leur repliquai qu'ils auoient raison de demander beaucoup, et que la vie d'un homme estoit trop precieuse pour estre suffisamment payée par des presents ; mais qu'ils n'ignoroient pas que j'auois les bras et les mains fort courts et fort petits, et que ie ne pouuois pas

embrasser quantité de choses ; qu'il y auoit longtemps que mes mains estoient tousiours ouuertes, pour leur faire du bien dans leurs besoins ; qu'il ne me restoit plus que ce que ie leur presentois et que j'exposois à leur vue. Ils l'accepterent, se montrant fort satisfaits, et moy encore plus, voyant qu'on ne pourroit plus redemander mon petit racheté : la chose s'estoit passée dans le Conseil des plus considerables.

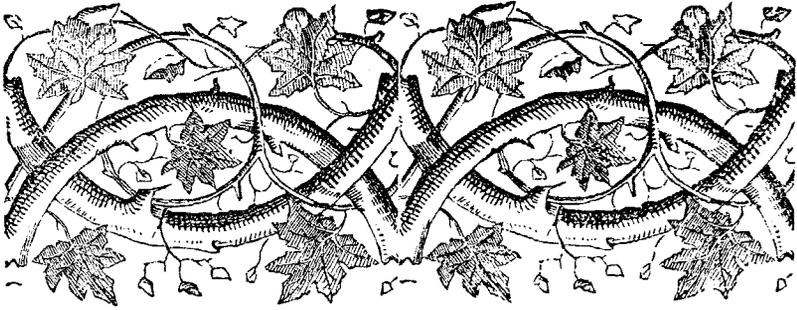
Ce pauvre enfant se trouuant, par un heureux malheur, parmi nos François qui le caressoient et qui le cherissoient tendrement, commença à respirer et à croire qu'il estoit du nombre des viuants. On le panse, on le choye, on le nourrit soigneusement, si bien qu'en peu de temps celuy à qui dans sa misere et dans ses tourmens, ie n'auois donné que sept ans, me parut, dans son embonpoint, aagé d'environ dix ou douze. Quand il ne voyoit que des François, il estoit éueillé, il estoit gai, et il paroissoit tout rempli d'esprit ; mais silost qu'il voyoit un Sauvage, il s'enfuyoit, il se cachoit tout tremblant de peur et tout hebesté.

Or, comme il me fallut retourner en France, et que ie ne trouuai aucune commodité pour l'enuoyer à Kebec, ie l'ai amené avec moi. Il estoit fort ioli pour un enfant né dans la barbarie. Il a vne si grande crainte des Sauvages, ayant experimenté leur cruauté, que passant par Rouen pour venir à Paris, et ayant aperçu dans les rues et ayant entendu le cri d'un ramoneur de cheminée qu'il prit pour un Sauvage, la peur le saisit si fortement, qu'il s'enfuit dans vne boutique, et se cacha, mais avec vne telle épouvante, que ma parole ne pouuoit le rassurer. Il est maintenant dans notre College de Clermont, où il fait assez voir que nos petits Canadiens n'ont guere moins d'esprit que nos petits François. Il est d'un naturel fort souple et fort docile : son corps a esté maltraité par les Sauvages. Sa couleur est olivastre, à cause des huiles dont il a esté oint dès sa naissance ; il ne seroit pas moins blanc que les enfans des Europeens qui naissent en la Nouvelle-

France, si on ne l'auoit noirci et peint en huile, pour ainsi dire, dès son enfance.

Je dirai pour conclusion, que moi, qui fais imprimer ce Chapitre, l'ayant interrogé en sa langue sur ses parents, il m'a dit ces paroles : Mon pere a tué

ma grande mere et trois autres de mes parents. Luy en demandant la raison : Il estoit, m'a-t-il dit, en colere ; si bien que vous diriez que Dieu a enuoyé les Sauvages de Gaspé, comme les executeurs de sa iustice, pour tirer vengeance de ce crime.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,
ÈS ANNÉES 1662 ET 1665.

Enuoyée au R. P. ANDRÉ CASTILLON, Prouvincial de la Prouince de France,

PAR HIÉROSME LALEMANT (*)

Au Rd. Pere André Castillon, Prouvincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

MON R. P.,
Pax Christi,



ENVOYE à vostre Reue-
rence nostre Relation
de la Nouvelle-France.
Par la grace de Dieu,
tout y va assez bien,
quoy que nous ayons
esté plus auant que ia-
mais dans la crainte.

Les Iroquois, cy-deuant
inuibibles, se sont trouuez
vaincus de tous costez, par
des Nations Sauvages qui
nous sont alliées, et par
nos Algonquins Chrestiens, qui
ont esté victorieux par l'assis-
tance de la tres-Sainte Vierge.

Si le Roy nous donne à l'em-
barquement prochain, le secours qu'il

a eu la bonté de nous promettre, pour
porter la terreur et l'effroy des armes
Françoises dans le pais des Iroquois,
qui seuls ont desolé toutes nos Eglises
naissantes, et qui seuls empeschent les
progrez de la Foy dans vn grand nom-
bre de Nations qui ne sont pas encore
Chrestiennes; ce secours sera le salut
de tous ces pais.

Nonobstant les excursions des Iro-
quois, Dieu a sceu choisir ses Esleus,
non seulement des Nations esloignées,
qui, pour euitier la fureur des armes
ennemies, se sont venuës loger proche
de nous, où plusieurs ont heureuse-
ment receu le Baptesme, mais à quatre
et cinq cents lieüs de nous, où plus de
deux cents enfans ayans esté baptisez
auant que de mourir, ont porté au Ciel
leur innocence. Mesme parmy les Iro-
quois nos ennemis, plus de trois cents
enfants y ont receu cette faueur, par
nos François qui y estoient captifs,
Dieu se seruant de nos miseres et de
nos pertes, pour en tirer le bonheur de
ses Esleus.

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1664.

Vn tremblement de terre de plus de deux cents lieuës en longueur, et de cent en largeur, qui font en tout vingt mille lieuës, a fait trembler tout ce pais, où l'on a veu des changemens prodigieux : des Montagnes abysmées, des Forests changées en des grands Lacs, des Riuieres qui ont disparu, des Rochers qui se sont fendus, dont les debris estoient poussez iusques au sommet des plus hauts arbres ; des tonnerres qui grondoient sous nos pieds, dans le ventre de la terre, qui vomissoit des flammes ; des voix lugubres qui s'entendoient avec horreur ; des Balceines blanches et Marsouïns qui hurloient dans les eaüx ; enfin tous les elements sembloient estre armez contre nous, et nous menaçoient d'un dernier malheur. Mais la protection de Dieu a esté si douce sur nous, que pas vn n'y a perdu la vie, ny mesme les biens de la terre ; et la pluspart en ont tiré tant de profit pour leur salut, Sauuages et François, Fideles et Infideles, que nous auons suiet d'en benir Dieu, et d'aduouër que ses misericordes ont esté tout aimables.

Le passé nous fait tout esperer pour l'aduenir ; le Canada estant vn ouurage de Dieu, et la conuersion des Sauuages ayant esté le principal motif de l'establissement des Colonies qui y sont, les Peres de nostre Compagnie y ont donné leurs trauaux, leurs sueurs et leur sang. De douze qui y ont finy leur vie, dix y ont esté massacrez et bruslez par la fureur des Iroquois, ou sont morts dans les neiges, allants à la conquête des ames. Cette année, nous auons appris vne mort semblable d'un de nos anciens Missionnaires, le Pere René Menard, qui auoit penetré cinq cents lieuës dans les terres, y portant le nom de Iesus-Christ, où iamais il n'auoit esté adoré. Nous auons besoin de Missionnaires, qui entrent dans les trauaux de ceux qui y ont trouué vne mort si heureuse. Nous en demandons à vostre Reuerence ; et nous asseurons ceux qui ont vn zele Apostolique, qu'ils trouueront icy vn saint employ et de grandes souffrances, et probablement le bonheur d'y respan-

dre leur sang, pour le mesler avec le sang de Iesus-Christ. Nous le prions que ses diuines volontés soient accomplies en nous, et en la vie et en la mort. Vostre Reuerence nous assistera pour cet effet de ses prieres, et tous ceux qui ont quelque amour pour la conuersion des infideles.

Mon R. P.,

Vostre tres-humble et obeïssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

A Kebec, ce 4. Septembre 1663.

CHAPITRE PREMIER.

Trois Soleils et autres Meteores apparus en la Nouvelle-France.

LE Ciel et la Terre nous ont parlé bien des fois depuis vn an. C'estoit vn langage aimable et inconnu, qui nous iettoit en mesme temps dans la crainte et dans l'admiration. Le Ciel a commencé par de beaux Phenomenes, la Terre a suiuy par de furieux souleuements, qui nous ont bien fait paroistre que ces voix de l'air, muettes et brillantes, n'estoient pas pourtant des paroles en l'air, puisqu'elles nous presageoient les conuulsions qui nous deuoient faire trembler, en faisant trembler la Terre.

Nous auons veu dès l'Automne dernier des Serpens embrasez, qui s'enlacoient les vns dans les autres en forme de Caducée, et voloient par le milieu des airs, portez sur des aisles de feu. Nous auons veu sur Quebec vn grand Globe de flammes, qui faisoit vn assez beau iour pendant la nuit, si les estincelles qu'il dardoit de toutes parts, n'eussent meslé de frayeur le plaisir qu'on prenoit à le voir. Ce mesme meteore a paru sur Montreal ; mais il sembloit

sortir du sein de la Lune, avec vn bruit qui égale celuy des Canons ou des Tonnerres, et s'estant promené trois lieuës en l'air, fut se perdre enfin derriere la grosse montagne dont cette isle porte le nom.

Mais ce qui nous a semblé plus extraordinaire, est l'apparition de trois Soleils. Ce fut vn beau iour de l'Hyuer dernier, que sur les huit heures du matin, vne legere vapeur presque imperceptible s'eleva de nostre grand fleuve, et estant frappée par les premiers rayons du Soleil, deuenoit transparente, de telle sorte neantmoins qu'elle auoit assez de corps pour soustenir les deux Images que cet Astre peignoit dessus ; ces trois Soleils estoient presque en ligne droite, esloignez de quelques toises les vns des autres, selon l'apparence, le vray tenant le milieu, et ayant les deux autres à ses deux costez. Tous trois estoient couronnez d'vn Arc-en-Ciel, dont les couleurs n'estoient pas bien arrestées, tantost paroissant comme celles de l'Iris, puis après d'vn blanc lumineux, comme si au-dessous tout proche, il y eust eu vne lumiere excessiuement forte.

Ce spectacle dura près de deux heures la premiere fois qu'il parut, c'estoit le septième de Ianuier 1663. ; et la seconde fois, qui fut le 14. du mesme mois, il ne dura pas si longtems, mais seulement iusqu'à ce que les couleurs de l'Iris venant à se perdre petit à petit, les deux Soleils des costez s'eclipsoient aussi, laissant celuy du milieu comme victorieux.

Nous pouons mettre en ce lieu l'éclipse de Soleil arriüée à Quebec, le premier iour de Septembre 1663. qui dans l'observation qui en a esté faite fort exactement, s'estant trouuée d'onze doigts entiers, rendoit nos forests pasles, sombres et melancholiques. Son commencement a esté à vne heure vingt-quatre minutes, quarante-deux secondes d'après Midy ; et sa fin à trois heures cinquante-et-deux minutes, quarante-quatre secondes.

CHAPITRE II.

Tremble-terre vniuersel en Canadas, et ses effets prodigieux.

Ce fut le cinquième Feurier 1663. sur les cinq heures et demie du soir, qu'vn grand brouissement s'entendit en mesme temps dans toute l'estenduë du Canadas. Ce bruit qui paroissoit comme si le feu eust esté dans les maisons, en fit sortir tout le monde, pour fuir vn incendie si inopiné ; mais au lieu de voir la fumée et la flamme, on fut bien surpris de voir les murailles se balancer, et toutes les pierres se remüer, comme si elles se fussent detachées ; les toiets sembloient se courber en bas d'vn costé, puis se reuenser de l'autre ; les Cloches sonnoient d'elles-mesmes ; les poutres, les soliucaux et les planchers craquoient ; la terre bondissoit, faisant danser les pieux des palissades d'vne façon qui ne paroissoit pas croyable, si nous ne l'eussions veü en divers endroits.

Alors chacun sort dehors, les animaux s'enfuient, les enfants pleurent dans les ruës, les hommes et les femmes saisis de frayeur ne scauent où se refugier, pensant à tous moments deuoir estre ou accablez sous les ruïnes des maisons, ou enseuelis dans quelque abysme qui s'alloit ouuirir sous leurs pieds : les vns prosternez à genoux dans la neige, crient misericorde ; les autres passent le reste de la nuict en prieres, parce que le Terre-tremble continua tousiours avec vn certain bransle, presque semblable à celuy des Nauires qui sont sur mer, et tel, que quelques-vns ont reësenty par ces secousses les mêmes souleuemens de cœur qu'ils enduroient sur l'eau. Le desordre estoit bien plus grand dans les forests : il sembloit qu'il y eust combat entre les arbres qui se heurtoient ensemble ; et non seulement leurs branches, mais mesme on eust dit que les troncs se destachioient de leurs places pour sauter les vns sur les autres, avec vn fra-

cas et vn bouleuement qui fit dire à nos Sauuages que toute la forest estoit yure.

La guerre sembloit estre mesme entre les Montagnes, dont les vnes se deracinoient pour se ietter sur les autres, laissant de grands abysmes au lieu d'ou elles sortoient, et tantost enfonçoient les arbres dont elles estoient chargées bien auant dans la terre iusqu'à la cime; tantost elles les enfoûissoient les branches en bas, qui alloient prendre la place des racines; de sorte qu'elles ne laissoient plus qu'une forest de troncs renuersez.

Pendant ce debris general qui se faisoit sur terre, les glaces espaisées de cinq et six pieds se fracassoient, sautants en morceaux, et s'ouvrants en diuers endroits, d'ou s'euporoient ou de grosses fumées, ou des iets de bouë et de sable qui montoient fort haut dans l'air; nos fontaines ou ne couloient plus, ou n'auoient que des eaux en-souffrées; les riuieres ou se sont perduës, ou ont esté toutes corrompuës, les eaux des vnes deuenans iaunes, les autres rouges; et nostre grand fleuue de Saint Laurens parut tout blanchastre iusques vers Tadoussac, prodige bien estonnant et capable de surprendre ceux qui scauent la quantité d'eaux que ce gros fleuue roule au-dessous de l'Isle d'Orleans, et ce qu'il falloit de matiere pour les blanchir.

L'air n'estoit pas exempt de ses alterations, pendant celles des eaux et de la terre: car outre le brouissement qui precedoit tousiours et accompagnoit le Terre-tremble, l'on a veu des spectres et des phantosmes de feu portants des flambeaux en main. L'on a veu des picques et des lances de feu voltiger, et des brandons allumez se glisser sur nos maisons, sans neantmoins faire autre mal que de ietter la frayeur partout où ils paroissoient; on entendoit mesme comme des voix plaintiues et languissantes se lamenter pendant le silence de la nuict; et ce qui est bien rare, des Marsouïns blancs ietter de hauts cris deuant le Bourg des Trois-Riuieres, faisant retentir l'air de meu-

glements pitoyables; et soit que ce fust de vrais marsouïns, ou des vaches marines, comme quelques-vns ont estimé, vne chose si extraordinaire ne pouuoit pas arriuer d'une cause commune.

On mande de Montreal que pendant le Tremble-terre, on voyoit tout visiblement les pieux des clostures sautiller, comme s'ils eussent dansé; que de deux portes d'une mesme chambre, l'une se fermoit, et l'autre s'ouuroit d'elle-mesme; que les cheminées et le haut des logis plioient comme des branches d'arbres agitées du vent; que quand on leuoit le pied pour marcher, on sentoit la terre qui suiuoit, se leuant à mesure qu'on haussoit les pieds, et quelquefois frappant les plantes assez rudement, et autres choses semblables fort surprenantes.

Voicy ce qu'on en escrit des Trois-Riuieres. La premiere secousse et la plus rude de toutes commença par vn brouissement semblable à celui du tonnerre; les maisons auoient la mesme agitation que le coupeau des arbres pendant vn orage, avec vn bruit qui faisoit croire que le feu petilloit dans les greniers.

Ce premier coup dura bien vne demi-heure, quoy que sa grande force ne fust proprement que d'un petit quart d'heure; il n'y en eut pas vn qui ne creust que la terre deust s'enri'ouurrir. Au reste, nous auons remarqué que, comme ce tremblement est quasi sans relasche, aussi n'est-il pas dans la même egalité: tantost il imite le bransle d'un grand vaisseau qui se manie lentement sur ses ancrs, ce qui cause à plusieurs des estourdissements de teste; tantost l'agitation est irreguliere et precipitée par diuers élancements, quelquefois assez rudes, quelquefois plus moderez; le plus ordinaire est vn petit tremoussement qui se rend sensible lors que l'on est hors du bruit et en repos. Selon le rapport de plusieurs de nos François et de nos Sauuages, tesmoins oculaires, bien auant dans nostre fleuue des Trois-Riuieres, à cinq ou six lieues d'icy, les costes qui bordent la riuiere de part et d'autre, et

qui estoient d'une prodigieuse hauteur, sont applanies, ayant esté enleuées de dessus leur fondements, et deracinées iusqu'au niveau de l'eau : ces deux montagnes, avec toutes leurs forests, ayant esté ainsi renuersées dans la riuere, y formerent vne puissante digue, qui obligea ce fleuve à changer de lict, et à se repandre sur de grandes plaines nouvellement decouvertes, nissant neantmoins toutes ces terres éboulées, et les demeslant petit à petit avec les eaux de la riuere, qui en sont encore si épaisses et si troubles, qu'elles font changer de couleur à tout le grand fleuve de S. Laurens. Iugez combien il fait de terre tous les iours pour continuer depuis prés de trois mois à rouler ses eaux, tousiours pleines de fange.

L'on voit de nouveaux lacs où il n'y en eut iamais ; on ne voit plus certaines montagnes qui sont engouffrées ; plusieurs saults sont applanis ; plusieurs riuieres ne paroissent plus ; la terre s'est fenduë en bien des endroits, et a ouuert des precipices dont on ne trouue point le fond ; enfin, il s'est fait vne telle confusion de bois renuersez et abysmez, qu'on voit à présent des campagnes de plus de mille arpents toutes rases, et comme si elles estoient tout fraîchement labourées, là où peu auparavant il n'y auoit que des forests.

Nous apprenons du costé de Tadoussac, que l'effort du Tremble-terre n'y a pas esté moins rude qu'ailleurs ; qu'on y a veu vne pluye de cendre, qui trauersoit le fleuve comme auroit fait vn gros orage, et que, qui voudroit suiure toute la coste depuis le Cap de Tourmente iusques-là, verroit des effets prodigieux. Vers la Baye dite de S. Paul, il y auoit vne petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieuë ou enuiron de tour, laquelle s'est abysmée, et comme si elle n'eust fait que plonger, elle est ressortie du fond de l'eau pour se changer en islette, et faire d'un lieu tout bordé d'écueils, comme il estoit, vn haure d'asseurance contre toutes sortes de vents. Et plus bas, vers la Pointe-aux-Alouëttes, vne forest entiere s'estant détachée de la terre-ferme, s'est

glissée dans le fleuve, et fait voir de grands arbres droits et verdoyants, qui ont pris naissance dans l'eau, du iour au lendemain.

Au reste, trois circonstances ont rendu ce Tremble-terre tres-remarquable : la premiere est le temps qu'il a duré, ayant continué iusques dans le mois d'Aoust, c'est-à-dire plus de six mois ; il est vray que les secousses n'estoient pas tousiours également rudes ; en certains endroits, comme vers les montagnes que nous auons à dos, le tintamarre et le tremoussement y a esté perpetuel pendant vn longtemps ; en d'autres, comme vers Tadoussac, il y trembloit d'ordinaire deux et trois fois le iour avec de grands efforts, et nous auons remarqué qu'aux lieux plus éleuez, l'émotion y estoit moindre qu'au plat-païs. La seconde circonstance est touchant l'estenduë de ce Tremble-terre, que nous croions estre vniuersel en toute la Nouvelle-France : car nous apprenons qu'il s'est fait ressentir depuis l'Isle Percée et Gaspé, qui sont à l'emboucheure de nostre fleuve, iusques au-delà de Montreal, comme aussi en la Nouvelle-Angleterre, en l'Acadie, et autres lieux fort esloignez ; de sorte que, de nostre connoissance, trouuans que le Tremble-terre s'est fait en deux cents lieuës de longueur sur cent de largeur, voilà vingt mille lieuës de terre en superficie qui ont tremblé tout à la fois, en mesme iour et à mesme moment.

La troisieme circonstance regarde la protection particuliere de Dieu sur nos habitations : car nous voyons proche de nous de grandes ouuertures qui se sont faites, et vne prodigieuse estenduë de païs toute perduë, sans que nous y ayons perdu vn enfant, non pas mesme vn cheueu de la teste. Nous nous voyons enuironnez de bouleuersemens et de ruïnes, et toutefois nous n'auons eu que quelques cheminées démolies, pendant que les montagnes d'alentour ont esté abysmées.

Nous auons d'autant plus de suiet de remercier le Ciel de cette protection toute aimable, qu'une personne de probité et d'une vie irréprochable, qui

auoit eu les pressentiments de ce qui est arriué, et qui s'en estoit declarée à qui elle estoit obligée de le faire, vit en esprit, le soir mesme que ce Tremble-terre commença, quatre spectres effroyables qui occupaient les quatre costez des terres voisines de Quebec, et les secouïent fortement, comme voulans tout renuerser : ce que, sans doute, ils auroient fait, si vne Puissance superieure et d'une maiesté venerable, qui donnoit le bransle et le mouuement à tout, n'eust mis obstacle à leurs efforts, et ne les eust empeschez de nuire à ceux que Dieu vouloit épouuanter pour leur salut, mais toutefois qu'il ne vouloit pas perdre.

Les Sauvages auoient eu des pressentiments, aussi bien que les François, de cet horrible Tremble-terre. Vne ieune fille Sauvage Algonquine, aagée de seize à dix-sept ans, nommée Catherine, qui a tousiours vescu en grande innocence, et qui, mesme par la confiance extraordinaire qu'elle auoit en la Croix du Fils de Dieu, a esté guérie quasi miraculeusement d'une maladie qui l'a fait languir tout vn Hyuer, sans esperance d'en pouuoir iamais releuer, a deposé avec toute sincerité, que la nuict auant que le Tremble-terre arriua, elle se vit, avec deux autres filles de son aage et de sa Nation, dans vn grand Escalier qu'elles montoient, au haut duquel se voyoit vne belle Eglise où la Sainte Vierge avec son Fils parut, leur predisant que la terre trembleroit bientost, que les arbres s'entre-choqueroient, que les rochers se briseroient avec l'estonnement general de tout le monde. Cette pauvre fille bien surprise de ces nouvelles, eut peur que ce ne fussent quelques prestiges du demon, bien resoluë de decourir le tout au plustost au Pere qui a soin de l'Eglise Algonquine. Le soir du mesme iour, quelque peu de temps auparauant que commençast le Tremble-terre, elle s'écria touté hors de soy, et comme émeuë d'une forte impression, dit à ses parens : Ce sera bientost, ce sera bientost ; ayant eu depuis les mesmes pressenti-

mens à chaque fois que la terre trembloit.

Voicy vne autre deposition bien plus particularisée, que nous auons tirée d'une autre Sauvage Algonquine, aagée de vingt-six ans, fort innocente, simple et sincere, laquelle ayant esté interrogée par deux de nos Peres sur ce qui luy estoit arriué, a répondu tout ingenuëment, et sa response a esté confirmée par son mary, par son pere et par sa mere, qui ont veu de leurs yeux, et entendu de leurs propres oreilles ce qui s'ensuit. Voicy sa deposition.

La nuict du 4. au 5. de Febvrier 1663. estant entierement éveillée, et en plein iugement, assise comme sur mon seant, l'ay entendu vne voix distincte et intelligible qui m'a dit : Il doit arriuer au iourd'huy des choses estranges, la terre doit trembler. Je me trouuay pour lors saisie d'une grande frayeur, parce que ie ne voyois personne d'où peust venir cette voix. Remplie de crainte, ie taschay à m'endormir avec assez de peine ; et le iour estant venu, ie dis tout bas à Ioseph Onnentakité, mon mary, ce qui m'estoit arriué ; mais m'ayant rebutée, disant que ie mentois et luy en voulois faire accroire ; ie ne parlay pas dauantage. Sur les neuf ou dix heures du mesme iour, allant au bois pour buscher, à peine estois-je entrée en la forest, que la mesme voix se fit entendre, me disant la mesme chose et de la même façon que la nuict precedente ; la peur fut bien plus grande, moy estant toute seule ; ie regarday aussi de tous costez pour voir si ie n'apperceurois personne, mais rien ne parut. Je buschay donc vne charge de bois, et m'en retournant, l'eus ma sœur à la rencontre qui venoit pour me soulager, à laquelle ie racontay ce qui me venoit d'arriuer. Elle prit à mesme temps le deuant et rentrant dans la cabane deuant moy, elle reedit à mon pere et à ma mere ce qui m'estoit arriué ; mais comme tout cela estoit fort extraordinaire, ils l'écouterent sans aucune reflexion : la chose en demeura là iusques à cinq ou six heures du soir du mesme iour, où, vn tremblement de terre sur-

uenant, ils reconnurent par experience que ce qu'ils m'auoient entendu dire auant midy, n'estoit que trop vray.

CHAPITRE III.

Bons effets du Tremble-terre, et de l'estat du Christianisme des Sauvages plus proches de Quebec.

Quand Dieu parle, il se fait bien entendre, surtout quand il parle par la voix des Tonnerres ou des Terre-tremble, qui n'ont pas moins ébranlé les cœurs endurcis, que nos plus gros rochers, et ont fait de plus grands remuëmens dans les consciences, que dans nos forêts et sur nos montagnes.

Ce Tremble-terre commença le Lundy gras, à cinq heures et demie du soir. Dès ce moment, qui donne ordinairement entrée aux débauches du lendemain, tout le monde s'appliqua serieusement à l'affaire de son salut, vn chacun rentrant dans soy-mesme, et se considerant comme sur le poinet d'estre abismé et d'aller comparoistre deuant Dieu pour y receuoir ce iugement decisif de l'éternité, qui est terrible aux ames les plus saintes. De sorte que le Mardy gras fut heureusement changé en vn iour de Vendredi Saint et en vn iour de Pâque. Il nous representoit le iour du Vendredy Saint, dans la modestie et l'humilité, et dans les larmes d'vne parfaite Penitence. Iamais il ne se fit de Confessions qui partissent plus du fond du cœur, et d'vn esprit vrayment épouuanté des iugemens de Dieu. Ce mesme iour nous paroissoit aussi comme vn iour de Pâque, par la frequence des Communions, que la plupart faisoient comme la dernière de leur vie. Le saint temps du Carisme ne fut iamais passé plus saintement, les Trembles-terre qui continuoient, faisans continuer l'esprit de componction et de la penitence.

Mais ne parlons icy que de nos Sauvages, qui, pour estre Barbares, ne sont pas insensibles aux touches du Ciel.

Outre les restes de l'Eglise Huronne, nous auons cet Hyuer, aux enuirs de Quebec, trois à quatre cents Algonquins, les vns anciens Chrestiens et anciens habitans de Sillery, d'où la crainte des Iroquois les auoit chassez, pour trouuer vn asyle plus assuré dans le cœur de Quebec; les autres estoient estrangers venus en partie de l'Acadie, où ils auoient passé trois ou quatre ans sans instruction, en partie descendus par le Saguenay, riuere de Tadoussac, fuyants aussi le commun ennemy, qui, l'an passé auoit porté le rauage iusques dans leur pais, quoy que bien écarté vers le Nord. Ceux-cy n'auoient iamais veu de François, et n'auoient iamais entendu parler de la Foy, et peut-estre n'en auroient iamais entendu parler, si l'aimable Prouidence ne se fust seruie des Iroquois mesmes, pour faire venir icy ceux qu'ils nous empeschent d'aller chercher chez eux. Il est vray que le demon qui ne s'endort iamais pour la conseruation de son royaume, nous a suscité vn ennemy domestique plus cruel de beaucoup que l'ennemy public: c'est la manie de quelques Sauvages à prendre des boissons par excès, et la manie de quelques François à leur en vendre. Tous les Americains ont d'abord de l'horreur de nos vins; mais quand ils en ont vne fois gousté, ils les recherchent avec vne telle passion, que les vns se mettent à nud et reduisent leur famille à la mendicité, et quelques autres vendent iusqu'à leurs propres enfans, pour auoir de quoy contenter cette passion enragée.

Ce mal est vniuersel en ces contrées, puisque depuis Gaspé, d'où vn bon Ecclesiastique escrit en propres termes que le Christianisme est entierement ruiné parmy les Sauvages à cause de l'yurognerie, il s'estend iusques aux Iroquois.

Je ne veux pas descrire les malheurs que ces desordres ont causez à cette Eglise naissante. Mon encre n'est pas assez noire pour les dépeindre de leurs couleurs, il faudroit du fiel de dragon pour coucher icy les amertumes que nous en auons ressentý: c'est tout dire

que nous perdons en vn mois les sueurs et les trauaux de dix et vingt années.

Il est vray que ceux de nos Sauuages qui sont les plus retenus, s'estoient retiréz à Sillery, pour se conseruer entre quatre murailles, plustost contre ce demon que contre l'Iroquois ; ceux des Trois-Riuieres ont trouué vn semblable asyle dans vn Fort que nous leur auons basty sur vn Cap qui prend son nom de Monsieur de la Magdeleine, qui a eu dessein en donnant cette terre, qu'elle seruist à la conuersion des Sauuages.

Ces deux Colonies ainsi renfermées comme dans deux Monasteres, y ont pratiqué toutes sortes d'exercices de pieté, et ont esté instruites à loisir, faisant de ces deux Forts comme deux Academies de vertu. Voicy ce que les Peres qui cultiuent cette Eglise Algonquine de Sillery en disent.

Les Trembles-terre ont fait paroistre la Foy de nos Neophytes, et l'Apprehension qu'ils ont des iugements de Dieu, aux bontez duquel ils ont eu recours avec vne confiance extraordinaire. Il ne fallut pas les inuiter à se confesser, ils y vinrent d'eux-mesmes, avec des sentiments qui donnoient bien à cognoistre qu'ils estoient beaucoup touchés ; l'Eglise a esté leur asyle ordinaire où ils se tenoient en assurance deuant le tres-saint Sacrement, et quelques-vns y recitoient autant de fois le Chapelet que la terre trembloit. C'estoit vne grande consolation de voir avec quelle confiance ils s'adessoient à la Mere de Dieu, à Saint Ioseph son espoux, et à Saint Michel, Patron de cette Mission. Ce grand Archange y a esté particulierement honoré et des François et des Sauuages, qui y sont venus de loin se mettre sous sa protection et accomplir leurs vœux.

Vn Vendredy entr'autres, les Sauuages des enuirons firent vne procession solennelle de deux, trois, et mesme quelques-vns de six à sept lieues loin, pour se rendre à la Croix de Saint Michel : il y auoit des vieillards tout caducs ; il y auoit des enfans de plus bas aage qui s'estoient eschappez des mains de leurs parents, tous à ieun, et tous

consacroient le chemin par leurs prieres, iusqu'à ce qu'approchans du terme, les Sauuages habitans de Sillery furent bien loin à la rencontre, pour les recevoir, faisant de leur costé vne autre Procession, et s'estant joints, arriuerent tous ensemble dans l'Eglise, où après la Sainte Communion, que plusieurs eurent le bonheur de recevoir. ils se firent de nouvelles protestations d'appaiser la colere de Dieu par l'innocence de leur vie.

C'est vne grande satisfaction, contiennent les Peres, de voir avec quelle vnion ils viuent entre eux. Nous auons souuent admiré la bonté d'une ancienne Chrestienne qui s'appelle par excellence la Charitable. Elle est le refuge des Orphelins, qu'elle adopte et qu'elle eleue avec vn soin tres-particulier ; Dieu benit extraordinairement sa charité : car elle a tousiours de quoy pour faire subsister sa famille, quoy que nombreuse. Ayant esté affligée d'une maladie qui la mit en danger de mort, elle endura son mal avec une patience et vne resignation au bon plaisir de Dieu, qui n'est pas commune. Voicy la pensée avec laquelle elle se disposoit à la mort : *Toy qui as tout fait, tu m'as donné deux enfans : ils sont morts ieunes ; tu les as appellez à ton Paradis, j'espere que tu me feras la mesme faueur, et que ie t'aimeray eternellement avec eux.* Dieu voulant augmenter sa couronne, luy a redonné la santé, qu'elle employe tres-bien. Sa charité parut il y a quelques iours à l'endroit d'une ieune femme François, qu'elle assista dans ses premieres couches, où elle couroit grand risque de sa vie, avec vne adresse et une affection qui n'a rien de Sauuage.

C'est vne verité qu'on a reconnué depuis longtems, que les Sauuages aiment tendrement leurs enfans, de cet amour que la Nature a graué dans leurs cœurs ; mais nous experimentons tous les iours qu'ils ne les aiment pas moins de cet amour surnaturel qui les porte à leur procurer vne education toute Chrestienne. Leur ioye, c'est de voir qu'on les instruisse à prier Dieu, et qu'on les dresse aux vertus dont ils sont capables,

s'ils sont malades, ils n'ont point de plus grande consolation que lors qu'on vient à faire quelque priere sur eux. Voicy vn traict d'vn amour bien tendre d'vne bonne veufue : quoy qu'il ne soit que naturel, il ne laisse pas d'auoir ses beautez. Vn de nous l'ayant appellée à l'Eglise pour luy donner quelques instructions, et luy ayant demandé en suite si elle sentoit quelque chose qui luy donnast de l'inquietude : Vne seule chose, dit-elle, c'est lors que mon petit enfant pleure, et que ie n'ay point de pain pour l'appaiser ; voilà l'vniue que chose qui m'afflige en ce monde. Tu ne seras plus en cette peine, luy repliqua le Pere, amene-le moi lors qu'il pleurera, i'essuierai ses larmes et les tiennes. Cette response a chassé tout son deplaisir ; elle amene son petit fils tous les iours pour luy procurer du pain, qui leur est vn mets fort delicieux, et dont ils font beaucoup de cas.

Pour ce qui est des Sauuages estrangers venus icy de nouveau, ceux qui n'auoient eu aucune connoissance de nos mysteres, ont esté instruits à loisir, et baptisez au nombre de quatre-vingts, estans redeuables de ce bonheur à vne pauvre femme toute estropiée de ses iambes, dont elle n'a aucun vsage, et qui, nonobstant cela, a bien eu le courage d'entreprendre vn long chemin tout rempli de saults et de precipices, depuis les terres du Nord iusques icy, pour y amener ses compatriotes et leur faire part de la grace qu'elle receut, il y a trois ans, quand elle fut baptisée comme moribonde au milieu des Forests, n'ayant point cessé depuis ce temps-là de prier Dieu, et d'exhorter ceux de sa nation à se venir faire instruire. Ils y sont donc venus, et au lieu de la famine qu'ils ont quittée dans leurs bois, ils ont trouué icy la maladie dont Dieu a voulu esprouuer ces pauvres Catechumenes, pour faire esclater dauantage leur Foy : car, de vray, le Pere qui a soin d'eux, leur ayant demandé s'ils estoient contents d'embrasser le Christianisme, nonobstant toutes ces maladies : Helas ! répondoient-ils, crois-tu que nous puissions auoir passé tant de rochers et tra-

uersé tant de Forests pour autre suiet ; nous sommes esclaves du demon, et nous desirons estre affranchis de cette cruelle seruitude, qui ietteroit nos corps et nos ames dans des feux qui ne meurent iamais.

Ces sentimens sont semblables à ceux qu'a remarquez celuy de nos Peres qui a eu le soin des Missions qui sont audessous de Tadoussac ; ce sont des Eglises errantes composées des Sauuages qui habitent plus de cent lieues de long sur les costes de la mer. Leur vie est presque semblable à celle des bestes, avec lesquelles ils habitent dans les mesmes Forests, soit pour le viure, soit pour le courrir, soit pour le logement, changeants comme elles de demeure, selon les saisons. De tous ces peuples, les vns ont resseny le Tremble-terre, et les autres n'en ont eu connoissance que par rapport ; mais et les vns et les autres ont fait en suite paroistre vne ardeur si extraordinaire pour estre instruits, que le Pere, ravi et comblé de tant de saints desirs, n'a pu refuser le S. Baptesme à ces pauvres abandonnez. Il faisoit beau voir ces deuots Barbares, dont quelques-vns venoient de bien loin en danger de tomber entre les mains des Iroquois et de leurs autres ennemis, pour pouuoir estre instruits. Il faisoit, dis-ie, beau voir des longleurs rompre et briser leurs Tabernacles, des Apostats crier misericorde, et demander avec abondance de larmes d'estre admis dans l'Eglise, des petits enfans faire retentir leurs voix du petit Catechisme et de prieres qu'ils recitoient, et des vieillards deuenir les Disciples de ces enfans pour les apprendre, et courir apres le Pere partout où il alloit, sans luy donner relasche ny iour ny nuict, pour ne rien perdre de ses instructions. Ie ne l'ay iamais veu, mon Pere, luy disoit vn de ces vieillards aagé de plus de cent ans, que la Prouidence fit arriuer à l'emboucheure d'vne petite riuiere en mesme temps que le Pere, ah ! c'est toy qui seras mon Pere, tout vieux que ie sois, et nonobstant la mort qui me talonne, tu me donneras la vie, si tu me veux don-

ner le Baptesme ; ie te donneray mes enfans, mes nepveux, et toute ma nation, que ie vay faire venir pour recevoir tes instructions.

Que le Ciel entende volontiers ces paroles sortir de la bouche et du cœur de ces pauvres Barbares, qui, dans leurs grandes Forests, n'ont que le Saint Esprit pour maistre, pour Pasteur et pour Instructeur.

CHAPITRE IV.

Diueres guerres des Iroquois, et leurs succès.

Dés l'an passé, les Agnieronnons et les Onneiochronnons, qui, des cinq Nations Iroquoises sont les plus superbes, firent vn party de cent hommes, pour aller dresser des embusches aux Outaouäk qui sont nos Algonquins superieurs, et les surprendre dans l'embarras de quelque sault. Ils partent à ce dessein dès le Printemps de l'année 1662 ; leurs prouisions sont au bout de leurs fusils, et les Bois qu'ils trauserent seruent de basse-cour, de cuisine et de giste. Les plus courts chemins ne sont pas les meilleurs, parce qu'ils sont trop battus, et les esgaremens font les heureux voyages, parce qu'on ne se perd point dans ces Forests qu'on ne trouue des bestes qui se retirent dans les bois les plus escartez.

Après qu'ils eurent fait assez longtemps le mestier de Chasseurs, ils se font Guerriers, voyant qu'ils approchoient le país ennemy. Ils se mettent donc à roder les riués du Lac des Hurons, cherchans leurs proyes, et pensant surprendre quelques Chasseurs escartez ; ils furent eux-mesmes surpris par vne troupe de Sauteurs (ainsi nomme-t-on les Sauvages qui demeurent aux environs du sault du Lac Superieur). Ceux-cy ayant decouuert l'ennemy, firent leurs approches si hardiment sur le point du iour, qu'après la decharge de

quelques fusils et ensuite celle de leurs flesches, ils sautent, la hache à la main, sur ceux que le feu ou le fer auoient espargnez. Les Iroquois, tout orgueilleux qu'ils sont, et qui n'ont pas iusqu'à present appris à fuir, eussent bien voulu le faire, si les traits qui leur estoient dardés de toutes parts, ne les eussent arrestés : de sorte qu'il ne s'en est sauué que fort peu, pour porter dans leur país vne si triste nouvelle, et remplir leurs bourgs de lamentations, au lieu de cris de ioye qui auoient coutume d'y retentir au retour des guerriers. Cela montre bien que ces peuples ne sont pas insurmontables, quand on les attaque avec courage.

Les trois autres nations Iroquoises n'ont pas eu meilleur succès dans vne expedition qu'ils ont entreprise contre les Andastoguéronnons, Sauvages de la Nouvelle Suede, avec qui la guerre s'est allumée depuis quelques années. Ils composent donc vne armée de huit cents hommes ; ils s'embarquent sur le Lac Ontario, sur le commencement du mois d'Auril dernier ; ils vont chercher à l'extremité de ce beau Lac vn grand fleuue, presque semblable à celuy de nostre Saint Laurens, qui mene sans rapides et sans saults iusques aux portes de la Bourgade d'Andastogué. Nos guerriers y arriuent, après auoir nauigé plus de cent lieuës sur cette belle riuere. Ils se campent aux postes les plus auantageux, et se preparent à vn assaut general, pensant à leur ordinaire enleuer tout le bourg, et retourner au plus tost chargez de gloire et de captifs. Mais ils virent que ce bourg estoit defendu d'vn costé du fleuue sur les bords duquel il estoit situé, de l'autre costé d'vne double courtine de gros arbres, flanquée de deux bastions dressez à l'Européenne, et mesme garnis de quelques pieces d'Artillerie. Les Iroquois surpris de ces defenses si bien pratiquées, quittent la pensée de l'assaut, et après quelques legeres escarmouches, ont recours à leur souplesse ordinaire, pour auoir par fourbe ce qu'ils ne pouuoient emporter par force. Ils font donc ouuerture de quelque pour-

parler, ils s'offrent d'aller dans la place assiegée iusqu'à vingt-cinq hommes, partie pour traiter de paix, disoient-ils, partie pour achepter des viures pour leur retour. On leur ouure les portes, ils entrent ; mais à mesme temps on se saisit d'eux, et sans plus differer, on les fait monter sur des eschafauts, et à la veuë de leur propre armée, ils furent bruslez tout vifs. Les Andastogueronnons, declarans ainsi la guerre plus chaudement que iamais, donnerent assurance aux Iroquois, que ce n'estoit là que le prelude de ce qu'ils alloient faire chez eux, et qu'ils n'auoient qu'à s'en retourner au plus tost se preparer à vn siege, ou du moins à voir leurs campagnes desolées.

Les Iroquois, humiliés de cet affront plus qu'on ne peut penser, se debandent et vont se mettre sur la deffensiue. eux qui, iusqu'à present, auoient porté leurs armes victorieuses par toutes ces terres. Mais que feront-ils ? La petite verolle, qui est la peste des Americains, a fait de grands degasts dans leurs Bourgades, et a enleué outre grand nombre de femmes et d'enfans, des hommes en quantité : de sorte que leurs Bourgs se trouvent presque deserts et leurs champs ne sont qu'à demy cultiuez. Les voilà donc menacés à mesme temps des trois fleaux qu'ils ont si bien meritez par la resistance qu'ils ont apportée à la Foy, et par la perfidie dont ils ont usé sur les Predicateurs de l'Euangile. Dans ces extremitez ils ne voyent aucun iour à leurs affaires, que du costé des François, qui seuls peuuent les conseruer, fortifiant leurs Bourgs et les flanquans de Bastions, pour les mettre en deffense contre l'armée ennemie, si elle se presentoit. Ils preparent pour cela vne celebre Ambassade pour nous venir inuiter avec de beaux presents, d'aller de nouveau habiter leurs terres, avec dessein de nous faire esperer de leurs petites filles en ostage, comme nous leur en auons demandé souuent, pour les mettre chez les Meres Yrsulines, et y estre cultiuees, instruites et disposées au Baptesme par les soins de ces bonnes Religieuses, qui n'aspirent

qu'à de si saints emplois, ayans pour ce suiet immolé leur vie aux perils de l'Océan et aux rigueurs de ce pays. Les Iroquois estoient donc sur les termes de cette Ambassade, et tout prests, comme ils parlent, à mettre le canot à l'eau, quand vn fugitif, Huron de Nation, mais naturalisé parmy les Iroquois, s'estant euadé des Trois-Riuieres, et arrinant à mesme temps qu'on estoit sur le depart, rapporta faussement qu'on se dispoisoit à Quebec à vne cruelle guerre, que des milliers de soldats auoient passé la Mer pour venir enleuer toutes leurs Bourgades, et que les Ambassadeurs seroient massacrez, ou du moins enuoyez en France, pour y estre captifs le reste de leurs iours. Ce fugitif auoit entendu quelque chose du secours qu'on nous promettoit, et c'est ce qui le faisoit parler ainsi. A cette nouvelle, la frayeur saisit les Ambassadeurs, la partie se rompt, et il n'y en eut qu'un qui eut le courage de venir iusqu'à Quebec, pour s'informer de tous ces rapports. Nous l'auons receu comme amy ; mais nous l'auons regardé comme espion, car nous n'auons pu voir clair dans ses discours, tant ces peuples sont couuerts et rompus à la dissimulation.

Ce que nous auons appris de certain, est que les maladies ont esté tres-grandes chez eux, et qu'elles ont donné occasion à quelques François captifs, de baptiser plus de trois cents enfans moribonds et mesme plusieurs personnes adultes, qui, se voyans à l'extrémité, et se souuenant fort bien des instructions que nous leur auons données lorsque nous estions en leurs Bourgs d'Onnontaghé et d'Oïoguen, prioient eux-mesmes leurs captifs de les mettre dans la liberté des enfans de Dieu, par les eaux du Saint Baptesme. Ainsi la semence iettée en terre porte son fruit en son temps, comme dit le Fils de Dieu, et les sueurs dont nous auons arrousé ces Missions, et que nous pensions deuoir estre inutiles, se trouvent auoir produit bien des fruits pour l'Eternité.

CHAPITRE V.

Diuers meurtres commis à Montreal par les Iroquois et les Hurons.

Nos ennemis, qui se sont trouués cette année occupez ailleurs, nous ont laissé cultiuer nos terres en assurance, et iouïr comme d'un auant-goust, du repos que nostre incomparable Monarque nous va procurer, pour faire passer au-delà des Mers la paix qu'il a estenduë de tous costez au-delà de la France. Il n'y a que le Montreal qui a esté teint du sang de François, et d'Iroquois et de Hurons.

Il commence par vn triste accident arriué à quelques Hurons, qui depuis peu auoient quitté le pais ennemy, et s'estoient refugiez à Montreal pour y viure Chrestienement. Si iamais les Iroquois ont fait paroistre vne insigne perfidie, c'est en ce que ie vay dire. Ils se firent voir dans le mois de May dernier sur les Coteaux de Montreal, au nombre de sept Agnieronnonns et demanderent à parler. On les escoute ; ils proposent le dessein d'une celebre Ambassade, pour ne faire plus qu'une terre de celle des François et des Iroquois. On agréa cette proposition, et on leur fait trois presens pour les assurer que les Ambassadeurs seront les bien-venus, pourueu qu'ils amenant avec eux le reste des François qui gemissent encor dans leur captiuité. Ils s'y accordent, et pour preuue de leur sincerité, s'offrent à laisser comme en ostage quatre des leurs, pendant que les trois autres iront au plus tost trouuer les Anciens, pour haster l'Ambassade. On tombe d'accord avec eux de cet expedient, et on reçoit avec plus d'appareil qu'on peut, ces quatre nouveaux hostes. On les mene dans la cabane des Hurons, pour y loger plus commodément : ce ne sont que festins, que chants, que danses, que presens reciproques ; bref, l'on n'oublie aucun tesmoignage de reioüissance. Le soir venu, les prieres sonnent à l'ordinaire pour les Sauvages ; les Iroquois s'y

presentent, et donnent grande consolation à vn de nos Peres, qui voyoit croistre son petit troupeau ; tout le reste du soir se passa en entretiens familiers, en bonnes cheres, et dans toutes les priuetez qu'on peut souhaitter des amitez les plus cordiales. Après toutes les reioüissances ordinaires en de semblables occasions, chacun se retire pour prendre vn peu de repos ; il n'y auoit pour lors dans la cabane des Hurons qu'un homme, deux femmes, vn ieune garçon et trois filles, tous les autres estans à la chasse depuis quelque temps. Sur la minuit, ces quatre traistres se leuent, et à grands coups de haches donnent sur ces pauures gens endormis, mettent toute la cabane en sang ; et ayant fendu la teste à l'homme, laissent les deux femmes pour mortes toutes chargées de playes, et emmenent captiues les trois petites filles, le ieune garçon s'estant heureusement eschappé des mains de ces Barbares.

Tout cela ne se passa pas sans bruit ; les François y accourent de tous costez, mais trop tard : les fugitifs s'estans seruis des tenebres de la nuit pour couvrir leur perfidie, s'en seruent encor pour cacher leur fuite. On trouue vn pitoyable spectacle dans la cabane, trois corps nageans dans leur sang, et horriblement defigurez. On s'approche, et l'on s'aperçoit qu'une des deux femmes nommée Helene, auoit encor vn peu de vie, Dieu sans doute voulant comme par miracle luy prolonger les iours pour faire paroistre sa vertu, qui ne deuroit iamais mourir dans la memoire des hommes. Elle faisoit dans le pais des Iroquois ce que le bon Tobie faisoit parmy les Assyriens : elle assistoit les pauures et les captifs, toute pauure et captiue qu'elle estoit ; elle enseuelissoit les morts, et comme il est souuent arriué dans la primitiue Eglise, elle se trouuoit proche des Chrestiens captifs, quand on les brusloit, ne craignant pas de monter sur les eschaffauts pour les encourager à tenir ferme dans la Foy, ny de s'approcher de ces corps à demy-bruslez, pour leur suggerer de courtes et feruentes prieres dans le fort

de leurs tourments, se meslant parmy les Bourreaux pour animer ces patients à mourir chrestienement, et dans la profession publique de la Foy. Sa plus grande affliction, dans le malheur qui luy vient d'arriuer, n'est pas de se voir toute taillée de blessures et toute degoutante de son sang ; mais c'est la perte de ses pauvres filles qui sont enleuées, et qu'elle regrette avec des larmes de sang, non pas tant parce qu'elles sont la proye de ces Barbares, que parce qu'elles sont en danger d'estre celle des demons. Elle dit douze et treize Chapelets par iour, pour obtenir de Dieu leur deliurance. Peut-estre aura-t-il esgard à des prieres si feruantes et si iustes d'une mere affligée.

Les Hurons, se voyans si maltraitez de leurs ennemis, cherchent ensuuite les occasions de tirer raison de cette perfidie. Voicy celle qui se presenta.

Le vingt-sixiesme May aborde à Montreal vn canot, conduit par cinq Iroquois Onnontageronnons, vn desquels estant malade demandoit d'estre admis à l'Hôpital, ces Barbares sçachants bien qu'à Quebec et à Montreal il y a de saintes Filles (ainsi nomment-ils les Religieuses) qui consacrent leurs soins et leurs travaux à ces emplois de charité ; dont la reputation s'estant espanduë bien au large dedans nos forests, et gaignants le cœur de la barbarie mesme par de si charitables offices, attira ces Iroquois à venir mettre leur malade en si bonne main. Il est donc receu charitablement, et si bien traité, qu'au bout de huit iours le voilà sur pied et prest à s'embarquer avec ses compagnons ; mais les Hurons qui estoient pour lors à Montreal, dont les playes n'estoient pas encore fermées, iugerent, selon le sentiment des François mesmes, que ces Iroquois n'estoient que des espions, et qu'il estoit temps de lauer par leur sang celui de leurs parents tout fraichement respandu. Ils les laissent donc embarquer, les attendent à vne pointe de terre, proche de laquelle ils devoient passer, font leur descharge sur eux, en tiënt vn sur la place à qui ils enleuent la cheuelure, qui est le Trophée ordinaire et

la marque de la victoire ; les autres, dangereusement blessez, furent retirez de leurs mains par les François, et vn d'eux se trouuant en danger de mourir, fut instruit par le Pere qui estoit pour lors à Montreal ; et comme ils ont tous souuent entendu parler de nos mysteres, il fut aisé de le mettre en estal de receuoir le saint Baptesme, bonheur qu'il ne payera iamais assez, quand il verseroit le reste de son sang pour l'obtenir. C'est ainsi que Dieu prend ses Eleuz, par des voyes impreueuës à nos petits entendements, mais par des desseins eternels, qui font acheminer les accidents les plus inopinez à sa gloire et au salut des Predestinez.

Ce triage que fait cette douce et sage Prouidence, a paru encor admirable en la personne d'un autre ieune Iroquois, qui estant arriué à Montreal avec son oncle, esecouta volontiers les instructions que le Pere faisoit à l'un et à l'autre ; mais le nepueu se rendoit tout doucement aux attraits de la grace, pendant que l'oncle non seulement y apportoit de la resistance, mais y ioignoit les railleries et les impertinences : de sorte que le plus ieune estant tombé peu après malade, se trouua tout disposé au saint Baptesme, qu'il receut avec des sentiments de pieté qui passent la portée d'un barbare, et mourut avec des marques d'une vraye Foy, laissant son oncle dans l'aveuglement de son infidelité.

Reste à voir par quel accident les François ont eu part au sang respandu, aussi bien que les Hurons et les Iroquois. La veille de la Pentecoste, vne Troupe de quarante Guerriers, partie Agnieronnons, partie Onneiochronnons, s'estans approchez de nos champs, pendant que quelques laboureurs y trauailloient, sortirent à l'improuiste sur eux, et selon leur coustume ayant remply l'air d'un cry effroyable, pour ietter la terreur dans l'esprit de ceux qu'ils attaquent, firent la decharge de leurs fusils, et se ruerent sur deux des François, qui estoient plus occupez à leur trauail que sur leur deffense : ils les prennent, les garottent, et comme s'ils eussent fait quelque grande conquete,

s'en retournent bien ioyeux de cette proye, sur qui ils vont rassasier leur cruauté et decharger leur colere, comme sur de pauvres victimes destinées au feu.

Vn de ces deux François, qui eut l'œil creué en cette rencontre, s'estoit associé depuis peu avec plusieurs autres familles des plus deuotes et des plus exemplaires de Montreal, pour se mettre tous ensemble sous la protection particulière de la Sainte Famille de **LESVS, MARIE, IOSEPH**. Ce bon homme ne fut pas plus tost saisi, que, leuant les mains au Ciel, il fit vne priere feruente et pleine de Foy, qu'il adressa à la Sainte Vierge, laquelle il coniueroit de ne pas permettre qu'un des enfans de sa famille fust mal traité. L'effet suivit la priere, parce qu'il se trouua libre de toute crainte : il ne luy sembloit pas qu'il allast au feu. tant il suinoit volontiers ses bourreaux ; et mesme tous les soirs quand on l'estendoit et qu'on le lioit à des pieux enfoncez dans la terre par les pieds, par les bras et par le col, il se couchoit sur ce cheualet, comme il eust fait sur son lit, et presentant ses mains et ses pieds pour estre garottez, il leur disoit : Les voilà, liez, serrez, mon Dieu a bien fait plus que tout cela pour moy, quand on l'estendoit sur la Croix ; ie suis content de vous obeir, en imitant l'obeïssance que mon Maistre a renduë à ses bourreaux. Ces pensées le fortifioient tellement, et luy donnoient vne si forte esperance de sa liberté, que quand il se trouuoit quelque sault à franchir, ou quelque endroit dangereux à passer : Acheuez, ma bonne Mere, acheuez ce que vous auez commencé, disoit-il à la Sainte Vierge, avec vne confiance filiale.

Cependant il se faisoit de longues prieres pour luy à Montreal, par ceux au nombre desquels il s'estoit associé, qui ne pouuoient se persuader qu'un fils adopté de la Vierge deust perir de la fageu. Neantmoins, il approche tousiours du pais ennemy, et par consequent de la mort. Ses liens ne sont pas diminuez, ses gardes veillent tousiours sur luy, et la playe de son œil

creué qui n'estoit point pansée depuis huit iours, se chargeoit de pus, et le menaçoit de la gangrene : en vn mot, les victorieux voulans au plus tost iouïr des fruits de leur victoire, qui sont de brusler à leur aise leurs captifs, se partagent pour prendre le plus court chemin. Les Agnieromons tendent droit à Agnié, et les Onneiochronons chez eux, ayants partagé leurs deux prisonniers ; celui dont le parle estoit escheu aux Agnieromons, qui estants en bien plus grand nombre que les autres, donnoient moins de lieu à nostre pauvre homme de s'eschapper, aussi n'y pensoit-il pas, voyant la chose entierement impossible, et ne desespéroit pas pourtant de l'assistance de sa chere Protectrice. Le Chapitre suiuant nous apprendra ce qui en arriva.

CHAPITRE VI.

Victoire des Algonquins sur les Iroquois, et la deliurance d'un captif François.

Il ne s'est iamais veu et ne se verra iamais, qu'un des seruiteurs de Marie perisse, dit vn des grands Deuots de cette Sainte Vierge. Ce Chapitre nous fournit deux exemples de ceuy tout à la fois.

Les Algonquins residents de Sillery, après y auoir passé l'Hyuer dans l'innocence et dans la pieté, se resolurent, sur le Printemps, d'aller à la petite guerre ; mais c'estoit vne guerre sainte, parce que tous les lieux qui leur seruent de giste, leur sont comme autant de Sanctuaires qu'ils consacrent par des prieres adressées à la Mere de Dieu, avec tant de ferueur et de constance, qu'un de nos François, qui par hazard fut de la troupe, estoit tout surpris de voir des Barbares si deuots, et des soldats Sauvages esgaler la pieté des meilleurs Chrestiens. Ils n'estoient que querante, mais le courage estoit plus grand

que le nombre. Ils arriuent aux Isles de Richelieu, sans rien decouurer ; ils entrent dans la riuere qui porte le mesme nom ; ils approchent du lac Champlain et s'y mettent en embuscade. A peine y sont-ils arriuez que la Prouidence, qui ne s'endort iamais sur les siens, fit si bien que ces victorieux qui venoient de faire coup à Montreal, et qui menotent nostre pauvre François en triomphe, furent decouverts par nos Algonquins, qui les suiuent des yeux et remarquent leur giste. Le soir venu, deux des plus hardis s'approchent pour s'esclaircir du nombre, de la posture, et des desseins de l'ennemy, et après auoir pris toutes les connoissances necessaires, s'en retournent au plus tôt faire leur rapport. Nos soldats Chrestiens commencent par la priere qu'ils adressent à la Sainte Vierge ; et puis s'estant débarquez à nuict close, font leurs approches à la sourdine, ils emiironnent le lieu où dormoient les ennemis, et se tenoient prests de les charger à la premiere pointe du iour. Mais comme il est bien difficile de marcher la nuit, sans faire de bruit, par le rencontre de quelque branche, vn des chefs des Iroquois fut éveillé ie ne seay comment. C'estoit vn homme courageux, nommé Garistarsia (le Fer), vigilant et fort renommé pour les exploits qu'il a faits sur nous et sur nos Sauvages. Il donne donc l'alarme à ses compagnons, qui sont si lestes en ces occasions, qu'ils se trouuerent les armes à la main, et aussitost prests à combattre que les assaillants. Nos Algonquins s'en estans bien apperceus, ne firent qu'vne simple descharge de leurs fusils, puis les iectant par terre, la hache et l'espée à la main, tous nuds pour n'estre pas embarrassés de leurs habits, se ruënt comme en fureur sur les ennemis, frappants à droite et à gauche, et faisant couler le sang de tous costez. Les tenebres de la nuit, qui n'estoient pas encor bien dissipées, augmentoient l'horreur du combat ; les cris horribles iettez de part et d'autre, ioints avec les gemissemens des mourants, faisoient retentir tout le bois d'vn son bien lugu-

bre. Le Chef des Algonquins se signala par vn trait de courage qui n'est pas commun. Il se nomme Gahronho ; sa valeur merite que son nom ne soit pas mis en oubly. Ayant donc recognu que le chef des Iroquois estoit ce Garistarsia, son nom François, le Fer, si fameux et si illustre par tant de calamitez, qui nous ont fait mesler souuent nos larmes avec nostre sang, donna droit à luy, n'aspirant à rien moins qu'à la conqueste de ce Conquerant ; il le poursuit de l'œil et du pied, dans la meslée, où il se demenoit à son ordinaire ; il le ioint, et l'empoignant d'vne main par sa grande chenelure, le veut obliger à se rendre. L'Iroquois trop superbe, et qui, iusqu'alors, n'auoit appris qu'à faire des captifs, et non pas à estre fait captif, resiste orgueilleusement, et comme il estoit robuste et genereux, se iette reciproquement sur les cheueux de son aduersaire, et comme il estoit tout prest de luy porter le coup de mort, il fut preuenü par vn coup de hache que l'Algonquin luy dechargea sur la teste, si rudement qu'il tombe à terre, où son courage l'empescha de se confesser vaincu, ne cedant point la victoire qu'après auoir perdu la vie.

Le Chef estant à bas, ceux qui restoient ne songeoient qu'à la fuite, mais avec tant de precipitation, qu'il s'en trouua vn qui couroit plus viste que le pas, ayant le corps transpercé d'oultre en oultre d'vne espée qu'vn Algonquin luy auoit laissée dans les flanes.

Pendant que tout cela se passoit, nostre pauvre François, spectateur de ceste Tragedie, demeueroit, par bonheur, pieds et mains liez contre terre, n'attendant plus que le dernier coup de mort, et l'alloit recevoir de la main d'vn des victorieux, qui frappoit à l'auergle sur tout ce qu'il rencontroit, s'il ne se fust escrié à luy : le suis François. A ces mots on s'arreste, on le reconnoist, on se haste de le deliurer, pour ne pas perdre vn temps si precieux où il n'y auoit point de coups perdus ; et l'on se precipita tant à couper ses liens, qu'on pensa luy couper vne jambe. Il n'eut que la peur, et s'estant ietté à deux

genoux sur la terre toute trempée de sang ennemy, remercia sa Liberatrice, de ce qu'elle le tiroit du milieu des feux où il alloit estre ietté ; et depuis, il n'a pas esté mesconnaissant de ce bienfait, ne pouuant entendre parler de la Sainte Vierge, sans fondre en deuotion, et publiant sans cesse les merueilles qu'elle a operées pour sa deliurance : car il deuoit mourir mille fois en cette attaque par la gresle des balles qui siffoient à ses oreilles, et qui iettoient par terre ceux qui estoient autour de luy, demeurant seul en vie, au milieu de tant de morts.

Reconnoissons aussi la mesme protection enuers les victorieux qui ont essayé la decharge des ennemis, et se sont trouuez au milieu des haches et des espées, sans qu'aucun d'eux ait receu la moindre blessure du monde. Le Ciel a sans doute fauorisé leurs armes, qu'ils ont prises avec tant de pieté : aussi se sont-ils seruis de leur victoire, non pas en Barbares, mais en Chrestiens. Voyons-le au Chapitre suiuant.

CHAPITRE VII.

Supplice de deux Iroquois pris par les Algonquins.

Le combat dont ie viens de parler, ne dura pas longtemps, car la premiere furie des Algonquins fut si rude et si heureuse, que dix des ennemis estants tombez roides morts sur la place, trois furent arrestez en vie, et les autres s'eschapperent tout couuerts de blessures.

Les victorieux, apres cette defaite, retournent sur leurs pas et viennent tout triomphants à Sillery pour y rendre graces au Ciel de ce que, dans cette victoire, ils ne se sont veus teincts que du sang des ennemis. Ils y font entrer leurs captifs, mais au lieu de la gresle des bastonnades avec laquelle on a coustume de les receuoir, au lieu des doigts

coupez, des nerfs arrachez, et des autres caresses, car c'est ainsi qu'ils nomment les premiers tourments des prisonniers, qui sont les preludes de ceux qu'on leur fait souffrir en les brusiant, au lieu, dis-je, de toutes ces cruauitez ordinaires, ils les conduisent eux-mêmes dans la Chapelle, les inuitent à la priere, les presentent de receuoir le Baptesme, et entonnent deuant eux des Cantiques de deuotion pour les animer par leurs exemples. Enfin ils les mettent entre les mains d'un de nos Peres qui sçauoit leur langue, pour les instruire et les disposer au Sacrement du Baptesme auant que de mourir. C'est peut-estre là vn des actes les plus heroïques qui puisse estre pratiqué par des Sauvages : car qui sçaura iusqu'où va l'inimitié naturelle (i'ose bien dire la rage) qui est entre ces deux Nations, l'Algonquine, et l'Iroquoise, pourra iuger de l'empire de la Foy, qui a bien pu captiuer l'esprit de ces Barbares iusqu'à ce point. Les Hurons qui n'ont pas vne si grande haine contre l'Iroquois, puisqu'ils ont presque la mesme langue, en auoient tant neantmoins du commencement que nous les instruisions, que lors qu'ils prenoient quelques-vns de ces ennemys, et que nous taschions de les disposer à receuoir les eaux salutaires au milieu des flammes : Hé quoy ! nous disoient-ils, mes freres, voulez-vous que ces gens-là aillent avec nous en Paradis ? Comment y pourrons-nous viure en paix ? pensez-vous y pouuoir accorder l'ame d'un Huron avec celle d'un Iroquois ? Pauures ignorans qu'ils estoient pour lors ! ils ne sçauoient pas encor, que selon S. Paul, Dieu ne fait pas le discernement entre le Iuif et le Gentil, entre l'Iroquois, le Huron, l'Algonquin et le François. C'est ce que nos victorieux ont appris de nous, et ce qu'ils

et trois nuits, assez scauants, et dans vne saincte impatience d'estre baptisez. Quel bonheur pour nous ! disoient-ils, que celui qui a fait le Ciel et la Terre, et qui n'a que faire de nous, nous ayt conserué la vie à nous seuls, nous destinant au Paradis où il fait si beau, pendant qu'il a laissé tomber nos Compagnons dans l'Enfer, qui est vn lieu de supplices éternels ; baptise-nous donc, mon oncle, nous sommes prests à tout, dis-nous ce qu'il faut que nous fassions. Ne sont-ce pas là des sentiments d'vn Saint Paul au temps de sa conuersion ?

Les sentiments de nos Algonquins ne sont pas bien esloignez de ceux de Saint Paulin, puisque quelques-vns veulent s'immoler pour la conseruation de ces pauvres captifs, et les autres voulants leur procurer vne bien meilleure liberté, sont leurs parrains dans leur Baptême : ceremonie bien belle, de voir vn Algonquin tenir sur les Saints Fonts vn Iroquois, et après l'auoir bien presché, luy ouvrir les portes du bonheur éternel au lieu de le ietter au feu.

Ces pauvres prisonniers ne scauoient que penser de ces merueilles : ils ne se comprenoyent pas, et leurs dernieres chansons, qu'ils appellent chansons de mort, n'estoient que sur la vie éternelle. Les raisons d'Estat les condamnoient à la mort ; mais la pieté chrestienne leur espargna les feux, deux ayant esté despeschez à coups de fusil ; pour le troisieme, il estoit le propre fils d'vn de nos bons Hurons d'icy, qui, ayant esté pris dès son enfance par les Agnieronnons, auoit esté esleué dans l'esclavage iusqu'à l'aage de quinze à vingt ans. Sa fortune en est d'autant plus admirable, ayant à mesme temps esté deliuré de la captiuité des Iroquois et de celle des Algonquins, ayant échappé le fer dans le combat et le feu après sa prise, et ayant icy heureusement trouué son pere, et la vie qu'on luy donna en cette consideration.

Les prisonniers que font sur nous nos ennemis, ne sont pas traittez de cette façon ; mais ils n'en sont pas moins heureux : car ils font de bon

cœur leur Purgatoire dans les flammes des Iroquois, et souffrent leurs cruauttez plustost comme des Penitens que comme des captifs. C'est ce que nous auons appris tout fraichement de trois Hurons qui ont esté bruslez à Agnié depuis peu, qui faisoient vn Sanctuaire de leurs brasiers, ne poussants du milieu des flammes que ces belles paroles : *L'iray au Ciel* ; ce qu'ils entonnoient avec tant d'ardeur, que leurs bourreaux mesmes en estoient tout ravis. Il faut, disoient-ils, que ces gens-là soient bien asseurez du bonheur de l'autre vie, puis qu'ils font si peu d'estat des tourments de celle-cy. C'est ce que nous a rapporté la bonne Heleine dont nous auons parlé, laquelle a receu les derniers soupirs de ces bons Chrestiens, après les auoir encouragez à mourir constamment dans la profession de la Foy.

CHAPITRE VIII.

De la Mission des Outaouïak et de la precieuse mort du Pere René Menard et de celle de son Compagnon.

Nous allons voir vn pauvre Missionnaire vsé des trauaux Apostoliques, dans lesquels il a blanchy, chargé d'années et d'infirmité, harassé d'vn fascheux et penible voyage, tout degouttant de sueurs et de sang, mourir tout seul dans le fond des bois, à cinq cents lieuës de Quebec ; laissé en proye aux bestes carnassieres, à la faim et à toutes les miseres ; et qui, selon ses souhaits, et mesme selon sa prophetie, imite en sa mort l'abandon de Saint François Xavier, dont il auoit tres-parfaitement imité le zele pendant sa vie. C'est le Pere René Menard, qui, depuis plus de vingt ans a trauaillé dans ces rudes Missions, où enfin s'estant perdu dans les bois, en courant après la brebis égarée, il a heureusement consommé son Apostolat par la perte de ses forces, de sa sauté et de sa vie. Le Ciel n'a pas voulu

qu'aucun de nous ait recueilly ses derniers soupirs, il n'y a que ces forests qui en ont esté les depositaires, et quelque creux de rocher dans lequel il se sera peut-estre iccté, a esté seul tesmoin des derniers esclans d'amour que ce cœur tout embrasé a poussé vers le Ciel avec son ame, qu'il a renduë à son Createur, lors qu'actuellement il courroit à la conquête des ames.

Voicy le peu que nous en auons appris par vne Lettre venuë de Montreal, en datte du 26. Iuillet 1663. Hier le bon Dieu nous amena trente-cinq Canots d'Outaouïak, avec lesquels sont reuenus sept François, de neuf qu'ils estoient ; les deux autres qui sont le Pere René Menard, et son fidelle Compagnon nommé Iean Guerin, sont allez d'vn autre costé pour se retrouver plus tost que ceux-cy au port asseuré de nostre commune Patrie. Il y a deux ans que le Pere est mort, et Iean Guerin depuis dix mois ou environ.

Le pauvre Pere et les huict François ses Compagnons, partis des Trois-Riuieres le 28. d'Aoust de l'an 1660. avec les Outaouïak, arriuerent à leurs païs le 15. d'Octobre, iour de Sainte Therese, après des trauaux inexplicables, des mauuais traitemens de leurs Matelots, tout-à-fait inhumains, et vne extreme disette de viures ; en sorte que le Pere à peine pouuoit-il plus se porter, estant d'ailleurs de complexion foible et cassé de trauaux. Mais comme on va encor bien loin après estre las, il eut assez de courage de gagner le Cabanage de ses hostes. Vn nommé le Brochet, chef de cette famille, homme superbe et fresvicieux, qui auoit quatre ou cinq femmes, traitta fort mal le pauvre Pere, et enfin l'obligea de se separer de luy et de se faire vne chaumine de branches de sapin. O Dieu ! quelle demeure pendant les rigueurs de l'Hyuer, qui sont presque insupportables en ces contrées là ! La nourriture n'estoit guere meilleure ; le plus souuent ils n'auoient pour tous mets qu'vn chetif poisson cuit à l'eau toute pure, à quatre et à cinq qu'ils estoient, encore estoit-ce vne aumosne que les Sauvages faisoient à quel-

qu'vn d'entr'eux, qui attendoit au bord de l'eau le retour des Canots des pecheurs, comme les pauvres mendians attendent l'aumosne aux portes des Eglises. Vne certaine mousse qui naist sur les rochers leur a seruy souuent pour faire de bons repas. Ils en mettoient vne poignée dans leur chaudiere, ce qui épaissoit tant soit peu l'eau, y formant vne certaine escume, ou bane comme celle des limaçons, et qui nourrissoit plus leur imagination que leur corps. Les arrestes de poisson qu'on conserue soigneusement pendant qu'on en trouue en abondance, seruoient aussi dans la necessité à amuser la faim ; il n'y a pas mesme iusqu'aux os pilez dont ces pauvres fameliques ne fissent leur profit. Quantité d'especes de bois leur fournissoient aussi des viures : l'escorce de Chesne, de Bouleau, de Tilly ou Bois Blanc, et d'autres arbres, bien cuites et bien pilées, puis mises dans l'eau, où on a fait bouillir du poisson, ou bien meslées avec de l'huile de poisson, leur faisoient d'excellents ragousts ; ils mangeoient le gland avec plus de goust et plus de plaisir qu'on ne mange en l'Europe les marons ou les chataignes, et encore n'en auoient-ils pas leur saoul. Ainsi se passa le premier Hyuer.

Pour le Printemps et l'Esté, ils s'en tiroient plus facilement, à la faueur de quelque peu de chasse. Ils tñoient de temps en temps quelques Canards, Outardes, ou quelques Tourtes, qui leur preparoient de rauissants banquets ; les Framboises et autres semblables petits fruits leur seruoient de grands rafraichissements. On ne scait ce que c'est en ces païs-là de bled, ny de pain.

Le second Hyver suruenant, les François ayant obserué comme les Sauvages faisoient leur pesche ; ils se resolerent de les imiter, iugeants que la faim estoit encor plus difficile à supporter que la grande peine et que les risques de cette pesche. C'estoit vne chose digne de compassion de voir sur ces grands Laes eleuez souuent comme la Mer, de pauvres François en Canot pendant la pluye et pendant la neige, portez çà et là par des tourbillons de vents : ils ont sou-

nent trouué à leur retour leurs mains et leurs pieds gelez ; quelques fois ils se sont veus accueillis d'vne si epaisse poudre de neiges chassées par l'impetuosité du vent, que celuy qui gouvernoit le Canot ne pouuoit decourir de la veuë son Compagnon qui estoit à la pointe : quel moyen donc d'aborder au port ? Certes, autant de fois qu'ils reprenoient terre, il leur sembloit vn petit miracle. Quand la pesche reüsissoit, ils faisoient de petites prouisions de poisson qu'ils boucannoient, et s'en nourrissoient au temps que la pesche estoit finie, ou que la saison ne permettoit plus de pescher.

Il y a en ce pays-là une certaine plante, haute de quatre pieds enuiron, qui croist en des lieux marescageux. Vn peu auparauant qu'elle monte en espy, les Sauvages vont en Canot lier en touffes l'herbe de ces plantes, les separant les vnes des autres autant d'espace qu'il en faut pour passer vn Canot lors qu'ils reuiendront en cueillir le grain. Le temps de la moisson estant venu, ils mement leurs Canots dedans les petites allées qu'ils ont pratiquées au trauers de ces grains, et faisant pencher dedans les touffes amassées ensemble, les égrainent. Quand le Canot est plein, ils vont le vider à terre dans vne fosse preparée sur le bord de l'eau, puis avec les pieds ils les foulent et remuent si longtemps, que toute la balle s'en detache ; en suite ils le font seicher, et finalement ils le mettent dans des caisses d'escorce pour l'y conseruer. Ce grain lire beaucoup sur l'Auoine, lors qu'il est crud ; mais estant cuit à l'eau, il renfle plus qu'aucune semence d'Europe.

Si ces pauvres François estoient destituez presque de tout ce qui peut recréer le corps, ils estoient, en recompense, consolez des graces du Ciel. Tandis que le Pere fut en vie, ils auoient tous les iours la Sainte Messe, et se confessoient et communioient quasi tous les huit iours. Apres le trespas du Pere, ce qui les a conseruez dans l'integrité de leur foy et de leurs bonnes mœurs, a esté l'vnion et la bonne intel-

ligence dans laquelle ils ont tousiours vescu, et de plus vne sainte liberté Chrestienne que quelques-vns de la bande prenoient de reprendre ceux qui, par hazard, se seroient par fois emancipez en quelque legereté.

Quant à la mort du Pere, voicy ce que l'en ay appris. Pendant son hyuernement parmi les Outaouïak, il commença vne Eglise chez ces Barbares, bien petite à la verité, mais bien precieuse, parce qu'elle luy a cousté bien des sueurs et bien des larmes ; aussi sembloit-elle n'estre composée que de Predestinez, dont la meilleure partie estoient les petits enfants moribonds, qu'il estoit obligé de baptiser à la derobée, parce que les parents les cachoyent lors qu'il entroit dans les cabanes, estans dans la vieille erreur des Hurons, que le Baptesme leur causoit la mort.

Parmy les adultes, il se trouua deux Vieillards que la grace auoit preparez au christianisme : l'vn par vne maladie mortelle, qui luy rauit la vie du corps peu après auoir receu celle de l'ame, expirant apres auoir fait profession publique de la Foy, et presché par son exemple à ses parents, qui, se moquant de luy et de ses prieres, luy donnerent occasion de rendre des preuues d'vne pieté tres-forte, quoy que tout fraichement enracinée.

L'autre Vieillard fut esclairé par son aucuglement, peut-estre n'eust-il iamais apperceu les brillants de la Foy, si ses yeux eussent esté ouuerts aux obiets de la terre ; mais Dieu, qui tire la lumiere des tenebres, et qui se plaist à nous faire voir de temps en temps, des traits de sa Prouidence, a si bien disposé de tout pour ce pauvre auengle, que le Pere s'est trouué tout à propos pour l'esclairer, et luy ouurir le Ciel, lors qu'il auoit desia vn pied dans l'Enfer. Il mourut quelque temps après son Baptesme, benissant Dieu des graces qu'il luy faisoit à la fin de ses iours, qu'il auoit si peu meritées pendant le cours de prez de cent ans de vie.

Il y auoit encor quelques bonnes femmes qui grossissoient cette Eglise soli-

taire : vne veufue entr'autres, qui receut le nom d'Anne en son Baptesme, et qui passe pour Sainte parmy ces peuples, quoy qu'ils ne sçachent pas ce que c'est que Sainteté. Depuis que le Pere l'a disposée à recevoir le tres-Saint Sacrement de l'Autel, elle ne sçait plus ce que c'est que de vie Barbare parmy les Barbares ; elle fait seules prieres à genoux pendant que toute la famille s'entretient de sales discours ; elle continué dans ce saint exercice de deuotion avec l'admiration de nos François, qui l'ont veüe les années suiuanes aussi feruente que le premier iour ; et par vn exemple qui ne s'est iamais veu parmy ces peuples totalement adonnez à la lubricité, d'elle-mesme elle a consacré le reste de son veufuage à la chasteté, parmy des abominations continues dont ces infames font gloire de se souïller incessamment.

Voilà les fruits des trauaux du Pere Menard, bien petits en apparence, mais bien grands en ce qu'il faut vn grand courage, vn grand zele, vn grand cœur, pour souffrir de si grandes fatigues, et aller si loin pour si peu de chose ; quoy qu'on ne puisse appeller peu, quand il ne seroit question que d'une ame sauuée, pour laquelle le Fils de Dieu n'a pas espargné ses sueurs et son sang, qui sont d'vn prix infiny.

Outre ces Esleuz, le Pere ne trouua dans le reste de ces Barbares qu'opposition à la Foy, à cause de leur grande brutalité et de leur infame polygamie. Le peu d'esperance de conuertir ces gens plongez dans toutes sortes de vices, fit qu'il prit resolution d'entreprendre vn nouveau voyage de cent lieuës, pour aller instruire vne Nation de pauvres Hurons, que les Iroquois ont fait fuir iusqu'au bout de ce monde. Il y auoit parmy ces Hurons quantité d'anciens Chrestiens, qui demandoient instamment le Pere, et luy promettoient qu'à son arriüée chez eux, tout le reste de leurs compatriotes embrasseroient la Foy ; mais auparauant que de s'ache-miner vers ce país si esloigné, le Pere pria trois ieunes François de sa Troupe de l'aller auparauant reconnoistre pour

faire des presens aux anciens, et les asseurer, de sa part, qu'il les iroit instruire aussitost qu'ils luy enuoyeroient du monde pour le mener. Ces trois François arriuent enfin après bien des fatigues à cette pauvre Nation agonisante ; et entrant dans leurs cabanes, il ne trouuent que des squelettes qui estoient si foibles, qu'à peine se pouuoient-ils ny remuer, ny tenir sur pied. Cela fut cause qu'ils ne iugerent pas à propos de faire les presens qu'ils auoient apportez de la part du Pere, ne voyants point d'apparence qu'il deust si tost les venir trouuer, à moins que de s'exposer à mourir en peu de iours de faim avec eux, qui n'en pouuoient plus, et qui estoient encore bien esloignez de la recolte du bled d'Inde, dont ils auoient fait de petits champs. Ils expedierent donc bientost leurs affaires avec ces pauvres affamez, prirent congé d'eux, leur donnans parole qu'il ne tiendroit point au Pere qu'ils ne fussent enseignez. Ils se remettent en chemin pour reuenir, qui fut bien plus rude, à cause qu'il leur falloit monter la Riuiere en reuenant, au lieu qu'en allant, ils l'auoient descendü : s'ils n'eussent esté ieunes et faits à la fatigue, ils n'en fussent iamais reuenus. Vn bon Huron, qui vouloit les accompagner, fut bien contraint de rebrousser, de peur de mourir de faim en chemin. Pour surcroist de leurs peines, le Canot dans lequel ils estoient venus, leur fut dérobé ; et s'ils n'eussent autrefois appris lors qu'ils estoient avec nous chez les Iroquois, à faire des Canots à l'Iroquoise, qui se font aisément de grosses escorces d'arbre, et presque en tout temps, c'estoit fait d'eux. L'ayant donc acheué en vn iour, ils s'embarquerent enuiron sur la fin de May ; quelques Tortuës qu'ils trouuoient sur le bord des Lacs et des Riuieres, avec quelques Barbuës qu'ils peschoient à la ligne, leur seruirent de nourriture l'espace de quinze iours qu'ils employèrent à se rendre au lieu d'où ils estoient partis.

Ils racontent d'abord au Pere le peu d'apparence qu'un pauvre Vieillard caduc, foible, destitué de viures comme

il estoit, entreprist vn tel voyage ; mais ils ont beau luy estaller et mettre deuant les yeux les difficultez des chemins soit par terre, soit par eau, la multitude des rapides, des cheutes d'eau, et des longs portages, les precipices qu'il faut passer, les rochers sur lesquels il se faut traîner, les terres seiches et steriles où l'on ne peut trouuer rien pour viure, tout cela ne l'épouuante point, il n'a qu'une seule response à faire à ces bons enfans : Dieu m'y appelle, il faut que i'y aille, m'en deust-il couster la vie. Saint François Xavier, leur dit-il, qui sembloit si necessaire au monde pour la conuersion des ames, est bien mort dans la poursuite de son entrée à la Chine ; et moy qui ne suis bon à rien, de peur de mourir en chemin, refuserois-je bien d'obeir à la voix de mon Dieu qui m'appelle au secours des pauvres Chrestiens et Cathecumenes dépourueus de Pasteur depuis tant de temps ? Non, non, ie ne scaurois souffrir que des ames perissent, sous pre-texte de conseruer la vie du corps à vn chetif homme que ie suis. Quoy ! ne faut-il seruir Dieu, ne faut-il aider le prochain que quand il n'y a rien à souffrir, ny aucun risque de sa vie ? Voicy la plus belle occasion de montrer aux Anges et aux hommes que i'ayme plus mon Createur que la vie que ie tiens de luy, et vous voudriez que ie la laissasse eschapper ? Aurions-nous iamais esté rachetez, si nostre cher Maistre n'eust preferé l'obeissance de son Pere touchant nostre salut à sa propre vie ?

Voilà donc la resolution prise d'aller chercher ces pauvres brebis égarées. Quelques Hurons venus en traite aux Outaouak, se presentent au Pere pour le conduire ; il est heureux de cette rencontre, il les charge de quelques hardes, et fait choix d'un des François, qui estoit Armurier, pour l'accompagner ; et pour toute prouision, il prend vn sac d'Ésturgeon sec, et quelque peu de chair boucanée, qu'il espargnoit depuis longtemps pour ce voyage qu'il premeditoit. Son dernier Adieu qu'il fit aux autres François qu'il laissoit, fut en ces termes prophetiques : Adieu !

mes chers enfans, leur disoit-il, les embrassant tendrement ; mais ie vous dis le grand Adieu pour ce monde, car vous ne me reuerrez plus : ie prie sa bonté divine que nous nous reünissions dans le Ciel.

Le voilà donc en chemin le 13. Iuin 1661. neuf mois après son arriüée dans le pais de Outaouaks ; mais les pauvres Hurons, pour peu chargez qu'ils estoient, perdirent bientost courage, les forces leur manquant, faute de nourriture. Ils abandonnent le Pere, en luy disant qu'ils alloient en haste à leur bourg aduertir les anciens, comme il estoit en chemin, et pour faire en sorte qu'on l'enuoyast querir par de ieunes hommes robustes. Le Pere, esperant ce secours, demeure auprès d'un Lac enuiron quinze iours ; mais comme les viures luy manquoient, il se resolut de se mettre en chemin avec son Compagnon, à la faueur d'un petit Canot qu'il auoit trouué dans des brossailles. Ils s'embarquent avec leurs petits paquets. Helas ! qui pourroit nous redire les travaux que ce pauvre corps extenüe souffrit le long de ce voyage, de la faim, des chaleurs, de la lassitude, des portages où il falloit charger sur les espaulles et Canot et paquets, sans auoir autre consolation que de celebrer tous les iours la Sainte Messe. Enfin enuiron le 10. d'Acoust, le pauvre Pere suivant son Compagnon s'égara, prenant quelques bois ou quelques rochers pour les autres. Au bout du portage d'un rapide d'eau assez penible, son Compagnon regarde derriere soy, s'il ne le verroit point venir : il le cherche, il l'appelle, il tire iusqu'à cinq coups de fusil pour le redresser dans le bon chemin, mais en vain ; ce qui luy fit prendre resolution de donner au plus tost iusqu'au village Huron qu'il iugeoit estre proche, afin de louer du monde à quelque prix que ce fust, pour aller chercher le Pere ; mais par malheur il s'égara luy-mesme, passant au-delà du Bourg, sans le scauoir. Il fut pourtant plus heureux dans son égarement, ayant esté rencontré d'un Sauvage qui le redressa et le conduisit au village ; mais

il n'y arriua que deux iours après que le Pere se fut égaré. Et puis que fera vn pauvre homme qui ne sçait aucun mot de la langue Huronne ? Neantmoins, comme la charité et la necessité ont assez d'éloquence, il fit si bien par ses gestes et par ses larmes qu'il donna à entendre que le Pere estoit égaré. Il promet à vn jeune homme diuerses denrées Françoises pour l'obliger à l'aller chercher, lequel fit semblant d'abord de le vouloir faire, et se mit en chemin ; mais à peine se passa-t-il deux heures, que voicy mon ieune homme de retour en criant : Aux armes ! aux armes ! ie viens de rencontrer l'ennemy. A ce bruit s'euanoït la compassion qu'on auoit conceuë du Pere, et la volonté de l'aller chercher.

Et ainsi le voilà laissé à l'abandon, mais entre les mains de la Prouidence diuine, qui sans doute luy aura donné le courage de souffrir constamment en cette extremité le denüement de tout secours humain, quand il n'y auroit que les picqueures des Maringotins, dont le nombre est effroyable en ces quartiers, et si insupportable, que les trois François qui ont fait le voyage, asseurent qu'il n'y auoit point d'autre moyen de s'en defiendre, que de courir tousiours, sans s'arrester, et mesme il falloit que deux d'entr'eux fussent occupez à chasser ces bestioles, tandis que le troisiéme vouloit boire, autrement il ne l'auroit pu faire. Ainsi le pauvre Pere, estendu qu'il estoit sur la platterre, ou peut estre sur quelque rocher, demeura exposé à toutes les picqueures de ces petits tyrans, et souffrit ce cruel tourment ; pendant le temps qu'il a suruescu, la faim et les autres miserres l'ont acheué, et ont fait sortir cette ame bienheureuse de son corps, pour aller iouïr des fruits de tant de trauaux qu'il a soufferts pour la Conuersion des Barbares.

Pour son corps, le François qui l'accompagnoit a fait ce qu'il a pu auprès des Sauvages pour leur faire aller chercher, mais sans effet. On ne peut pas non plus sçauoir précisément le temps ny le iour de son trespas ; son compa-

gnon de voyage iuge que ce fut enuiron l'Assomption de la Vierge, car il dit qu'il auoit avec soy vn morceau de chair boucannée, enuiron long et large comme la main, qui l'aura pu soustenir deux ou trois iours. Vn Sauvage trouua, de là à quelque temps, le sac du Pere ; mais il ne voulut pas auoïter d'auoir trouué son corps, de peur d'estre accusé de l'auoir tué : ce qui peut-estre n'est que trop vray, puis que ces Barbares ne font point de difficulté d'esgorger vn homme quand ils le rencontrent seul dans les bois, sur l'esperance de faire quelque butin. Et de fait, on a veu dans vne Cabane le reste de quelques meubles qui seruoient à sa Chapelle.

Quoy qu'il en soit du genre de sa mort, nous ne doutons pas que bien ne s'en soit voulu seruir pour couronner vne vie de cinquante-sept ans, dont il a employé la meilleure partie dans les Missions Huronnes, Algonquines et Iroquoises, s'estant rendu capable par vn trauail sainctement opiniastre d'enseigner ces trois sortes de peuples en ces trois langues differentes.

Son zele, qui estoit tout de feu, et qui luy tiroit presque tousiours les larmes des yeux lors qu'il preschoit aux François, luy auoit donné vne tendresse si grande pour les pauvres Sauvages, et à mesme temps vn Empire sur eux si absolu, qu'il s'est trouué peu de Missionnaires qui ayent sçeu mieux les gagner par amour, ou qui ayent pu les maistriser avec plus d'autorité. C'estoit vn zele infatigable, qui, dans vne complexion foible et delicate, sembloit auoir vn corps de bronze ; il retranchoit vne bonne partie du repos de la nuit pour vacquer à Dieu vniquement, donnant tout le iour aux trauaux Apostoliques de sa Mission. On le voïoit seicher sur les pieds et comme rongé de melancholie, quand il ne pouuoit pas trauailler pour le salut des ames ; mais aussi le voïoit-on dans des ioyes inexplicables quand il se trouuoit au milieu de ses Neophytes Barbares, s'oublïant de prendre et repos et repas, et vacquant à ses fonctions incessamment et

sans relasche (chose qu'on a remarquée en luy comme bien particuliere), et sans s'estre iamais tant soit peu dementy de sa ferueur ; aussi le nom que luy ont tousiours donné ses Superieurs estoit celuy-cy ; *Pater Frugifer*, le Pere fructifiant. L'Âme de ce zele estoit l'amour de Dieu dont son cœur brusloit, et qui lui mettoit souvent en bouche, comme pour sa devise, ces paroles qu'il auoit coustume d'adresser à celuy de nos Peres qui estoit compagnon de ses peines et de ses Missions : *Pater mi*, disoit-il ordinairement, *sat multa agimus, sed non satis ex amore Dei* ; Mon cher Pere, nous n'en faisons que trop, mais nous ne faisons pas assez pour l'amour de Dieu.

Son courage alloit de pair avec son zele : il a veu sans fremir des Iroquois se lester sur luy, le cousteau à la main, pour l'esgorger, lors qu'il trauailloit à leur conuersion dans le Bourg d'Oïogoën ; d'autres ont leué la hache sur luy au mesme lieu pour luy fendre la teste, mais il ne s'en estoniait pas ; il souffroit encor d'un visage guay les affronts des enfans qui le hūoient par les ruës, et qui couraient après luy comme après un insensé ; mais ce genereux Pere faisoit gloire avec l'Apostre d'estre fol pour Iesus-Christ, afin d'engendrer dans les tranchées des persecutions, une Eglise Iroquoise qu'il composa en peu de temps de plus de quatre cents Chrestiens, et donnoit esperance de conuertir bientost tout le Bourg, si l'obeissance ne l'eust arresté au milieu de sa course. Ce fut quand nous fusmes obligez de quitter les Missions Iroquoises, en suite des nouveaux meurtres que ces traistres faisoient dans nos habitations ; quand il luy fallut donc quitter cette belle moisson dont il auoit desia enuoié les premices au Ciel, par la mort de quantité d'enfans, et de Vieillardz baptisez, ce fut luy arracher le cœur du ventre, comme à une bonne mere qu'on destache de ses chers enfans. Il en a gemy bien des fois depuis, tesmoignant, par l'abondance des larmes qu'il versoit, le regret qu'il auoit de n'auoir pas versé tout son sang au milieu de son

cher Troupeau. Il a eu cette consolation, de mourir en cherchant de nouvelles Ouailes : il a passé cinq cents lieus de saults et de precipices pour cela ; il est celuy de tous nos Missionnaires qui a approché le plus près de la mer de la Chine, mais Dieu l'a reüny à son cher Apostre des Indes par d'autres routes de vray, mais par un dernier passage presque tout semblable, mourants tous deux dans l'abandon, et sur le chemin des nouvelles conquestes qu'ils pretendoient faire pour le Ciel.

Je ne puis obmettre de dire icy quelque chose du fidele compagnon du Pere, nommé, comme nous auons desia dit, Iean Guerin, un de nos Domestiques depuis plus de 20. ans.

C'estoit un homme de Dieu, d'une eminente vertu, et d'un zele tres-ardent pour le salut des ames ; il s'estoit donné à nous afin de cooperer par ses seruices à la conuersion des Sauuages. De fait, après auoir accompagné nos Peres presque dans tous les quartiers du Canadas et dans toutes nos Missions, soit aux Iroquois, soit aux Hurons, aux Abnagois, et aux Algonquins, dans de grands dangers et de grandes fatigues, donnant partout des marques d'une sainteté tres-rare ; enfin ayant esté donné pour compagnon au Pere Menard en ce dernier voyage, il est mort dans ce glorieux employ, suiuant son bon Pere dans le Ciel, après l'auoir suiuy si loing sur la terre : car il n'eut pas plus tost appris sa mort, qu'il ne songea plus qu'à quitter les Outaouak, parmi lesquels il auoit esté laissé, pour aller chercher le corps du Pere. Mais Dieu auoit d'autres desseins sur luy : il l'establit comme Missionnaire en chef de cette pauvre Eglise, qui n'auoit pas pu iouir de son Pasteur ; ce fut par le Baptisme qu'il y conféra à plus de deux cents enfans qu'il enuoya bientost après dans le Ciel, pour y couronner le Pere d'un beau Diademe de ces petits predestinez, au salut et à la recherche desquels il estoit mort. Après qu'il eut ainsi bien employé un Hyuer, comme il faisoit un voyage avec quelques François, la pluye les obligeant de mettre à

terre, et faire vne maison de leur Canon, le renuersant sur eux ; lors qu'ils estoient dessous, vn d'eux remüant vn fusil, le declin lascha, et alla droit donner dans le costé gauche de ce bon Frere, qui, pour lors, estoit en contemplation de la Passion de Nostre Seigneur. Ce sont les paroles de ces François qui en ont fait le rapport, et qui le nommoient Frere à cause qu'il s'estoit consacré à nostre seruice ; et puis ils adioustent, que c'estoit son ordinaire d'estre tousiours absorbé dans Dieu. Il tomba roide mort du coup, sans rien dire que le nom de IESUS, avec lequel il expira.

C'estoit vn homme de grande Oraison, il y employoit souuent vne partie de la nuit, et le matin venu il se retirait hors du bruit, pour la continuer dans le silence de la forest : c'est pour cela que les Outaotiak disoient qu'il faisoit tous les matins la descouuerte hors de leur palissade, parce qu'il ne manquoit point d'aller hors des Cabanes se cacher à l'escart pour faire son Oraison, dans laquelle il receuoit des consolations bien particulieres ; il la continuoit mesme pendant le sommeil de la nuit depuis plusieurs années, et auoit souuent des songes si mysterieux, que vous eussiez dit qu'il estoit mesme raisonnable en dormant.

Il estoit si reserué avec les femmes, qu'il ne les vouloit iamais regarder en face ; ce que voulant persuader à ses Compagnons, ils luy respondoient en riant : Si nous faisons tous comme vous, nous serions bientost dépouillez de tout le peu que nous auons. Ils vouloient luy reprocher que les femmes Sauvages luy auoient derobé quantité de choses, faute de les auoir voulu observer. Et parmy les Iroquois, lors qu'il alloit à la chasse, il est arriué que quand nous demandions à des femmes qui venoient du lieu où il estoit allé, si elles ne l'auoient point veu : Nous l'auons veu, disoient-elles, mais luy ne nous a pas veués : car il ne nous regarde pas quand il nous rencontre.

Son humilité estoit tout-à-fait rare : il s'offrit vne fois à estre Bourreau en

Canadas, afin d'estre en horreur à tout le monde par cét office. Et vne chose l'empescha de presser pour estre en nostre Compagnie, de peur seulement, disoit-il, que la Soutanne qu'il porteroit, ne le fit estimer plus qu'il ne valoit.

Le ne puis que ie n'adiouste quelques fragments des dernieres Lettres qu'escriuit le Pere Menard, estant sur le poinet de son depart : elles nous donnent vne nouvelle connoissance du zele de ce bon Pere et de son fidele Compagnon. Voicy donc ces mots : Plusieurs me veulent faire peur, et me destourner de mon entreprise, me representant les grands traux de ces Missions, et les perils continuels de mourir ou par la main des Iroquois, ou par la famine, ou par d'autres miseres. Ils adioustent aux fatigues qu'il me faudra endurer, et qui sont presque insupportables aux plus robustes, mon aage et la foiblesse de ma complexion. Il n'y a que le bon Jean Guerin qui m'encourage, et qui m'est venu trouuer pour me dire : O mon Pere ! que le bon Saint François Xavier en a bien deuoré d'auantage, et que vous seriez heureux de faire vne aussi belle mort que luy, ne deussiez-vous iamais voir le país. Et après ces mots, il s'est offert à moy d'vn grand cœur pour ce voyage.

En vne autre Lettre, le Pere parle ainsi : Nous voilà à Montreal sur le poinet de partir pour aller à la rencontre de l'Iroquois : il n'est pas peut-estre en si grand nombre que nous ; mais nos Sauvages de là-haut sont si peu aguerris, que cinquante Iroquois sont capables d'en mettre trois cents en fuite. S'ils nous deffont ou nous emmenent, nous suiurons les desseins de la Providence de Dieu, qui a peut-estre attaché le salut de quelque pauvre Iroquois à nostre mort.

Enfin il conclud en ces termes : Je demande mille pardons à vostre Reuerence, et à tous nos Peres, des fautes que i'ay commises partout où i'ay esté ; ie vous prie d'offrir ce qui me peut rester de vie dans cét employ penible, comme vne satisfaction à la diuine Iustice, en vnion des traux de Nostre

Seigneur, à ce qu'il luy plaise de me recevoir à la mort au nombre des Enfants de Saint Ignace, nonobstant l'excez de mes pechez : *Quis ego?* Hélas ! pour que Dieu me fasse cét honneur de me jettter encore vne fois dedans vn si grand employ. Je ne voy, à vray dire, rien qui vaille en moy, sinon l'idée que Dieu faisoit à vn homme qu'il met dans l'occasion de pâtir pour son nom : O la grande grace de le traiter comme son fils et comme ses plus grands seruiteurs ! Je supplie vostre Reuerence, que dans cét abandon general où ie vay me trouver, elle ne m'abandonne point de ses Saints Sacrifices, m'impetrant de la Divine bonté la patience et la perseuerance iusqu'au bout.

CHAPITRE IX ET DERNIER.

Voyage depuis l'entrée du Golphe Saint Laurent iusques à Montreal.

Comme l'on imprimoit cette Relation, il nous est tombé entre les mains le narré d'vn voyage fait exprés par vne personne de merite, pour reconnoistre le pays de la Nouvelle-France, depuis l'entrée du Golphe Saint Laurent iusques à Montreal. Quelques personnes ont cru qu'il estoit à propos d'en faire vn extrait, et de le communiquer au public dans cette Relation. Voicy ce qu'il en escrit.

Aprés avoir passé le Golphe, on rencontre vne isle, recommandable tant pour sa grandeur, ayant pour le moins trente lieuës de circuit, que pour le grand nombre d'Ours qu'elle nourrit, qui seroient des richesses pour ce pays, s'il estoit en estat de s'en seruir, à cause de leurs peaux qui sont de debit, et de leur graisse et de leur huile, qui sont de prix, outre que leur chair est d'vn goust excellent. Cette isle a vne riuere considerable, sur les bords de laquelle l'on rencontre, à ce qu'on nous

assure, des amas de moruës mortes, en forme de collines, composez des arrestes de ce poisson, que les vagues de la riuere ont coustume d'y jettter quand elle est agitée.

Toutes ces contrées sont si abondantes en Moruës, qui s'y peschent en toutes les saisons de l'année, que les Nauires en sont bientost remplis. Ce poisson estant en vne quantité si prodigieuse, que souvent vne ligne estant jettée dans l'eau à cinquante, soixante et quatrè-vingts brasses de profondeur, le pescheur sent ce poisson qui aualle incontinent l'hameçon avec son amorce, qui n'est pour l'ordinaire que quelque morceau des entrailles de la Moruë mesme, qui est si goulüë, qu'elle aualle indifferement quoy que ce soit, fust-ce vn morceau de linge, ou de drap et de cuir qu'on aura mis à l'hameçon pour tout apast. Les Habitans de Canadas pourront tirer en son temps de grandes richesses de cette pesche, qui est vrayement à leur bien-seance.

Le Fleuue au-dessus du Golphe se restreicit, mais non point tant qu'il ne soit large encore de vingt lieuës, iusques à vn haure distant de quatre-vingts lieuës de cette isle. Iusque là le Fleuue n'a point de fonds pour l'anchre ; mais ce haure estant passé, l'on trouue fond en quelques endroits, dont on peut faire autant de Ports de mer tres-commodes. Et le Fleuue se restreicissant encore, ne fait plus que douze lieuës de largeur iusques à l'Isle-aux-Aloüettes, ainsi nommée, pour le nombre de ces oyseaux, dont il y a vne quantité si estonante, qu'en vn seul coup de fusil on en tuë quelquefois iusques à deux et trois cents, et dauantage.

Les riuages de ces quartiers-là se voyent quelquefois couuerts d'environ vn pied de hauteur d'vn petit poisson qu'on appelle de l'Esplan, principalement quand il fait vn grand vent, qui le pousse ainsi avec la vague.

Les eaux sont salées iusques icy, et on y voit flotter les mesmes poissons et monstres marins qui se rencontrent dans l'Ocean, quoy qu'il en soit esloigné de huit-vingts lieuës. Mais quarante

lieuës après cette isle, le Fleuve devient potable et clair, comme de l'eau de fontaine ; couleur qu'il ne quitte plus iusques à son origine, que l'on ne connoist pas encore que par coniecture, quoy qu'on l'aye cherchée à cinq cents lieuës de Quebec.

Je n'aurois iamais fait si ie voulois raconter le nombre des isles qui s'y rencontrent, la beauté de leur situation, et la fecondité de leur terroir ; l'Isle-aux-Coudrés, l'Isle-aux-Oyes, et l'Isle d'Orleans, meritent d'estre nommées en passant. La premiere est souuent remplie d'Eslans qui s'y rencontrent. La seconde est peuplée en son temps d'une multitude d'Oyes, de Canards et d'Outardes, dont l'isle qui est platte et chargée d'herbes, comme vne prairie, en paroist toute couuerte. Les lieux circonoissins retentissent incessamment des cris de ces oyseaux, excepté durant les tremblemens de terre qui se sont fait sentir cette année : car ces oyseaux pour lors, à ce que m'ont assuré quelques chasseurs, gardoient vn merueilleux silence.

L'Isle d'Orleans est remarquable pour sa grandeur, ayant plus de quinze lieuës de tour. Elle est abondante en grains, qui y viennent de toutes sortes, et avec tant de facilité, que le Laboureur ne fait quasi que gratter la terre, qui ne laisse pas de luy donner tout ce qu'il veut ; et cela durant quatorze ou quinze ans continuels, sans auoir reposé. Cette isle n'est que deux petites lieuës au-dessous de Quebec.

Ce nous fut vne navigation diuertissante en montant la riuiere, depuis le Cap de Tourmente iusques à Quebec, de voir de part et d'autre, l'espace de huit lieuës, les Fermes et les Maisons de la campagne basties par nos François tout le long de ces costes : à droite, les Seigneuries de Beaupré, de Beauport, de Nostre-Dame des Anges ; et à la gauche, cette belle Isle d'Orleans, qui continué à se peupler heureusement d'un bout à l'autre.

La basse et la haute ville de Quebec donnoient encore plus d'agrément à nostre veuë, y voyant de loïn des Egli-

ses et des Monasteres bastis, et vne Forteresse sur le haut d'un rocher, qui commande sur toute la riuiere.

Passant plus outre, nous y voyions à gauche les Habitans de la coste de Lauson, et à la droite, les Habitans de la coste Sainte Geneviefue, et les Fortereses de Saint Iean et de Saint Xauier dans les terres, Sillery et toute la coste du Cap-Rouge, habitée sur les riues du grand Fleuve.

Enuiron trente lieuës plus haut que Quebec, les Habitans du Cap de la Magdeleine sortoient de leurs maisons, respanduës plus d'une lieuë sur toute cette coste, nous venans au-deuant, et nous inuitans de mettre pied à terre, pour nous regaler à la champestre.

Mais il falloit aller descendre à la ville des Trois-Riuieres, qui n'est distante que d'une lieuë de ce Cap. Nous y fusmes receus avec autant d'abondance, et les tables où nous fusmes inuitez, estoient quasi aussi bien couuertes et aussi bien fournies qu'elles peuuent estre en plusieurs endroits de la France.

Les tremblemens de terre y continuoient encore, s'y estant fait sentir grands et épouuantables depuis le cinquiesme iour de Febvrier ; et nous estions toutesfois bien auant dans le mois de Iuillet. Les grands arbres precipitez dans la riuiere, avec des collines et des montagnes toutes entieres, rouloient encore effroyablement dans ces eaux, qui les reiettoient sur le riuage avec vne estrange confusion.

Les chaleurs ayant esté extraordinaires, et la terre ayant esté toute dessechée par les feux souterrains et ensouffrés, qui auoient espuisé toute l'humidité, vn incendie qui s'estoit pris dans ces vastes Forests, et qui en auoit desia bruslé plus de dix-huit lieuës, menaçoit les habitations de nos François, et de toutes leurs terres heureusement ensemencées ; mais les Processions et les Prieres publiques y apporterent vn prompt remede par la grace de Dieu, les pluyes ayants suiuy si abondantes, que iamais on n'en a esperé vne plus riche recolte.

Après quelques iours de repos, nous remontons dans nostre barque, sans crainte des Iroquois qui battoient la campagne, ou plustost les Forests voisines, les Riuieres et les Lacs, pour surprendre ceux qu'ils trouueroient escartés.

Nous n'auions pas nauigé vne bonne heure, continuants nostre route, que nous entrasmes dans vn Lac, qui est entretenu par six grandes riuieres qui se iettent dedans, outre le Fleuue de Saint Laurent qui passe par le milieu. Ces riuieres font en leur emboucheure des isles et des peninsules si agreables à la veuë, et si propres pour l'habitation des hommes, qu'il semble que la nature aye ramassé vne partie des beautés de la terre habitable, pour les estaler en ce lieu-là. Les riuaiges qui sont partie en prairies, et partie en bocages, paroissent de loing comme autant de iardins de plaisance ; ils n'ont rien de Sauvage, que les bestes fauues, comme les Elans, les Cerfs, les Vaches Sauvages, qui se voient par bandes et en grand nombre.

Nous passasmes ce Lac en vn temps si calme, qu'il ne fut troublé que par les saults et par le bruit des Esturgeons, et autres poissons inconnus en Europe, qui sautoient à centaines autour de nostre Barque. C'est dans ce Lac que nous trouuasmes vn Orignac qui passoit à la nage : c'est vn animal bien plus grand que les plus hauts muets d'Auuergne, qui a des forces incomparables, des agilitéz nonpareilles et sur la terre et dans les eaux, où il nage comme vn poisson. Nous detachasmes aussitost après luy vn petit Canot d'escorce conduit par deux François, et par deux Sauvages Algonquins qui nous accompagnoient, qui, estans encore plus habiles à la nage que cet animal, lui firent faire quantité de tours et de detours dans ce grand Lac, où il se manioit comme vn Cerf qui seroit poursuiuy par les Chasseurs en pleine campagne. C'estoit vn plaisir de voir comme à force d'eslancemens et de secousses, il taschoit de gagner terre, et comme les Chasseurs en mesme temps qui vol-

tigeoient sur l'eau dans leur Canot, luy bouchoient le passage, et le conduisoient malgré luy du costé de la Barque, où on l'attendoit pour luy donner le coup de mort qui ne luy manqua pas. Il ne fut pas sitost tué, qu'il se presenta l'occasion d'en tuer encore trois autres de la mesme façon, et avec de nouuelles circonstances qui rendent cette chasse des plus agreables du monde.

Ceux qui, durant ce temps-là, vacquoient à la pesche, ne faisoient pas moins bien leur deuoir : de sorte qu'en peu de temps nous eusmes de quoy regaler nostre esquipage à chair et à poisson.

Nous ne fusmes pas sitost arriués à l'extremité de ce Lac, que ces celebres Isles de Richelieu se decoururent à nous. Quand les habitans de ces quartiers ont besoin de venaison et de gibier, ils n'ont en certain temps qu'à s'y transporter. Il ne faut point d'autre monnoye pour l'acheter, que le plomb et la poudre. Ces isles sont bien au nombre de cent cinquante : les vnes de quatre lieuës de circuit ; les autres de deux et de trois lieuës ; les vnes en prairies, sans aucuns arbres que des pruniers, dont le fruit est rouge et d'assés bon goust ; les autres chargées d'arbres et de vignes Sauvages, qui grimpent sur les arbres, dont le fruit ne laisse pas d'estre assez sauoureux. On y trouue d'autres fruicts Sauvages, comme fraises, framboises, merises, bluets d'vn goust exquis, meures, groseilles rouges et blanches, et beaucoup d'autres petits fruicts inconnus en Europe, entre lesquels il y a des especes de petites pommes ou senelles et de poires, qui ne meurissent qu'à la gelée. Mais rien ne me semble si curieux que quelques racines Aromatiques et quelques Simples de grande vertu, qui s'y rencontrent.

Ces isles sont separées les vnes des autres par vne grande inegalité de canaux : les vns tirez en droite ligne, comme dans les maisons de plaisance, de deux lieuës en longueur, et d'vn quart de lieuë en largeur ; les autres plus estroits, où on ne peut nauiger qu'à l'ombre des arbres, qui se ioignent

quasi de part et d'autre en forme de berceau, se perdant insensiblement et se desrobant agreablement à la veüe des hommes, iusques à ce qu'ils reioignent la riviere d'où ils sont sortis ; mais ils sont tous admirables pour l'abondance de poisson qui s'y nourrit de toute espece.

Après que la riviere s'est ainsi promenée avec tant de tours et de detours dans des espaces si agreables, elle reprend son cours et ne fait plus qu'un lict, qu'on prendroit plustost pour un grand canal fait à main d'homme, que pour le lit d'une riviere, tant il est droit et d'un riuage esgal, couuert de part et d'autre de fort beaux arbres rares en Europe, iusques à une isle de quatre lieuës en longueur, qui est plustost un amas d'islets, qu'une isle : car elle est distinguée par tant de canaux et de ruisseaux, que ceux qui en ont voulu faire le denombrement, en comptent plus de trois cents, qui, se confondant les uns dans les autres, font des labirintes si surprenans pour leur beauté, et si riches pour le grand nombre de poisson, de Loutres, de Castors et Rats musquez, que la chose est quasi hors de croyance. Les Iroquois causent cette abondance, empeschant nos Algonquins de chasser en ces belles contrées.

C'est sur le bord de cette belle isle que nous trouuâmes une troupe de Vaches Sauvages : c'est une espece de Cerfs, mais bien meilleurs que les nôtres, et si faciles à tuer, qu'on n'a qu'à les pousser dans la riviere en les espouuantant, où ils se iettent incontinent à la nage, et pour lors les Chasseurs en Canot, ont la liberté de les prendre par les oreilles, de les tuer à coups de couteau, ou de les emmener tout vivans sur le riuage ; quelquefois on en voit deux et trois cents de compagnie.

Cette proye se presenta trop heureusement à nous pour ne nous en servir pas. Cependant nous nous auancions tousiours du costé de Montreal, et nonobstant la rapidité des eaux qui est grande de ce costé, nous montâmes iusques à la Riviere des Prairies, qui

vient du costé du nord, et qui se iette dans le fleuve de Saint Laurent.

Ce lieu-là surpasse encore tous les autres en beauté : car les Isles qui se rencontrent dans l'emboucheure de ces deux fleuves, sont autant de grandes et de belles prairies, les unes en long, les autres en rond, ou autant de jardins faits à plaisir, tant pour les fruits qui s'y rencontrent, que pour la forme et l'artifice dont la nature les a préparées, avec tous les agrements que les Peintres peuvent représenter dans leur paisage. Les oyseaux et les bestes sauvages y sont sans nombre, la pesche admirable. C'estoit un abord general de toutes les Nations de ce pais, auparavant que les Iroquois eussent infesté toutes ces contrées, et par consequent ce sera un jour un pais tres-propre pour estre la situation d'une grande et grosse ville.

De là nous montâmes à Montreal, le lieu le plus exposé aux Iroquois, et où, par consequent, les habitans sont des plus aguerris. Le climat est à mesme auteur que celui de Bourdeaux, mais fort agreable ; le terroir est tres-bon ; le Jardinier ne fait que jeter la graine le Melons sur un peu de terre remuée parmy les pierres, et ils ne laissent pas l'y venir sans aucun soin de la part des hommes. Les Citroüilles y viennent encore avec plus de facilité, mais tres-differentes des nostres : car quelques-unes ont quasi le goust de pommes et les poires, quand elles sont cuites.

Les habitans y sont si charitables, que quand quelqu'un est pris par les Iroquois, ils cultiuent ses champs pour faire subsister sa famille.

C'est aux enuirons de ce lieu que nous surprismes le Capitaine General des Iroquois, surnommé par nos François qui ont esté en ces pais-là, Neron, cause de son insigne cruauté, qui l'a porté autrefois à immoler quatre-vingts hommes aux manes d'un sien frere tué en guerre, en les faisant tous brusler à petit feu, et à en tuer soixante autres de sa propre main, dont il porte les marques imprimées sur sa cuisse, qui, pour ce sujet, paroist couverte de caracteres noirs.

Cét homme a ordinairement neuf esclaves avec luy ; c'est à sçavoir, cinq garçons et quatre filles. C'est vn Capitaine de grande mine et de grande prestance, et d'une si grande égalité et présence d'esprit, que, se voyant enuironné de gens armés, il n'en témoigna pas plus d'estonnement que s'il eust esté seul. Interrogé s'il ne vouloit pas bien venir avec nous à Quebec, il se contenta de respondre froidement, que ce n'estoit pas vne demande à luy faire, puis qu'il estoit entre nos mains.

On le fit donc monter dans nostre Barque, où ie prenois plaisir à considerer le genie de cet homme et celui d'un Algonquin qui estoit avec nous et qui portoit la chevelure d'un Iroquois qu'il auoit tué tout fraîchement en guerre. Ces deux hommes, quoy qu'ennemis à se manger, s'entretenoient dans cette Barque fort familièrement et en riant, estant fort difficile de iuger lequel des deux estoit le plus habile à dissimuler ses sentimens.

Ie faisois mettre Neron auprès de moy à table, où il se comportoit avec vne gravité, vne retenue et bien-seance qui ne tenoit rien de son Barbare ; mais le reste de la journée, il mangeoit incessamment, de sorte qu'il ne ieünoit que quand il estoit à table.

Ie descendis avec ce prisonnier à Quebec, aussi heureusement que i'estois monté à Montreal. Et puis que ce voyage m'a donné l'occasion de considerer le pais et le fleuve, ie vous diray que i'aurois de la peine à croire qu'il y eust pais au monde plus arrosé, puis qu'on ne peut faire vne demie lieüe sans trouuer quelque Riuiere ou quelque Lac ; outre vne infinité de Torrens et de Ruisseaux, qui rendent le pais fort fecond, mais si beau, qu'à peine y a-t-il rien de semblable en l'Europe.

Le Fleuve a de grandes richesses qui consistent en poissons, dont les vns luy sont naturels, les autres luy viennent de la Mer et des Lacs, dont il y en a de deux et trois cents lieües de contour : le grand Lac des Hurons, le grand Lac de la Nation du Saut, celui de la Na-

tion des Puants, le grand Lac des Iroquois.

Les poissons qui luy sont naturels, sont le Brochet, de deux especes ; la Perche, de deux especes ; le poisson armé, à raison de son bec qui est en forme d'une lance ; le poisson doré, d'un goust exquis ; le poisson dit du Bord-de-l'eau, encore meilleur ; la Loche, d'une grosseur et grandeur extraordinaire ; les Grenouilles, grandes comme des assiettes, et dont la voix est semblable au meuglement des Bœufs.

Les poissons qui luy viennent des Lacs, sont la Barbuë, qui nous est inconnuë en Europe, qui ne cede point pour le goust au plus exquis de nos poissons ; les Marsouïns blancs, de la grandeur d'une Chaloupe ; et l'Anguille, qui a un goust bien meilleur de beaucoup que les nostres : et tout cela en tres-grande abondance. Tel Pescheur s'est trouué auoir pris dans ses nasses, en un iour, cinq mille Anguilles, qui sont tres-excellentes estant sallées, et de tres-bonne garde ; ce sont dix barriques en un iour, qui se vend sur les lieux vingt-cinq francs la barrique : car c'est vne excellente prouision, en ce qu'elle porte son assaisonnement avec soy, se mangeant rostie sur le feu, sans qu'il soit besoin ny de beurre, ny d'aucune autre saulce, et mesme estant bottillie, elle sert et de beurre et de graisse pour faire les potages.

Les poissons qui luy viennent de la Mer sont les Baleines, les Souffleurs, les Marsouïns gris, les Esturgeons, le Saulmon, le Bar, l'Alose, la Moruë, le Haran, le Maquereau, l'Eplan ; le Loup marin, dont les riuages paroissent quelquefois tout couverts, et dont quatre ou cinq hommes experts ont quelquefois tué, en deux heures, quatre et cinq cents à coups de baston, qu'on leur donne sur la teste, qu'ils ont fort tendre. On les surprend sur des longues battures de rochers, où ils demeurent au Soleil, la Mer s'estant retirée. On dit qu'ils sont quasi aueugles ; mais en recompense ils ont l'ouÿe fort subtile.

L'abondance de tous ces poissons est

incroyable, outre que les huiles que l'on peut tirer du Loup marin, des Marsouïns et des Baleines, selon le sentiment des Marchands, peuvent faire vn commerce tres-considerable. Mais nos pauures François ne sont encore en ce pais que des Paralytiques auprès d'vn grand thresor, sur lequel ils ne peuvent porter les mains, tant à cause que l'Iroquois ne leur en laisse pas la liberté, qu'à cause que les premieres pensées de ceux qui ont habité ces pais, ont esté de se pouruoir de pain par la culture de la terre, dont ils sont venus heureusement à bout, quoy que l'on creust d'abord que ce pais estoit trop froid, et que l'hyuer estoit trop long pour en pouuoir esperer et de bon bled froment, et les autres grains de la terre.

Pour ce qui est des animaux que la terre nourrit, il n'y en a point en France qui ne puissent venir tres-bien en Canadas, où toutesfois il y en a quantité d'autres que la France n'a pas : comme Orignaux, Ours, Caribous, Vaches Sauvages, Castors, Ratz musquez.

Entre les oyseaux qui s'y rencontrent de toute espece, il est à remarquer que les Tourtres y sont en si grande abondance, que cette année tel en a tué six vingts-douze d'vn seul coup : elles passaient incessamment par bandes et si espousses, et si proches de terre, qu'on les abbattoit quelquefois à coups de rames. Elles se sont iettées cette année sur les grains et y ont fait vn grand rauage, après auoir depeuplé les forests et les campagnes de fraises et de framboises, qui croissent icy par tout sous les pieds des personnes ; mais quand on prenoit ces Tourtres en dommage, on leur faisoit bien payer les frais : car

les Laboueurs, outre la profusion qu'ils en ont fait dans leur maison, à leurs seruiteurs, et mesme à leurs chiens et à leurs cochons, en ont salé des barriques pour leur hyuer.

Mais on peut dire que tous ces auantages ne sont rien au prix de la bonté de l'air qui y est si excellent, qu'il y a fort peu de malades en ce pais, et on n'y peut quasi mourir, à moins qu'on ne meure par accident et de mort violente : et j'ay remarqué qu'en vn an que j'ay esté en Canada, il n'y est mort que deux personnes de mort naturelle, encore estoit-ce de vieillesse.

L'Hyuer dont on parle tant en Europe, pour sa violence et sa durée, m'y a paru plus supportable que dans Paris. Le bois n'y couste rien qu'à le couper, à ceux qui ont des terres, lesquelles s'y distribuent gratuitement à ceux qui en demandent et qui les veulent cultiver. Tel en aura quatre et cinq cents arpents, et d'autres dauantage.

Le temps de l'Hyuer est le plus propre pour les Chasseurs, qui s'enrichissent pour lors, et le pais avec eux, des peaux de bestes fauues. L'Hyuer n'est pas moins fauorable pour les gens de travail, la neige rendant tous les chemins égaux, et le froid glaçant les Riuieres et les Lacs, en sorte que l'on peut passer par tout en assurance, et traîner les fardeaux ou les faire traîner par les chiens, sur la neige, qui est solide sur la fin de l'Hyuer : et ainsi les promenades, pour ceux qui cherchent leur diuertissement, y sont pour lors tres-belles, et d'ordinaire fauorisées d'vn beau Soleil et d'vn temps fort serein.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS ANDRÉ CASTILLON, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN GRAMOISY, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de la *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux pais de la Nouvelle France, etc.* Fait à Paris, ce 20. Iannier 1662.

Signé,

ANDRÉ CASTILLON.